



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

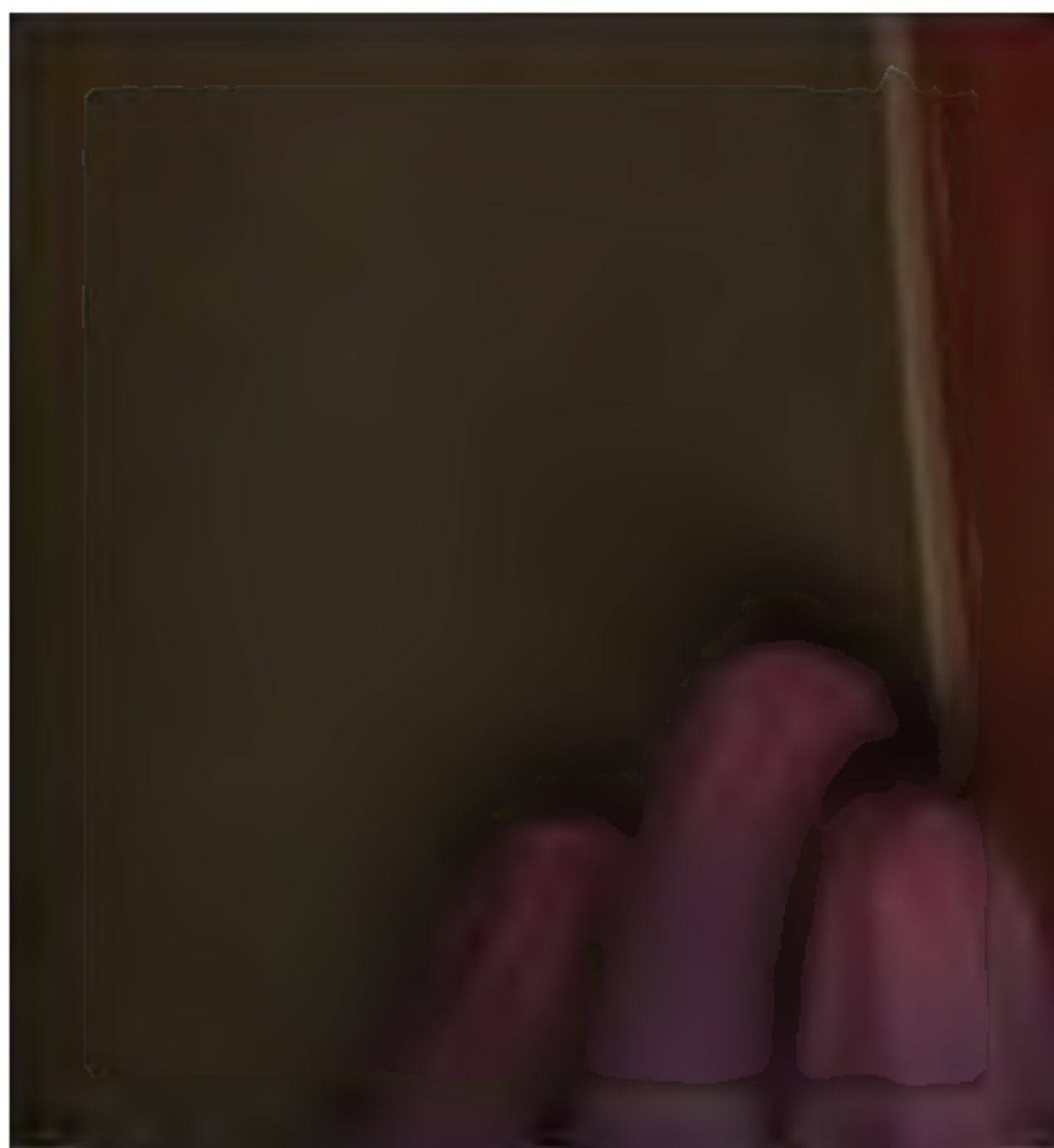
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

























*Et se trouve à Paris, chez*

La veuve SAVOIE, rue S. Jacques.

SAILLANT & NYON, rue Saint-Jean-Beauvais.

LE CLERC, Quai des Augustins.

CELLOT, Imprimeur, rue Dauphine.

La veuve DESANT, rue du Foin.

DURAND, neveu, rue Galande.

DELALAÏN, rue de la Comédie François

MOUTARD, Quai des Augustins.

BAILLY, Quai des Augustins.





## T A B L E

- *Enfants adultérins , d'un Im-*  
*posteur , déclarés légitimes. 462*
- *Enfants d'un bâtard , habiles à*  
*succéder à leur aïeul. 482*



CAUSES



# CAUSES CÉLEBRES

ET


## INTÉRESSANTES;

*Avec les jugemens qui les ont  
décidées.*



## DIFFÉRENT

ENTRE UN BAILLI ET UN PRO-  
CUREUR DU ROI.

 *Voici encore un mémoire  
écrit par le Chevalier de Saint-  
Jory. Il a sçu rendre inté-  
ressante une cause qui, en elle-  
même, n'a rien d'intéressant, ni  
de singulier.*

*Tome VII.*

A

## 2 *Différent entre un Bailli*

### *M É M O I R E*

**DU** Sieur DE SAINT-JORY, Procureur  
du Roi au bailliage de Meudon.

*POUR servir de réplique aux défenses  
du Sieur LAMET, Avocat aux con-  
seils du Roi, Bailli du même siège.*



I je suis engagé, par ma commission de procureur du roi, à soutenir & défendre les droits de Sa Majesté, à faire exécuter les loix, à prendre en main la défense de l'église, des veuves, des orphelins & des pauvres, à m'intéresser dans tout ce qui concerne l'ordre & le bien public; je demande que tout ce qui a rapport à ces différents objets si respectables, se traite en ce tribunal, dans les formes prescrites par les ordonnances, par les arrêts & réglemens de la cour.

C'est pour y parvenir, qu'après avoir inutilement pris, avec le sieur Bailli, toutes les voies de politesse & de douceur, je me suis vu enfin forcé de présenter requête au parlement.

Cette requête, que le sieur Bailli

*& un Procureur du Roi.* 3

regarde comme un attentat contre son mérite personnel, ne contient cependant pas un mot qui ait dû choquer sa prodigieuse délicatesse.

Je n'ai pas prétendu m'opposer à la petite satisfaction qu'il se donne, de se croire, à tous égards, supérieur à moi. Je ne cherche point à me mesurer avec un homme si puissant (*c'est le plus gros & le plus puissant homme de Paris*). Je ne veux que faire mon devoir, & l'engager, s'il est possible, à n'y mettre plus d'obstacle.

Je dis simplement, dans cette requête, qu'il s'est glissé, depuis quelques années, au bailliage de Meudon, différents abus. Le terme *abus* choque le sieur Bailli. Je lui marche sur le pied, dans la foule, sans le vouloir. Il s'emporte, il me querelle, il écrit, il parle avec une rudesse, avec je ne sçais quel air de hauteur que je ne sçaurois mettre au nombre des prérogatives de sa commission de bailli. Il crie, de toutes ses forces, que si j'avois été plus capable de réflexion, je n'aurois pas eu la témérité de risquer le mot *abus*.

Il y a trente ans que les abus dont je me plains subsistent. Il n'y en a que cinq qu'il est bailli de Meudon. Il n'y

#### 4 *Différent entre un Bailli*

a donc rien là de personnel pour lui. Tout autre, à sa place, eût fait honneur de l'apostrophe à ses prédécesseurs.

Quoi qu'il en soit, il ne s'inscrit que contre le terme, & il convient tacitement de l'abus. Mais, en revanche, il attaque vigoureusement mes chefs de conclusions, & soutient qu'il n'y en pas un de raisonnable,

Les voici :

Je demande, premièrement, que le sieur Bailli soit tenu de donner audience, une fois chaque semaine, à jour & heure marqués.

Il répond que la disette des affaires qui se portent à son tribunal n'exige pas qu'il tienne si fréquemment les audiences ; & que, sur ma propre réquisition, il a été décidé que ce ne seroit que de quinzaine en quinzaine.

Je ne me souviens point de cette prétendue réquisition : mais, quand elle seroit véritable, empêcheroit-elle que, pour un plus grand bien, on ne décidât aujourd'hui d'une autre manière ?

Or je soutiens que le public a un intérêt sensible à ce que la juridiction se tienne tous les huit jours. Car, sup-



*À un Procureur du Roi.*

peut qu'il n'y eût point assez d'affaires pour remplir une audience de deux heures, ou, si l'on veut, d'une heure, d'un plus, en supposant qu'il n'y eût qu'une seule cause, faudroit-il en différer l'expédition jusqu'à ce qu'il y en eût un plus grand nombre ?

Que deviendroient l'exaction et la diligence, si formellement ordonnées par les lois divines & humaines ? Seroit-il au fleur Bailli de nous refuser une audience dont les juges doivent se faire un devoir indispensable ?

Si la disette des affaires étoit aussi grande que le suppose le fleur Bailli, tant mieux : le public & lui en seroient moins fatigués. Mais, loin que nous ayons cette disette, dont il parle d'un ton si plaintif, notre terroir est aussi bon qu'il y en ait au pays du Maine ; puis-

## **6** *Différent entre un Bailli*

est de faire administrer exactement la justice.

L'affectation du sieur Bailli à nous refuser l'audience chaque semaine, est d'autant moins excusable, que nous ne prétendons pas exiger qu'il s'assujettisse à la donner lui-même ; mais seulement qu'en cas d'absence, on lui substitue, pour la tenir, un juge, suivant les usages & les règles ; afin que les causes sommaires, qui demandent à être expédiées sur le champ, ne languissent pas d'une quinzaine à l'autre, & souvent d'un mois à l'autre ; ce qui arrive, & dont tout le monde se plaint.

Je demande secondement qu'à l'issue de l'audience, ou dans le même jour, le sieur Bailli voie ce que le greffier aura rédigé ; qu'il signe le plumitif, & paraphe chaque sentence.

Il répond que, pour l'accuser de négligence sur ce sujet, il faudroit en avoir des preuves en main.

En voici.

Je fus contraint, au mois de mars dernier, de faire trois sommations de me délivrer l'expédition d'un jugement dont j'avois besoin : le greffier ne fut en état de me donner cette expédition que le jour de l'audience suivante, c'est-

*Et un Procureur du Roi.* 7

à-dire , la quinzaine expirée ; parce que le sieur Bailli ne signa que ce jour-là les sentences de l'audience précédente.

Que l'on entende le greffier & les praticiens du bailliage , ils déposeront que souvent on a apporté le plumitif à Paris au sieur Bailli , qui ne l'a signé & paraphé que long-tems après les audiences , souvent même d'une quinzaine à l'autre ; ce qui a donné lieu à la licence qu'on a prise d'insérer dans les marges du plumitif des additions qui altéroient l'espèce du jugement : abus très-repréhensible , & contre lequel je reclame avec justice l'autorité souveraine.

Je demande troisièmement qu'il ne donne aucun jugement ni permission dans les affaires qui concernent le Roi , la police , les mineurs & le public , que l'on n'en ait auparavant communiqué avec moi , & sur mes conclusions.

Il répond que cette demande ne mérite pas plus d'attention que les précédentes ; qu'il se conformera à la règle , & ne refusera jamais d'ordonner que l'on me communique les affaires dont je requerrai la communication à l'audience.

Le sieur Bailli ne voit-il pas que ce seroit injustement prolonger les affaires ,

## 8 *Différent entre un Bailli*

que de ne m'en donner communication qu'après l'avoir requise à l'audience. Puisque les parties seroient obligées de comparoître à deux audiences au lieu d'une ? S'il se pique de sçavoir la règle & de s'y conformer, qu'il convienne donc, sans biaiser comme il fait, que la règle est qu'aux matières qui regardent non-seulement le criminel, mais encore les ordonnances, les édits, les églises, les œuvres pieuses, les communautés, les pupilles, on donne communication des procès de cette nature aux gens du roi, ainsi que de toutes les causes qui se plaident aux audiences publiques, principalement dans les cas portés par l'ordonnance, & que l'on doit leur communiquer quelques jours avant l'audience, afin qu'ils puissent se préparer à choisir leurs conclusions.

Voilà la règle; voilà l'usage universellement suivi dans tous les tribunaux du royaume, & que le sieur Bailli ne voudroit pas admettre, dans l'appréhension que le despotisme qu'il affecte ici n'en reçût à l'avenir quelque atteinte.

Il ajoute qu'une seule chose seroit à souhaiter; c'est que je voulusse bien réduire mes réquisitoires & mes conclusions aux seules affaires qui intéressent

le ministère public. Il en reste là tout court , & ne daigne pas s'expliquer davantage.

Il doit y avoir là-dessous , quelque chose de très-fin , très-spirituel ; mais dont l'intelligence est apparemment réservée aux futurs commentateurs de ses œuvres. Que n'articule-t-il , comme moi , des faits , s'il aspire à l'honneur d'être cru ?

Il soutient ne m'avoir jamais soustrait la connoissance d'aucune affaire sujette à mes conclusions : voici des faits articulés & prouvés.

Il a permis , sur requête , à *Roussel* , boucher à Clamard , & à *Dupuis* boucher à Meudon , de vendre la viande le carême passé , sans aucune communication , ni conclusions. Ne faut-il pas que , pour l'intérêt de la religion , des pauvres & du public , ces sortes de permissions me soient communiquées , qu'elles soient revêtues de toutes les formalités requises , afin que je puisse veiller à l'observation des réglemens de la police ; que je puisse prévenir , par ma vigilance , ou faire réprimer , par mes réquisitoires , les abus dont la religion & les loix peuvent souffrir , quand le ministère de la partie publique est négligé ?



## 10 *Différent entre un Bailli*

Il permit, l'année dernière, par une ordonnance sur requête, qui ne me fut point communiquée, à *Roussel*, boucher à Clamard, de mener, au paturage, quarante moutons; quoique tous les réglemens de police de ce bailliage, confirmés par des jugemens que lui-même a rendus en conséquence, ne permettent aux bouchers d'en faire paître que dix-huit; & quoique, l'année précédente, il eût condamné en l'amende ce même *Roussel*, pour avoir conduit un plus grand nombre.

Je demande quatrièmement que, faute par le sieur Bailli de se trouver à jour & heures accoutumés aux audiences, je sois autorisé à les tenir, & faire, en son absence, les fonctions de judicature, par préférence à tous praticiens, dans les causes seulement qui ne sont point sujettes à mes conclusions.

Il répond qu'au pis aller, je ne dois aspirer à le substituer que dans le seul cas de maladie, & non d'absence; parce que, dit-il, encore qu'il demeure à Paris, on suppose mal-à-propos qu'il ne réside point à Meudon, puisqu'il est toujours à portée de s'y rendre, & parce qu'enfin il ne demande point à être réputé absent.

*& un Procureur du Roi.* 11

Comme il n'ignore pas que la qualité de bailli, & la pension que lui fait sa majesté, exigent sa présence, & l'exercice actuel de ses fonctions dans le lieu où elles sont dues, il a tout d'un coup levé la difficulté, en soutenant qu'il est par-tout.

Je lui accorde, s'il veut, à cause de sa taille avantageuse, qu'il occupe trois ou quatre fois plus de terrain qu'un autre homme, qu'il répand six fois plus d'ombre que moi. Mais je ne lui passerai point son existence actuelle en différents lieux. Je ne croirai pas, quand il est à Paris, qu'il soit à Meudon.

Que ne répond-il naïvement, sans détour, sans obscurité à une proposition aussi simple que l'est celle que je lui fais ? Je dis que les procureurs du roi des juridictions policées du royaume, & du ressort du parlement de Paris, dans toutes les causes, & toutes les affaires qui n'exigent point leurs conclusions, sont, en l'absence des baillis, des lieutenants généraux & particuliers, toutes les fonctions de judicature, par préférence, non-seulement aux procureurs ordinaires & praticiens, mais aussi à tous autres juges des juridictions royales, à tous autres gradués, & non

12 *Différent entre un Bailli*  
gradués. A Versailles , cet usage est in-  
contestablement suivi.

Quel est mon objet , en demandant à substituer le sieur bailli ? Son intérêt même , & le bien des parties. Nous sommes , lui & moi , les seuls officiers du siège , les seuls gradués. Il lui feroit donc honorable , & avantageux aux parties , que je le substituasse par préférence aux procureurs de la juridiction ; soit qu'il considère l'insuffisance de quelques-uns , soit qu'il réfléchisse sur ce que l'étude , l'éducation met de différence entre eux & moi.

D'où procède son acharnement à me dénier une préférence si légitimement acquise ? N'entreroit-il point un peu de jalousie dans son procédé ? Il n'y a pas grande vanité à moi de le croire. Mes petits talents peuvent lui faire ombre , sans qu'il en revienne beaucoup à mon amour propre.

Je répète encore que la préférence sur les praticiens du baillage m'est incontestablement acquise par les droits de ma charge , & l'usage reçu dans toutes les juridictions.

Je me croyois hors d'insulte derrière de si bons retranchements. Mais y il a des braves qui attaquent tout indistinc-

tement, qui ne connoissent point de péril. Tel est mon redoutable adversaire : il me reproche de n'avoir point été examiné à la cour, & soutient conséquemment que je ne dois point aspirer à l'honneur de le représenter.

Le représenter ! je n'y pense point ; ce ne fut jamais là ma folie. Lui être substitué, pour cause d'absence, de maladie, ou de récusation, voilà le terme propre ; voilà mon droit & mon objet. Les ambassadeurs représentent leur souverain. Quand le sieur Bailli m'aura dépêché dans quelque cour de l'Europe, je le représenterai.

Je reviens à l'examen qu'il me reproche de n'avoir pas subi. Lui-même fut-il examiné, lorsqu'il se fit recevoir à la cour ? L'arrêt porte que la cour l'en a dispensé, sans tirer à conséquence. Et pourquoi sollicita-t-il cette grace avec des empressements qui furent remarqués de tout le monde ? Pourquoi eut-il recours à mes amis, à des personnes considérables dont je lui ménageai les bons offices ; si ce n'est qu'au fond il ne présuinoit pas de ses forces & de sa suffisance, ce qu'il en présume aujourd'hui si légèrement ? Il voudroit que l'on crût que la réputation de son sçavoir

#### 14 *Différent entre un Bailli*

& de ses talents, opéra cette dispense. Mais il a beau dire ; il y a des esprits malins, qui ne la regardent point comme une distinction, & qui mettent cette grace au nombre des choses qu'il n'est pas honorable de solliciter, & qu'il est honteux d'obtenir.

Il est vrai néanmoins, comme il me l'objecte, que je n'ai point été examiné au parlement. La raison en est simple, & me fait honneur : c'est pour cela qu'il la supprime, & que je dois la dire.

Il n'y avoit jamais eu, au baillage de Meudon, tout royal qu'il est, de procureur du roi ; mais seulement un praticien, que l'on qualifioit de substitut du procureur du roi.

Je m'étois retiré à Meudon, par goût pour la beauté du pays ; ou, comme le pense le sieur Bailli (car rien n'échappe à sa pénétration) parce que la décadence de ma fortune me condamnoit à une vie champêtre.

Il se présenta au siège une inscription de faux que l'on ne pouvoit ni instruire, ni juger sans conclusions d'un gradué. On me pria d'en donner ; & M. le procureur général m'envoya, avec une lettre très-obligeante, une commission en bonne forme, qui me donnoit pouvoir de faire au baillage toutes les fonc-

**& un Procureur du Roi. 15**

tions de procureur du roi *ad interim* ; c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il plût à S. M. de pourvoir quelqu'un.

Or les substitués, qu'en semblables circonstances, M. le procureur général choisit, ne sont point tenus de se représenter à la cour; elle les présume examinés & capables.

La cour, par des arrêts, m'a donné depuis commission d'instruire en qualité de procureur du roi, de poursuivre, & de faire juger au baillage plusieurs affaires criminelles. J'ai donc été admis aux fonctions de procureur du roi, par M. le procureur général, & par la cour même, sans examen, cela est vrai; mais sans avoir désiré ni sollicité la dispense; cela n'est pas douteux.

Le sieur Bailli hasarde encore d'autres choses, que je ne sçaurois recevoir pour vraies, sans passer moi-même pour

## 16 *Différent entre un Bailli*

reçu avocat au parlement de Metz , & que j'y ai prêté serment.

Or avoir visé des pièces qu'il n'auroit point vues , ce seroit une prévarication horrible , dont assurément il n'étoit point capable. Mais , s'il a vu les pièces visées dans la sentence , le voilà convaincu d'une imposture odieuse , autant que grossière , lorsqu'il soutient aujourd'hui que je ne suis point avocat.

Comment concilier tout cela avec sa probité fastueuse ? Il dira peut-être qu'il a manqué de mémoire. Je le crois bien ; car il a réellement oublié qu'il tient son baillage des bons offices que je lui ai rendus près de feu madame la duchesse de Berry , qui , à ma seule prière , le lui accorda.

Son défaut de mémoire est bien propre à exténuer toutes les offenses , tous les péchés qu'il pourra faire. Moi , qui n'ai pas d'excuse si légitime pour être ingrat & menteur , j'avouerai que lui-même a sollicité les provisions que j'ai obtenues du Roi , que lui-même me les apporta de Versailles : & si c'est par grandeur d'ame qu'il ne se souvient pas de m'avoir rendu ce service , c'est aussi par un vif sentiment de reconnoissance que je soutiens lui avoir cette obliga-

tion , & que je lui donne un démenti imprimé , pour avoir avancé , comme il a fait , que je ne suis point pourvu par le Roi.

On vient de voir le précis des conclusions que j'ai prises dans ma requête. Examinons ce qu'il emploie dans les défenses qu'il m'a fait signifier.

Il se plaint d'abord de ce que je l'ai traduit en jugement , moi qui devrois plutôt , dit-il , faire l'éloge de sa conduite ; & de ce que , m'opposant à l'exécution de ses ordres , je le trouble dans les fonctions de sa charge.

L'exécution de ses ordres ! Est-ce un prince , un ministre , un général d'armée , un gouverneur de province qui parle ? Voilà une prodigieuse enflure dans un bailli ! Si je suis obligé de faire l'éloge de sa conduite , au moins il ne peut exiger en conscience que je loue sa modestie. Mais enfin , qu'il cite donc quand & comment je me suis opposé à l'exécution de ses ordres : car il n'articule aucun fait. C'est peut être encore qu'il manque de mémoire.

Il conclut , premièrement , à ce que défenses me soient faites de recevoir des plaintes en matière criminelle & de police.



## 18 *Différent entre un Bailli*

J'ai reçu des dénonciations ; cela est de droit ; & , comme la paix est l'objet de la justice , je préviens , autant qu'il m'est possible , la suite ruineuse des querelles qui arrivent. J'écoute les parties ; je les accommode , lorsqu'elles ont recours à moi. C'est ainsi que je trouble le sieur Bailli dans ses fonctions. La conscience timorée d'un juge doit elle souffrir de ce prétendu trouble ? Mais il est faux , comme il voudroit l'insinuer , que je réponde juridiquement à aucune plainte.

Il demande secondement , que défenses me soient faites de faire élargir aucun prisonnier , ni de faire arrêter personne , si ce n'est en flagrant délit. Il ne veut pas s'expliquer clairement ; je vais le faire pour lui.

Il est arrivé , une ou deux fois , que monsieur le gouverneur de Meudon a fait emprisonner des gens qui lui sont subordonnés , pour avoir manqué à leur devoir ; ou d'autres , pour quelques désordres qu'ils avoient commis dans le parc. Le sieur bailli s'est trouvé offensé de ce qu'on ne lui déféroit pas la connoissance de ces sortes d'affaires ; & il vouloit qu'à ma requête , ces prisonniers fussent écroués , afin de se saisir de l'affaire

*E un Procureur du Roi.* 19  
en conséquence , & de juger ; car c'est là  
son fort & son foible.

Je lui ai refusé mon ministère , parfaitement instruit que les gouverneurs des maisons royales ont l'administration d'une police indépendante des tribunaux ; qu'ils ont incontestablement droit de faire emprisonner ceux qui , soumis à leurs ordres , négligent le service , & tout particulier qui auroit fait quelque chose contre la majesté des lieux où ils commandent.

Le sieur bailli , pour se venger de mon refus , dont il a eu le malheur de s'offenser , voudroit mettre sur mon compte les emprisonnements dont il est question. Mais, comme il ne prouve rien de tout ce qu'il dit , il auroit mieux fait , ce me semble , de ne rien dire ; à moins qu'il ne prétende démontrer qu'il a l'imagination très-abondante : ce que je lui cède très-volontiers , avec tout ce qui appartient à un talent qui fait de si grands hommes pour la musique & pour la peinture. Me voilà insensiblement sur ses louanges : il va se radoucir ; je ne doute plus de la reconciliation.

Il demande , & c'est par où il finit ; que défenses me soient faites de m'op-

20 *Différent entre un Bailli*  
poser à l'exécution de ses ordres.

Que le sieur Bailli rende des jugements , que je lui présente des conclusions , ou des réquisitoires : voilà , si je ne me trompe , à quoi se réduisent nos véritables fonctions. Pour des ordres ; ce terme , pris dans son sens naturel ; ne paroît pas nous convenir. Il aura pour agréable de s'en expliquer avec nos supérieurs , à l'autorité desquels ce terme est consacré.

Il ne me reste plus qu'une petite observation à faire. Le sieur Bailli , qui , comme je l'ai dit plus haut , m'a installé au siège de Meudon en qualité de procureur du roi , refuse , aujourd'hui que nous plaidons ensemble , de me reconnoître en cette même qualité. Voici comme il parle à la tête des défenses qu'il m'a fait signifier :

NICOLAS-LÉONARD de LAMET ;

*Avocat au conseil, &c. Bailli de Meudon.*

C O N T R E

M<sup>e</sup> LOUIS RUSTAING DE SAINT-JORY ;  
*faisant les fonctions de Procureur  
du Roi.*

*& un Procureur du Roi. 21*

*Voici ma réponse,*

**LOUIS RUSTAINQ DE SAINT-JORY,**  
*faisant les fonctions de Procureur  
du Roi,*

**C O N T R E**

**M<sup>e</sup> NICOLAS LÉONARD de LAMET;**  
*Bailli de Meudon, ne faisant point  
les fonctions de juge.*

Il se plaint de ce que je l'ai traduit  
en jugement; il me traite de séditieux;  
il dit que je suis un brouillon, un hom-  
me inquiet, un tracassier, & mille au-  
tres gentilleses. Je vais lui fermer la  
bouche. Il ne faut que lire le cinquième  
article de l'ordonnance de Moulins,

## 22 *Différent entre un Bailli nous , ou nosdites cours , pourvu.*

Or , puisque véritablement il s'est introduit , en ce baillage , des abus contre l'ordre judiciaire , puisque j'y ai reconnu des contraventions formelles aux ordonnances & aux réglemens , je n'ai fait , en me plaignant à la cour , que ce qui m'est expressément enjoint. Personne ne blâmera ma conduite. L'usage de l'autorité , le ministère de la puissance ont été établis de Dieu , pour y avoir recours contre l'injustice.

Voici l'arrêt qui fut rendu.

« Notredite cour ordonne que les  
» audiences du baillage de Meudon se  
» tiendront tous les lundis , de quin-  
» zaine en quinzaine , depuis la Saint  
» Martin jusqu'à pâques ; & de huitaine  
» en huitaine , depuis pâques jusqu'à la  
» Saint Martin , à huit heures précises  
» du matin ; même plus souvent , s'il  
» est nécessaire : & , au cas que le lundi  
» soit jour de fête , que l'audience sera  
» remise au lendemain mardi ; & , au  
» cas qu'il fût aussi fête le mardi , l'au-  
» dience sera remise au mercredi , ou  
» autre jour non fêté. Que le bailli de  
» Meudon , ou celui qui tiendra l'au-  
» dience en son absence , ou autre légi-  
» time empêchement , sera tenu , con-

*& un Procureur du Roi.* 23

» formément à l'article 5 du titre XXVI  
» de l'ordonnance de 1667, de voir,  
» à l'issue de l'audience ou au plus tard,  
» dans le même jour, ce que le greffier  
» aura rédigé, de signer le plunitif, &  
» de parapher chaque sentence, juge-  
» ment ou appointment. Qu'il ne sera  
» porté à l'audience aucunes affaires  
» concernant la religion, le Roi, la  
» police, les communautés, ou les mi-  
» neurs, non assistés de leurs tuteurs ou  
» curateurs, qu'elles n'aient été préala-  
» blement communiquées au substitut  
» du procureur général du roi; ou en  
» son absence, ou autre légitime em-  
» pêchement, au substitut dudit substi-  
» tut; & en cas qu'aucune y fût portée,  
» ledit substitut, ou en son absence,  
» ou autre empêchement, son dit substi-  
» tut sera tenu d'y porter la parole, si  
» l'affaire est de nature à y pouvoir pren-  
» dre des conclusions sur le champ, &  
» sans avoir eu communication des sacs  
» des parties: sinon, sur la remontrance  
» d'audience, pour en être communi-  
» qué audit substitut, ou en son absence,  
» ou autre légitime empêchement, à  
» son substitut. Que toutes les requêtes  
» de pareille nature ne feront point ré-  
» pondues par le bailli, ou autre faisant

## 24 *Différent entre un Bailli*

» les fonctions en son absence , ou au-  
» tre légitime empêchement , qu'elles  
» n'aient été préalablement communi-  
» quées audit substitut ; ou , en son ab-  
» sence , ou autre légitime empêche-  
» ment , à son substitut. Qu'encas d'ab-  
» sence , maladie , récusation , ou autre  
» légitime empêchement dudit bailli ,  
» le substitut du procureur général du  
» roi tiendra l'audience , & fera toutes  
» les fonctions dudit bailli , à l'exclu-  
» sion de tous les autres officiers & pra-  
» ticiens ; & ce dans toutes les causes  
» & matières où la religion , le Roi , la  
» police , les communautés & mineurs ,  
» non assistés de leurs tuteurs ou cura-  
» teurs , ne seront point intéressés , &  
» dans lesquelles il n'écherra de donner  
» des conclusions. Seront , à cet effet ,  
» tenus les procureurs dudit baillage de  
» présenter leurs requêtes audit substi-  
» tut faisant les fonctions dudit bailli ,  
» & non à d'autres. Que ledit bailli  
» néanmoins ne sera réputé absent qu'a-  
» près trois jours ; si ce n'est dans les  
» causes qui requièrent célérité , dans  
» lesquelles ledit substitut , ni autres ne  
» pourront faire les fonctions dudit  
» bailli , à moins qu'il n'y eût péril évi-  
» dent dans le retardement ; ce qui sera  
» pareillement

les clefs & les verrous  
seront. Que le greffier  
commencera au  
mitif & le minuteur  
tes fois. Et que  
requis : enien  
tes les exécution  
sin concernant le  
les affaires dont  
née. Que ledit  
avoir aucune  
minelle ou de  
nne juge d'  
ette de donner  
à préjudice  
relations qui  
son registre  
à la  
cette, dont  
tuer communes

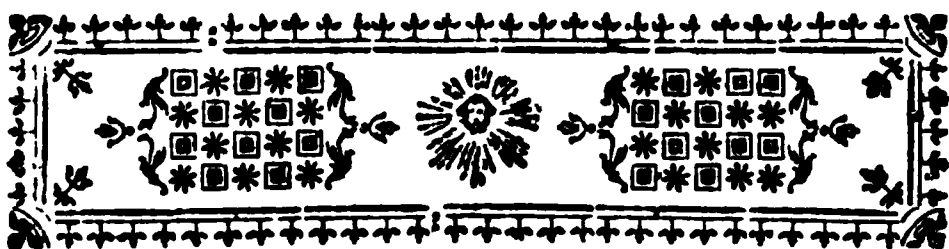


## 26 *Différent entre un Bailli*

» corps, si ce n'est en flagrant délit, ou  
» à la clameur publique, conformément  
» à l'article 9, titre 10 de la même or-  
» donnance de 1670, sans préjudice  
» néanmoins de l'exécution des ordon-  
» nances concernant les mendiants &  
» les vagabonds, & notamment de celles  
» des 25 juillet 1700, & 27 août 1701.  
» Qu'il ne pourra pareillement élargir  
» aucuns prisonniers, sans jugement  
» rendu par le bailli, ou autre faisant  
» ses fonctions en cas d'absence, ou  
» autre légitime empêchement; lequel  
» jugement ne pourra être rendu, qu'il  
» ne lui en ait été auparavant commu-  
» niqué. Que ledit substitut ne pourra  
» aussi faire défenses d'exécuter les or-  
» donnances ou jugements dudit bailli,  
» sauf à lui à se pourvoir contre iceux  
» par les voies de droit. Comme aussi  
» qu'il ne pourra faire aucunes ordon-  
» nances concernant l'ordre public, ni  
» en donner, ni faire faire la publica-  
» tion, sauf à lui à requérir ce qu'il  
» croira convenable. Qu'en cas d'ab-  
» sence, maladie, récusation, ou autre  
» légitime empêchement dudit substitut  
» du procureur général du roi, le sub-  
» titut dudit substitut sera tenu de don-  
» ner des conclusions dans les affaires

**En Préence du Roi. 27**

« qui le requerront, soit à l'audience,  
« ou dans les procès par écrit; & ne  
« pourront obtenir qu'après trois jours,  
« ou après vingt-quatre heures, comme  
« il a été ci-dessus ordonné, si ce n'est  
« qu'il y ait pénil évident dans la de-  
« mande. Qu'à cet effet les trois substi-  
« tuts dudit substitut seront tenus de  
« se trouver, à tout rôle, à l'audience  
« les jours d'icelle, pour y faire les  
« fonctions dudit substitut, en son ab-  
« sence, ou autre légitime empêche-  
« ment. Sur le surplus des requêtes &  
« demandes des parties, les a mis &  
« met hors de cour, dépens compensés.  
« Ordonne que le présent arrêt sera lu  
« à l'audience dudit baillage, & enre-  
« gistré dans les registres du greffe d'i-  
« celui. Donné en parlement le dia  
« janvier mil sept cent vingt-quatre,  
« & de par nous le sieur de la Roche-  
« Beaumont, lieutenant du Roi.



# FILLE DÉSAVOUÉE

*PAR SES PÈRE ET MÈRE.*

**J**OACHIN COGNOT, docteur en médecine, âgé de soixante ans, épousa, en 1590, à Bar-sur-Seine, *Marie Nasfier*, âgée de ving-neuf ans.

Ils eurent plusieurs enfants qui moururent en bas âge, à la réserve de *Claude Cognot*, le plus jeune de tous.

En 1597, le sieur *Cognot* père, âgé de soixante-sept ans, se retira à Fontenay-le-Comte en Poitou, & laissa sa femme, âgée de trente-six ans, à Bar-sur-Seine. Elle alla le rejoindre en 1598; & le 24 juillet 1599, sept mois & demi après son retour avec son mari, elle accoucha d'une fille.

L'âge du docteur, celui de sa femme, les agréments dont la nature l'avoit pourvue, avoient fait naître en lui les inquiétudes qui travaillent ordinairement un vieillard époux d'une femme jeune & jolie. La naissance de cet enfant le confirma dans ses soupçons;

*Fille dés. par ses père & mère. 29*  
il crut que la petite fille étoit plus forte  
& mieux constituée qu'elle n'auroit dû  
l'être , en naissant à sept mois ; d'où il  
conclut qu'elle avoit été conçue à Bar-  
sur-Seine d'un autre père que lui.

Il ne fit confidence à personne de  
cette opinion ; l'enfant fut baptisé so-  
lemnellement dans l'église de Notre-  
Dame de Fontenay. L'acte baptistaire  
fut inscrit sur les registres de la pa-  
roisse , sous le nom de *Marie , fille de*  
*Joachin Cognot , docteur en médecine ,*  
*& de dame Marie Nassier sa femme.*  
Elle eut pour *parrein Jacques Bonnet ,*  
*maître apothicaire , ami du médecin ,*  
*& deux marreines , Renée le Grand &*  
*Catherine Bonnet.* On lui choisit pour  
nourrice une femme de Souvré-le-  
Mouillé , village voisin de Fontenay-  
le-Comte.

Les talents du sieur *Cognot* pour la  
médecine étoient stériles en province ;  
il crut que la capitale seroit pour lui un  
champ plus fertile : il s'y rendit en 1601 ,  
après avoir tiré sa fille des mains de la  
première nourrice , pour la confier à  
*Judith Maurisset ,* femme d'un nommé  
*Amastre-Louis Coutellier ,* qui demeu-  
roit aux Loges fauxbourg de Fontenay-  
le-Comte.

## 30 *Fille désavouée*

Arrivé à Paris, il regarda cette ville comme un lieu propre pour exécuter le projet qu'il avoit formé contre l'état de sa fille. Toujours persuadé qu'il n'avoit eu aucune part à sa naissance, il se détermina à la retrancher de sa famille & à faire un unique héritier de son fils. Sa femme entra dans ses vues; &, de concert, ils résolurent de la faire venir à Paris.

Pour faire perdre à cet enfant la trace de sa naissance, un payfan fut chargé de l'apporter dans une hotte. Dès qu'il fut arrivé, avec son fardeau, le sieur *Cognot*, sans lui donner le tems de se reconnoître, le conduisit, du fauxbourg S. Germain, où il demeuroit, dans celui de S. Marceau, rue de l'Ourfine. Là, il fit déposer sa fille entre les mains de la nommée *Françoise Fremont*, femme de *Jean Bouret*, ferrurier. Il composa avec elle à quatre livres par mois pour la nourriture de l'enfant, paya le premier mois d'avance, & laissa de la serge verte pour l'habiller. Il dit que cette petite fille se nommoit *Marie*, & qu'il ne falloit point s'informer d'aucun autre nom.

Au bout de dix ou douze mois la femme du sieur *Cognot* se laissa en

hât par un mouvement de tendresse pour son enfant. Elle alla, chez *Françoise Fremont*, voir sa fille. En entrant, elle demanda si ce n'étoit point à elle que l'on avoit donné une petite fille pour la nourrir : la *Fremont*, comme par une inspiration secrète, lui demanda si elle n'étoit point la mère de cet enfant. Elle lui répondit que non ; mais elle paya le tribut à la nature par quelques larmes qu'elle ne put retenir. Cette foiblesse lui fit appréhender de n'être pas une autrefois la maîtresse de son secret ; elle prit le parti de ne plus revoir cet enfant.

La *Fremont* la garda plusieurs années chez elle, &, malgré sa pauvreté, en eut autant de soin que si c'eût été sa propre fille. Forcée enfin par l'indigence de se défaire de l'enfant, ne pouvant la remettre à ses parents qu'elle ne connoissoit point, elle la plaça, en 1609, à l'hôpital de la Trinité. Elle la fit inscrire sur les registres de cette maison, & sur ceux de l'hôpital-général, sous le nom de *Marie*, fille de, le nom des père & mère en blanc. Quelque tems après elle la tira de cet hôpital, pour la mettre en condition chez un nommé *Noblin*, maître écrivain. Quant

à elle, elle se mit en service chez les cordelières du fauxbourg S. Marceau.

Cependant le fils du sieur *Cognot*, pour qui ce père dénaturé avoit sacrifié sa propre fille, vint à décéder. Cette mort ne rendit point à *Marie* les droits qu'elle avoit à prétendre sur la tendresse de son père. Toujours convaincu qu'il n'avoit point eu de part à sa naissance, il se regarda comme n'ayant point d'enfants. Mais le prétexte dont il avoit fait usage pour déterminer sa femme à consentir à l'éloignement de sa fille, ne subsistoit plus. Ce fils bien aimé, sur la tête duquel les deux époux avoient voulu réunir toute leur fortune, étoit mort ; il étoit donc juste de remettre dans ses droits celle qui lui avoit été sacrifiée, & en faveur de laquelle la nature ne cessoit d'élever des cris dans le cœur de sa mère. Elle s'en plaignoit continuellement à son mari ; mais il trouva le moyen de lui imposer silence, & d'arrêter les mouvements de la nature qui agitoient cette femme.

Son séjour à Paris avoit considérablement augmenté sa fortune. Il avoit eu le bonheur de gagner la confiance de la reine *Marguerite*, première femme de *Henri IV*, qui le fit son médecin en

titre ; place qui le mit beaucoup en vogue. La coutume de Paris , article 280 , permet aux époux , qui n'ont point d'enfants , de se donner mutuellement , & au profit de celui qui survivra , l'usufruit de tous les meubles qui se trouveront leur appartenir , lors du décès du premier mourant , & de tous les conquêts ; c'est-à-dire de tous les immeubles acquis pendant la communauté. Le sieur *Cognot* , après la mort de son fils , consentit ce don mutuel entre sa femme & lui. Sa communauté étoit opulente , & son âge donnoit à son épouse tout lieu d'espérer qu'elle lui survivroit , & que , par conséquent , ce seroit elle qui recueilleroit les fruits du don mutuel. Mais elle ne pouvoit profiter de cet avantage qu'autant qu'elle n'auroit point d'enfants vivants à la mort de son mari. Elle avoit donc le plus grand intérêt à tenir dans le secret l'existence de sa fille *Marie*.

Elle fut quatorze ans sans entendre parler de son enfant , & sans chercher à s'en procurer des nouvelles. Au bout de ce tems , *Françoise Fremont* alla , dans le fauxbourg S. Germain , rendre visite à un nommé *Nicolas Blondel* , maître vannier. Prête à quitter la femme



de ce vannier , avec qui elle s'entretenoit sur sa porte , elle vit passer un petit vieillard vêtu d'une soutanne , & d'un long manteau noir , comme les médecins s'habilloient autrefois : elle le reconnut tant à son habillement , qu'à la petitesse de sa taille , & à la singularité des traits de son visage. Elle demanda à la femme du vannier si elle le connoissoit. Celle-ci lui dit que c'étoit le sieur *Cognot* , médecin de la Charité , qui logeoit à deux pas de sa maison , & lui montra sa porte. *Voilà* , répondit *Françoise Fremont* , *l'homme qui m'a donné à nourrir Marie , que j'ai tirée depuis peu de l'hôpital de la Trinité , pour la mettre en condition chez Noblin , maître écrivain.*

Cette femme , de retour aux cordelières , engagea une des religieuses qui étoit malade , d'appeller le sieur *Cognot*. Elle l'envoya chercher dès le même jour ; & lorsqu'il sortit du monastère , *la Fremont* l'arrêta , & lui dit : *mon sieur , vous m'avez donné une fille à nourrir , il y a treize ou quatorze ans ; qu'en voulez-vous faire ? Ne voulez-vous pas la reprendre , & me payer sa nourriture ?*

Le sieur *Cognot* ne put s'empêcher de reconnoître la femme , & de conve-

nir au fait : mais il dit qu'il n'avoit d'autre part à ce dépôt que d'avoir accompagné celui qui avoit apporté l'enfant dans une hotte, & qui étoit son père. Il demanda néanmoins où elle étoit, & ayant appris qu'elle demeurait chez un écrivain proche les grands degrés de la tournelle, & qu'elle avoit la fièvre, il l'alla voir deux fois.

Il fit part de cette découverte à sa femme, dont les entrailles maternelles se rouvrirent : elle souhaita d'avoir sa fille chez elle. Rien ne paroissoit plus aisé que de lui donner un asyle dans la maison paternelle, sans que ni elle ni personne pût pénétrer dans le secret de sa naissance, que l'on avoit enveloppé de tant de nuages, & dont la trace étoit si bien interrompue, qu'il n'étoit pas possible d'en reprendre la suite.

*Françoise Fremont* ne tarda pas à se rendre chez le sieur *Cognot*. Elle lui déclara, en présence de sa femme, qu'elle vouloit être déchargée de *Marie*, & payée de sa pension. Ils lui dirent de la leur amener ; ce qu'elle fit dès le lendemain. La dame *Cognot*, pour écarter tout soupçon, demanda combien cette fille gagnoit par an. La *Fremont* lui répondit qu'elle n'étoit point venue pour

la louer, mais pour la rendre à celui qui la lui avoit donnée à nourrir. Ayant ensuite envisagé la dame *Cognot*, elle la reconnut pour celle qui étoit autrefois venue voir l'enfant, & à qui la tendresse avoit arraché quelques larmes. Elle insista inutilement sur son paiement, & fut obligée d'en venir à une assignation pardevant le bailli de l'abbaye de S. Germain, dont la juridiction s'étendoit alors sur tout le fauxbourg de ce nom.

L'éclat pouvoit avoir des suites bien dangereuses pour le sieur *Cognot*. Il assoupit cette affaire par une transaction, qu'il est nécessaire de rapporter ici ; c'est une des pièces qui conduisit *Marie* à la découverte de son état.

« Pardevant les notaires soussignés,  
 » furent présens en leurs personnes *Joa-*  
 » *chin Cognot*, docteur en médecine, &  
 » médecin ordinaire de la défunte reine  
 » *Marguerite*, demeurant au fauxbourg  
 » S. Germain-des-Prés, d'une part, &  
 » *Jean Bouret & Francoise Fremont* sa  
 » femme, d'autre : lesquelles parties,  
 » pour raison de la nourriture, ali-  
 » ments & entretenement prétendus  
 » avoir été faits par ledit *Bouret* & sa  
 » femme, par le tems ou espace de

» quatorze ans ou environ, d'une jeune  
» fille nommée *Marie*, dont ladite *Fre-*  
» *mont* dit avoir été chargée par un cer-  
» tain homme accompagné dudit sieur  
» *Cognot*, en la considération duquel  
» *Cognot*, elle auroit fait ladite nourritu-  
» re, aliments & entretenement, dont  
» ledit sieur *Cognot* disoit n'être tenu,  
» d'autant que la fille ne lui apparte-  
» noit, & n'avoit été présent que par  
» hazard & rencontre, lorsqu'elle fut  
» prise par ladite femme *Fremont*. Néan-  
» moins par charité l'auroit prise à son  
» service, en étant requis par lesdits  
» *Bouret* & sa femme, dès le mois de  
» mars dernier. Et, pour raison des-  
» dites nourritures, aliments, entrete-  
» nement, pour tout le tems qu'elle a  
» été avec eux, accordent ensemble,  
» pour éviter au procès que lesdits  
» *Bouret* & sa femme desiroient inten-  
» ter contre ledit sieur *Cognot*, le vou-  
» lant prendre à partie, ne reconnois-  
» sant autre que lui, à la somme de  
» quatre cent livres; sur laquelle som-  
» me on a payé comptant cent livres,  
» & s'est obligé à payer le surplus, qui  
» est de trois cent livres, dans un an;  
» & en ce faisant, lesdits *Bouret* & sa  
» femme demeureront déchargés de

## 38 *Fille désavouée*

» ladite fille ; sauf le recours dudit Co-  
 » gnot contre qui il avisera , autres tou-  
 » tefois que lesdits *Bouret* & sa femme.  
 » Fait dans la maison dudit *Cognot* , le  
 » 16 juin 1617 , &c. »

A peine *Marie* fut elle dans la maison paternelle , que sa mère lui donna la place qu'elle y devoit occuper. Elle lui confia l'économie du ménage , sans jamais lui faire rendre compte de l'argent qu'elle lui remettoit ; elle lui donna l'autorité sur la servante , l'habilla comme il convenoit à sa fille de l'être , & la fit manger à sa table. En un mot , il ne lui manquoit que le nom de *Cognot* ; mais on lui fit croire qu'elle étoit fille d'un nommé *Nicolas Croissant* , & de *Jeanne Aubry* sa femme ; & la ressemblance qui étoit entre elle & sa mère , tant par les traits du visage , que par le son de la voix , la fit passer chez les amis de son père pour la nièce de la dame *Cognot*.

Elle vécut ainsi jusqu'à la mort du sieur *Cognot* , qui arriva en 1625. Deux mois avant son décès , il fit un testament , dans lequel il désigna sa fille sous le nom de *Marie Croissant* sa servante , & lui légua six cent livres. Cet événement n'apporta aucun changement dans la situation de *Marie*. Sa mère lui choisit

Enfin pour époux un sieur *Auguste de Seine*, qui étoit d'une condition honnête ; elle lui donna quinze cent livres en mariage , & consentit que , dans le contrat , elle fût qualifiée sa filleule.

Ce mariage ne diminua en rien l'affection qui étoit entre la mère & la fille. Celle-ci , quoiqu'elle demeurât avec son mari dans une autre maison , avoit toujours conservé la même liberté chez la dame *Cognot* , qui ne lui avoit rien ôté de sa confiance. Elles feuillettoient un jour ensemble des papiers du feu sieur *Cognot* ; la fille trouva une lettre de sa mère , datée de 1601 , dans laquelle , après avoir parlé à son mari de quelques affaires , elle lui disoit : *je vous recommande nos enfants : ayez soin de notre petite Marie , voyez-là souvent : je lui fais des mouchoirs & des tabliers.*

*Marie Cognot* , qui depuis long-temps , soupçonnoit sa filiation , voulut s'emparer de cette lettre. La mère , qui s'en aperçut , la demanda<sup>o</sup> avec d'autant plus d'instance , que sa fille s'opiniâtroit à la garder. *Enfin* , dit celle-ci , *me voilà éclaircie ; je suis votre fille , je suis cette Marie.* Puis-je , après cela , douter que mon père ne m'ait donnée à nourrir comme sa fille ? Elle conjura sa mère de lui avouer ce qui en étoit ; & pour l'y

engager, elle lui promit le secret le plus inviolable.

La vérité & la tendresse maternelle firent alors un effort qui éclata malgré la dame *Cognot*, & rompit avec violence la résolution qu'elle avoit formée d'enterrer son secret avec elle. *Oui, tu es ma fille*, lui dit-elle, avec transport, & fondant en larmes. Elle lui découvrit la cause & l'histoire de ses malheurs. Elle lui prit ensuite cette lettre, & dit, *qu'ayant été si long-tems sans la reconnoître pour sa fille, elle étoit obligée, pour son honneur, de continuer à la désavouer*. Elle ajouta qu'un religieux de l'ordre de *S. Francois*, à qui elle avoit fait une confession générale au grand jubilé de 1625, lui avoit dit qu'elle la pouvoit désavouer devant le monde, & que néanmoins elle étoit obligée en conscience de l'assister comme sa fille, & de lui donner tout son bien en mourant.

Arrêtons-nous ici un instant, pour examiner la décision de ce casuiste. La dame *Cognot* s'étoit-elle accusée d'avoir donné à sa fille un autre père que son mari ? Ou, sans s'être déclarée coupable d'infraction de la foi conjugale, avoit-elle seulement consulté son confesseur pour sçavoir si elle pouvoit en

sûreté de conscience continuer de priver sa fille de son état légitime qu'elle avoit eu la cruauté de lui ravir ? Dans l'un & l'autre cas , le directeur s'étoit trompé.

Pour le démontrer , il faut reprendre les choses dès la source.

La loi naturelle primitive a mis tous les hommes dans une indépendance totale les uns des autres ; ainsi cette loi ne connoissoit point de propriétés ; tout étoit à tous. Loin que les possessions fussent transmises par la voie de la succession , celui qui possédoit étoit toujours exposé à se voir privé de la chose par un ravisseur plus fort ou plus adroit que lui ; & il ne pouvoit se plaindre de cette perte , tant parce qu'il n'y avoit personne établi pour recevoir ses plaintes & en faire justice , que parce que la loi naturelle n'étant point corrigée par la loi civile , il n'y avoit point d'injustice à suivre les impressions d'une loi qui seule étoit en vigueur. Et sur quel principe cette injustice auroit-elle pu être fondée ? Tous les hommes , au moment de leur formation & de leur naissance , sont égaux , & l'on ne voit point que le créateur en destine un plutôt qu'un autre à posséder exclusivement telle portion ou telle production de la terre ; la destina-



## 42 *Fille désavouée*

tion est de porter & de nourrir également tous les hommes ainsi que tous les animaux.

Mais l'homme étant fait pour vivre en société, le genre humain s'est divisé en différentes peuplades, dont chacune s'est fixée sur un coin du globe, & a défendu, par la force, la portion qu'elle avoit adoptée, des incursions des autres peuplades; ainsi la loi du plus fort mitigée par le droit des gens a toujours continué de régir les différents peuples entre eux, & de régler leurs possessions; mais aucune société n'a pu adopter cette loi relativement aux possessions de chaque particulier qui la compose. Il a donc fallu établir une autre loi, & c'est la loi civile, qui est différente chez tous les peuples, suivant leurs génies, leurs caractères & leurs mœurs.

Un principe général & fondamental de cette loi, est que chacun conserve la possession dont il étoit revêtu lors de l'établissement de la loi civile, ou qu'il a acquise depuis par les voies qu'elle a indiquées : mais cette règle ne pouvoit avoir lieu que pour les hommes qui existoient actuellement : à leur mort, ce qu'ils avoient possédé pendant leur vie rentroit dans le domaine du public, &

appartenoit par conséquent au premier occupant ; ainsi l'on auroit vu reparoître les inconvénients que l'on avoit voulu éviter d'abord en fixant la propriété & la possession dans la main de ceux qui la tenoient. La loi civile imagina les successions ; c'est-à-dire que les biens laissés par un défunt furent transmis à certains d'entre les citoyens qui lui survivoient.

Mais cet ordre n'a pas été absolument uniforme chez tous les peuples. Il paroît néanmoins que la règle la plus universellement admise est celle qui appelle les enfants à recueillir la succession de leur père. La loi naturelle ordonne aux pères de nourrir leurs enfants , au moins jusqu'au tems où l'âge les a mis en état de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance. De-là on a pensé qu'il étoit plus conforme aux règles naturelles de donner aux enfants ce que leurs pères laissoient en mourant. Mais combien cette règle a-t-elle souffert de variations , suivant les différents tems , & dans les différents pays ! A Rome ; un père pouvoit , par son testament , ne rien laisser de sa succession à ses enfants , & la transmettre toute entière à tel étranger qu'il jugeoit à propos. Mouroit-il sans avoir fait de testament , les seuls mâles , suivant l'an-

#### 44 *Fille désavouée*

cienne loi , étoient appelés à lui succéder ; la loi Voconienne avoit même porté la rigueur jusqu'à ne pas permettre qu'une fille , fût-elle l'unique enfant , pût être instituée héritière par son père. Ainsi , lorsqu'en mourant , on ne laissoit d'autres enfants , que des filles , on étoit forcé de voir , à leur préjudice , passer tous ses biens à des étrangers. Suivant la loi des Lombards , lorsqu'un homme n'avoit que des filles pour héritières , elles succédoient à leur père concurremment avec ses sœurs , ses enfants naturels & les autres parents ; & à leur défaut , avec le fisc.

Parmi nous , les fiefs , dans une très-grande partie de nos provinces , appartiennent à l'aîné des mâles , ou aux plus proches parents par mâles , à l'exclusion des filles. Dans une des plus grandes provinces du royaume , les filles , quoiqu'elles aient droit à une portion fort modique de l'héritage paternel , n'ont cependant pas la qualité d'héritières , lorsqu'elles ont des frères ; & le père peut même , en les mariant , les priver totalement de toute portion à son hérité.

Ce n'est donc point de la loi naturelle que nous tenons le droit de succéder à

& comme e est à elle unique-  
ment nous tenons nos possessions ,  
est aussi uniquement par elle que  
nous conservons & les transmettons ,  
rendre coupable envers elle , que  
d'écarter , ou de conseiller de s'en

que cette loi a adjugé les succes-  
sions aux enfants , il a fallu , en même  
temps qu'elle expliquât ce qu'elle entend  
par enfants. Il y a des pays où les bâtards  
concourent avec les autres enfants :  
ils ont même part à la couronne sous  
les premières races de nos rois.  
Enfin les troubles qu'un tel ordre  
pouvoit faire naître , & l'honneur au-  
quel on élevait le concubinage proscrit  
par la religion , ont déterminé la loi ci-  
-dessus d'admettre pour héritiers que les  
*légitimes* , c'est-à-dire , comme

## 46. *Fille désavouée*

la mère même, lorsqu'elle s'abandonne au crime, ne pourroit pas souvent décider si l'enfant qu'elle porte est le fruit de son libertinage, ou celui des plaisirs licites du mariage. Il a donc fallu établir une règle certaine, & qui prévînt tous les embarras d'une discussion toujours insuffisante pour découvrir la vérité. Entre toutes celles qui se sont présentées, la plus simple, la plus propre à conserver la tranquillité des maris & leur honneur, est celle qui a voulu que tous les enfants qu'une femme mettroit au monde pendant son mariage, fussent réputés être ceux de son mari.

Voilà les enfants que la loi adopte ; & pour lesquels elle a établi toutes les dispositions qui concernent l'ordre des successions ; & , comme c'est d'elle seule que nous tenons ces successions & les biens qui les composent, c'est un crime, c'est un vol d'en vouloir priver frauduleusement ceux à qui elle les défère.

Il n'y a donc de bâtards que ceux qui naissent hors le mariage, ou d'un adultère juridiquement prouvé. Le mot *bâtard* est opposé à celui de *légitime* ; & l'on est décoré de la qualité de *légitime*, toutes les fois que l'on est né dans les circonstances admises par la loi civile,

Les casuistes qui prétendent que l'on doit traiter comme bâtards ceux qu'on défère au tribunal de la pénitence comme issus d'une co-habitation illicite sont donc dans l'erreur. La loi de Dieu, ainsi que la loi civile, a prononcé des peines contre les adultères. La première s'étend sur ceux qui sont enveloppés des voiles les plus épais du mystère, & en réserve le châtiment pour l'autre monde : la loi humaine au contraire ne connoît & ne peut punir que ceux qui sont manifestes & prouvés suivant les règles qu'elle a établies. Elle est donc forcée d'admettre au nombre de ses enfants quiconque est né pendant un mariage légitime ; & comme elle est seule dispensatrice des biens des hommes & de leur état, qu'aucun particulier ne peut ni l'interpréter ni la corriger, nulle raison ne peut autoriser à s'en écarter ; c'est même un crime de vouloir le faire par des voies obliques. En un mot ce n'est point la conception de l'enfant, c'est l'état de sa mère qui crée le sien ; ce n'est point la conception qui lui défère l'hérédité, c'est la loi civile, de laquelle seule nous tenons toutes nos possessions.

Le Franciscain qui avoit conseillé la dame *Cognot* l'avoit donc entraînée dans

» ladite fille; sauf le recours dudit Co-  
 » gnot contre qui il avifera, autres tou-  
 » tefois que lefdits *Bouret* & fa femme.  
 » Fait dans la maison dudit *Cognot*, le  
 » 16 juin 1617, &c. »

A peine *Marie* fut elle dans la maison paternelle, que sa mère lui donna la place qu'elle y devoit occuper. Elle lui confia l'économie du ménage, sans jamais lui faire rendre compte de l'argent qu'elle lui remettoit; elle lui donna l'autorité sur la servante, l'habilla comme il convenoit à sa fille de l'être, & la fit manger à sa table. En un mot, il ne lui manquoit que le nom de *Cognot*; mais on lui fit croire qu'elle étoit fille d'un nommé *Nicolas Croissant*, & de *Jeanne Aubry* sa femme; & la ressemblance qui étoit entre elle & sa mère, tant par les traits du visage, que par le son de la voix, la fit passer chez les amis de son père pour la nièce de la dame *Cognot*.

Elle vécut ainsi jusqu'à la mort du sieur *Cognot*, qui arriva en 1625. Deux mois avant son décès, il fit un testament, dans lequel il désigna sa fille sous le nom de *Marie Croissant* sa servante, & lui légua six cent livres. Cet événement n'apporta aucun changement dans la situation de *Marie*. Sa mère lui choisit

surprise par la mort, sans avoir le tems de faire un testament ? Ce testament ne pouvoit-il pas être contesté par les collatéraux ? Enfin ne pouvoit-elle pas convoler en secondes noces, & disposer par contrat, au profit d'un nouvel époux ? C'est ce qui arriva.

Quoi qu'il en soit, *Marie Cognot* se soumit aux volontés de sa mère, & consentit de vivre dans l'obscurité où elle avoit toujours vécu jusqu'alors. Mais un nommé *Nicolas Coquault*, qui avoit été élu en l'élection de Rheims, personnage dénué des biens de la fortune & chargé de beaucoup d'enfants, vint troubler la bonne intelligence qui régnoit entre la mère & la fille. La dame *Cognot*, âgée de près de soixante ans, le tira des prisons où ses créanciers le tenoient enfermé, pour l'épouser.

Toute son affection passa dès - lors à son nouveau mari & aux enfants de ce mari. Sa fille vit d'abord les suites de ce changement, & mit en œuvre les prières, les larmes, les motifs de religion pour obtenir de sa mère l'aveu public des faits qu'elle lui avoit confiés en particulier. Enfin se voyant prête à perdre son état & les biens qui y étoient attachés, se croyant obligée de conserver



engager , elle lui promit le secret le plus inviolable.

La vérité & la tendresse maternelle firent alors un effort qui éclata malgré la dame *Cognot* , & rompit avec violence la résolution qu'elle avoit formée d'enterrer son secret avec elle. *Oui , ma fille* , lui dit-elle , avec transport , & fondant en larmes. Elle lui découvrit la cause & l'histoire de ses malheurs. Elle lui prit ensuite cette lettre , & dit , *qu'ayant été si long-tems sans la reconnoître pour sa fille , elle étoit obligée , pour son honneur , de continuer à la désavouer*. Elle ajouta qu'un religieux de l'ordre de *S. Francois* , à qui elle avoit fait une confession générale au grand jubilé de 1625 , lui avoit dit qu'elle la pouvoit désavouer devant le monde , & que néanmoins elle étoit obligée en conscience de l'assister comme sa fille , & de lui donner tout son bien en mourant.

Arrêtons-nous ici un instant , pour examiner la décision de ce casuiste. La dame *Cognot* s'étoit-elle accusée d'avoir donné à sa fille un autre père que son mari ? Ou , sans s'être déclarée coupable d'infraction de la foi conjugale avoit-elle seulement consulté son confesseur pour sçavoir si elle pouvoit en

*par ses père & mère.* 51

» Fontenai-le-Comte , qui se nommoit  
» *Marie Cognot* ; mais ne sçait pas l'an-  
» née , & qu'il n'y a qu'une paroisse à  
» Fontenai-le-Comte.

» Qui étoient les parrein & marreine  
» de *Marie Cognot* ; de quelle vacation  
» ils étoient ; comme ils s'appelloient ?

» A répondu qu'elle n'est mémorative  
» de leurs noms , de leurs qualités ; &  
» depuis nous a dit que le parrein s'ap-  
» pelloit *Bonnet* maître apothicaire , &  
» la marreine s'appelloit *Pichard* fille  
» de *Bonnet* , qui étoit mariée à un  
» apothicaire ; & l'autre marreine étoit  
» femme d'un chirurgien.

» S'il n'est pas vrai que la femme  
» d'*Auguste de Seine* est sa propre fille  
» & du sieur *Cognot* , & si elle n'a pas  
» accouché d'elle à Fontenai-le-Comte  
» en 1599 ?

» A répondu que non ; mais bien de  
» la susdite fille.

» Combien de tems elle a demeuré  
» à Fontenai-le-Comte avec le sieur  
» *Cognot* son mari ?

» A répondu qu'elle y a demeuré en-  
» viron quatre ans.

» S'il n'est pas vrai qu'ils ont mis  
» *Marie Cognot* leur fille au vill ge de  
» Souvré-le-Mouillé , qui est à deux

## 42 *Fille désavouée*

tion est de porter & de nourrir également tous les hommes ainsi que tous les animaux.

Mais l'homme étant fait pour vivre en société ; le genre humain s'est divisé en différentes peuplades ; dont chacune s'est fixée sur un coin du globe , & a défendu , par la force , la portion qu'elle avoit adoptée , des incursions des autres peuplades ; ainsi la loi du plus fort mitigée par le droit des gens a toujours continué de régir les différents peuples entre eux , & de régler leurs possessions ; mais aucune société n'a pu adopter cette loi relativement aux possessions de chaque particulier qui la compose. Il a donc fallu établir une autre loi , & c'est la loi civile , qui est différente chez tous les peuples , suivant leurs génies , leurs caractères & leurs mœurs.

Un principe général & fondamental de cette loi , est que chacun conserve la possession dont il étoit revêtu lors de l'établissement de la loi civile , ou qu'il a acquise depuis par les voies qu'elle a indiquées : mais cette règle ne pouvoit avoir lieu que pour les hommes qui existoient actuellement : à leur mort , ce qu'ils avoient possédé pendant leur vie rentroit dans le domaine du public , &

appartenoit par conséquent au premier occupant ; ainsi l'on auroit vu reparoître les inconvénients que l'on avoit voulu éviter d'abord en fixant la propriété & la possession dans la main de ceux qui la tenoient. La loi civile imagina les successions ; c'est-à-dire que les biens laissés par un défunt furent transmis à certains d'entre les citoyens qui lui survivoient.

Mais cet ordre n'a pas été absolument uniforme chez tous les peuples. Il paroît néanmoins que la règle la plus universellement admise est celle qui appelle les enfants à recueillir la succession de leur père. La loi naturelle ordonne aux pères de nourrir leurs enfants , au moins jusqu'au tems où l'âge les a mis en état de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance. De-là on a pensé qu'il étoit plus conforme aux règles naturelles de donner

#### 44 *Fille défavouée*

cienne loi , étoient appelés à lui succéder ; la loi Voconienne avoit même porté la rigueur jusqu'à ne pas permettre qu'une fille , fût-elle l'unique enfant , pût être instituée héritière par son père. Ainsi , lorsqu'en mourant , on ne laissoit d'autres enfants , que des filles , on étoit forcé de voir , à leur préjudice , passer tous ses biens à des étrangers. Suivant la loi des Lombards , lorsqu'un homme n'avoit que des filles pour héritières , elles succédoient à leur père concurremment avec ses sœurs , ses enfants naturels & les autres parents ; & à leur défaut , avec le fisc.

Parmi nous , les fiefs , dans une très-grande partie de nos provinces , appartiennent à l'aîné des mâles , ou aux plus proches parents par mâles , à l'exclusion des filles. Dans une des plus grandes provinces du royaume , les filles , quoiqu'elles aient droit à une portion fort modique de l'héritage paternel , n'ont cependant pas la qualité d'héritières , lorsqu'elles ont des frères ; & le père peut même , en les mariant , les priver totalement de toute portion à son hérité.

Ce n'est donc point de la loi naturelle que nous tenons le droit de succéder à

THE ...  
OF THE ...  
...  
...  
...  
...  
...  
...

...  
...  
...  
...  
...  
...  
...

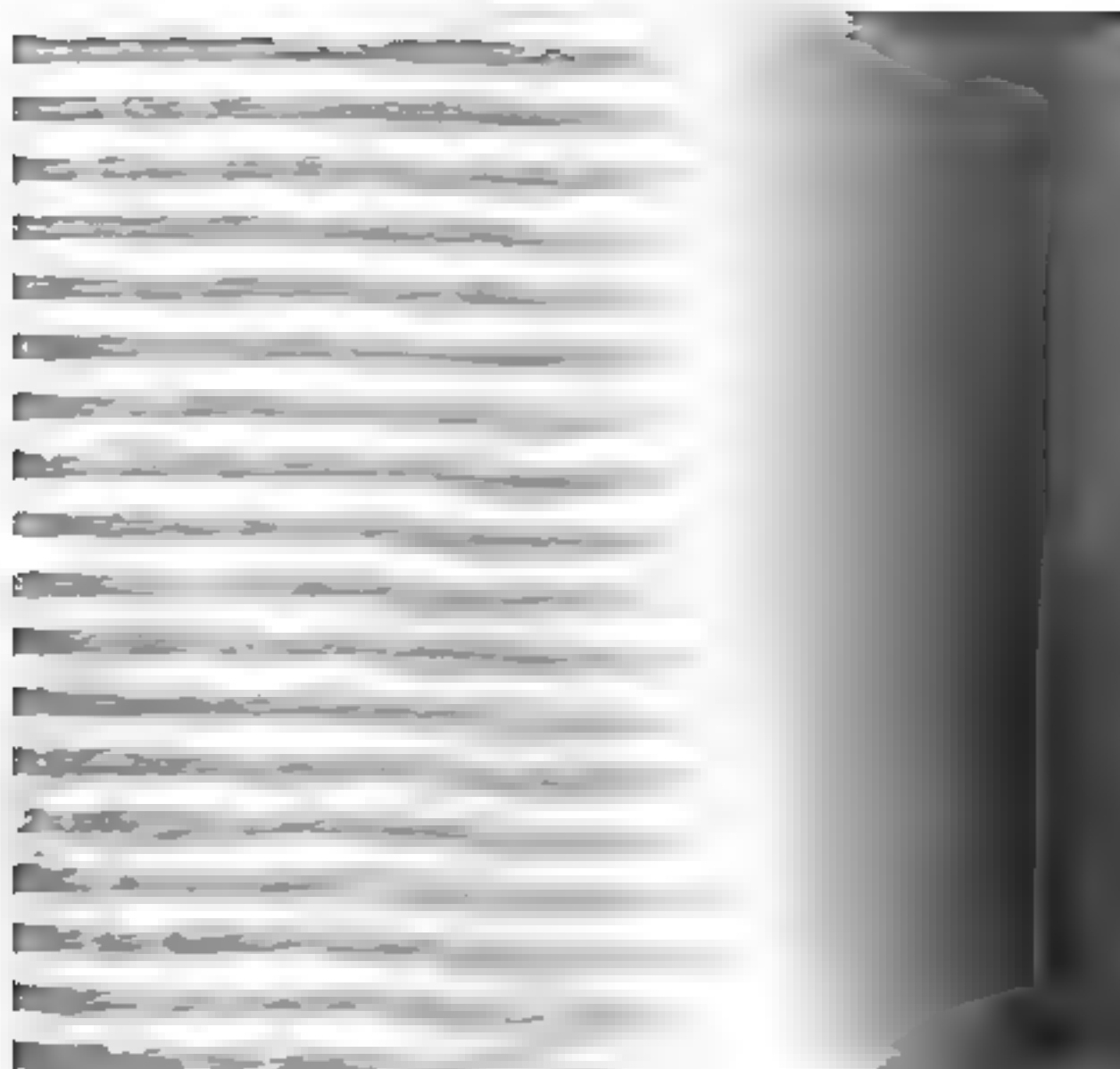
...  
...

...  
...  
...  
...  
...  
...  
...

la mère même, lorsqu'elle s'abandonne au crime, ne pourroit pas souvent décider si l'enfant qu'elle porte est le fruit de son libertinage, ou celui des plaisirs licites du mariage. Il a donc fallu établir une règle certaine, & qui prévienne tous les embarras d'une discussion toujours insuffisante pour découvrir la vérité. Entre toutes celles qui se sont présentées, la plus simple, la plus propre à conserver la tranquillité des maris & leur honneur, est celle qui a voulu que tous les enfants qu'une femme mettroit au monde pendant son mariage, fussent réputés être ceux de son mari.

Voilà les enfants que la loi adopte ; & pour lesquels elle a établi toutes les dispositions qui concernent l'ordre des successions ; & , comme c'est d'elle seule que nous tenons ces successions & les biens qui les composent, c'est un crime, c'est un vol d'en vouloir priver frauduleusement ceux à qui elle les défère.

Il n'y a donc de bâtards que ceux qui naissent hors le mariage, ou d'un adultère juridiquement prouvé. Le mot *bâtard* est opposé à celui de *légitime* ; & l'on est décoré de la qualité de *légitime* toutes les fois que l'on est né dans les circonstances admises par la loi civile,





» la *Fremont*, il se laissa persuader de  
» donner charitablement quatre cent  
» livres, qu'il paya à deux reprises pour  
» la nourriture de *Marie* ; que la *Fre-*  
» *mont* dit qu'elle vouloit être déchar-  
» gée de *Marie* par un acte, afin de se  
» justifier, si on la lui redemandoit.

» S'il n'est pas vrai qu'elle a dit à  
» plusieurs personnes qu'elle étoit mar-  
» reine de *Marie Cognot*, qu'elle l'avoit  
» tenue sur les fonts de *S. Séverin*, que  
» son père s'appelloit *Nicolas Croissant*,  
» & sa mère *Jeanne Aubry*, & que  
» *Croissant* étoit né à *Châlons*, & étoit  
» un sollicitateur de procès.

» A répondu que non ; mais qu'il est  
» bien vrai que, lorsqu'on passa le con-  
» trat de mariage de *Marie*, elle fut  
» priée par la mère d'*Auguste de Seine*,  
» futur époux, de dire que la future  
» étoit sa filleule, parce que ce nom-là  
» étoit plus honorable que celui de sa  
» servante.

» S'il n'est pas vrai que la *Fremont*  
» fit assigner le sieur *Cognot*, afin qu'il  
» fût condamné à payer la nourriture  
» de *Marie* ; que cette assignation le  
» déterminâ à payer quatre cent livres  
» pour cette nourriture ?

» A répondu que non.

» S'il n'est pas vrai que , depuis peu  
» de jours , soupçonnant qu'*Auguste de*  
» *Seine* avoit fait faire des recherches  
» à Fontenay-le-Comte de l'acte de  
» baptême de *Marie*, elle avoit dit à  
» *Marie*, pour arrêter ces recherches,  
» qu'elle lui vouloit donner deux cent  
» livres de rente?

» A répondu que non; mais qu'il  
» est bien vrai qu'elle avoit toujours  
» promis , n'ayant point d'enfants, de  
» récompenser *Marie* en mourant, &  
» qu'elle lui réservoit sa bonne vo-  
» lonté.

» S'il n'est pas vrai que , lorsqu'elle  
» alla voir *Marie*, qui étoit entre les  
» mains de la *Fremont*, celle-ci lui dit :  
» ne seriez-vous point la mère de cette  
» fille que m'a apportée un petit hom-  
» me qui porte une soutanne ; & qu'a-  
» lors elle pleura?

» A répondu que non.

» Si elle s'en veut rapporter aux té-  
» moins qui en peuvent déposer?

» A répondu que non.

» Lecture faite, &c. & a signé ».

D'après cet interrogatoire & l'infor-  
mation qui l'avoit précédé, le bailli  
de S. Germain prononça sa sentence le  
11 mai 1629, par laquelle la dame

l'un & l'autre au moins pour ses propres enfants, elle prit les voies de la justice.

La première démarche qu'elle fit fut de faire mettre le scellé chez sa mère & de faire saisir entre les mains de ses débiteurs. Sur la contestation qui s'éleva à ce sujet, le Bailli de Sens & Germain ordonna une enquête. C'est pour entendre toutes les personnes auxquelles l'enfance de *Marie Cognot* avoit été confiée, & qui vivoient encore. On y joignit le témoignage de plusieurs autres avec lesquels le sieur *Cognot* avoit eu en liaison tant à Bar-sur-Seine, Fontenai-le-Comte; & l'on renouvella le fil qu'il avoit cherché à rompre depuis qu'il étoit venu s'établir à Paris. Avant de mettre sous les yeux du Juge les circonstances qui remirent en lumière la trace, il est nécessaire de copier l'interrogatoire que le Juge de Sens & Germain des Prés fit subir à la dame *Cognot* avant de prononcer son jugement.

du 2 mai 1629.

« Enquise s'il n'est pas vrai que  
 » l'année 1598 ou 1599, elle a eu  
 » fille à Fontenai-le-Comte en Poitou  
 » & en quelle paroisse elle a été  
 » baptisée ?

« A répondu qu'elle a eu une fille

*par ses père & mère.* 61.

*Bouret.* Elle croyoit par-là se préparer une preuve contre l'état que sa fille réclamoit ; mais elle ne fit autre chose qu'un faux d'autant plus facile à appercevoir, que les additions étoient d'une autre main que celle qui avoit fait la première inscription, & que les registres de l'hôpital-général se trouvoient différents de ceux de la Trinité.

*Marie Cognot* chargea le fameux *le Maître* de sa défense. Il noya, à son ordinaire, le fait & les moyens dans une mer d'érudition sacrée & profane. Nous en avons déjà débarrassé l'histoire de la cause, telle qu'on vient de la lire ; nous allons tâcher d'en dégager pareillement les moyens, qui ne consistent qu'à rapprocher les faits qui résultent de la procédure, & en composer une chaîne qui puisse conduire, de l'instant de la naissance de *Marie Cognot*, jusqu'à son mariage.

Elle rapportoit un extrait baptistaire qui prouvoit que la dame *Cognot* étoit accouchée à Fontenay-le-Comte, le 24 juillet 1689, d'une fille nommée *Marie* ; que le sieur *Cognot* l'avoit reconnue publiquément pour sa fille, & l'avoit même fait tenir sur les fonts baptismaux par ses amis, gens qu'il fré-

52 *Fille désavouée*

» lieues de distance de Fontenai-  
» Comte ?

» A répondu que *Marie*, dont e  
» entend parler, a été nourrie chez u  
» boulangère, ainsi qu'elle croit ;  
» quatre ou cinq mois après qu'elle  
» eut accouché, elle fit un voyage à B  
» sur-Seine, où elle fut près d'un a  
» & à son retour le sieur *Cognot* lui  
» que sa fille étoit morte ; & qu'elle  
» s'informa point de l'endroit où e  
» étoit décédée.

» S'il n'est pas vrai que, lorsque  
» sieur *Cognot* & elle partirent de Fo  
» tenai-le-Comte, avec *Claude Cog*  
» leur fils, ils donnèrent charge à u  
» femme de Fontenai-le-Comte de  
» tirer leur fille *Marie Cognot*, qui ét  
» en nourrice à Souvré-le-Mouillé,  
» de la nourrir pour un tems, jusqu  
» ce qu'ils eussent trouvé une occasi  
» pour l'amener à Paris, où ils venoie  
» faire leur demeure à cause de la mai  
» die de la pierre dont le sieur *Cogr*  
» étoit atteint ?

» A répondu qu'elle ne sçait ce q  
» c'est.

» Si après avoir été à Paris neuf  
» dix mois, ils n'envoyèrent pas à Fo  
» tenai-le-Comte querir *Marie Cogn*

telle de trois autres témoins, dont deux étoient apothicaires & amis du feu sieur *Cognot*; ils étoient tous les jours avec lui chez les malades, & il étoit souvent dans leurs boutiques où ils faisoient en sa présence les remèdes qu'il ordonnoit. Le troisième étoit un riche marchand de la même ville, qui disoit avoir été ami intime du sieur *Cognot*, & avoir demeuré, comme il demeuroid encore actuellement, au fauxbourg des Loges près du logis d'*Amastre Louis*, coutelier, mari de *Judith Maurisset*. Tous les trois avoient déposé conformément à cette femme.

*Françoise Fremont* dépose qu'une petite fille nommée *Marie* lui est apportée dans une hotte par un homme accompagné d'un médecin qu'elle a reconnu dans la suite être le sieur *Cognot*; elle raconte toute l'histoire, telle qu'on l'a rapportée plus haut; & le tems où elle dit que l'homme à la hotte est venu chez elle se rapporte parfaitement à celui auquel l'enfant avoit été enlevé, dans une pareille voiture, du village des Loges. L'identité de l'enfant né à Fontenay-le-Comte en 1599, avec *Marie* conduite chez le sieur *Cognot* en 1617, est donc démontrée par la suite

& la liaison de ces dépositions. Mais il est prouvé en outre que les sieur & dame *Cognot* ont eux-mêmes reconnu cette fille pour être leur enfant.

Par quelle raison le sieur *Cognot* se feroit-il chargé de donner cet enfant à nourrir, s'il n'y avoit pris aucune part? Pourquoi affecte-t-il de lui choisir un asyle si éloigné de son domicile? pourquoi paie-t-il un mois d'avance de la nourriture? pourquoi enfin affecte-t-il de dire que cette fille s'appelle *Marie*, & qu'il ne faut point lui chercher d'autre nom? Ne voit-on pas un homme qui veut couvrir du plus profond mystère la naissance de l'enfant qu'il met en dépôt; qui cherche, & qui réussit à couper la trace qui pourroit conduire à la découverte du mystère? Ne voit-on pas, en même tems, qu'il est personnellement intéressé à faire réussir son projet? Il ne s'en rapporte à personne pour son exécution; il choisit une dépositaire qui lui est inconnue, & à laquelle il est pareillement inconnu; il la cherche dans un quartier peu fréquenté, où il prévoit que ses affaires ne l'appelleront pas; dans un quartier éloigné du sien; ce qui le mettoit à couvert de la rencontre fâcheuse de la *Fremont*.

De la part de la dame *Cognot*, si cette enfant lui eût été inconnue ou indifférente, quel étoit le but de la visite qu'elle lui rendit au bout de quelques mois; quelle étoit la source des larmes qu'elle ne put retenir, lorsqu'on lui demanda si elle n'étoit pas la mère de cet enfant? Cette démarche, ces larmes ne dévoient-elles pas la nature qui se faisoit jour, au travers des obstacles qu'on lui opposoit?

Sans nous arrêter aux circonstances de la première conversation qu'eut le sieur *Cognot* avec la *Fremont*, qui toutes décèlent un homme embarrassé par les reproches de sa conscience, passons à l'arrivée de la fille dans la maison de ses père & mère. A quel titre la reçoivent-ils chez eux? C'est, disent-ils, à titre de servante. Mais prend-on une servante amenée par une inconnue, sans aucune information, & sans faire aucune convention avec elle?

En supposant ce fait possible, que répondre à la transaction du 16 juin 1617? Le sieur *Cognot*, après avoir refusé le paiement de la nourriture de cette fille, est assigné, & apaise l'éclat qui auroit suivi cette assignation, en consentant au paiement qu'on lui demande. Si



## 36 *Fille désavouée*

» confiant de l'argent , & la traitant  
 » comme leur fille , à la réserve qu'il  
 » ne lui donnoient pas le nom de *Cognot* , l'appellant seulement *Marie*

» A répondu que non ; qu'elle n'  
 » point mangé à sa table que long-tem  
 » après ; & que même , quand elle avo  
 » compagnie , elle n'y mangeoit pas  
 » qu'il est vrai qu'elle l'appelloit *Marie*  
 » & que , pour l'argent , elle ne l'  
 » manié que plus de dix ans après.

» S'il n'est pas vrai que *Marie Cognot*  
 » leur fille , usant de la familiarité qu'i  
 » lui permettoient , elle leur dit qu  
 » tout le monde disoit qu'elle étoit le  
 » fille , & qu'elle ressembloit à *sa*  
 » *Claude Cognot* leur fils ; ils lui répon  
 » dirent qu'elle ne s'inquiétât poin  
 » qu'avant de mourir , ils lui diroie  
 » qui étoient ses père & mère ?

» A répondu qu'elle n'a jamais o  
 » parler de cela , & qu'elle n'y a p  
 » pris garde , & que quelqu'un disc  
 » bien que c'étoit leur nièce , vu l'affec  
 » tion & familiarité dont son mari  
 » elle usoient envers elle , à cause de  
 » fidélité ; qu'elle voudroit que ce f  
 » sa fille , & même le desiroit , à cau  
 » qu'elle s'est toujours bien comport  
 » avec honneur & civilité.

» S'il n'est pas vrai que , le voyant un  
» jour pressée par *Marie Cognot* de lui  
» dire qui étoit son père , elle lui fit  
» réponse que ses père & mère demeu-  
» roient dans la rue de la Huchette , &  
» qu'elle avoit été baptisée dans l'église  
» de S. Séverin ?

» A répondu qu'elle a ouï dire au  
» sieur *Cognot* que le père de *Marie*  
» demouroit dans la rue de la Huchette ,  
» & étoit homme d'affaires ; & qu'il le  
» connoissoit lorsqu'il étudioit en l'uni-  
» versité.

» S'il n'est pas vrai que le sieur *Co-*  
» *gnot* a payé à la *Fremont* , à deux fois ,  
» quatre cent livres pour la compo-  
» sition qui fut faite touchant la nour-  
» riture de *Marie Cognot* ?

» A répondu que véritablement la  
» *Fremont* dit qu'elle ne laisseroit point  
» *Marie* si elle n'étoit payée de la nour-

## 68 *Fille désavouée*

lesquelles on s'efforçoit d'obscurcir la vérité. Il n'est pas vraisemblable, disoit-on, qu'un père se porte à cet excès d'inhumanité envers son enfant.

Le défaut de vraisemblance n'est point un moyen capable de détruire des faits attestés par des témoins irréprochables ; & ce seroit innocenter tous les scélérats, que de regarder l'énormité de leurs crimes comme une défense légitime. *Indignum est crimina ipsâ atrocitate deffendi.* D'ailleurs le crime que l'on veut faire regarder ici comme hors de vraisemblance, ne se commet-il pas tous les jours ; & nos hôpitaux ne sont-ils pas remplis d'enfants abandonnés par leurs parents, que l'on a trouvés par hasard, dénués de tout secours, & exposés à tous les dangers ?

La dame *Cognot* prétendit tirer de grands avantages du testament de son mari. Celle qui veut être reconnue pour sa fille, il la traite de sa servante, la nomme *Marie Croissant*, & ne lui lègue que six cent livres. Cette clause du testament, disoit-on, faisoit évanouir toutes les preuves de l'état que *Marie* s'attribuoit. Un homme qui fait son testament à la mort présente devant les

yeux ; c'est alors que la crainte & la honte cessent ; le voile de la passion se déchire , & laisse luire le flambeau de la vérité dans tout son éclat ; la nature reprend tous ses droits , & l'on est principalement occupé de l'état & du sort de ses enfants. Le sieur *Cognot* auroit donc appelé *Marie* sa fille , & l'auroit rétablie dans tous ses droits successifs , si elle eût été véritablement sa fille. Comment ose-t-on donc , après sa mort , lui donner une fille qu'il n'a reconnue ni pendant sa vie , ni à l'instant de son décès ?

On a exagéré , relativement au sieur *Cognot* , l'état d'un homme qui est dans les bras de la mort ; on a dit qu'il ne pensoit qu'au ciel , & qu'il étoit bien persuadé qu'il n'y pouvoit être reçu comme enfant d'adoption , s'il ne reconnoissoit l'enfant que la nature lui a donné. Ainsi , en rassemblant les sentimens de la nature & de la conscience , on a prétendu former une preuve convaincante , contre *Marie Cognot* , de la disposition du testament de son père.

Mais il faut considérer que ce testament est l'ouvrage d'un homme qui d'avoue un enfant dont il croit n'être pas le père. Celui qui , dans un pareil

*Cognot* fut condamnée à tenir & reconnoître *Marie Cognot* pour sa fille & celle du sieur *Cognot* son mari ; & pour l'avoir exposée & désavouée , elle fut condamnée en cent livres d'amende applicable à la confection d'un nouvel auditoire. Condamnée en outre à restituer à sa fille la part qui lui revenoit dans la succession de son père , suivant l'inventaire qui avoit été fait après son décès ; sauf à *Marie Cognot* à se pourvoir contre ceux qui s'étoient mis en possession des biens propres.

La dame *Cognot* interjeta appel de ce jugement au parlement. Sa fille obtint des lettres de rescision contre le don mutuel passé entre son père & sa mère , & mit en cause les parents de son père qui s'étoient emparés de ses propres.

La mère , de son côté , ayant appris que sa fille avoit été mise à l'hôpital de la Trinité , y alla visiter les registres , & voyant qu'on l'y avoit inscrite sous le nom de *Marie* , le surnom en blanc , *fille de* , le nom des père & mère en blanc , elle fit ajouter , après le mot *Marie* , *Bouret* , & après *fille* , elle fit effacer *de* , & ajouter , *trouvée & nourrie de lait , par la femme de feu Jean*

*par ses père & mère. 61*

*Bourci.* Elle croyoit par-là se procurer une preuve contre l'état que sa sœur réclamait; mais elle ne fit autre chose qu'un faux d'autant plus facile à appercevoir, que les additions étoient d'une autre main que celle qui avoit fait la première inscription, & que les registres de l'hôpital-général se trouvoient différents de ceux de la Trinité.

*Marie Cognot* chargea le fument le *Maire* de sa défense. Il donna, à son ordinaire, le fait & les moyens dans une mer d'érudition sacrée & profane. Nous en avons déjà débarrassé l'histoire de la cause, telle qu'on vient de la lire; nous allons tâcher d'en dégager pareillement les moyens, qui ne consistent qu'à rapprocher les faits qui résultent de la procédure, & en composer une chaîne qui puisse conduire, de l'instant de la naissance de *Mme Cognot* jus-

quentoit tous les jours , qui avoient été témoins de la grossesse de sa femme , & instruits de ses couches par la voix publique , & par le témoignage même du mari.

*Judith Maurisset* est entendue en témoignage , & dit que ce même enfant , qui se nommoit *Marie* , fut mis en nourrice dans un village nommé *Souvré-le-Mouillé* , proche *Fontenay* , chez une femme , d'où le sieur *Cognot* & la femme la firent apporter , au bout de quelque tems , par la nourrice même , chez elle déposante. Elle ajoute qu'elle ne s'en chargea qu'à leur prière , & sur la parole qu'ils lui donnèrent de l'envoyer retirer au bout d'un mois , ou cinq semaines tout au plus , après qu'ils seroient arrivés à Paris ; que cependant ils la lui laissèrent pendant neuf mois , au bout desquels ils l'envoyèrent prendre par un homme qui l'emporta dans une hotte , sans qu'ils lui eussent envoyé ce qu'ils lui devoient pour la nourriture , quoiqu'ils lui eussent promis de la payer , par trois lettres consécutives écrites & signées par le sieur *Cognot* , dont elle en avoit encore une en sa possession.

Cette déposition étoit appuyée de

celle de trois autres témoins, dont deux étoient apothicaires & amis du feu sieur *Cognot*; ils étoient tous les jours avec lui chez les malades, & il étoit souvent dans leurs boutiques où ils faisoient en sa présence les remèdes qu'il ordonnoit. Le troisième étoit un riche marchand de la même ville, qui disoit avoir été ami intime du sieur *Cognot*, & avoir demeuré, comme il demeurait encore actuellement, au fauxbourg des Loges près du logis d'*Amastre Louis*, coutelier, mari de *Judith Maurisset*. Tous les trois avoient déposé conformément à cette femme.

*Françoise Fremont* dépose qu'une petite fille nommée *Marie* lui est apportée dans une hotte par un homme accompagné d'un médecin qu'elle a reconnu dans la suite être le sieur *Cognot*; elle raconte toute l'histoire, telle qu'on l'a rapportée plus haut; & le tems où elle dit que l'homme à la hotte est venu chez elle se rapporte parfaitement à celui auquel l'enfant avoit été enlevé, dans une pareille voiture, du village des Loges. L'identité de l'enfant né à Fontenay-le-Comte en 1599, avec *Marie* conduite chez le sieur *Cognot* en 1617, est donc démontrée par la suite



& la liaison de ces dépositions. Mais il est prouvé en outre que les sieur & dame *Cognot* ont eux-mêmes reconnu cette fille pour être leur enfant.

Par quelle raison le sieur *Cognot* se feroit-il chargé de donner cet enfant à nourrir, s'il n'y avoit pris aucune part? Pourquoi affecte-t-il de lui choisir un asyle si éloigné de son domicile? pourquoi paie-t-il un mois d'avance de la nourriture? pourquoi enfin affecte-t-il de dire que cette fille s'appelle *Marie*, & qu'il ne faut point lui chercher d'autre nom? Ne voit-on pas un homme qui veut couvrir du plus profond mystère la naissance de l'enfant qu'il met en dépôt; qui cherche, & qui réussit à couper la trace qui pourroit conduire à la découverte du mystère? Ne voit-on pas, en même tems, qu'il est personnellement intéressé à faire réussir son projet? Il ne s'en rapporte à personne pour son exécution; il choisit une dépositaire qui lui est inconnue, & à laquelle il est pareillement inconnu; il la cherche dans un quartier peu fréquenté, où il prévoit que ses affaires ne l'appelleront pas; dans un quartier éloigné du sien; ce qui le mettoit à couvert de la rencontre fâcheuse de la *Fremont*.

De la part de la dame *Cognot*, si cette enfant lui eût été inconnue ou indifférente, quel étoit le but de la visite qu'elle lui rendit au bout de quelques mois; quelle étoit la source des larmes qu'elle ne put retenir, lorsqu'on lui demanda si elle n'étoit pas la mère de cet enfant? Cette démarche, ces larmes ne dévoient-elles pas la nature qui se faisoit jour, au travers des obstacles qu'on lui opposoit?

Sans nous arrêter aux circonstances de la première conversation qu'eut le sieur *Cognot* avec la *Fremont*, qui toutes décèlent un homme embarrassé par les reproches de sa conscience, passons à l'arrivée de la fille dans la maison de ses père & mère. A quel titre la reçoivent-ils chez eux? C'est, disent-ils, à titre de servante. Mais prend-on une servante amenée par une inconnue, sans aucune information, & sans faire aucune convention avec elle?

En supposant ce fait possible, que répondre à la transaction du 16 juin 1617? Le sieur *Cognot*, après avoir refusé le paiement de la nourriture de cette fille, est assigné, & appaise l'éclat qui auroit suivi cette assignation, en consentant au paiement qu'on lui demande. Si

## 66 *Fille désavouée*

*Marie* n'étoit pas effectivement sa fille ; que craignoit-il de cette assignation ?

Mais examinons l'acte en détail. Le sieur *Cognot* dit que ce traité a pour objet la nourriture & l'entretien que *Françoise Fremont* a donnés à cette petite fille, & dont elle a été chargée par un certain homme qui accompagnoit le sieur *Cognot*. Pourquoi ne dit-il pas que c'est lui qui a conduit ce certain homme ? pourquoi ne le nomme-t-il pas ? On sent l'objet & l'importance de ces réticences. Mais la *Fremont* contredit tout ce système : elle assure qu'elle ne s'est chargée de l'enfant qu'à la considération du sieur *Cognot* ; qu'elle ne connoît que lui. Pourquoi se feroit-il rendre caution de l'homme qu'il accompagnoit, s'il n'avoit eu dans cette affaire le plus grand intérêt ?

D'ailleurs, quand il est question de payer ce qu'il dit ne pas devoir, & ce qu'il prétend être à la charge d'un autre, il ne nomme personne, il réserve seulement son recours contre qui il avisera : mais il est clair que cette réserve n'est qu'une chimère, qui n'a pour objet que d'écarter les soupçons autant qu'il est possible.

Pour ôter tout prétexte aux questions

« ces enfants, il ne peut...  
 « la maison contre l'usage...  
 « il doit la tenir pour la femme, & le  
 « enfant, qu'il a eue d'une femme...  
 « sans légitimes, & les biens...  
 « comme tels malins... »

En effet les enfants n'appartiennent pas seulement à leur père, mais appartenant aussi à la mère. C'en est une chose, il est vrai, que les biens de la femme & leurs biens sont à elle, mais par un autre leur préjudice, mais c'est une chose seule qu'ils tiennent par leur père, pourquoi un père pouvoir... d'hériter son bien, &... mourir, par conséquent... que peut-on dire... de paria poétique, mais... pu permis de... d'acier. Ne faut-il pas...

## 68 *Fille désavouée*

lesquelles on s'efforçoit d'obscurcir la vérité. Il n'est pas vraisemblable, disoit-on, qu'un père se porte à cet excès d'inhumanité envers son enfant.

Le défaut de vraisemblance n'est point un moyen capable de détruire des faits attestés par des témoins irréprochables ; & ce seroit innocenter tous les scélérats, que de regarder l'énormité de leurs crimes comme une défense légitime. *Indignum est crimina ipsâ atrocitate deffendi.* D'ailleurs le crime que l'on veut faire regarder ici comme hors de vraisemblance, ne se commet-il pas tous les jours ; & nos hôpitaux ne sont-ils pas remplis d'enfants abandonnés par leurs parents, que l'on a trouvés par hasard, dénués de tout secours, & exposés à tous les dangers ?

La dame *Cognot* prétendit tirer de grands avantages du testament de son mari. Celle qui veut être reconnue pour sa fille, il la traite de sa servante, la nomme *Marie Croissant*, & ne lui lègue que six cent livres. Cette clause du testament, disoit-on, faisoit évanouir toutes les preuves de l'état que *Marie* s'attribuoit. Un homme qui fait son testament à la mort présente devant les

yeux ; c'est alors que la crainte & la honte cessent ; le voile de la passion se déchire , & laisse luire le flambeau de la vérité dans tout son éclat ; la nature reprend tous ses droits , & l'on est principalement occupé de l'état & du sort de ses enfants. Le sieur *Cognot* auroit donc appelé *Marie* sa fille , & l'auroit rétablie dans tous ses droits successifs , si elle eût été véritablement sa fille. Comment ose-t-on donc , après sa mort , lui donner une fille qu'il n'a reconnue ni pendant sa vie , ni à l'instant de son décès ?

On a exagéré , relativement au sieur *Cognot* , l'état d'un homme qui est dans les bras de la mort ; on a dit qu'il ne pensoit qu'au ciel , & qu'il étoit bien persuadé qu'il n'y pouvoit être reçu comme enfant d'adoption , s'il ne reconnoissoit l'enfant que la nature lui a donné. Ainsi , en rassemblant les sentimens de la nature & de la conscience , on a prétendu former une preuve convaincante , contre *Marie Cognot* , de la disposition du testament de son père.

Mais il faut considérer que ce testament est l'ouvrage d'un homme qui d'avoue un enfant dont il croit n'être pas le père. Celui qui , dans un pareil

désaveu , n'a eu d'autre motif que l'intérêt ou la prédilection pour un autre enfant , peut se convertir plus facilement à l'article de la mort , que celui qui a toujours été convaincu que , s'il étoit père suivant la loi , il ne l'étoit pas suivant la nature. Imbu des faux principes de ces casuistes dont on a parlé plus haut , il croit devoir disposer , contre la loi , des biens qu'il ne tient que de la loi , qu'elle seule peut transmettre , ou dont la transmission ne peut se faire que suivant les règles qu'elle a prescrites. Il ne fait pas attention que , si ces idées étoient reçues , & qu'il fût permis de pénétrer dans le mystère de la naissance de tous les hommes , il y a peu de successions dont l'ordre progressif ne fût interrompu , & qu'il pourroit bien être lui-même dans le cas de l'exclusion qu'il veut opérer contre un autre.

D'ailleurs la loi a prévu elle-même ces fausses maximes , & les a prosrites. \* (1). Si quelqu'un , dit-elle , a déshérité

(1) *Si quis ita scripserit , ille quem scio ex me natum non esse , exheres esto , hanc exheredationem esse nullius momenti ait , si probetur ex eo natus. Non enim videri quasi filium exheredatum esse , cum elogium pater , cum filium exheredaret , proposuisset , & adjecisset propter eam*

» un enfant de sa femme , sous pré-  
» texte qu'il est sûr de n'en pas être le  
» père , cette exhérédation n'a aucun  
» effet , si l'on prouve que l'enfant est  
» né de lui. Car on ne peut croire qu'il  
» l'ait déshérité comme un père déshé-  
» rite son fils , le croyant son fils , puis-  
» qu'il a exprimé la cause pour laquelle  
» il le déshéritoit , & qu'on prouve que  
» le père a erré , & s'est trompé dans la  
» cause qu'il allègue pour motif de son  
» exhérédation ».

Les romains sçavoient trop combien la jalousie d'un mari peut être mal fondée ; & d'un autre côté combien la conception des enfants est douteuse & incertaine quand une mère , vivant toujours avec son mari , viole la foi conjugale. Elle peut concevoir de son mari , comme de son amant. Ils n'avoient garde de donner au caprice d'un père la liberté de décider souverainement , dans son testament , de l'état des enfants nés de sa femme dans le cours de son mariage ; & quand il entreprenoit de porter atteinte à leur naissance , ils étoient admis à prouver que le père s'étoit trompé

*causam exheredare ; probaturque patrem circa causam exheredationis errasse. L. 14, ff. de liber. & posthum.*



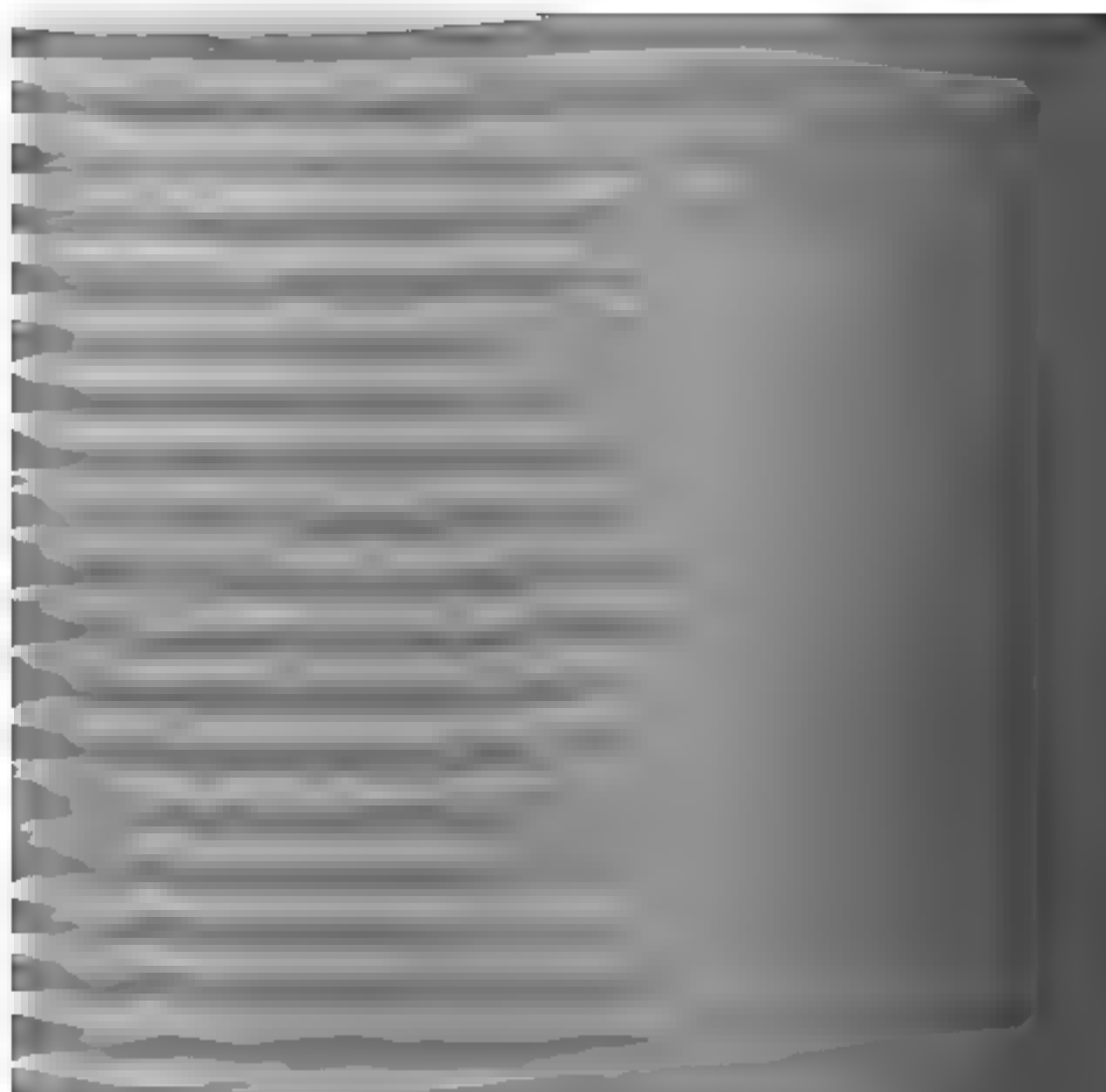
## 72 *Fille désavouée*

dans les soupçons injurieux qu'il avoit conçus sur la vertu de leur mère.

Comment *Marie Cognot* prouve-t-elle que son père a été dans l'erreur touchant sa naissance ? C'est en prouvant qu'elle est venue au monde sous la foi du mariage ; que sa mère a paru publiquement enceinte d'elle ; qu'elle en est accouchée publiquement en présence de son mari ; que l'un & l'autre l'ont reconnue publiquement en la faisant baptiser publiquement dans l'église de Notre-Dame de Fontenai-le-Comte, sous le nom de *Marie* leur fille.

Elle soutient qu'ayant été reconnue pour leur fille légitime par cet acte, elle l'a été pour toujours, & que les différentes passions qui les ont agités depuis tous les deux n'ont pu donner aucune atteinte à la vérité de sa naissance, justifiée par la preuve la plus authentique, par le titre le plus inviolable, par un registre public, qui est le témoignage le plus certain, le plus solennel, le plus fidèle & le plus invariable qui soit dans la société civile.

« Lorsqu'une femme, dit l'empereur  
 „ Justinien, *nov. 74, c. 5*, peut prou-  
 „ ver qu'un homme l'a tenue publique-  
 „ ment pour sa femme, qu'il en a eu  
 „ des

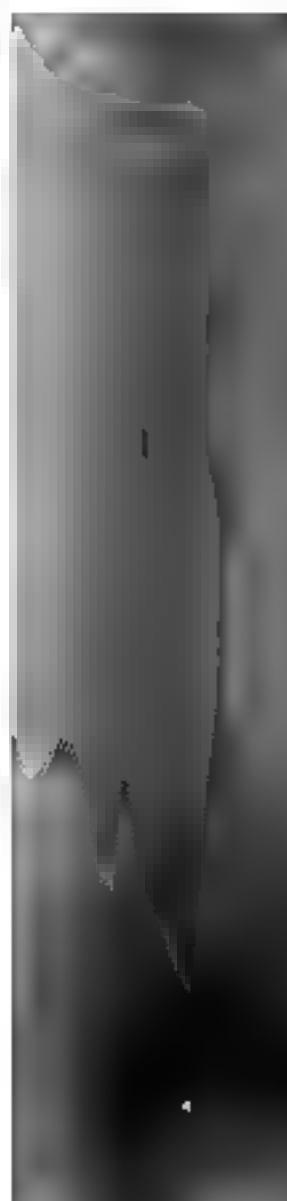


où l'on remit l'enfant à la Trinité est prouvé, par son extrait mortuaire qu'il n'est décédé que le 25 janvier. Toutes ces suppositions préparées, autant de preuves de la vérité qu'il veut cacher.

Que l'on suive le reste de l'invective, il respire par-tout la tendresse maternelle. Elle convient qu'elle a mis cette fille à sa table, qu'elle lui a accordé une confiance & une autorité qui ne peut appartenir qu'à l'enfant de son sang. Elle voudroit, dit-elle, qu'elle eût sa fille, & lui réserve sa bonne volonté. L'éloge exprimé par ce desir, au moment où sa fille est en procès, n'est-il pas un aveu formel de la vérité? Cette intention de contenter sa fille, lui faire du bien, peut-elle tomber sur une servante dont la nourriture modeste, pendant son enfance, a coûté quatre cent livres, qui a été élevée de six cent livres, & qui ne se marie pas?

A toutes ces preuves, qui sem

1.  $\frac{1}{2}$   
 2.  $\frac{1}{3}$   
 3.  $\frac{1}{4}$   
 4.  $\frac{1}{5}$   
 5.  $\frac{1}{6}$   
 6.  $\frac{1}{7}$   
 7.  $\frac{1}{8}$   
 8.  $\frac{1}{9}$   
 9.  $\frac{1}{10}$   
 10.  $\frac{1}{11}$   
 11.  $\frac{1}{12}$   
 12.  $\frac{1}{13}$   
 13.  $\frac{1}{14}$   
 14.  $\frac{1}{15}$   
 15.  $\frac{1}{16}$   
 16.  $\frac{1}{17}$   
 17.  $\frac{1}{18}$   
 18.  $\frac{1}{19}$   
 19.  $\frac{1}{20}$   
 20.  $\frac{1}{21}$   
 21.  $\frac{1}{22}$   
 22.  $\frac{1}{23}$   
 23.  $\frac{1}{24}$   
 24.  $\frac{1}{25}$   
 25.  $\frac{1}{26}$   
 26.  $\frac{1}{27}$   
 27.  $\frac{1}{28}$   
 28.  $\frac{1}{29}$   
 29.  $\frac{1}{30}$   
 30.  $\frac{1}{31}$   
 31.  $\frac{1}{32}$   
 32.  $\frac{1}{33}$   
 33.  $\frac{1}{34}$   
 34.  $\frac{1}{35}$   
 35.  $\frac{1}{36}$   
 36.  $\frac{1}{37}$   
 37.  $\frac{1}{38}$   
 38.  $\frac{1}{39}$   
 39.  $\frac{1}{40}$   
 40.  $\frac{1}{41}$   
 41.  $\frac{1}{42}$   
 42.  $\frac{1}{43}$   
 43.  $\frac{1}{44}$   
 44.  $\frac{1}{45}$   
 45.  $\frac{1}{46}$   
 46.  $\frac{1}{47}$   
 47.  $\frac{1}{48}$   
 48.  $\frac{1}{49}$   
 49.  $\frac{1}{50}$   
 50.  $\frac{1}{51}$   
 51.  $\frac{1}{52}$   
 52.  $\frac{1}{53}$   
 53.  $\frac{1}{54}$   
 54.  $\frac{1}{55}$   
 55.  $\frac{1}{56}$   
 56.  $\frac{1}{57}$   
 57.  $\frac{1}{58}$   
 58.  $\frac{1}{59}$   
 59.  $\frac{1}{60}$   
 60.  $\frac{1}{61}$   
 61.  $\frac{1}{62}$   
 62.  $\frac{1}{63}$   
 63.  $\frac{1}{64}$   
 64.  $\frac{1}{65}$   
 65.  $\frac{1}{66}$   
 66.  $\frac{1}{67}$   
 67.  $\frac{1}{68}$   
 68.  $\frac{1}{69}$   
 69.  $\frac{1}{70}$   
 70.  $\frac{1}{71}$   
 71.  $\frac{1}{72}$   
 72.  $\frac{1}{73}$   
 73.  $\frac{1}{74}$   
 74.  $\frac{1}{75}$   
 75.  $\frac{1}{76}$   
 76.  $\frac{1}{77}$   
 77.  $\frac{1}{78}$   
 78.  $\frac{1}{79}$   
 79.  $\frac{1}{80}$   
 80.  $\frac{1}{81}$   
 81.  $\frac{1}{82}$   
 82.  $\frac{1}{83}$   
 83.  $\frac{1}{84}$   
 84.  $\frac{1}{85}$   
 85.  $\frac{1}{86}$   
 86.  $\frac{1}{87}$   
 87.  $\frac{1}{88}$   
 88.  $\frac{1}{89}$   
 89.  $\frac{1}{90}$   
 90.  $\frac{1}{91}$   
 91.  $\frac{1}{92}$   
 92.  $\frac{1}{93}$   
 93.  $\frac{1}{94}$   
 94.  $\frac{1}{95}$   
 95.  $\frac{1}{96}$   
 96.  $\frac{1}{97}$   
 97.  $\frac{1}{98}$   
 98.  $\frac{1}{99}$   
 99.  $\frac{1}{100}$



la première déclaration consignée dans les registres baptistaires ; elle a acquis à *Marie* un droit dont la société entière est garante , & qui ne peut plus lui être ravi par le caprice de son père.

On opposoit encore la persévérance de la mère dans son désaveu : mais cette objection n'est pas plus considérable que la première , & se détruit par les mêmes raisons. D'ailleurs , si l'on fait attention à la conduite de la mère , on en découvrira facilement les motifs ; & l'on y appercevra , en même tems , une contradiction avec elle-même , qui met la vérité dans tout son jour.

La première des passions qui la font agir , est la honte. Elle n'a pas craint de dire elle-même à sa fille qu'ayant été si long-tems sans la reconnoître , un tel aveu la déshonoreroit.

La seconde passion est l'avarice. Elle possédoit la succession du sieur *Cognot* , dont l'inventaire se montoit à dix-neuf mille livres , somme alors très-considérable ; elle la possédoit en vertu du don mutuel contre lequel *Marie Cognot* avoit obtenu des lettres de rescision ; & en vertu d'une transaction , par laquelle les héritiers collatéraux de son défunt mari lui avoient abandonné , pour deux

mille sept cent livres, la propriété de la moitié de la somme portée dans l'inventaire, dont elle n'avoit que l'usufruit. En avouant sa fille, elle se seroit condamnée elle-même à restituer la succession.

La troisième passion qui l'animoit étoit son amour pour son second mari. Elle l'avoit tiré du sein de l'indigence où il se voyoit prêt de rentrer.

Mais ces passions n'avoient pas tellement étouffé la voix de la nature dans le cœur de la dame *Cognot*, qu'elle ne se soit fait entendre de tems en tems. Dans l'interrogatoire qu'elle avoit subi, tous ses efforts n'avoient pas été suffisants pour intercepter les rayons de la vérité qui éclatent au travers de la dissimulation.

D'abord elle se retranche sur la négative; mais quand on l'interroge sur la nourrice qu'elle a donnée à *Marie Cognot*, comme elle prévoit qu'après cette question, on lui demandera la suite de la vie de sa fille, elle se hâte d'en couper le fil, en disant que son mari lui a appris la mort de cet enfant; & pour prévenir toute autre question, elle ajoute qu'elle est incertaine sur le nom de la nourrice, & sur le lieu du

décès. Cette indifférence peut-elle se présumer dans une mère , & la justice , qui rend les pères & les mères garants de la vie & de la nourriture de leurs enfants , n'étoit-elle pas en droit d'exiger d'elle qu'elle rapportât l'extrait mortuaire de sa fille , si elle ne vouloit pas qu'on la soupçonnât de l'avoir supprimée ?

Elle nie que *Marie Cognot* ait été apportée à Paris dans une hotte , & qu'elle ait été mise entre les mains de *Françoise Fremont* : mais ce fait est prouvé par l'information. Ainsi , en le niant , elle n'en détruit pas la vérité , mais elle fait voir qu'elle ne combat que parce que l'aveu qu'elle en feroit mettroit son crime dans le plus grand jour.

C'est par le même principe qu'elle feint d'ignorer la visite qu'elle rendit à *Marie Cognot* chez la *Fremont* , & les larmes que la nature lui arracha. Mais elle est obligée de convenir que c'est la *Fremont* qui lui a mené *Marie* qui réclame aujourd'hui son état , & qu'elle a prise à son service. Cet aveu équivaut à tous ceux qu'elle auroit pu faire. Dès qu'il est démontré , par l'information , que c'est celle-là même qui , quatorze ans auparavant , fut remise par le sieur

*Cognot à Françoise Fremont*, & qui fut portée par un homme dans une hotte dans laquelle elle avoit été voiturée par l'ordre de son père depuis un fauxbourg de Fontenai-le-Comte jusqu'à Paris, on ne trouve point de lacune dans l'histoire de *Marie Cognot*. Sa naissance, le tems qu'elle a été en nourrice, son voyage à Paris, son éducation pendant quatorze ans, jusqu'à son retour dans la maison paternelle, voilà toute sa vie.

Pour interrompre cette suite de faits, la dame *Cognot* opposoit le registre de la Trinité, sur lequel celle qui se prétendoit sa fille étoit inscrite sous le nom de *Marie Bouret*, *filie trouvée*, & *nourrie de lait par la femme de Jean Bouret*.

Mais cette inscription étoit manifestement fausse, & faite après coup. D'ailleurs elle renfermoit des contradictions évidentes. Comment cette fille s'appelle-t-elle *Bouret*, puisque c'est une fille trouvée, dont le père & la mère ne sont pas connus ? Comment est-elle trouvée, puisqu'il est prouvé par la déposition de la *Fremont* & par la transaction, que c'est la même que le sieur *Cognot* remit en 1602 à la femme de *Bouret* ? Comment cette femme l'a-t-elle nourrie de lait, puisqu'elle avoit



trois ans , qu'elle étoit sevrée , & d'ailleurs la *Fremont* n'ayant jamais d'enfant, n'avoit jamais eu de lait ? *Jean Bouret* , dans cette inscription annoncé comme mort en 1609 où l'on remit l'enfant à la Trinité est prouvé , par son extrait mort qu'il n'est décédé que le 25 janvier. Toutes ces suppositions préparées autant de preuves de la vérité qu'il veut cacher.

Que l'on suive le reste de l'indagatoire , il respire par-tout la terreur maternelle. Elle convient qu'elle a mis cette fille à sa table , qu'elle lui a donné une confiance & une autorité qui ne peut appartenir qu'à l'enfant de son sang. Elle voudroit , dit-elle , qu'elle fût sa fille , & lui réserve sa bonne volonté. L'éloge exprimé par ce desir , dans le moment où sa fille est en procès avec elle , n'est-il pas un aveu formel de la vérité ? Cette intention de continuer à lui faire du bien , peut-elle tomber sur une servante dont la nourriture & l'entretien , pendant son enfance , a coûté quatre cent livres , qui a reçu de legs de six cent livres , & quinze mille en se mariant ?

A toutes ces preuves , qui semblent

1. Introduction  
 2. Background  
 3. Methodology  
 4. Results  
 5. Discussion  
 6. Conclusion  
 7. References  
 8. Appendix  
 9. Index  
 10. Table of Contents  
 11. Figure 1  
 12. Figure 2  
 13. Figure 3  
 14. Figure 4  
 15. Figure 5  
 16. Figure 6  
 17. Figure 7  
 18. Figure 8  
 19. Figure 9  
 20. Figure 10  
 21. Figure 11  
 22. Figure 12  
 23. Figure 13  
 24. Figure 14  
 25. Figure 15  
 26. Figure 16  
 27. Figure 17  
 28. Figure 18  
 29. Figure 19  
 30. Figure 20  
 31. Figure 21  
 32. Figure 22  
 33. Figure 23  
 34. Figure 24  
 35. Figure 25  
 36. Figure 26  
 37. Figure 27  
 38. Figure 28  
 39. Figure 29  
 40. Figure 30  
 41. Figure 31  
 42. Figure 32  
 43. Figure 33  
 44. Figure 34  
 45. Figure 35  
 46. Figure 36  
 47. Figure 37  
 48. Figure 38  
 49. Figure 39  
 50. Figure 40  
 51. Figure 41  
 52. Figure 42  
 53. Figure 43  
 54. Figure 44  
 55. Figure 45  
 56. Figure 46  
 57. Figure 47  
 58. Figure 48  
 59. Figure 49  
 60. Figure 50  
 61. Figure 51  
 62. Figure 52  
 63. Figure 53  
 64. Figure 54  
 65. Figure 55  
 66. Figure 56  
 67. Figure 57  
 68. Figure 58  
 69. Figure 59  
 70. Figure 60  
 71. Figure 61  
 72. Figure 62  
 73. Figure 63  
 74. Figure 64  
 75. Figure 65  
 76. Figure 66  
 77. Figure 67  
 78. Figure 68  
 79. Figure 69  
 80. Figure 70  
 81. Figure 71  
 82. Figure 72  
 83. Figure 73  
 84. Figure 74  
 85. Figure 75  
 86. Figure 76  
 87. Figure 77  
 88. Figure 78  
 89. Figure 79  
 90. Figure 80  
 91. Figure 81  
 92. Figure 82  
 93. Figure 83  
 94. Figure 84  
 95. Figure 85  
 96. Figure 86  
 97. Figure 87  
 98. Figure 88  
 99. Figure 89  
 100. Figure 90  
 101. Figure 91  
 102. Figure 92  
 103. Figure 93  
 104. Figure 94  
 105. Figure 95  
 106. Figure 96  
 107. Figure 97  
 108. Figure 98  
 109. Figure 99  
 110. Figure 100  
 111. Figure 101  
 112. Figure 102  
 113. Figure 103  
 114. Figure 104  
 115. Figure 105  
 116. Figure 106  
 117. Figure 107  
 118. Figure 108  
 119. Figure 109  
 120. Figure 110  
 121. Figure 111  
 122. Figure 112  
 123. Figure 113  
 124. Figure 114  
 125. Figure 115  
 126. Figure 116  
 127. Figure 117  
 128. Figure 118  
 129. Figure 119  
 130. Figure 120  
 131. Figure 121  
 132. Figure 122  
 133. Figure 123  
 134. Figure 124  
 135. Figure 125  
 136. Figure 126  
 137. Figure 127  
 138. Figure 128  
 139. Figure 129  
 140. Figure 130  
 141. Figure 131  
 142. Figure 132  
 143. Figure 133  
 144. Figure 134  
 145. Figure 135  
 146. Figure 136  
 147. Figure 137  
 148. Figure 138  
 149. Figure 139  
 150. Figure 140  
 151. Figure 141  
 152. Figure 142  
 153. Figure 143  
 154. Figure 144  
 155. Figure 145  
 156. Figure 146  
 157. Figure 147  
 158. Figure 148  
 159. Figure 149  
 160. Figure 150  
 161. Figure 151  
 162. Figure 152  
 163. Figure 153  
 164. Figure 154  
 165. Figure 155  
 166. Figure 156  
 167. Figure 157  
 168. Figure 158  
 169. Figure 159  
 170. Figure 160  
 171. Figure 161  
 172. Figure 162  
 173. Figure 163  
 174. Figure 164  
 175. Figure 165  
 176. Figure 166  
 177. Figure 167  
 178. Figure 168  
 179. Figure 169  
 180. Figure 170  
 181. Figure 171  
 182. Figure 172  
 183. Figure 173  
 184. Figure 174  
 185. Figure 175  
 186. Figure 176  
 187. Figure 177  
 188. Figure 178  
 189. Figure 179  
 190. Figure 180  
 191. Figure 181  
 192. Figure 182  
 193. Figure 183  
 194. Figure 184  
 195. Figure 185  
 196. Figure 186  
 197. Figure 187  
 198. Figure 188  
 199. Figure 189  
 200. Figure 190  
 201. Figure 191  
 202. Figure 192  
 203. Figure 193  
 204. Figure 194  
 205. Figure 195  
 206. Figure 196  
 207. Figure 197  
 208. Figure 198  
 209. Figure 199  
 210. Figure 200  
 211. Figure 201  
 212. Figure 202  
 213. Figure 203  
 214. Figure 204  
 215. Figure 205  
 216. Figure 206  
 217. Figure 207  
 218

» lement, & à la fille de rendre honneur  
» & obéissance à sa mère. Ordonné que  
» la fille jouiroit de la part qui lui reve-  
» noit dans la succession de son père, après  
» partage fait de la communauté qui étoit  
» entre lui & sa femme ; & que cette  
» jouissance auroit lieu à compter du jour  
» de la mort du sieur *Cognot* ; que ce par-  
» tage ne se feroit néanmoins que de ce  
» qui resteroit après avoir prélevé sur la  
» masse les conventions matrimoniales  
» de la dame *Cognot*, les legs contenus au  
» testament de son mari, les frais funé-  
» raires, & la somme de deux mille sept  
» cent livres payée par la veuve aux pa-  
» rents collatéraux du défunt par la tran-  
» saction du 8 février 1626. Défenses  
» furent faites à la dame *Cognot* de ven-  
» dre ou disposer de ses biens en aucune  
» façon au préjudice de sa fille. Les héri-  
» tiers collatéraux condamnés à restituer  
» à *Marie Cognot* les immeubles dont ils  
» s'étoient mis en possession, & les 2700.  
» livres qu'ils avoient reçus, & ce dans  
» deux mois ; après lequel tems, si cette  
» restitution n'étoit pas faite, ils feroient  
» tenus des intérêts, sans néanmoins être  
» obligés de restituer les fruits & jouis-  
» sances du passé, attendu qu'ils avoient  
» joui de bonne foi, & que leur erreur

» provenoit du fait de la veuve *Cognot*.  
» *Nicolas Coquault* & la veuve *Cognot*  
» furent condamnés aux dépens , taxés à  
» 300 liv. outre 500 liv. de provision  
» qu'ils avoient payée à *Marie Cognot* ,  
» en vertu d'un arrêt du 20 mai 1634 ».

S'il étoit permis de jeter un œil critique sur les oracles de la justice , il semble qu'on pourroit dire que la veuve *Cognot* auroit dû être condamnée solidairement avec les parents collatéraux à la restitution des 2700 livres qu'elle leur avoit payés , & qu'elle auroit dû être tenue elle seule des intérêts de cette somme. Par cette disposition , on auroit assuré à *Marie Cognot* le paiement des 2700 livres qu'elle pouvoit perdre par le fait de sa mère , si les parents collatéraux de son père étoient insolvables. D'ailleurs on auroit concilié deux règles d'équité , dont la première vouloit que *Marie Cognot* eût les intérêts de cette somme depuis que la succession avoit été ouverte ; & la seconde que les collatéraux , en la restituant , n'en payassent pas les intérêts , parce que leur bonne foi les exemptoit de cette charge. N'auroit-il pas même été juste que la veuve *Cognot* eût été tenue de restituer à sa fille les fruits des immeubles , dont elle

chargés de la garder , se confond la foule , & fut enlevée , par un qui l'emporta en Asie , & l'y esclavage pendant quelques années la ramena à Rome , & l'ayant mise en vente , elle fut achetée par son père qui ne la reconnut pas. Quelque tems après , il usa avec elle de maître , & en abusa. Il la garda cependant toujours dans l'esclavage , & , pour une faute qu'elle commit , l'envoya dans une de ses métairies l'y fit mettre dans les fers.

Dans le même lieu étoient prisonniers dans les fers la nourrice & la servante qui , par leur négligence , furent été cause de l'enlèvement de l'enfant. Ces trois personnes se racontant leurs aventures , la nourrice & la servante dirent que la cause de leur misère étoit d'avoir laissé perdre une petite fille qu'elles avoient nourrie & élevée. La fille , de son côté , leur dit qu'elle étoit perdue à tel âge , & qu'elle étoit née à Rome d'une maison honorable. Il se trouva que le tems où les esclaves avoient laissé perdre la fille , leur maître s'accordoit assez avec elle de cette fille ; elles la considérèrent avec plus d'attention , & crurent recon-

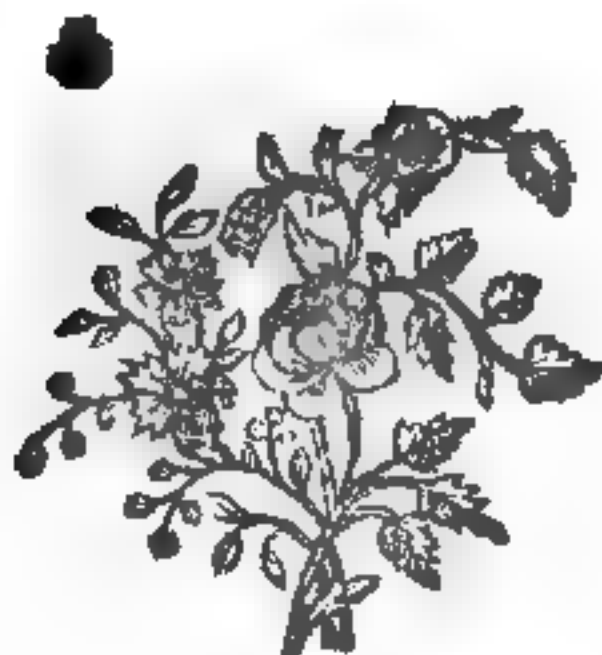
dans son visage quelques traits de l'enfant qui avoit autrefois été enlevé ; enfin elles reconnurent une marque extraordinaire qu'elle avoit sur le corps.

On fit part de ces soupçons au maître & à la maîtresse ; à force de perquisitions, ils trouvèrent le marchand qui leur avoit vendu cette jeune fille ; il avoua tout ; & le père & la mère furent tellement touchés de regret, l'un d'avoir abusé de sa propre fille , & l'autre de l'avoir mal traitée , qu'ils s'étranglèrent tous deux. Le gouverneur assigna leurs biens à leur fille , non à titre de succession , mais à titre de réparation de l'injure commise en sa personne.

M. le Maître a laissé le recueil de ses plaidoyers imprimés plusieurs fois in-4°. & beaucoup moins applaudis aujourd'hui , qu'ils ne le furent , lorsqu'il les prononça. On trouve , dit un au-

90 *Fille dés. par ses père & m.*  
De semblables plaidoyers ne d  
exciter aucune admiration , qu  
d'avoir passé si long-tems pour d  
dèles.

On a encore de lui plusieurs ou  
de piété. Il avoit conçu le proje  
vie des saints débarrassée de toi  
fables des légendes. La mort  
donna pas le tems d'exécuter ce  
ouvrage.



narration morceau à morceau, pour en faire un tout. Souvent, au lieu de raisons, on ne trouve que des citations. Ses moyens ne sont jamais présentés d'une façon concluante, & avec ce tour qui subjugué les suffrages. En un mot ses plaidoyers sont plutôt un amas confus d'érudition sacrée & profane, que des plaidoyers.

Dans celui qu'il a prononcé pour *Marie Cognot*, il a inséré un trait qui pourra intéresser le lecteur. Il est tiré de *Tertullien*, dans son traité contre les nations, liv- 1. chap. 6.

Le but de *M. le Maître*, en rapportant cette histoire, est de faire voir que la providence découvre souvent les vérités les plus cachées touchant la naissance & la condition des enfants, & de présenter à ses juges un effet pitoyable & funeste de ce que peut la honte sur un père & une mère, lors même qu'ils ont été plus malheureux que coupables.

Du tems que *Fuscien* étoit gouverneur de Rome, une foule de peuple s'amassa un jour à la suite d'un criminel que l'on conduisoit au supplice. Une petite fille âgée de sept à huit ans échappa à la vigilance de ceux qui étoient



chargés de la garder , se confondit dans la foule , & fut enlevée , par un grec , qui l'emporta en Asie , & l'y tint en esclavage pendant quelques années. Il la ramena à Rome , & l'ayant exposée en vente , elle fut achetée par son propre père qui ne la reconnut pas. Quelque tems après , il usa avec elle des droits de maître , & en abusa. Il la tenoit cependant toujours dans l'esclavage ; & , pour une faute qu'elle commit , il l'envoya dans une de ses métairies , & l'y fit mettre dans les fers.

Dans le même lieu étoient pareillement dans les fers la nourrice & la servante qui , par leur négligence , avoient été cause de l'enlèvement de l'enfant. Ces trois personnes se racontant leurs aventures , la nourrice & la servante lui dirent que la cause de leur supplice étoit d'avoir laissé perdre une petite fille qu'elles avoient nourrie & élevée. La fille , de son côté , leur dit qu'elle avoit été perdue à tel âge , & qu'elle étoit née à Rome d'une maison honorable. Il se trouva que le tems où les deux esclaves avoient laissé perdre la fille de leur maître s'accordoit assez avec l'âge de cette fille ; elles la considérèrent avec plus d'attention , & crurent reconnoître

dans son visage quelques traits de l'enfant qui avoit autrefois été enlevé; enfin elles reconnurent une marque extraordinaire qu'elle avoit sur le corps.

On fit part de ces soupçons au maître & à la maîtresse; à force de perquisitions, ils trouvèrent le marchand qui leur avoit vendu cette jeune fille; il avoua tout; & le père & la mère furent tellement touchés de regret, l'un d'avoir abusé de sa propre fille, & l'autre de l'avoir mal traitée, qu'ils s'étranglèrent tous deux. Le gouverneur assigna leurs biens à leur fille, non à titre de succession, mais à titre de réparation de l'injure commise en sa personne.

*M. le Maître* a laissé le recueil de ses plaidoyers imprimés plusieurs fois in-4°. & beaucoup moins applaudis aujourd'hui, qu'ils ne le furent, lorsqu'il les prononça. On trouve, dit un auteur en parlant de *Patru* & de *le Maître*, dans ces deux hommes, appelés les lumières du barreau, des applications forcées; un assemblage d'idées singulières & de mots emphatiques, un ton de déclamateur, quelques belles images, il est vrai, mais souvent hors de place; le naturel sacrifié à l'art, & l'état de la question presque toujours perdu de vue.

90 *Fille dés. par ses père & mère.*

De semblables plaidoyers ne doivent exciter aucune admiration , que celle d'avoir passé si long-tems pour des modèles.

On a encore de lui plusieurs ouvrages de piété. Il avoit conçu le projet d'une vie des saints débarrassée de toutes les fables des légendes. La mort ne lui donna pas le tems d'exécuter ce grand ouvrage.





# HISTOIRE

DE L'ABBÉ

DE MAUROY.

*A*LEXIS DE MAUROY , étoit fils de *Séraphin de Mauroy* , seigneur de Saint-Ouen & de Germigny , conseiller d'état , intendant des finances. Il avoit deux sœurs : l'une religieuse aux filles de S. Thomas à Paris : l'autre nommée *Anne-Radegonde de Mauroy* , avoit épousé , en premières noces , *Jean-Armand de Voyer* , marquis de *Paulmi* , mort brigadier des armées du roi en 1674. Elle épousa , en secondes noces , *François de Crussol* , comte d'*Ufex* , dont elle n'eut point d'enfants , & mourut en 1719 , dans un âge fort avancé.

*Alexis* , dont il s'agit ici , fut destiné , en naissant , à la profession des armes. Il entra dans le service à l'âge de seize ans. Ayant perdu son père de bonne heure , sa tutèle fut déferée à son oncle

paternel , qui étoit grand - maître des eaux & forêts de Bourgogne.

Le jeune *Mauroy* se livra avec excès à la licence que beaucoup de jeunes militaires regardent comme le principal apanage de leur état. Les choses furent poussées si loin , que l'oncle craignant enfin que notre jeune étourdi ne s'attirât quelque catastrophe déshonorante , le fit enfermer à S. Lazare.

Ce jeune homme prit du goût pour la retraite & pour la piété ; & fut reçu au nombre des membres qui composoient la congrégation de S. Lazare , ou des Lazaristes.

Il s'appliqua au talent de la chaire , & s'acquît assez promptement une réputation honorable. Son éloquence rendit à la piété un grand nombre de personnes. Sa physionomie contribuoit beaucoup à rendre ce talent efficace ; elle étoit douce , prévenante ; quand il parloit , elle s'animoit à propos , & insinuoit les paroles jusqu'au fond du cœur.

Dès qu'il fut prêtre , il exerça la direction des âmes , & portant dans le tribunal de la pénitence le don de persuader qu'il exerçoit dans la chaire , il devint , en peu de tems , un des principaux personnages de sa congrégation.

Ces heureux succès le firent choisir, à l'âge de trente-deux ans, pour être à la tête de la direction spirituelle de l'hôtel des Invalides. C'est l'emploi le plus important de cette congrégation. Il refusa par humilité, & accepta par obéissance.

Ce ministère fournit à M. *de Mauroy* l'occasion d'une ample moisson de succès & de gloire. Sa réputation devint si éclatante, qu'il pouvoit aspirer aux dignités les plus éminentes de l'église.

Le cœur & l'esprit de l'abbé *de Mauroy* dépendoient absolument des circonstances. N'ayant eu dans sa retraite, que des exemples de piété sous les yeux, il devint pieux, & persévéra dans cette disposition, tant que la retraite que lui avoit imposée, pendant les premières années, la règle de l'état qu'il avoit embrassé, le tint éloigné des objets qui pouvoient exciter ses passions. Mais le poste qui lui fut confié, la réputation que lui acquirent ses talents pour la chaire & pour la direction des consciences; les visites, les éloges, les invitations, les témoignages de confiance qu'il reçut, tant des personnes les plus distinguées, que des autres; les tête-à-tête, les ouvertures de cœur, les confi-

dences de la part des femmes de tout âge & de tout état , firent germer dans son cœur les sentiments d'ambition & d'amour ; il ne sçut pas en arrêter les progrès.

Lorsqu'il entra chez les Lazaristes, sa fortune étoit réduite à soixante mille livres de capital. Il en avoit encore retranché 14000 livres qu'il avoit données à la communauté dont il devenoit membre.

Ce qui lui restoit, ne suffisoit pas aux générosités par lesquelles il crut devoir soutenir ses talents pour satisfaire les deux passions auxquelles il laissa prendre sur lui un empire qui le conduisit dans le précipice.

Il puisa, à titre de charités, dans toutes les bourses qu'il put faire ouvrir sous ce prétexte. Il abusa de la confiance que sa réputation lui avoit acquise, pour faire des emprunts de ceux qui ne vouloient sacrifier que l'intérêt de leur argent, & pour prendre des effets à crédit, chez les marchands de toute espèce. Les jouailliers, entr'autres, furent ceux qu'il mit le plus à contribution.

Pour se conserver dans le poste qu'il occupoit, & trouver, dans le général

des impressions que son discours faites sur son cœur, & le pria si ment de l'admettre au nombre pénitentes : bien persuadée que un tel directeur, elle feroit de grès rapides dans le chemin du

L'abbé fut frappé d'abord des mes de sa nouvelle pénitente. Il fut si édifié des sentiments qu'elle exprima, qu'il résolut sincèrement n'être autre chose, que son dire de la conduire suivant les lumières de la conscience la plus épurée, & d'être absolument tout autre sentiment

La dévote, de son côté, éprouva toute l'impression qu'étoient capables de faire sur un cœur les graces de la personne & de la conversation d'un nouveau directeur : mais elle attribua cette sensibilité à l'affection spirituelle que Dieu, disoit-elle, lui avoit donnée de grace de lui inspirer pour celui qui avoit lui-même indiqué comme l'homme propre à la conduire dans les véritables voies de la vertu.

Elle fit ouvertement profession de dévotion. Elle en adopta tout l'esprit & toutes les pratiques, & ne reçut chez elle, que des personnes qui avoient dans les principes qu'elle avoit adoptés,



1. Introduction  
 2. Background  
 3. Methodology  
 4. Results  
 5. Discussion  
 6. Conclusion  
 7. References  
 8. Appendix  
 9. Index  
 10. Summary  
 11. Abstract  
 12. Keywords  
 13. Subject  
 14. Topic  
 15. Field  
 16. Area  
 17. Discipline  
 18. Branch  
 19. Department  
 20. Faculty  
 21. School  
 22. College  
 23. University  
 24. Institution  
 25. Organization  
 26. Company  
 27. Enterprise  
 28. Business  
 29. Industry  
 30. Market  
 31. Trade  
 32. Commerce  
 33. Industry  
 34. Market  
 35. Trade  
 36. Commerce  
 37. Industry  
 38. Market  
 39. Trade  
 40. Commerce  
 41. Industry  
 42. Market  
 43. Trade  
 44. Commerce  
 45. Industry  
 46. Market  
 47. Trade  
 48. Commerce  
 49. Industry  
 50. Market  
 51. Trade  
 52. Commerce  
 53. Industry  
 54. Market  
 55. Trade  
 56. Commerce  
 57. Industry  
 58. Market  
 59. Trade  
 60. Commerce  
 61. Industry  
 62. Market  
 63. Trade  
 64. Commerce  
 65. Industry  
 66. Market  
 67. Trade  
 68. Commerce  
 69. Industry  
 70. Market  
 71. Trade  
 72. Commerce  
 73. Industry  
 74. Market  
 75. Trade  
 76. Commerce  
 77. Industry  
 78. Market  
 79. Trade  
 80. Commerce  
 81. Industry  
 82. Market  
 83. Trade  
 84. Commerce  
 85. Industry  
 86. Market  
 87. Trade  
 88. Commerce  
 89. Industry  
 90. Market  
 91. Trade  
 92. Commerce  
 93. Industry  
 94. Market  
 95. Trade  
 96. Commerce  
 97. Industry  
 98. Market  
 99. Trade  
 100. Commerce  
 101. Industry  
 102. Market  
 103. Trade  
 104. Commerce  
 105. Industry  
 106. Market  
 107. Trade  
 108. Commerce  
 109. Industry  
 110. Market  
 111. Trade  
 112. Commerce  
 113. Industry  
 114. Market  
 115. Trade  
 116. Commerce  
 117. Industry  
 118. Market  
 119. Trade  
 120. Commerce  
 121. Industry  
 122. Market  
 123. Trade  
 124. Commerce  
 125. Industry  
 126. Market  
 127. Trade  
 128. Commerce  
 129. Industry  
 130. Market  
 131. Trade  
 132. Commerce  
 133. Industry  
 134. Market  
 135. Trade  
 136. Commerce  
 137. Industry  
 138. Market  
 139. Trade  
 140. Commerce  
 141. Industry  
 142. Market  
 143. Trade  
 144. Commerce  
 145. Industry  
 146. Market  
 147. Trade  
 148. Commerce  
 149. Industry  
 150. Market  
 151. Trade  
 152. Commerce  
 153. Industry  
 154. Market  
 155. Trade  
 156. Commerce  
 157. Industry  
 158. Market  
 159. Trade  
 160. Commerce  
 161. Industry  
 162. Market  
 163. Trade  
 164. Commerce  
 165. Industry  
 166. Market  
 167. Trade  
 168. Commerce  
 169. Industry  
 170. Market  
 171. Trade  
 172. Commerce  
 173. Industry  
 174. Market  
 175. Trade  
 176. Commerce  
 177. Industry  
 178. Market  
 179. Trade  
 180. Commerce  
 181. Industry  
 182. Market  
 183. Trade  
 184. Commerce  
 185. Industry  
 186. Market  
 187. Trade  
 188. Commerce  
 189. Industry  
 190. Market  
 191. Trade  
 192. Commerce  
 193. Industry  
 194. Market  
 195. Trade  
 196. Commerce  
 197. Industry  
 198. Market  
 199. Trade  
 200. Commerce  
 201. Industry  
 202. Market  
 203. Trade  
 204. Commerce  
 205. Industry  
 206. Market  
 207. Trade  
 208. Commerce  
 209. Industry  
 210. Market  
 211. Trade  
 212. Commerce  
 213. Industry  
 214. Market  
 215. Trade  
 216. Commerce  
 217. Industry  
 218. Market  
 219. Trade  
 220. Commerce  
 221. Industry  
 222. Market  
 223. Trade  
 224. Commerce  
 225. Industry  
 226. Market  
 227. Trade  
 228. Commerce  
 229. Industry  
 230. Market  
 231. Trade  
 232. Commerce  
 233. Industry  
 234. Market  
 235. Trade  
 236. Commerce  
 237. Industry  
 238. Market  
 239. Trade  
 240. Commerce  
 241. Industry  
 242. Market  
 243. Trade  
 244. Commerce  
 245. Industry  
 246. Market  
 247. Trade  
 248. Commerce  
 249. Industry  
 250. Market  
 251. Trade  
 252. Commerce  
 253. Industry  
 254. Market  
 255. Trade  
 256. Commerce  
 257. Industry  
 258. Market  
 259. Trade  
 260. Commerce  
 261. Industry  
 262. Market  
 263.



qui l'auroient perdu sans ressource, & peut-être conduit au comble de l'infamie, s'il n'eût sçu les prévenir.

En voici un exemple.

Il faisoit élever, en fille de qualité, une jeune orpheline, dont la fortune étoit au-dessous du médiocre ; mais dont la beauté n'avoit rien d'égal. Quand elle eut atteint l'âge de seize ans, l'abbé *de Mauroy* la proposa à un de ses amis qui étoit assez riche pour pouvoir se passer d'autre dot, que des charmes d'une femme. Mais le cavalier étoit bien aise de réunir l'un & l'autre : le charitable directeur fit un effort ; il augmenta la dot, donna des diamants, des bijoux, & un lit de prix ; les agréments de la demoiselle furent comptés pour quelque chose, & le mariage se fit.

La première nuit des noces, la vertu de la belle fut indomptable. La résistance ne faisant qu'irriter les desirs de son époux, elle se défendit de toutes ses forces, & repoussa les attaques avec les poings & avec les ongles, tellement que le pauvre mari fut obligé d'abandonner le lit nuptial couvert de meurtrissures, d'égratignures & de sang.

Il raconta sa triste aventure à ceux  
qui

même feu, avoir la même contenance. Il parloit toujours piété : mais étoit que dans ses discours ; & falloit pas moins que tous les jours que faisoit la dévote pour se faire illusion, pour qu'elle ne vît pas le vice qui s'ouvroit sous leurs pieux discours.

Enfin leur affection mutuelle crut tellement, leurs cœurs s'enfermèrent au point qu'ils ne pouvoient se passer l'un de l'autre. L'assidu le directeur devoit aux devoirs sa place, en souffroit. Les fonctions qu'il étoit chargé, étoient souvent interrompues par des distractions. La dévote, de son côté, n'étoit occupée que de son directeur & toujours impatientée de la longueur avec laquelle arrivoit l'heure où elle devoit goûter le plaisir de le revoir.

Chacun d'eux convenoit cependant avec soi-même, le directeur de ne pas séduire sa pénitente ; & la pénitente de continuer invariablement d'aller chercher dans la route de la vertu le plaisir qu'elle croyoit être.

L'abbé de Mauroy fit un voyage en campagne, qui donna lieu à la dévote de commencer à soupçonner la nature des sentiments qu'elle éprouvoit. Il l'eut à peine quittée, que le te-

Voici une autre histoire qui prouve que l'honnêteté & la probité n'étoient pas entièrement bannies du cœur de l'abbé de Mauroy.

La comtesse de \* \* \*, qui vivoit à Lille en Flandres, avoit à peine atteint l'âge de vingt-cinq ans, qu'elle devint veuve. Maîtresse de ses actions, jouissant d'un revenu considérable, & n'ayant point d'enfants, elle prit le parti de venir établir son séjour à Paris. Elle étoit belle; & sa sagesse donnoit du relief à sa beauté. Son penchant la portoit à la dévotion; mais son mari ne lui avoit pas permis de s'y livrer : il l'obligeoit de voir le monde, où elle figuroit très-bien. Elle avoit toujours pris le plus grand soin pour ne donner aucune prise à la calomnie, même sur sa réputation, quoiqu'elle eût, par ses graces personnelles & par celles de son esprit, tout ce qu'il falloit pour plaire. Mais elle possédoit l'art d'imposer, par le respect, silence à ceux auxquels tant de graces inspiroient le desir de lui plaire.

Elle assista un jour à un sermon que l'abbé de Mauroy prononça sur la pénitence. Il parla avec tant d'onction & tant de force, qu'elle en fut pénétrée. Elle l'alla voir le lendemain, l'entretint

des impressions que son discours avoit faites sur son cœur, & le pria sincèrement de l'admettre au nombre de ses pénitentes : bien persuadée que, sous un tel directeur, elle feroit des progrès rapides dans le chemin du salut.

L'abbé fut frappé d'abord des charmes de sa nouvelle pénitente. Mais il fut si édifié des sentiments qu'elle lui exprima, qu'il résolut sincèrement de n'être autre chose, que son directeur, de la conduire suivant les lumières de la conscience la plus épurée, & d'étouffer absolument tout autre sentiment.

La dévote, de son côté, éprouva toute l'impression qu'étoient capables de faire sur un cœur les graces de la personne & de la conversation de son nouveau directeur : mais elle attribua cette sensibilité à l'affection spirituelle que Dieu, disoit-elle, lui avoit fait la grace de lui inspirer pour celui qu'il lui avoit lui-même indiqué comme le seul homme propre à la conduire dans les véritables voies de la vertu.

Elle fit ouvertement profession de dévotion. Elle en adopta tout l'extérieur & toutes les pratiques, & ne reçut plus, chez elle, que des personnes qui vivoient dans les principes qu'elle venoit d'adopter,

donne pas à l'ame des secousses aussi violentes à l'occasion des démarches d'un homme qui enfin, tout habile qu'on voudra le supposer, peut être remplacé par un autre.

Ses yeux furent enfin entièrement dessillés par un jeune homme qui vraisemblablement aspirait à son cœur. Il la badina galamment sur les assiduités du directeur auprès d'elle ; sur le plaisir qu'elle témoignait quand il arrivoit ; sur l'agitation de son ame qui se manifestoit sur son teint & dans ses yeux.

Elle se défendit d'abord par la pureté de ses intentions, & par la sévérité des préceptes & des conseils de son directeur. Ne vous y fiez pas, dit-il, madame ; l'amour mondain ne prend pas pour règle l'intention de ceux qu'il veut se soumettre. La piété même est souvent

à abandonner la direction d'un homme aussi éclairé que l'étoit l'abbé *de Mauroy*. Elle regardoit même comme un miracle opéré pour sa conversion, le hazard qui le lui avoit fait connoître; & la complaisance qu'il avoit eue de se charger de sa conscience. Ces réflexions, d'ailleurs, lui parurent une vérité démontrée, quand elle réfléchit à la pureté de ses intentions, & à la bonne foi qui animoit sa dévotion.

Plus l'abbé *de Mauroy* voyoit sa pénitente, plus il voyoit sa beauté extérieure, & celle de son ame, plus il devenoit amoureux. Son expérience dans le vice ne lui permettoit pas de se faire illusion sur les sentiments qu'il éprouvoit. Il en connoissoit bien la nature. Mais il persévéroit dans la résolution de ne pas s'écarter, en cette occasion, des devoirs de son état. Les principes de religion qui étoient restés au fond de son cœur, & que ses passions n'avoient qu'enveloppés, ne lui permettoient pas d'abuser de l'ascendant qu'il avoit sur sa dévote, & qu'il ne devoit qu'à la vertu de cette femme plus respectable encore, qu'elle n'étoit aimable.

Il eut même soin de faire tout ce

qu'il falloit pour ne pas lui laisser appercevoir les impressions qu'elle avoit faites sur lui. Il ne lui parloit jamais que de piété, & employoit tout l'art dont il étoit capable, pour lui faire trouver de la satisfaction dans les pratiques qu'il lui prescrivoit.

Comment un tel homme, qui ne parloit que de privations & d'austérités, qui ne respiroit que la vertu, qui faisoit son unique occupation de l'inspirer, qui ne montrait d'autre desir, que de procurer des âmes à Dieu, auroit-il pu faire naître d'autres sentimens, que ceux dont il étoit pénétré lui-même? La volupté devoit fuir à ses regards, & ses discours mêmes étoient un préservatif contre les tentations.

À l'ombre de ces prétendus motifs de confiance, la passion de la comtesse faisoit tous les jours de nouveaux progrès. Ses conversations particulières avec l'abbé de Mauroy devinrent plus fréquentes & plus longues. Il arrivoit toujours trop tard, & s'en alloit toujours trop tôt. La piété, la dévotion étoient toujours dans sa bouche & sur ses lèvres; mais, soit qu'elle parlât, soit qu'elle écoutât, toute l'ardeur de l'amour étoit dans ses yeux. Le directeur, plein du



même feu, avoit la même contenance. Il parloit toujours piété : mais elle n'étoit que dans ses discours ; & il ne falloit pas moins que tous les efforts que faisoit sa dévote pour se faire illusion, pour qu'elle ne vît pas le précipice qui s'ouvroit sous leurs pieds.

Enfin leur affection mutuelle s'accrut tellement, leurs cœurs s'embrasèrent au point qu'ils ne pouvoient plus se passer l'un de l'autre. L'assiduité que le directeur devoit aux devoirs de sa place, en souffroit. Les fonctions dont il étoit chargé, étoient souvent altérées par des distractions. La dévote, de son côté, n'étoit occupée que de son image, & toujours impatientée de la lenteur avec laquelle arrivoit l'heure où elle devoit goûter le plaisir de le revoir.

Chacun d'eux convenoit cependant avec soi-même, le directeur de ne pas séduire sa pénitente ; & la pénitente, de continuer invariablement de marcher dans la route de la vertu où elle croyoit être.

L'abbé de Mauroy fit un voyage à la campagne, qui donna lieu à la comtesse de commencer à soupçonner la nature des sentiments qu'elle éprouvoit. Il l'eut à peine quittée, que le terme de

son absence lui parut reculé plus loin que celui d'une éternité. Le sommeil fit place aux inquiétudes. Mille accidents inévitables dans les voyages pouvoient lui ravir à jamais son cher directeur. Il pouvoit trouver quelqu'autre ame pieuse plus propre qu'elle à faire fructifier ses talents & ses intentions religieuses ; il pouvoit prendre le parti de cesser de la voir & de la diriger, pour donner tous ses soins à cette nouvelle ouaille. Car c'étoit sous ces couleurs que la jalousie réelle qui la tourmentoit se montrait à ses yeux. Bien sûre de ne pas le trouver, aux heures ordinaires, dans les lieux où elle étoit accoutumée à le voir, elle l'y cherchoit pourtant. Pour se distraire par la piété, elle se rappelloit les discours qu'il lui avoit tenus, le ton, l'air dont il lui avoit parlé ; & son attention se fixoit sur ceux qui lui avoient fait le plus d'impression, & avoient allumé le feu dont elle brûloit. Elle préparoit ce qu'elle avoit à lui apprendre ; les questions qu'elle vouloit & qu'elle croyoit devoir lui faire. Elle méditoit sur la conduite qu'elle devoit tenir, pour le rappeler auprès d'elle, s'il vouloit la quitter ; sur ce qu'elle deviendrait, si ce malheur lui arrivoit,

Tel étoit l'abbé *de Mauroy*. Viciieux, quand il étoit livré à ses propres inclinations; vertueux, quand il étoit guidé par l'exemple.

Quelqu'attention qu'il eût à cacher le dérèglement de ses mœurs, le désordre étoit cependant porté si loin, qu'il en échappoit des traits qui le dévoiloient. On ne lui voyoit presque point d'autres liaisons particulières, qu'avec des personnes du sexe; & l'on remarquoit qu'il ne se lioit guère qu'avec celles qui étoient jolies. Il avoit beau s'observer, il lui échappoit, de tems en tems, quelque parole, ou quelque acte de familiarité qui étoient observés, quoiqu'il crût avoir pris des mesures pour les dérober aux témoins.

D'ailleurs la masse de ses dettes croissoit chaque jour, & les murmures commençoient à se faire entendre de toutes parts.

Pour prévenir le scandale qui étoit prêt à éclater, le supérieur général crut devoir retirer l'abbé *de Mauroy* du poste qui lui avoit été confié. Cette chute fut un coup de foudre pour lui. Il vit que cet affront alloit lui faire perdre ce qu'il lui restoit de crédit, & que la foule de ses créanciers alloit enfin éclater.

donne pas à l'ame des secousses aussi violentes à l'occasion des démarches d'un homme qui enfin, tout habile qu'on voudra le supposer, peut être remplacé par un autre.

Ses yeux furent enfin entièrement dessillés par un jeune homme qui vraisemblablement aspirait à son cœur. Il la badina galamment sur les assiduités du directeur auprès d'elle ; sur le plaisir qu'elle témoignait quand il arrivait ; sur l'agitation de son ame qui se manifestait sur son sein & dans ses yeux.

Elle se défendit d'abord par la pureté de ses intentions, & par la sévérité des préceptes & des conseils de son directeur. Ne vous y fiez pas, dit-il, madame ; l'amour mondain ne prend pas pour règle l'intention de ceux qu'il veut se soumettre. La piété même est souvent le prétexte qu'il emploie, pour s'insinuer dans un cœur qui croit que la charité l'occupe tout entier. Un directeur aimable par lui-même se présente. Ses discours, sa morale, sa conduite sont analogues à la façon de penser, & aux vues de l'ame pieuse qui se soumet à sa direction. On lui donne d'abord toute sa confiance ; loin de songer qu'il puisse concevoir la pensée de conduire au

pouvoit plus espérer en France ; voyoit bien que , malgré toute adresse , l'orage excité par ses créanciers commençoit à gronder , alloit frapper sa tête , & lui ôter toutes les ressources que sa réputation avoit préparées pour sa fortune.

Il crut cependant devoir prendre toutes les mesures possibles ; mais rien ne se fît aucun éclat , après son départ. Il communiqua à ses créanciers le projet de son voyage à Rome , où il étoit appelé , dit-il , par une affaire importante. Il leur donna sa parole qu'il seroit de retour dans trois mois , à-dire avant que ses billets fussent échus. Il acquitta même ceux qui , par malheur , étoient à leur échéance.

Il paya au sieur *Saint-Christophe* , capitaine de roi aux Invalides , 1500 livres ; aux sieurs *Jean & Andre Varent* , 1300 livres : en y joignant les autres petites dettes qu'il solda , le tout monta aux environs de 6000 livres. Il étoit encore alors en si bonne réputation parmi ses créanciers , que le sieur *Jouaillier* , l'un d'eux , lui offrit de lui prêter près de 2000 livres de pierreries , qu'il refusa.

Il confia à la comtesse d'---

rière à bien des réflexions. Elle passa en revue , & considéra d'un œil critique les sentiments que lui occasionnoit son directeur , & comprit qu'il n'y avoit rien moins que de l'innocence dans la peine que lui caufoit son éloignement ; dans cet empressement qu'elle avoit de le revoir ; dans cet enchantement où se trouvoient tous ses sens quand elle le voyoit ; dans ce feu qui parcouroit & embrasoit ses veines , quand elle étoit auprès de lui ; dans ce frémissement délicieux qu'elle éprouvoit , quand par hasard elle le touchoit. Enfin elle démêla la nature de son attachement. Elle vit , en même tems , qu'elle étoit dans une telle position que , si son directeur étoit homme à s'en prévaloir , il feroit le maître de la faire consentir à tout ce qu'il voudroit.

Sa frayeur redoubla , quand , après s'être examinée elle-même , elle passa à l'examen de la conduite de l'abbé de Mauroy. Ses assiduités , son empressement , ses complaisances dans tout ce qui n'avoit pas un rapport direct à la dévotion , le feu dont ses yeux s'animoient quand il jettoit un regard sur elle ; les fréquents soupirs qui lui échappoient , tout lui annonçoit qu'elle étoit

carrosse qui le mena à prit la poste ; & continua quillement , s'arrêtant p comme un homme qui dre. Il passa par Troye , & se détourna , pour avoir la comtesse de la Riville fille du sieur de Mauroy qui avoit été son tuteur. Il fit faire un séjour dans cette trouva son oncle & sa co

Ce même sieur de Cerny a vu que l'abbé de Mauroy , discrétion , ne vit pas parti , qu'il divulgua son répandit si bien , que la créanciers allarmés , se conreur. Ils rendirent plainte comme banqueroutier fugitif.

Il n'y avoit que trois jours à Quincy , quand son oncle , la nouvelle , la lui apprit.

La honte & la frayeur l'd'abord. Après avoir joui de tion la plus brillante , & de de tous les gens pieux , il vit être en bute au mépris & à l public. Prêt à monter au fa fortune ecclésiastique , il ne

ardeur mêlée d'inquiétude, qui ne laissa pas à son amour propre lieu de douter qu'il étoit lui-même le sujet de l'avis qu'on lui demandoit. Il voulut cependant qu'elle s'expliquât clairement.

Quel intérêt, lui dit-il, madame, prenez-vous à la question que vous me faites? — Faut-il que je m'explique plus clairement, & que vous m'obligiez à faire un aveu qui ne peut que me faire rougir? — Ah! madame, que me faites-vous entrevoir? Pourquoi faut-il que, ressentant pour la personne dont vous parlez, le feu le plus violent, je me sois laissé prévenir par son aveu? — Eh bien, monsieur, nous nous entendons tous les deux. Dans l'état où nous nous trouvons, je vous crois assez honnête-homme pour me donner un bon conseil : je suis déterminée à le suivre, quoi qu'il m'en coûte; fût-ce celui de sacrifier tout à ma vertu; fallût-il me déchirer l'ame, par le sacrifice de ce que mon cœur a de plus cher. — Oui, madame, quelque violent que soit mon amour, je vous donne l'avis que vous venez d'ouvrir. Séparons-nous, reprit-elle, & ne nous voyons plus. Séparons-nous, dit-il, & ne nous voyons plus : elle le quitta brusquement; & ils ne se sont pas revus.



Tel étoit l'abbé *de Mauroy*. Viciieux, quand il étoit livré à ses propres inclinations; vertueux, quand il étoit guidé par l'exemple.

Quelqu'attention qu'il eût à cacher le dérèglement de ses mœurs, le désordre étoit cependant porté si loin, qu'il en échappoit des traits qui le dévoiloient. On ne lui voyoit presque point d'autres liaisons particulières, qu'avec des personnes du sexe; & l'on remarquoit qu'il ne se lioit guère qu'avec celles qui étoient jolies. Il avoit beau s'observer, il lui échappoit, de tems en tems, quelque parole, ou quelque acte de familiarité qui étoient observés, quoiqu'il crût avoir pris des mesures pour les dérober aux témoins.

D'ailleurs la masse de ses dettes croissoit chaque jour, & les murmures commençoient à se faire entendre de toutes parts.

Pour prévenir le scandale qui étoit prêt à éclater, le supérieur général crut devoir retirer l'abbé *de Mauroy* du poste qui lui avoit été confié. Cette chute fut un coup de foudre pour lui. Il vit que cet affront alloit lui faire perdre ce qu'il lui restoit de crédit, & que la foule de ses créanciers alloit enfin éclater.

*de l'abbé de Mauroy.* 119

billets. La réputation où étoit l'abbé de Mauroy bannissoit la défiance du cœur des marchands, qui lui livroient aveuglément leurs marchandises. Ils n'avoient été surpris, en apprenant qu'il s'étoit évadé, qu'il étoit noyé de dettes, & qu'il étoit allé à Rome. C'est ce qui avoit déterminé le plaignant à rendre sa plainte, & à demander la permission d'informer, de faire perquisition de l'accusé, de saisir & revendiquer les pierreries, & autres effets qui étoient en sa possession ».

L'information fut permise. L'évasion de l'abbé fut constatée par les dépositions. Le juge ordonna une continuation d'information, & qu'il se transporterait tout où il seroit besoin, pour faire saisir & revendiquer les effets de l'abbé de Mauroy. Cependant il le décréta de prise de corps.

pouvoit plus espérer en France , où il voyoit bien que , malgré toute son adresse , l'orage excité par ses créanciers , commençoit à gronder , alloit fondre sur sa tête , & lui ôter toutes les ressources que sa réputation avoit préparées à sa fortune.

Il crut cependant devoir prendre toutes les mesures possibles , pour qu'il ne se fît aucun éclat , après son départ. Il communiqua à ses créanciers le dessein de son voyage à Rome , où il étoit appelé , dit-il , par une affaire très-importante. Il leur donna sa parole qu'il seroit de retour dans trois mois ; c'est-à-dire avant que ses billets fussent échus. Il acquitta même ceux qui , pour lors , étoient à leur échéance.

Il paya au sieur *Saint-Christ* , lieutenant de roi aux Invalides , 1500 livres , aux sieurs *Jean & Andre Varenne* frères , 1300 livres : en y joignant les autres petites dettes qu'il solda , le tout monta aux environs de 6000 livres. Il étoit encore alors en si bonne réputation , parmi ses créanciers , que le sieur *Vacher* , jouaillier , l'un d'eux , lui offrit pour près de 2000 livres de pierreries , qu'il refusa.

Il confia à la comtesse d'*Usex* , sa sœur ,

sa procuration, avec un état de ses dettes, & quelques effets. Il lui laissa en garde, une cassette qu'il ne put emporter. L'état de ses dettes montoit à 102000 livres. Il avoit écrit, au bas de cet état :

*Il peut y avoir quelques petites dettes, dont je ne me souviens point. Pas un de mes créanciers ne sçait le délabrement de mes affaires, croyant, au contraire, que je vais à Rome pour quelque chose d'important pour moi. Ainsi il sera fort aisé de les maintenir dans cette situation, moi leur écrivant, pourvu que ceux qui sçavent l'état de mes affaires n'en parlent point : ce que j'espère de la bonté de Dieu, qu'il me le permettra pas. Et ceux qui le sçavent de moi, me font tous l'honneur d'être de mes amis, & ne le communiqueront point à d'autres ; ma sœur, M. le chevalier Desmarais, M. Tambonneau, M. Cercilly que M. Desmarais retiendra.*

Il prit un valet-de-chambre à son service ; partit avec un peu plus de 400 pistoles, & quatre diamants, qui valoient 8000 livres. Il fondoit sa fortune sur ces diamants, dont il se promettoit de faire des présents à propos.

Il partit le 2 décembre 1691, sur les cinq à six heures du matin, dans un

frère. Elle alla faire une déclaration judiciaire contre lui. Elle le dépeignit comme un homme qui étoit allé le trouver peu de jours avant son départ ; qui avoit hésité à lui confier sa situation , & qui , ayant enfin vaincu sa crainte , lui dit qu'il avoit des dettes qui l'obligeoient à se retirer ; il lui remit ses papiers , l'état de ses affaires & sa procuration.

Elle lui représenta , continue-t-elle , qu'il alloit faire une banqueroute qui le déshonoreroit. Il répondit qu'il ne prétendoit pas faire banqueroute , que son dessein étoit de payer ses créanciers : que , pendant son absence , on accommoderoit ses affaires ; qu'il laissoit entre les mains du sieur *Desmarais* , chargé de les terminer , une instruction qui mettoit au fait de l'état de sa fortune.

Pour éloigner tout soupçon qu'elle eût agi de concert avec lui , elle ajouta qu'ils avoient toujours été brouillés.

Elle déposa au greffe la cassette que son frère lui avoit laissée. On l'ouvrit ; on la trouva remplie de lettres de galanterie , de billets de rendez-vous criminels. Il y en avoit où les plaisirs amoureux qu'il avoit fait goûter à celle qui lui écrivoit , étoient décrits avec les expressions

n lui, que l'objet des huées de la populace. On a assuré que, quand il fut entièrement dévoilé, le Roi dit : *il a grand tort ; que ne me demandoit-il un évêché ? Je ne le lui aurois pas refusé.*

L'abbé de Mauroy crut d'abord que la présence calmeroit les esprits ; que ses discours insinuans rendroient à ses créanciers la confiance dont il avoit sçu les amuser autrefois , & qu'il leur persuaderoit même que leurs propres intérêts exigeoient qu'ils appaisassent l'éclat qu'une allarme mal entendue avoit causé. Ils n'avoient de ressource , pour leurs paiements , que dans la fortune qu'il ne pouvoit manquer de faire. En la lui faisant perdre , ils perdoient tout eux-mêmes.

Il se met en chemin, après s'être déguisé , & couvrant son habit ecclésiastique d'un habit gris. Il laisse son argent & ses pierreries entre les mains de la comtesse de la Rivière. Dans la route , il ne mangeoit que debout , couchoit tout habillé , se relevoit à tout moment pour voir , & pour écouter si l'on ne venoit point l'arrêter.

Il arrive enfin à Paris : mais il s'en falloit bien qu'il trouvât les esprits dans une disposition propre à recevoir les

impressions qu'il s'étoit flatté de pouvoir faire. Il étoit l'objet de toutes les conversations & de tous les *vaudevilles*, & voici l'état où il apprit qu'étoient ses affaires.

Le sieur *Jean de Varenne* avoit rendu plainte au lieutenant criminel, & avoit exposé que « l'abbé de *Mauroy* vint à » sa boutique, pour acheter des pier- » reries; qu'il en prit pour 1000 livres » dont il fit son billet; que trois jours » après, il en prit pour 18000 livres » dont il en paya 9000 livres, & lui fit » trois billets pour le surplus, de sorte » qu'il se trouvoit son créancier de » 10000 livres. Il a été bien surpris, » dit-il, lorsqu'il apprit hier que l'abbé » de *Mauroy* dont il avoit une si grande » opinion, qu'il n'étoit pas capable de » soupçonner sa mauvaise foi, avoit été » chez beaucoup de marchands, dont » il avoit pris des marchandises à crédit, » & en avoit fait de l'argent dans le » dessein de s'évader & de sortir de » France. Il avoit leurré ces marchands, » en leur faisant entendre qu'il achetoit » ces marchandises pour des personnes » de qualité, qui, n'ayant point d'ar- » gent, ne vouloient point paroître, & » qu'il vouloit bien faire pour eux ses

» billets. La réputation où étoit l'abbé  
» *de Mauroy* bannissoit la défiance du  
» cœur des marchands, qui lui livroient  
» aveuglément leurs marchandises. Ils  
» avoient été surpris, en apprenant  
» qu'il s'étoit évadé, qu'il étoit noyé de  
» dettes, & qu'il étoit allé à Rome.  
» C'est ce qui avoit déterminé le plai-  
» gnant à rendre sa plainte, & à deman-  
» der la permission d'informer, de faire  
» perquisition de l'accusé, de saisir &  
» revendiquer les pierreries, & autres  
» effets qui étoient en sa possession ».

L'information fut permise. L'évasion de l'abbé fut constatée par les dépositions. Le juge ordonna une continuation d'information, & qu'il se transporterait par-tout où il seroit besoin, pour faire saisir & revendiquer les effets de l'abbé *de Mauroy*. Cependant il le décréta de prise de corps.

Plusieurs personnes qui avoient eu part à sa confiance, appréhendèrent de se voir compromises dans son affaire ; elles allèrent en justice faire des déclarations de ce qu'elles sçavoient de ses pratiques secrètes.

La comtesse d'*Usez* fut du nombre, & craignit d'être poursuivie comme complice de la banqueroute de son



pour son état , ne lui avoient pas  
d'entreprendre la séduction lui-  
Ces mêmes filles avoient aussi  
à lui procurer de l'argent sur le  
qu'il prenoit à crédit chez le  
ichands,

On voit , par ces détails , que  
bauche de cet ecclésiastique av  
poussée à l'excès , & que , pour sa  
ses desirs criminels , son intrig  
mis à contribution tous les mini  
libertinage.

Du lieu de la retraite où il se  
caché à Paris , il fit tout ce qu'  
possible de faire , pour arrêter le  
suites , & obtenir un arrangem  
ne put réussir ; les esprits étoie  
aigris. Il regarda , dans cette extr  
l'abbaye de la Trappe comme u  
dans son naufrage. Tout le mon  
noit l'austérité de la règle établie  
fameux abbé *de Rancé* , dans ce  
monastère situé au diocèse de Sé  
le Perche. Abstinence entière de



de caractériser la foiblesse du  
de cet infortuné.

Revenu de ce nouveau trait d'  
il sentit plus que jamais le poids  
fautes, la nécessité d'en faire pen  
& de fuir promptement l'opprob  
le jugement des hommes alloit  
blement le couvrir.

Il avoit, de plus en plus, à  
prendre des précautions, pour  
ber à la poursuite de ses créanciers  
faisoient par-tout des perquisitions  
sa personne. Il prit un habit  
monta à cheval, & se rendit à

L'abbé *de Rancé* étoit encore  
de ce monastère. L'abbé *de*  
présenta à lui, & le pria de se joindre  
au nombre des pénitents qui  
soient sa maison : il lui témoigna  
sincère repentir de ses fautes, &  
confessa toutes. L'abbé *de Rancé*  
l'éclat qu'alloient faire les créanciers  
& appréhenda que, s'il recevait  
homme qui se déroboit à leurs perquisitions  
res, on ne le blâmât. Il refusa d'admettre  
l'abbé *de Mauroy*.

Il espéra qu'on n'auroit pas les  
scrupules & les mêmes craintes  
fonds. Cette abbaye, située à sept  
de Moulins dans le Bourbonnois

de son repentir , le supérieur lui donna l'habit de novice.

Cependant ses créanciers avoient envoyé son signalement à plusieurs prévôts des maréchaussées , avec des ordres de la cour pour l'arrêter.

Le prévôt de Bourgogne , sur les avis qui lui furent donnés , alla à Quincy , chez la comtesse *de la Rivière*. On lui remit la valise de l'abbé *de Mauroy* , où étoit l'argent qu'il avoit destiné pour son voyage de Rome , & les quatre bagues dont on a parlé.

Le prévôt d'Orléans , de son côté , ayant été instruit qu'un inconnu avoit laissé un cheval dans une hôtellerie de cette ville , chargea l'hôte de l'avertir , lorsqu'on viendrait le réclamer.

L'abbé *de Mauroy* déclara au supérieur qu'il avoit laissé à Orléans un cheval de prix. Celui-ci , qui aimoit les chevaux , & qui s'y connoissoit , l'envoya réclamer. Le prévôt fut alors instruit du mystère. Il se rendit aussitôt à Septfonds , & demanda qu'on lui remît le nouveau religieux. L'Abbé , qui l'avoit pris en amitié , fit d'abord quelque difficulté de le livrer : mais il se rendit dès qu'on lui montra l'ordre du Roi. Il mena le prévôt & ses ar-

chers dans la chambre de l'abbé de Mauroy, qui fut consterné à cette apparition. Il lui fallut reprendre son habit, & partir pour Paris.

Il remit au prévôt cent louis d'or qu'il avoit conservés, deux doubles louis, & une tasse d'or.

Il fut amené en grande diligence dans la prison du grand châtelet, & les effets qu'il avoit remis au prévôt furent déposés au greffe de la geole.

Dès qu'il fut constitué prisonnier, le promoteur le revendiqua, pour raison du *délit commun*.

Afin de ne pas interrompre trop long-tems la narration, je renvoie à la fin de cette cause, l'explication que je dois aux lecteurs qui ne sont pas au fait de ces matières, de ce qu'on entend par *cas privilégié, & délit commun*.

L'instruction se fit concurremment par les deux juges ; l'official & le lieutenant-criminel.

Pendant que la procédure alloit son train, l'abbé de Mauroy eut l'adresse d'assembler ses créanciers, auxquels il fit cession & abandon de ses biens, à condition qu'ils cesseroient leurs poursuites. Ce contrat fut accepté par les trois-quarts ; c'est-à-dire par ceux dont

les créances formoient une masse qui excédoit le tiers de la totalité de la somme due par le débiteur. Or l'article V du tit. XI de l'ordonnance de 1673 porte que : « les résolutions prises dans l'assemblée des créanciers, à la pluralité des voix, pour le recouvrement des effets, ou l'acquit des dettes, seront exécutées par provision, & non-obstant toutes oppositions ou appellations ». L'article VI ajoute que « les voix des créanciers prévaudront, non par le nombre des personnes; mais eu égard à ce qui leur fera dû, s'il monte aux trois quarts du total des dettes ». L'article VII ajoute encore que « en cas d'opposition, ou de refus de signer les délibérations par les créanciers dont les créances n'excéderont le quart du total des dettes, elles seront homologuées en justice, & exécutées comme s'ils avoient tous signé ».

D'après ces textes, l'abbé de Mauroy prétendit que les créanciers étant liés par le contrat qu'ils avoient signé avec lui, il devoit recouvrer sa liberté.

Mais il ne fut pas écouté, par deux raisons. La première, parce que non-seulement il étoit accusé de banque-

*de l'abbé de Mauroy.* 131  
te frauduleuse ; mais de débauche,  
le scandale public.

En second lieu , l'ordonnance veut  
: le ministère public , non-obstant  
tes transactions faites par les accu-  
, au sujet de leurs crimes , continue  
les poursuivre , quand les crimes mé-  
nt peine afflictive. Or l'abbé de  
uroy étoit dans ce cas : il étoit ac-  
é d'une banqueroute frauduleuse , &  
scandale public.

Quand le procès fut instruit , l'official  
nonça sa sentence en ces termes :

\* Nous official, &c. avons déclaré  
*Alexis de Mauroy*, prêtre, accusé, due-  
ment atteint & convaincu d'avoir fait  
les emprunts excessifs, injustes & de  
mauvaise foi , à des jouailliers & au-  
res marchands , pour de mauvais  
usages , & de s'être absenté furtive-

» ledit de *Mauroy* sera conduit incessamment à la maison de S. Lazare, sous bonne & sûre garde, pour y être enfermé, dans les lieux de force, pendant dix années; & le reste de sa vie, garder la clôture en ladite maison de S. Lazare : pendant lequel tems de dix années, il jeûnera tous les mercredis & vendredis de chaque semaine *in pane doloris & aquâ angustia*; récitera, tous les jours, les sept pseaumes à genoux & tête nue : demeurera, pour toujours, déposé des saints ordres, & incapable de posséder jamais aucun bénéfice séculier & régulier : & au cas qu'il en possédât aucun, déclarons ledit bénéfice vacant & impétrable. Condamnons ledit accusé à une aumône de cent livres applicable à l'hôpital-général. Et pour la discussion de ses biens & effets, renvoie pardevant le juge compétent. Le condamne, en outre, en tous les dépens du procès. Jugé au prétoire de l'officialité de Paris, le 4 juillet 1692 ».

Par la sentence du châtelet, « il fut déclaré duement atteint & convaincu d'avoir emprunté de différents particuliers, plusieurs sommes de deniers,



# de l'abbé de

pris, her, etc.

de dir, etc.

on, etc.

de, etc.

de, etc.

de, etc.

de, etc.

de, etc.

de, etc.

de, etc.

de, etc.

de, etc.

de, etc.

de, etc.

de, etc.

de, etc.

de, etc.

de, etc.

de, etc.

de, etc.

de, etc.

de, etc.

de, etc.

de, etc.

de, etc.

de, etc.

de, etc.

de, etc.

de, etc.

de, etc.

de, etc.

de, etc.

de, etc.

de, etc.

de, etc.

de, etc.

de, etc.

de, etc.

» ledit de Mauroy sera conduit incessamment à la maison de S. Lazare, sous bonne & sûre garde, pour y être enfermé, dans les lieux de force, pendant dix années; & le reste de sa vie, garder la clôture en ladite maison de S. Lazare : pendant lequel tems de dix années; il jeûnera tous les mercredis & vendredis de chaque semaine *in pane doloris & aquâ angustia*; récitera, tous les jours, les sept pseaumes à genoux & tête nue: demeurera, pour toujours, déposé des saints ordres, & incapable de posséder jamais aucun bénéfice séculier & régulier: & au cas qu'il en possédât aucun, déclarons ledit bénéfice vacant & impétrable. Condamnons ledit accusé à une aumône de cent livres applicable à l'hôpital-général. Et pour la discussion de ses biens & effets, renvoie pardevant le juge compétent. Le condamne, en outre, en tous les dépens du procès. Jugé au prétoire de l'officialité de Paris, le 4 juillet 1692 ».

Par la sentence du châtelet, « il fut déclaré duement atteint & convaincu d'avoir emprunté de différents particuliers, plusieurs sommes de deniers,

avoient même promis de prendre patience jusqu'à son retour.

D'ailleurs, en remettant l'état de ses dettes à la même personne qu'il chargeoit de sa procuration, il fournissoit, par cela seul, la preuve de l'intention où il étoit de les acquitter. S'il eût voulu s'évader, & se soustraire aux poursuites de ses créanciers, il n'auroit pas pris la peine de rédiger cet état, & n'auroit pas fait une procuration pour autrui à agir en son nom.

Troisièmement, avant son départ, il paya tous les billets échus à cette époque; quelques-uns même qui ne l'étoient pas encore; & assura les créanciers qu'il seroit de retour avant l'échéance des autres. S'il eût été un banqueroutier frauduleux, comme on l'en accuse, se seroit-il délassé ces personnes

lui est possible, la somme qu'il veut dérober.

Ici, au contraire, & c'est la quatrième observation, on voit l'abbé de Mauroy refuser l'offre que lui fit, dans le tems même de son départ, le sieur le Vacher, l'un de ses créanciers, de lui prêter pour 20000 livres de pierreries, sur son simple billet. Et, ce qu'il faut bien remarquer, cette offre fut faite dans l'instant même que ce prétendu banqueroutier frauduleux venoit d'instruire le sieur le Vacher de son départ pour Rome.

Cinquièmement. Ce créancier n'étoit pas le seul que l'abbé de Mauroy auroit pu duper, s'il eût eu intention de le faire. Son crédit étoit alors si bien établi, qu'il ne tenoit qu'à lui d'emprunter, la veille même de son départ, plus de cinquante mille écus. Il interpelle ici tous ses créanciers, & somme une grande partie d'entre eux, de déclarer en leur ame & conscience, s'il n'est pas vrai qu'ils auroient été disposés à lui prêter ce qu'il auroit voulu, s'il les en eût requis.

Cependant, loin de chercher à les attraper, il acquitte ce qui est exigible; & pouvant, en prenant ses précautions

avoient même promis de prendre patience jusqu'à son retour.

D'ailleurs, en remettant l'état de ses dettes à la même personne qu'il chargeoit de sa procuration, il fournissoit, par cela seul, la preuve de l'intention où il étoit de les acquitter. S'il eût voulu s'évader, & se soustraire aux poursuites de ses créanciers, il n'auroit pas pris la peine de rédiger cet état, & n'auroit pas laissé une procuration pour autoriser à agir en son nom.

Troisièmement, avant son départ, il paya tous les billets échus à cette époque; quelques-uns même qui ne l'étoient pas encore; & assura ses créanciers qu'il seroit de retour avant l'échéance des autres. S'il eût été un banqueroutier frauduleux, comme on l'en accuse, se seroit-il dessaisi des sommes qu'il employa pour faire ces paiements? Ne les auroit-il pas conservées? La marche d'un banqueroutier frauduleux est de fuir avec tous les effets qu'il peut se procurer, & d'en frustrer ceux qui ont eu l'indiscrétion de les lui confier: c'est même aux approches du terme qu'il a fixé pour son évasion, qu'on le voit multiplier les négociations & les emprunts, afin de grossir, autant qu'il

querontier frauduleux. Pénétré de cette injustice, il renonce à son voyage de Rome, & revient à Paris, pour se justifier, & les appaiser.

Il ne peut nier que, pendant ce second voyage, on apperçut en lui tous les symptomes de l'inquiétude ; il en étoit dévoré : & cette inquiétude même est la preuve qu'il ne se regardoit pas comme un banquerontier frauduleux. S'il l'eût été, il auroit fui ses créanciers ; il auroit fui la justice qu'ils avoient armée contre lui. Il est inquiet, sans doute, du succès des raisons qu'il médite de mettre au jour pour son innocence ; il sçait combien il est difficile de faire revenir les esprits prévenus, sur-tout quand la prévention est alimentée par la malignité. Mais il se flatte de se justifier au moins aux yeux des gens raisonnables & de la justice ; & l'intérêt de son honneur l'emporte, dans son esprit, sur toutes les craintes que pouvoit lui inspirer la noirceur & les ressources de la calomnie.

Il arrive tourmenté par ses agitations. Quelle fut sa surprise, quand il apprit que sa propre sœur avoit abusé du dépôt qu'il lui avoit confié ; & que la fatale cassette qu'il avoit laissée entre des

quelques jours d'avance , non-seulement garder les sommes qu'il payâ , mais centupler , par de nouveaux emprunts , la masse qu'elles formoient , & l'emporter impunément , il se contenta , pour son voyage & son séjour à Rome , de quatre cents pistoles , & pour quatre mille livres de pierreries , qu'il se proposoit d'employer utilement , quand l'occasion se présenteroit de faire sa fortune. Cette conduite , on ne peut trop le demander , ressemble-t-elle à celle d'un frippon , qui veut voler ses créanciers ?

Mais suivons-le dans son voyage ; & voyons s'il a la démarche d'un coquin qui fuit les poursuites de ceux qu'il a volés. Il conserve toujours son habit ecclésiastique , ne cache point son nom , suit les grands chemins , loge dans les hôtelleries les plus connues.

Il ne rémoigne aucune de ces inquiétudes qui accompagnent toujours ceux qui fuient , après avoir fait un mauvais coup. Il ne précipite point sa course ; il la fait à son aise. Il s'arrête , en chemin , chez la comtesse *de la Rivière* sa cousine. Il y apprend que ses créanciers ont rendu , contre lui , une plainte , dans laquelle ils le qualifient de ban-

ne se reciproquement de la loi  
unes aux autres , qui le peigne  
naturel , & écartent toute idée d  
queroute frauduleuse.

Cette fatale cassette , où l'on  
trouver des preuves d'un com  
scandaleux avec des personnes du  
auroit-elle fourni des armes contr  
s'il n'eût pas eu l'esprit de retour ?  
roit-il pas brûlé toutes ces lettres  
voques , qui ont paru si suspectes

Il n'a donc formé ni la pens  
le dessein , ni le projet d'une ba  
route condamnable.

Il n'a point détourné d'effets ,  
point enflé la masse de ses dettes  
retirer , sous des noms empruntés  
partie des effets qui sont sous la  
de ses créanciers & le procurer



maines qu'il croyoit sûres & fidelles avoit été ouverte par ordre du juge, auquel elle avoit eu l'infidélité de la remettre !

Voyant alors que son honneur étoit entièrement perdu dans le monde, son esprit fut tellement troublé, qu'il fut quelques heures sans pouvoir faire usage de sa raison. Mais, au milieu de son désespoir, qui le rendoit capable des plus grands excès, il ne lui vint jamais à la pensée de jouer le rôle d'un banqueroutier frauduleux : il en fut toujours incapable. Quoiqu'il ne lui restât plus d'autre ressource, que de retourner à Quincy reprendre son argent & ses pierreries, comme n'auroit pas manqué de faire un homme de mauvaise foi ; quelque facilité qu'il eût à faire ce voyage ; quelque impérieuse que soit la loi de la nécessité, il ne put jamais s'y résoudre ; tant le nom de banqueroutier lui faisoit horreur.

D'après ce récit, la cour voit clairement, sans doute, que tout annonce la bonne foi de l'accusé ; l'avis de son voyage qu'il a donné à ses créanciers ; la confiance qu'il a dans leurs paroles ; la procuration qu'il laisse avec un état de ses dettes ; le refus des pierreries

un sacrilège.

Enfin l'abbé *de Mauroy* d'abandon à tous ses créanciers. Cet acte est signé par plusieurs personnes. Ceux qui poursuivent la procédure extraordinaire, sont, tout au plus, pour valoir, ciers de 24000 livres. Le motif est la pluralité, telle qu'elle est prescrite par l'ordonnance de 1629. Ainsi l'homologation de ce plan peut être refusée.

On oppose à l'abbé *de Moirans* qu'il ne peut se laver de l'imputation de banqueroutier frauduleux, puisqu'il avoit pruntoit pour fournir à des dépenses contraires à la sainteté de son état, qu'il sçavoit qu'il n'auroit pas de quoi payer, à l'échéance, les dettes qu'il contractoit.

Il gémit devant Dieu de ses di-

qu'on lui offre ; les paiements qu'il fait immédiatement avant que de partir ; la bonne foi de son départ , de son retour. Toutes ces circonstances forment autant de preuves qui se donnent réciproquement de la force les unes aux autres , qui le peignent au naturel , & écartent toute idée de banqueroute frauduleuse.

Cette fatale cassette , où l'on a cru trouver des preuves d'un commerce scandaleux avec des personnes du sexe , auroit-elle fourni des armes contre lui , s'il n'eût pas eu l'esprit de retour ? N'auroit-il pas brûlé toutes ces lettres équivoques , qui ont paru si suspectes ?

Il n'a donc formé ni la pensée , ni le dessein , ni le projet d'une banqueroute condamnable.

Il n'a point détourné d'effets , il n'a point enflé la masse de ses dettes , pour retirer , sous des noms empruntés , une partie des effets qui sont sous la main de ses créanciers , & se procurer un accommodement frauduleux , en supposant des dettes qui formassent plus des trois quarts de la masse , pour s'assurer des délibérations favorables. Tout annonce , en un mot , qu'il n'a pas eu intention de tromper. Il n'est donc pas

*de l'abbé de Mauroy.* 141  
coupable du crime odieux dont on l'accuse.

Suivons maintenant ce qu'il a fait ; depuis son retour à Paris. Il perd toute espérance d'appaiser ses créanciers. Il va se jeter dans un monastère , pour y faire pénitence , le reste de ses jours. De-là , il écrit à la comtesse *de la Rivière* , & à une sœur qu'il a religieuse aux filles de S. Thomas , afin que la première envoie à l'autre l'argent & les pierreries qu'il lui a remis , & que celle-ci les remette aux créanciers. Cela est prouvé au procès.

Il doit 102000 livres. Mais il a , à peu de chose près , des effets pour cette somme. Ils consistent en pierreries , en argent comptant , en capitaux de rente , en billets , en droits non-contestés sur des personnes solvables ; enfin en 14000 livres qu'il a donnés à la maison de S. Lazare. Il met , sans hésiter , ce dernier effet au nombre de ses dettes actives ; parce qu'il est persuadé que des personnes si pieuses & si éclairées , qui sont animées de l'esprit de l'évangile qu'ils prêchent , savent que l'église n'accepte point des présents faits aux dépens des créanciers de celui qui les offre. S'ils ont regardé ces présents comme un sacrifice ,

excommunié de les condamner sur des crimes où l'on ne trouve point le langage propre à la passion qu'on lui impute ; mais le langage qu'une amitié innocente adopte.

Pour supposer que de telles femmes se soient oubliées, il faut supposer en même tems, qu'elles n'avoient aucun obstacle à vaincre, pour se livrer au crime ; comme leurs propres sentimens, leur education, leur pudeur, leurs remords.

Il faudroit, pour que de telles femmes fussent capables de ces excès, qu'elles fussent aussi dans l'habitude de succomber à la première attaque, & de se laisser séduire par les premiers appâts de la volupté. Mais leur caractère universellement contraire les garantit de l'opinion que la colonie voudroit faire prendre d'elles.

Quoiqu'il ne soit pas tombé de tous les déréglemens qu'on lui impute ; quoique les femmes qu'on lui donne pour complices soient innocentes, il dissimulera point qu'il s'est égaré.

Il représentera à la cour que, l'effet des punitions n'ayant que l'exemple pour objet, les rigueurs de la pénitence du monastère de Septfonds, auxquelles s'est voué, & après lesquelles il soupire

L'abbé *de Mauroy* accepte cette confession avec un cœur contrit & humilié. Il reconnoît, devant Dieu & devant les hommes, qu'il a mérité plus d'humiliations qu'il n'en souffre. Il ne regarde point comme ses ennemis ceux qui l'ont réduit à cet état. Il ne reproche à ses créanciers, ni la précipitation de leur procédure, ni l'infidélité avec laquelle ils lui ont manqué de parole. Quoiqu'ils lui fassent une grande injustice en le dépeignant comme un banqueroutier frauduleux, il les regarde comme des instruments dont Dieu s'est servi pour lui faire perdre une fausse réputation, & le préparer à une vraie pénitence. Sous ce point de vue, il les regarde comme les instruments de son salut.

Mais il les supplie de lui rendre la justice de croire qu'il n'a jamais eu le dessein de les frustrer de leurs créances. La cour en sera persuadée par les preuves qu'il vient d'employer.

A l'égard de ses dérèglements, il se retranchera seulement à dire, moins pour faire son apologie, que pour défendre l'honneur des femmes de considération que l'indiscrétion de sa sœur a compromises, qu'il n'appartient qu'à la

calomnie de les condamner sur des lettres où l'on ne trouve point le langage propre à la passion qu'on lui impute. mais le langage qu'une amitié innocent adopte.

Pour supposer que de telles femme se soient oubliées, il faut supposer en même tems, qu'elles n'avoient aucun obstacle à vaincre, pour se livrer au crime; comme leurs propres sentimens, leur éducation, leur pudeur & leurs remords.

Il faudroit, pour que de telles personnes fussent capables de ces excès, qu'elles fussent aussi dans l'habitude de succomber à la première attaque, & aux premiers appâts de la volupté. Mais leur caractère universellement connu, les garantit de l'opinion que la calomnie voudroit faire prendre d'elles.

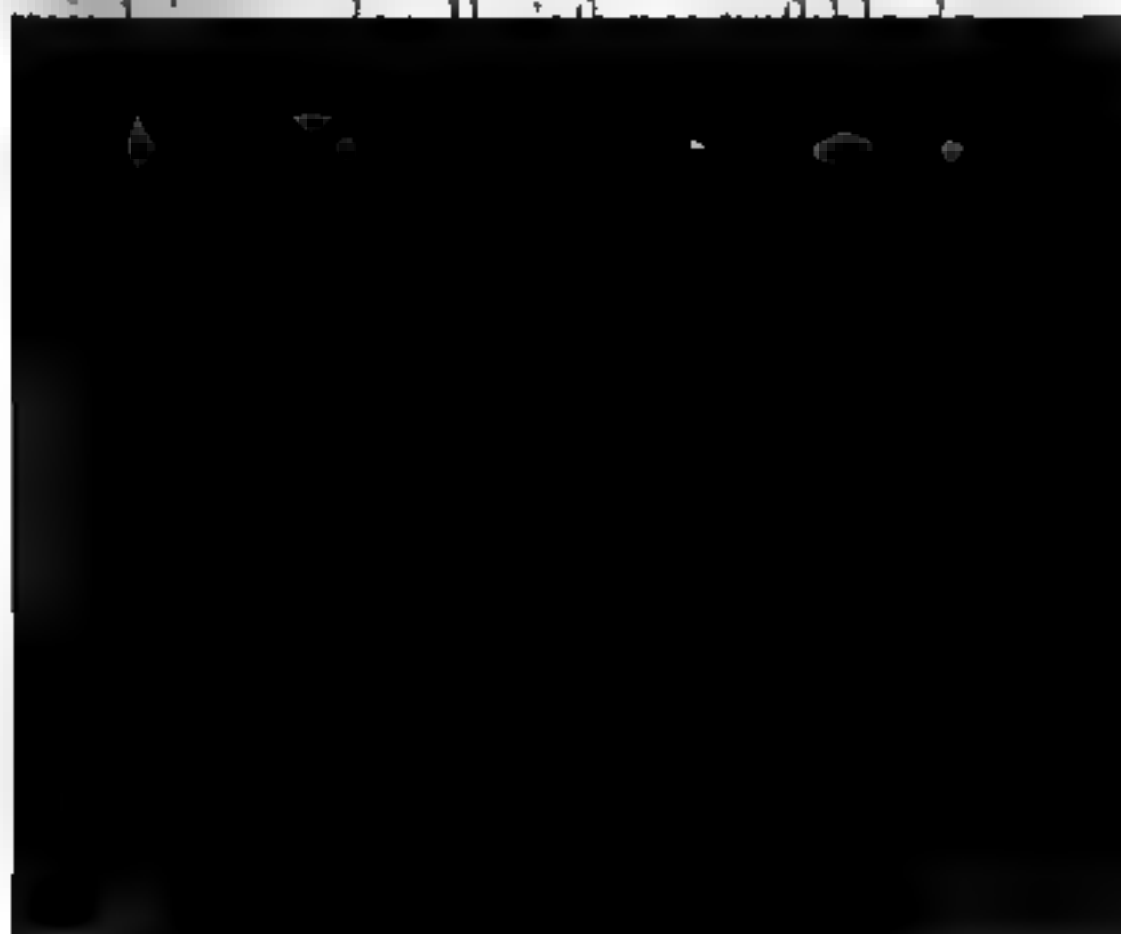
Quoiqu'il ne soit pas tombé dans tous les dérèglements qu'on lui impute, quoique les femmes qu'on lui donne pour complices soient innocentes, il ne dissimulera point qu'il s'est égaré.

Il représentera à la cour que, l'éclat des punitions n'ayant que l'exemple pour objet, les rigueurs de la pénitence du monastère de Septfonds, auxquelles il s'est voué, & après lesquelles il soupire

sont d'un bien plus grand exemple, que les peines canoniques qui ont été prononcées contre lui par la sentence de l'officialité. Les châtimens qui ne sont point volontaires ne sont pas connus si le cœur & l'esprit sont changés. Ils doivent être envisagés comme ceux que Dieu inflige aux réprouvés : au lieu que les peines volontaires sont celles que s'imposent ceux qui sont convertis à Dieu, & auxquels il fait miséricorde.

Ces réflexions étoient terminées par une prière adressée aux juges, pour obtenir qu'ils l'envoyassent à Septfonds achever son noviciat, & se lier, par des vœux irréfragables, aux austérités de cette maison.

On comprend facilement qu'il demandoit ce qu'aucun tribunal ne pou-





Tandis qu'il faisoit des emprunts de sommes immenses , comment pouvoit-il , n'ayant aucuns fonds , avoir l'espérance de pouvoir jamais les rendre ? Quel nom veut-il que l'on donne à un homme qui emprunte , qui dissipe sur le champ ce qu'il a emprunté , & qui n'a aucune ressource qui puisse présenter , même à son imagination , l'espérance de pouvoir restituer.

Il s'excuse sur les projets qu'il avoit formés de faire une fortune brillante dans l'état ecclésiastique. Mais des projets sont-ils donc une sûreté sur laquelle , on ne dit pas un homme délicat , mais un homme qui est simplement doué de la probité la plus ordinaire , puisse assés le paiement des emprunts qu'il fait ?

L'abbé de Mauroy compare sa conduite à celle d'un marchand qui prend des marchandises à crédit sur la foi du profit qu'il espère faire dans son commerce.

Mais il n'a pas compté , sans doute , que personne se prêtât à l'illusion de la comparaison.

L'espérance dont il se flattoit , étoit une espérance éloignée , & , à peu près pareille à celle d'un homme qui emprunteroit sur la confiance qu'il auroit

d'être en état de rendre par l'échéance du gros lot d'une loterie. Et cette comparaison est beaucoup plus juste que celle qui a été mise en usage par l'accusé, pour sa défense.

La nomination à un grand bénéfice, dépend du choix d'un seul homme, du souverain ; combien de causes peuvent déterminer ce choix sur un sujet, plutôt que sur mille autres qui y aspirent ? Et, pour employer la comparaison de la loterie, combien de chances un prétendant a-t-il contre lui ?

L'abbé de Mauroy avoit, sans doute, tous les talents extérieurs qui peuvent conduire aux premières dignités ecclésiastiques. Mais avoit-il exclusivement ces talents ? Et, parmi ses rivaux, n'y en avoit-il donc point qui pussent être, à juste titre, ses concurrents ? Combien d'autres, auxquels, toutes choses égales, la préférence étoit due à juste titre ? Combien d'autres qui, avec des talents moins éclatants, mais plus solides, méritoient d'être mis en place ? Combien d'autres motifs, sinon d'exclusion, du moins d'éloignement ne pourroit-on pas mettre sous les yeux de l'abbé de Mauroy, pour lui prouver qu'il ne pourroit ignorer que les espérances sur les-

quelles il fondoit le remboursement de ses créanciers , dépendoient du plus grand des hafards ?

Quelque langage qu'on ait prêté au Roi , un rien pouvoit faire changer d'idée à ce monarque , ou du moins en retarder l'exécution.

L'espérance du marchand , au contraire , qui prend à crédit dans l'espérance que son gain le mettra à portée de restituer , est fondée sur un usage ordinaire ; & cet usage est fondé lui-même en raison. Pour entrer dans l'idée de l'abbé de *Mauroy* , il faut supposer que ce marchand a des vues pures , comme l'accusé prétend qu'étoient les siennes. Ainsi il est certain que le marchand fera un bon usage de ce qu'il a emprunté : non-seulement il ne le dissipera pas ; mais il ne vendra pas à perte ; il trahiroit la confiance de celui qui lui a prêté ; mais il ne lâchera pas la main , sans voir un profit quelconque , pour son compte. Alors il est en état de faire honneur à la négociation : il restitue à son bienfaiteur le prix dont ils étoient convenus , & se voit , par les profits qui lui restent , en état de continuer son commerce avec honneur. S'il a le malheur de ne pas trouver de profit à faire ;

ou il vend à prix coûtant, ou il garde la marchandise. Dans l'un & l'autre cas, il est en état ou de rendre à l'échéance, le prix convenu, ou de restituer les marchandises en nature.

Mais, quand l'abbé *de Mauroy* a emprunté des sommes immenses, que lui restoit-il qui pût dédommager ses prêteurs, & leur procurer le recouvrement de leurs créances ? L'énormité de ses emprunts, l'usage auxquels il les destinoit, & qu'il en faisoit, rapprochés de l'état où étoit sa fortune, lui ferment la bouche, décèlent la perversité de ses intentions, & sa mauvaise foi, & le constituent banqueroutier frauduleux.

C'est pendant les trois ou quatre années qu'il a été curé des Invalides, qu'il a fait tous ces emprunts. A quel usage les a-t-il employés ? Ils lui ont servi à séduire des femmes honnêtes ; à entretenir des concubines, & à payer des filles de joie. Etoit-ce par cette voie qu'il espéroit parvenir au faite de la fortune ecclésiastique ? Il ne pouvoit ignorer que, sous le règne d'un prince aussi pieux que l'étoit Louis XIV, la conduite qu'il tenoit étoit un éloignement certain de toute place ecclésiastique. Il n'étoit donc rien moins qu'assuré de se

voir jamais en état d'acquitter les dettes qu'il contractoit : il étoit donc de mauvaise foi : sa banqueroute est donc frauduleuse.

Les dettes actives qu'il veut abandonner à ses créanciers , n'ont rien de réel : les unes ne sont pas solides ; les autres ne sont pas exigibles. Quant à ses dettes passives , il n'est pas de bonne foi dans les états qu'il en donne , & il tombe sans cesse en contradiction avec lui-même : on a un état écrit de sa main , dans lequel il reconnoît 18000 livres plus qu'il n'avoue aujourd'hui.

L'abbé de Mauroy fait sonner bien haut la modération qui lui a fait refuser l'offre du sieur le Vacher. Mais il sentoit bien que , s'il l'eût acceptée , il auroit mis le comble à la fraude , & auroit excité une indignation & des cris qu'il n'auroit jamais pu apaiser. Il espérait que ses lettres & ses promesses retiendroient ses créanciers ; que les chimères dont il les leurreroit les empêcheroient d'éclater , & que , pendant qu'il joueroit ces stratagèmes , il parviendrait à cette fortune chimérique dont il entretenoit son imagination. Mais une chimère peut-elle servir d'excuse ? Est-ce sur une chimère que l'on

doit fonder des restitutions aussi considérables que celles dont l'abbé de Mauroy se trouve chargé ?

C'est uniquement sur ce plan , qu'il laissa une procuration à la comtesse d'Usès sa sœur , avec un état de ses dettes. Cet air de bonne foi étoit un nouveau piège qu'il rendoit à la crédulité de ses créanciers. Car il est évident que son voyage ne fut entrepris que pour se soustraire à leurs poursuites , au cas qu'il échouât dans ses projets de fortune.

S'il revint à Paris , quand il sçut qu'ils avoient éclaté , c'est qu'il compta que sa présence , & l'art séducteur de ses discours & de ses promesses , les appaiseroient , & qu'il pourroit ensuite reprendre tranquillement la route de Rome.

Mais ce qui prouve sans réplique qu'il

« déclarons banqueroutiers fraudu  
« ceux qui auront diverti leurs ef  
Or y a-t-il un divertissement d  
plus marqué , que quand un dél  
les emporte avec lui en pays étra

N'a-t-il pas voulu les soustraire  
créanciers après même qu'il fut in  
de l'éclat qu'ils avoient fait ? Qu  
a pris le parti de revenir pour les  
per encore par ses belles paroles , le  
rapportés pour les leur restituer ? I  
a-t-il pas laissés en dépôt à Quincy  
de les reprendre quand il y pass  
pour aller à Rome ?

Mais , dit-on , il a ordonné qu'  
renvoyât à Paris , pour les reme  
ceux qui les lui avoient confiés.  
quel tems donna-t-il cet ordre ?  
le tems qu'il négocioit avec eux  
qu'il sçavoit bien qu'il ne pourroit  
fir dans sa négociation , qu'autant  
leur remettroit tout ce qu'il avoit  
possession. Encore ne relâcha-t-i  
tout.

En un mot , depuis plusieurs an  
tous les jours de la vie de l'ab  
*Mauroy* étoient marqués par les fr  
qu'il pratiquoit , & par les déba  
dont il se souilloit. Comment es  
ger un tel homme , sous une autre

„ déclarons banqueroutiers frauduleux ;  
“ ceux qui auront diverti leurs effets „  
Or y a-t-il un divertissement d'effets  
plus marqué , que quand un débiteur  
les emporte avec lui en pays étranger ?

N'a-t-il pas voulu les soustraire à ses  
créanciers après même qu'il fut instruit  
de l'éclat qu'ils avoient fait ? Quand il  
a pris le parti de revenir pour les trom-  
per encore par ses belles paroles , les a-t-il  
rapportés pour les leur restituer ? Ne les  
a-t-il pas laissés en dépôt à Quincy , afin  
de les reprendre quand il y passeroit ,  
pour aller à Rome ?

Mais , dit-on , il a ordonné qu'on les  
renvoyât à Paris , pour les remettre à  
ceux qui les lui avoient confiés. Dans  
quel tems donna-t-il cet ordre ? Dans  
le tems qu'il négocioit avec eux , &  
qu'il sçavoit bien qu'il ne pourroit réus-  
sir dans sa négociation , qu'autant qu'il  
leur remettroit tout ce qu'il avoit en sa  
possession. Encore ne relâcha-t-il pas  
tout.

En un mot , depuis plusieurs années ;  
tous les jours de la vie de l'abbé de  
*Mauroy* étoient marqués par les fraudes  
qu'il pratiquoit , & par les débauches  
dont il se fouilloit. Comment envisa-  
ger un tel homme , sous une autre idée ,



que sous celle d'un banqueroutier frauduleux, qui est d'autant plus coupable, que les sommes qu'il empruntoit étoient l'aliment de ses débauches ?

Quant à l'abandonnement dont il se prévaut, c'est un abandonnement forcé ; il ne contient même pas la quittance de ceux qui l'ont accepté.

Enfin l'affaire fut mise sur le bureau. Les conclusions des gens du roi tenoient à un bannissement perpétuel. Il y eut des voix à la mort : & cet avis étoit conforme aux loix. Un édit donné par HENRI LE GRAND en 1609, porte qu'il *sera extraordinairement procédé contre les banqueroutiers frauduleux ; & que la fraude étant prouvée, ils seront exemplairement punis de mort, comme voleurs & affronteurs publics.* L'ordonnance de 1673, tit. 11, art. 12, porte que *les banqueroutiers frauduleux seront poursuivis extraordinairement, & punis de mort.*

« L'arrêt rendu au rapport de M.  
» *Portail de Chatou*, le 27 octobre 1693,  
» mit la sentence du châtelet au néant,  
» & pour les cas résultant du procès, l'ab-  
» bé *de Mauroy* fut condamné à être me-  
» né & conduit aux galères, pour y être  
» détenu à servir le Roi comme forçât,

» quelque relâche dans une lecture  
» rituelle , ou dans une conférence  
» piété , il se délasse dans de nouveaux  
» travaux. Ses soins s'étendent à tous  
» besoins des frères , & il a la direction  
» de la cuisine , du réfectoire , du jardin  
» tiaire , de l'infirmerie , de la boulangerie  
» de la boulangerie , de la sommelier  
» Il a l'inspection sur tous les ouvriers  
» & sur tous les ouvriers , soit étrangers  
» soit domestiques. Il leur prescrit leur  
» tâche ; il leur distribue leurs occupations  
» tions ; il les y applique , chacun selon  
» leur génie , leur talent. Vous le voyez  
» sur-tout , exercer une sévère économie  
» sur toute la dépense de la maison  
» en ménager le revenu avec une  
» sagesse surprenante dans un homme

est infortuné ; & l'on obtint des lettres du Roi , qui commuèrent la peine prononcée contre lui , en une pénitence perpétuelle dans l'abbaye de Septfonds. Il s'y rendit , recommença son noviciat , prononça ses vœux ; & y a vécu fort long-tems dans l'exercice continuel des mortifications les plus austères. La vie qu'il y mena fut en un mot aussi édifiante , que celle qu'il avoit tenue dans le monde avoit été scandaleuse. Voici comme en parle l'auteur de la réformation de l'abbaye de Septfonds.

« Il seroit à souhaiter que le public  
» pût être témoin de la pénitence de  
» *Dom Alexis* , comme il l'a été de ses  
» désordres. Le souvenir du scandale ,  
» s'il en reste encore dans les esprits ,  
» s'évanouiroit bientôt à la vue de cet  
» illustre pénitent , en faveur duquel on  
» peut dire que la grace se trouve main-  
» tenant avec surabondance , où le péché  
» se trouvoit autrefois abondamment.

» Le père abbé l'a fait dépenfier , on  
» célérier du dedans. Cet emploi qui ,  
» avant lui , étoit partagé entre trois ou  
» quatre religieux , il le réunit en lui  
» seul , & par conséquent les peines &  
» les fatigues qui l'accompagnent. Aussi  
» l'ont-elles si fort changé , qu'elles

» l'ont rendu méconnoissable. Car enfin,  
» qu'on ne s'imagine pas que ces soins,  
» cette vigilance, cette application con-  
» tinuelle le dispensent des exercices  
» réguliers de la maison. Il prie, il jeûne,  
» il veille comme les autres religieux.  
» Mais, tandis que ceux-ci prennent  
» quelque relâche dans une lecture spi-  
» rituelle, ou dans une conférence de  
» piété, il se délasse dans de nouveaux  
» travaux. Ses soins s'étendent à tous les  
» besoins des frères, & il a la direction  
» de la cuisine, du réfectoire, du ves-  
» tiaire, de l'infirmerie, du jardinage,  
» de la boulangerie, de la sommellerie.  
» Il a l'inspection sur tous les ouvrages  
» & sur tous les ouvriers, soit étrangers,  
» soit domestiques. Il leur prescrit leur  
» tâche; il leur distribue leurs occupa-  
» tions; il les y applique, chacun selon  
» leur génie, leur talent. Vous le voyez  
» sur-tout, exercer une sévère économie  
» sur toute la dépense de la maison, &  
» en ménager le revenu avec une exac-  
» titude surprenante dans un homme  
» dont le penchant naturel l'avoit tou-  
» jours entraîné vers la profusion & la  
» prodigalité ».

Il parut, dans ce tems-là, un ouvrage  
intitulé le *Dégoût du monde*; on l'attribua

bua à l'abbé *de Mauroy*. Les circonstances & le nom de ce célèbre pénitent lui donnèrent une grande vogue. Mais, comme ce livre étoit au-dessous du médiocre, son succès fut éphémère; & l'on découvrit qu'il étoit de ce fameux *le Noble*, dont j'ai tant parlé à l'occasion de la *belle Epicière*.

J'ai promis de dire un mot du *délit commun*, & du *cas privilégié*.

Le *délit commun* est celui dont l'animadversion est confiée aux juges d'église, & qui ne mérite pas plus grande peine, que celles que les tribunaux ecclésiastiques peuvent infliger; en un mot, qui, suivant l'expression des auteurs, *mensuram non egreditur ecclesiastica vindicta*.

Le *cas privilégié*, au contraire, est un délit grave qui, outre les peines canoniques, mérite encore des peines afflictives, & telles que le juge d'église ne peut les prononcer.

Ainsi, il semble, d'après cette distinction, & la dénomination appliquée à chacun de ces deux délits, que c'est le droit commun qui rend tous les ecclésiastiques soumis à la juridiction des officiaux; & que c'est par un privilège que l'église a bien voulu concéder aux

laïques , qu'ils peuvent , pour des délits graves , faire le procès aux clers.

Il y a long-tems que nos auteurs se sont plaints de ces expressions , & ont soutenu que ce qui s'appelle *delit commun* devoit être nommé *cas privilégié* ; & *vice versâ* ; d'autant plus qu'il est constant que , suivant tous les principes du bon ordre , & même suivant la nature des choses , les sujets ne sont soumis , pour les actes extérieurs , & qui intéressent l'ordre public , qu'à la juridiction séculière , & que ce n'est que par privilège que le juge d'église exerce une juridiction contentieuse sur les sujets du roi.

Mais , comme l'abus n'est que dans les mots , que les mots ne touchent point , en ce cas , à l'essence des choses , attendu que tout le monde s'entend , ce n'est pas la peine d'entreprendre de rectifier ces expressions.

Voici la règle qu'il faut suivre , pour connoître la nature & l'espèce d'un cas privilégié. Tout crime sujet à l'animadversion du ministère public , pour raison de la vengeance publique , commis par un ecclésiastique , ne sçauroit passer pour délit commun , puisque les juges d'église ne sçauroient condamner à des pei-

vile , sans pécher , en même tems ; par rapport à son état ; & ne peut , par conséquent , encourir des peines capitales , sans encourir des peines canoniques. C'est pourquoi , on a établi que le juge d'église exerceroit ses droits sur le clerc coupable , en même tems que le juge séculier , de son côté , exerceroit les siens. Art. 39 de l'ordonnance de Moulins , du mois de février 1566. Art. 12 de l'ordonnance de Melun. Art. 38 de l'édit de 1695. Edit du mois de février 1678.

Quand un ecclésiastique s'est rendu coupable d'un simple délit commun , le juge d'église en connoît privativement , & instruit la procédure seul , suivant les formalités de l'ordonnance. Mais , quand il y a , en même tems , cas privilégié , dont les deux juges doivent connoître ; alors la procédure se fait par les deux juges conjointement.

Quand un lieutenant-criminel a commencé d'instruire le procès d'un ecclésiastique , si l'accusé , ou le promoteur demande le renvoi par devant l'official , pour raison du délit commun , le procureur du roi doit en donner incessamment avis à l'official , afin qu'il se transporte

aire, de son chef : & le tout est  
édigé par les deux ~~grands~~ *Don*  
on du 4 février 1717.

official, lorsque l'interdiction est  
ée, doit prononcer son jugement  
le juge royal : autrement le ser-  
pourroit être ~~adversaire~~ *ad-*  
& produire même des ~~effets~~  
iers. Il pourroit le faire ~~en~~  
annât au séminaire, ou à d'au-  
tres prières, un homme qui le  
laïc auroit fait perdre pour le  
délit.

and l'official a rendu sa sentence  
tive, l'accusé en même temps  
isons du juge séculier, qui auroit  
à procéder : & si, ~~après~~ *après*, il croit  
ordonner une continuation d'inter-  
diction, il le peut sans appeler l'offi-  
ciel, par sa sentence, à ~~plus~~ *plus* ~~en~~ *en* ~~à~~



l'histoire de la Pyramide,  
deux jugements pour le m



les récolements, &c. Le juge séculier peut cependant requérir que l'autre interpelle les accusés sur tels faits qu'il jugera nécessaires, pendant toute la procédure ; & si le juge d'église refuse de faire ces interpellations, l'autre les peut faire, de son chef : & le tout doit être rédigé par les deux greffiers. *Déclaration du 4 février 1711.*

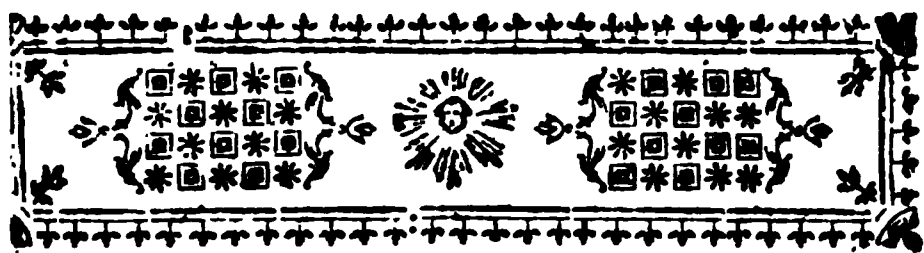
L'official, lorsque l'instruction est achevée, doit prononcer son jugement avant le juge royal : autrement sa sentence pourroit être absolument illusoire, & produire même des effets singuliers. Il pourroit se faire qu'il condannât au séminaire, ou à dire certaines prières, un homme que le juge laïc auroit fait pendre pour le même délit.

Quand l'official a rendu sa sentence définitive, l'accusé est transféré dans les prisons du juge séculier, qui achève seul sa procédure : & si, alors, il croit devoir ordonner une continuation d'information, il le peut sans appeller l'official qui, par sa sentence, a mis fin à son ministère.

Je ne m'étendrai pas davantage sur cette matière, sur laquelle on pour-

166 *Histoire de l'abbé de Mauroy*  
roit faire un ample traité, & qui  
seroit ici déplacé. J'ai seulement voulu  
donner à ceux de mes lecteurs qui  
ne sont pas au fait de ces matières,  
la raison pour laquelle l'abbé de *Mauroy*, & le prieur de Mizeray, dans  
l'affaire de la *Pivardière*, ont essayé  
deux jugemens pour le même cas.






# FILLE

QUI RÉCLAME UN ENFANT

CONTRE UNE FEMME.

 C'est à M. Gayot de Pitaval que je dois le fonds de mon ouvrage. Il est juste que je laisse subsister un monument de ses talents, & que mes lecteurs apprennent, par lui-même, le cas qu'il en faisoit. Je vas transcrire ici un mémoire de sa façon, & l'espèce de préface qu'il avoit fait imprimer, à la tête de ce mémoire, dans le cinquième tome de ses Causes célèbres. On y verra une partie de sa vie, ce qu'étoit son père, la justice qu'il se rendoit à lui-même, & son talent à faire des éloges en vers.

168 *Fille qui réclame un enfant*

*C'est M. Gayot qui va parler.*

**R**ACINE a demandé au public un peu d'indulgence pour la *Thébaïde*, qui est la première de ses pièces de théâtre. J'ai droit de demander la même grace pour ce *factum*, qui est le premier que j'aie fait au barreau. Mais je ne crois pas que *Racine* ait mis, par cette demande, un frein à la critique. Je ne me flatterai pas aussi de l'arrêter. Franchement, si je n'avois pas cru que ce mémoire pût soutenir les regards du public, je ne lui en aurois pas fait présent.

Il eut un succès prodigieux, non-seulement à Lyon, où il parut, mais à Paris, où il fut réimprimé. La singularité de la cause excita la curiosité : mais j'ose dire qu'elle auroit été éteinte, si je n'avois pas traité mon sujet avec quelque art.

Comme ce mémoire a donné lieu à mon entrée dans le barreau, j'ai cru que je devois faire part au public d'une histoire que j'en fis dans une lettre à un de mes amis. On y trouvera répandu un certain badinage, qui pourra bien préserver de l'ennui.

« Vous voulez que je vous dise la  
» cause

cause de mon entrée dans le barreau. Il faut vous satisfaire : mais il faut reprendre un peu plus haut le fil de ma narration. Las de ne gagner à la guerre que des lauriers stériles, je pris congé brusquement du Dieu Mars, & je résolus de faire connoissance avec un dieu fort doux & fort humain ; c'est le dieu de l'hymen, qui tend les bras à tout le monde. Je passai par le temple de l'amour, avant que de passer dans son temple : c'est une voie que l'on ne prend plus maintenant. *Clélie* fut le présent que le dieu d'hymen me fit ; *Clélie* que j'ai tant célébrée dans mes ouvrages (1) : *Clélie* qui avoit toutes les qualités pour faire, d'un époux, l'amant le plus fidele. Aussi l'époux, dans moi, a toujours obéi à l'amant, & n'en a jamais secoué l'aimable joug, Mais l'amour du monde le plus parfait ne fournit pas aux besoins de la vie. Que de besoins se multiplièrent, pour se joindre aux miens ! ceux de *Clélie*, & ceux des fruits de mon hymen. Mon patrimoine étoit

(1) Je parlerai des ouvrages de M. Gayot Pitaval, après avoir copié cette lettre,

» avoir l'art de tromper ; il faut  
» der le génie de l'arithmétique ;  
» sçavoir bien allier l'un avec l'autre  
» Toucher un astre du bout du doigt  
» cela seroit plus aisé pour moi  
» de faire cette alliance. Entrons  
» la finance : mais que les voies en  
» scabreuses ! D'ailleurs , sans parler  
» comment pouvoir voyager dans  
» pays ? Dès le premier gîte , on est  
» en exile ; & de plus , il faut avoir  
» cœur honnêtement dur ; je l'ai  
» tellement tendre. Erigeons-nous  
» avocat. La noblesse de cette profes-  
» sion sympathisera bien avec celle  
» de ma naissance. Comme auteur , poète  
» ou versificateur , si l'on veut , j'ai  
» provision d'amour-propre : les  
» chats , dit-on , ont bien la leur  
» bien , ce sera double provision

» droit coutumier , les ordonnances , le  
» grec ; voire même un tantinet d'hé-  
» breu , afin de connoître la loi divine.  
» C'est ce qu'il faut posséder par dessus  
» le marché. Il y a un certain grimoire ,  
» où il faut être grec ; c'est là forma-  
» lité : celui qui la sçait donneroit de  
» la tablature au diable. Cette forma-  
» lité est la broderie de la science de  
» l'avocat ; sans quoi elle n'a aucun re-  
» lief. Voilà la magie noire & blanche  
» qu'il faut sçavoir.

» Vous allez croire que d'abord je  
» fus découragé : vous vous trompez.  
» Voici comme je raisonnai. Pour faire  
» un sçavant , dis-je , il faut des yeux  
» & de la mémoire. Ma vue & ma mé-  
» moire sont faites exprès pour cela. Je  
» sçais bien qu'il faut encore une por-  
» tion délicate de jugement que l'on  
» appelle le discernement : mais , si la  
» mienne est petite , en tout cas , j'irai  
» à l'emprunt.

» Voici comme je préludai. Heureu-  
» sement dans le barreau de ma pro-  
» vince ( Lyon ) où j'entrai d'abord ,  
» sans aucun degré , on agitoit une  
» question singulière. Un enfant étoit  
» réclamé par deux mères. Les avocats  
» qui avoient écrit pour & contre ;



## *172 Fille qui réclame un enfant*

« ~~parvenant~~ ~~en~~ force latin, qui effaçoi  
« ~~le français~~ dans leurs ouvrages ; d  
« ~~mais~~ ~~cette~~ manière si susceptible d  
« ~~mais~~, ils s'y étoient refusés ; ou ce  
« ~~mais~~ s'étoient refusés à eux : je ne dé  
« ~~terminai~~ point lequel des deux. Je trou  
« ~~va~~, dans mon chemin, l'une des par  
« ~~ties~~ : c'étoit une femme mariée, qu  
« ~~disputoit~~ l'enfant à une fille. Comme  
« elle n'entendoit pas le latin, elle n  
« voyoit pas comment on prouvoit qu  
« l'enfant lui appartenoit : elle craignoi  
« que cette langue étrangère ne pût ja  
« mais la faire passer pour mère. Elle  
« me dit sa pensée ; elle me pria d  
« défendre sa maternité en bon fran  
« çois.

« Je travaillai pour elle ; mon ou  
« vrage lui plut : elle ne douta plus  
« alors de sa maternité. Cette opinion  
« fut contagieuse à tous les lecteurs : le  
« procureur du Roi se déclara pour elle.  
« Mon coup d'essai fut si heureux, qu  
« le public le demanda avec empresse  
« ment.

« Avocat forcé par la fortune, je res  
« semblai, en cela, au médecin malgr  
« lui. J'avois, comme lui, beaucoup d'i  
« gnorance : j'éprouvai son sort. On fu  
« endiablé à me croire habile homme.

Je n'en ai point des procès de voisins.  
 Voici qui commencent à devenir si-  
 nistres, me dis-je à moi-même : et l'on  
 a fait un grand théâtre : je n'en ai en-  
 core appris mon rôle, il faut pourtant  
 que je joue. Ce parterre, qui n'a  
 été applaudi par avance, est assez muet,  
 pour rire de ma culture : j'en ai déjà  
 enroulé les filles égarées.  
 Mais c'est dans les grands dangers que  
 le courage éclaire. Parmi le nombre  
 des questions qu'on m'adressoit, je me  
 attachais sur celles qui demandoient  
 plus d'éloquence, que de savoir ; et,  
 quoique la mienne ne soit pas si  
 blême, telle qu'elle est, elle plut au  
 public prévenu. C'est ainsi que je fis  
 face d'abord. Pendant ce temps-là,  
 j'étudiois le droit civil & le droit  
 français, comme un homme qui est

174 *Fille qui réclame un en*

» mentèrent la confiance qu'on a  
» moi. On croyoit que j'avois  
» les juges, & que, sans mon  
» beau, ils auroient donné du r  
» terre. Je ne sçavois pas trop s  
» comment j'avois pu leur fair  
» clair, pendant que je voyoi  
» trouble. Tout coup vaille; je v  
» en grande eau, & j'étois si c  
» que, quoique demi-sçavant,  
» croyois profond. Quand on v  
» pourtant un peu sonder ma p  
» deur, crainte qu'on ne trouvât  
» alte-là, disois-je à celui qui éto  
» curieux; je le remettois à une  
» fois. Je n'avois pourtant poi  
» core de degrés. L'épée que je  
» sembloit dire que j'étois prêt  
» fendre mon client par les a  
» ainsi que par la plume.

» Enfin il a fallu prendre des  
» Dès que je fus gradué, il ne fi  
» permis de douter de mon s  
» Que pouvoit opposer un incré  
» un parchemin authentique, sc  
» sceau de l'université, qui fais  
» que j'avois été métamorphos  
» d'un coup en habile homme?

» Ce que je sçais, c'est que n  
» mières croissent, & que, si j'e

« assez pour éblouir, j'espère en sçavoir  
« bientôt assez pour éclairer ».

M. *Gayot de Pitaval*, après avoir fait son propre éloge, passe à celui de son père, dont il raconte un fait qui mérite d'être recueilli. « Combien de  
« juges, dit-il, ou distraits, ou vain-  
« cus par le sommeil, jugent ensuite  
« avec précipitation ! Je ne suis pas un  
« auteur assez grave, pour faire des  
« leçons aux magistrats : je me con-  
« terai de leur proposer le sieur *Gayot*  
« de la *Rejusse* pour modèle. Ce juge  
« célèbre suivoit, dans ses jugements,  
« les règles les plus pures de l'équité.  
« Assis sur le tribunal, il étoit toujours  
« sur ses gardes pour ne pas se laisser  
« surprendre à la passion des parties.  
« Tyrannisé par le sommeil, il s'y livra,  
« dans une audience ; & ce fut l'unique  
« fois de sa vie qu'il accorda, au palais,  
« un pareil avantage à *Morphée*. Quand  
« il fut aux opinions, il n'oublia rien,  
« pour réparer cette faute. Le président  
« lui en dit le précis. Le sieur *Gayot*  
« donna ensuite sa voix. Les opinions  
« furent fort balancées. Celui qui gagna  
« eut l'avantage de deux voix. Le sieur  
« *Gayot*, après le jugement, soupçonna  
« qu'il pouvoit avoir mal jugé. Il se fit

Vous serez de grand vage une ma

Quelqu'éminentes que puissent être les vertus de M. Gayot peut-être n'érige à sa gloire d'autres monuments que cette épitaphe, il est fort à désirer qu'elle passe à la postérité.

Pour terminer ce qu'il y a à dire concernant M. Gayot de Pitaval, je ne puis plus revenir, il naquit à Lyon en 1673. Il prit d'abord le petit collet, mais il quitta, pour joindre deux frères qui avoient au service. Il quitta les armes pour se faire avocat en 1713, à l'âge de viron quarante ans, & mourut en 1753, après avoir éprouvé, dit-on, plus de quarante attaques d'apoplexie. Ses principaux ouvrages sont : *Relation des campagnes de 1711 & 1714. L'art de l'esprit en l'amusant*, 2 vol. in-12. C'est un recueil de prétendus bons mots.

meil ne lui avoit pas permis d'entendre? C'est la conduite que j'ai vu tenir plusieurs fois par des magistrats qui, comme lui, avoient succombé au besoin de dormir. Se faire instruire par un des opinants, dans un moment où chacun des juges a pris son parti, c'est être assuré de ne voir la cause que sous le point de vue qui a frappé celui que l'on consulte, & d'être, par conséquent, emporté par son avis, sans que l'on puisse se préserver de l'erreur, s'il y a donné. Une seule circonstance échappée, ou mal vue, peut préjudicier à la vérité, & faire triompher l'injustice. Il est donc indispensable que chaque opinant puisse discuter son avis, & combattre celui des autres par ses propres connoissances.

Au reste, voici l'épithaphe que l'enthousiasme de *M. Gayot de Pitaval*, pour la mémoire de son père, lui a inspirée.

Ci-gist le Roi des gens de bien.

Que de vertus dans sa course il assemble !  
Le sage séculier, & le sage chrétien.  
Par un accord divin étoient unis ensemble.  
Le ciel versa sur lui la plus pure équité.  
Il soutint l'innocence, & réprima le vice.

H v.

Ce ray

Retenir

Jug

Ci

Et si les

Vous les

Quelque  
les venant  
n'érige a  
quo cette  
qu'elle p

Pour  
cernant  
plus rev  
Il prie d  
quitta ,  
avoit au  
pour se  
viron qu  
après a  
quarante  
cipaux  
pagnes de  
l'esprit  
un recue  
bliothèque  
in-12. C  
ment qu

*contre une femme.* 179

le nom de *Damon*, & de sa femme, sous le nom de *Clélie*. Enfin les *Causés célèbres*, en 20 volumes in-12. Tous ces ouvrages ont été appréciés par les critiques, qui ne l'ont pas épargé. Il faut avouer que son goût & ses talents étoient médiocres. Mais ce qui a le plus contribué à le faire traiter sans ménagement, c'est qu'il se croyoit le plus ingénieux des écrivains, & ne s'en cachoit pas. Il s'étoit même érigé en juge sur le Parnasse, & critiquoit hardiment les écrivains les plus célèbres : & quelle critique ! On en a vu des traits dans l'affaire de *le Brun*, au sujet de *Barbier d'Aucour*.

Voici le mémoire dont il fait tant d'éloges, & qui l'introduisit au barreau. Le sujet en est intéressant. Il faut faire attention que la ville de Lyon est le lieu de la scène.

## QUESTION D'ÉTAT.

*Fille réclamée par deux mères.*

La Providence, qui permit que deux femmes se disputassent un même enfant, pour exercer la sagesse de *Solomon*, ayant mis celle des magistrats de

H vj



ions. Elle fut abandonnée de ce jeune homme. Pressée des douleurs de l'accouchement, elle alla dans la rue Muret, chez le sieur *Chambri*, où elle se soulagea du fardeau dont l'amour l'auroit chargée.

La sage-femme qui fut appelée, & qui l'aida, fut la *Dupré*. C'est une de ces confidentes des foiblesses du sexe, qui sont aussi corrompues, que les courtisanes qu'elles viennent délivrer du fruit de leur incontinence.

La *Décousu* ayant accouché, témoigna qu'elle ne vouloit pas qu'on exposât son enfant. Elle résolut, on ne peut en douter, de s'en servir comme d'un gage de l'amour, pour rappeler le sieur *Orienne*. La sage-femme, qui étoit fort intéressée, compta qu'elle pourroit exiger de la mère & du père prétendu,

182 *Fille qui réclame un en-*  
lée, pour accoucher *Jeanne P*  
femme de *Jean Chalant*, tisserand  
l'avoit déjà aidée dans un autre  
chement. Elle la délivra d'une fille  
fut baptisée, le jour suivant, son  
nom de *Gabrielle*, & sous la c  
d'enfant de *Jean Chalant*, &  
femme, dans l'église de saint Ge  
qui étoit leur paroisse.

Le jugement le plus favorable  
l'on puisse concevoir pour la *L*  
c'est qu'elle a exposé & abandonné  
fant de la blanchisseuse : car on  
de soupçonner qu'elle s'est noyée  
crime de lui avoir abrégé ses jours.

Cette matrone, voulant recueillir  
fruit de son crime, exigea, de la  
*cousu*, une pension de cinquante  
livres, pour le prix de la nourrice  
qu'elle supposa avoir procurée à  
fant. Quand la passion de l'intérêt  
dans ces âmes vénales & corrompues  
de quels excès n'est-elle pas capable.

La blanchisseuse, quelque tems  
voulut avoir son enfant, afin, sans  
te, de persuader à quelqu'un de ses  
amants qu'il en étoit le père, &  
faire jouer dans son cœur, au gré de  
intérêt, tous les ressorts d'une tendresse  
paternelle, réelle, ou imaginaire.

Elle pressa vivement la *Dupré*, la menaça de lui intenter un procès, si elle ne lui rendoit pas son enfant.

Cette matrone fut effrayée par l'idée du supplice que son crime méritoit ; crime énorme dans une sage-femme qui abuse de la confiance que l'on a dans son ministère. Elle crut pourtant se dérober à la punition de la justice, en supposant qu'elle avoit remis à la femme de *Chalant* l'enfant dont la *Décousu* étoit accouchée. Elle se flattoit de réussir dans cette supposition, parce qu'elle croyoit séduire par l'attrait de l'intérêt le père & la mère, qui ne sont pas dans une heureuse situation. L'indigence est une tentation qui a triomphé plus d'une fois de la tendresse paternelle.

Tout sembloit favoriser la supposition ; la proximité de l'accouchement de la fille & de la femme : il n'y avoit qu'un jour d'intervalle ; le même sexe des deux enfants, & quelques traits de ressemblance que la nature capricieuse a mis entre l'enfant & la fausse mère.

Les histoires les mieux circonstanciées ne coûtent rien à l'imposture. La *Dupré* supposa que la *Chalant* l'avoit sollicitée vivement à lui remettre un de ces en-

184 *Fille qui réclame un enfant* à qui l'amour ne sçait pas coter la vie qu'il leur a donnée. On ignore pas que le ministère des nées, dans une grande ville, les souvent remettre de ces dépôts-là de détruire la preuve de l'extraictaire de l'enfant, elle ajouta qu'concert avec la *Chalant*, elle feignit l'accoucher de l'enfant qu'elle lui fit délivrer; & que le lendemain assista au baptême. Elle s'aveugla ment, qu'elle ne vit pas qu'elle se soit d'un crime énorme; & qu'un toire aussi extraordinaire que celle ne pouvoit pas se soutenir; parce si la vérité se cachoit, pendant quelques tems, elle se feroit bientôt jour, & dissiperait tous les nuages qu'on lui enverrait.

La blanchisseuse, guidée par la femme, vint chez la *Chalant* lui demander cette fille, qu'elle prétend être la sienne. Comme cette demande servit qu'à irriter la colère d'une irritable mère, la *Décousu* s'avisa de mener, le 11 août 1709, sa plainte en justice, & de demander que l'enfant fût séquestré. Elle étoit sollicitée par son intérêt. Elle apprit alors la mort du sieur *Orienne*, qui avoit légué

pension alimentaire à l'enfant dont il croyoit être le père.

Comment décider ces questions obscures de paternité, que la coquetterie des femmes fait haïr si souvent ? Dans combien de mariages ces contestations auroient été portées au tribunal de la justice, si les loix judiciaires n'avoient pris le meilleur parti, en tranchant tout d'un coup le nœud gordien, au lieu de s'amuser à le dénouer ? *Pater est quem nuptia demonstrant. L. 5, ff. de in jus voc.*

Sur la plainte de la *Décousu*, la sage-femme fut décrétée d'ajournement personnel, & la petite fille fut mise en dépôt entre les mains de la concierge des prisons.

La sage-femme s'étant munie de toute la hardiesse dont elle avoit besoin, pour dérober son crime à la pénétration de M. le premier-président, répondit devant ce magistrat, & soutint l'histoire qu'elle avoit faite à la blanchisseuse. Soupçonnée d'un crime énorme, elle crut qu'il falloit s'accuser d'un moindre crime, pour donner le change. Mais, malgré ses artifices, on peut dire de ses réponses personnelles, que c'est un tissu de mensonges & de suppositions, si mal

186 *Fille qui réclame un enfant*  
ourdi, que la vérité perce de tout côté  
Le mensonge imite la vérité, comme  
le singe imite l'homme : il confond  
toujours sa laideur, qui ne permet plus  
qu'on se méprenne.

Sur les remontrances de la *Décousu*  
on lui permit, le 19 août 1709, d'in  
former des faits contenus dans sa plai  
te. Elle fit procéder à son information.  
La sage-femme, qui agissoit d'intell  
gence avec elle, avoit suborné *François*  
*Bonnet*, pauvre ouvrier en soie, le cin  
quième témoin, qui lui devoit mille  
livres. La corruption de ce témoin est  
prouvée au procès. Elle lui donna sa  
déposition par écrit, qu'il apprit par  
cœur. Il exécuta, en tremblant devant  
le juge, ce jeu de mémoire. Malgré  
cette précaution, ce témoin suborné  
n'est pas d'accord avec la sage-femme.  
On n'en doit pas être surpris, puisque  
la sage-femme n'est pas d'accord avec  
elle-même. On doit admirer la Provi  
dence qui, pour soulager la pénétration  
des juges, permet, lorsque la vérité  
semble leur échapper, que le men  
songe & l'imposture se trahissent eux  
mêmes.

Comme la corruption de *François*  
*Bonnet* n'avoit pas encore éclaté,

blanchisseuse triomphant sur cette déposition, demanda que la petite fille lui fût remise, & que la *Chalant* & la *Servant* sa mère fussent décrétées d'ajournement personnel. Elle obtint cette dernière demande le 28 août 1709. A l'égard de la première, on lui remit, par provision, l'enfant, à la charge de le représenter quand la cour l'ordonneroit.

La *Servant* & la *Chalant* furent interrogées. La vérité qui parla par leur bouche s'expliqua avec cette naïveté qui l'accompagne. *Chalant* & sa femme avoient articulé, dans des remontrances du 12 août 1709, qu'elle avoit été enceinte au mois d'avril 1707, & qu'elle étoit accouchée le 14 novembre de la même année.

La *Servant* & la *Chalant* soutinrent ces vérités dans leurs réponses personnelles. Elles détaillèrent diverses histoires pleines de faits précis & concluants. Elles parlèrent toujours un langage si soutenu & si uniforme, que, malgré les préjugés contraires de l'information, les juges se déterminèrent à civiliser la procédure.

*Chalant* & sa femme soutinrent que la formalité de leur partie étoit nulle;

**188** *Fille qui réclame un en*  
qu'on n'avoit point d'autre voi  
l'inscription de faux pour se po  
contre l'extract baptistaire de l'en  
fant. Que, suivant la disposi  
droit & des ordonnances, il n'é  
permis de combattre l'état d'un  
par témoins; dans le cas d'un ti  
lemnel qui l'établissoit; titre presc  
l'ordonnance. Qu'une fille qui dis  
à une femme mariée un enfant  
diqué par le mari; ne méritoit p  
tre écoutée. Cependant ils vou  
bien, en faveur de la vérité, s'affr  
des règles, en demandant subst  
ment d'être reçus à la preuve de  
qu'ils avoient articulés.

L'affaire fut portée à l'audien  
publie y accourut, pour être rémo  
ce spectacle extraordinaire. Un  
qui disputé la fécondité à une fei  
deux mères qui réclament un mêm  
fant : l'une la demande comme l  
légitime : l'autre, comme sa bâ  
Est-elle le fruit d'un amour perm  
d'un amour défendu? Cette fille,  
oublié son honneur par foiblesse,  
elle l'oublier à présent par raison?  
ment les yeux les plus clairvoyant  
vent-ils percer de pareils mystère  
cour marcha avec beaucoup de ci





190 *Fille qui réclame un en*  
de l'honneur qui lui restoit e  
Moins habile que beaucoup de c  
rès , qui , malgré leurs intrigues ,  
secret de substituer toujours un  
tôme de l'honneur à l'honneur ré  
les a abandonnées, la *Déconfu* t  
nagea si mal , qu'elle ne tiroit pl  
cun revenu de ses appas. Elle ne  
voit pas d'ailleurs être payée de l  
sion alimentaire qui lui avoit été  
par le sieur *Orienne* , parce que l'  
qui étoit le motif de ce legs , n  
sistoit plus. On eût dit qu'elle éto  
pour avoir toutes les disgraces :  
mour. La jalousie dans le cœur d  
ses amants se convertit en fureur.  
des reproches violents , elle vit t  
sur elle un orage de coups. Elle le  
dit si vivement , que l'amant , qu  
veut pas nommer , mourut de se  
sures. L'héroïne malade se fit po  
l'hôtel-dieu. Elle confia au sieur  
*din* , tapissier , la fille qui fait le  
du procès.

Le père & la mère , que leur  
dresse rendoit continuellement :  
tifs , craignant que leur enfant n  
fût enlevé , demandèrent que l'  
défenses au dépositaire de se de  
du dépôt. Ils obtinrent leur dem

Comme la fausse mère négligeoit de payer la pension de l'enfant, le père & la mère demandèrent qu'on la leur remît à leur caution juratoire. Ils eurent des conclusions favorables de M. le procureur-général. On confia pourtant l'enfant aux religieuses Ursulines de Saint-Just.

Le 13 juillet 1713, on arrêta la sage-femme; elle subit un second interrogatoire. Quoiqu'elle ait eu près de quatre années à préparer ses réponses, elle n'a pu donner au mensonge les couleurs de la vérité. Elle se coupe de nouveau, & se contredit souvent elle-même. On peut comparer le tableau que trace la vérité à celui d'un peintre du premier ordre, que les plus habiles copistes ne peuvent jamais bien imiter. L'air naturel de l'original ne peut jamais être transporté sur la copie.

Le 14 juillet 1713, le père & la mère firent procéder à leur enquête, composée de douze témoins. Cette enquête n'est pas une simple preuve, mais une vraie démonstration des faits qu'ils avoient articulés. La fausse mère fit aussi la contre-enquête : mais elle semble n'avoir travaillé qu'à détruire son infor-

**192. Fille qui réclame un en  
fance, & à fournir de nouvelles  
à ses parties,**

Les religieuses Ursulines, agis  
concert avec la fausse mère, don  
les mains à l'enlèvement qu'elle  
l'enfant. Le père & la mère fur  
cablés de ce nouveau malheur,  
leur tendresse ne s'attendoit pas  
donnèrent leur plainte. Le juge se  
porta au couvent des religieuses,  
cédant à une information, il interrogea  
la supérieure & plusieurs religieuses  
qui convinrent de cet enlèvement.

Dans cet état, le procès a été ap  
en droit. Il s'agit de décider à la  
des deux, à la femme, ou à la  
on doit adjuger l'enfant qu'elle  
ment.

*En supposant que l'on puisse décider  
quelle des deux est la véritable  
on doit adjuger l'enfant à la  
plutôt qu'à la fille.*

Cette proposition est fondée sur  
maxime : Que dans le doute,  
assurer l'état de l'enfant, & l'on  
déclarer légitime,

Le jurisconsulte *Pomponius*, lib. 7, *ad Sabinum*, l. 20, *de regul. jur.* décide que, dans une cause où il s'agit de la liberté, si les juges sont partagés dans leurs opinions, le président doit faire tomber la balance du côté qui favorise la liberté. *Quoties dubia interpretatio libertatis, secundum libertatem respondendum erit.* Le jurisconsulte *Martian* ajoute à cela que la cause de la liberté mérite les mêmes égards, que toutes celles auxquelles le public prend quelque intérêt. *Causa libertatis non privata, sed publica est.* L. 53, ff. *de fidecommissariis libertatibus*. L'application de cette loi à l'espèce présente est d'autant plus juste, que la cause de la légitimité est plus favorable, que celle de la liberté.

La condition de l'esclavage, quelque odieuse qu'elle fût, pouvoit se changer par l'affranchissement: mais le vice d'une naissance illégitime ne peut jamais être effacé. Si la bâtardise étoit odieuse parmi les Romains, quoiqu'ils consacrasent l'impureté, en adorant des dieux souillés de ce crime; avec quelle horreur ne devons-nous pas envisager cette tache d'une naissance impure, nous qui faisons profession d'adorer le dieu de la pureté, & qui sommes obligés de re-

tracer cette vertu dans nos acti

Qu'est-ce qu'un bâtard ? C'est un homme qui porte sur son front le caractère de l'incontinence de ceux qui lui ont donné le jour ; qui crie ce caractère originel à tous ceux qui le considèrent ; qui lit dans tous les yeux le mépris qu'on a pour lui. C'est un homme qui a contracté une souillure honteuse qu'il ne peut jamais se laver. L'autorité du prince, en lui assurant un état, ne peut toujours sublister la tache de sa naissance. Un bâtard n'a point de famille ; il n'a nulle parenté. *Vulgò quæsitæ filios agnatos habere manifestum est. institut. de success. cog.* Il n'hérite ni de son père même de sa mère. Les bâtards ne sont point compris sous le nom d'enfants ; leurs pères & leurs mères ne sont point au nombre de ceux qui leur peuvent succéder ; & le Roi hérite d'un bâtard comme occupant un bien qui ne peut passer à aucun successeur. Si le bâtard a un mérite personnel qui le pourroit

196 *Fille qui réclame un enfant*  
crime dans le coupable. Dans le cas  
non-seulement il doit tenir son  
en suspens, mais il doit renvoyer le  
minel.

Si l'on observe cette règle, à l'égard  
d'un crime volontaire, on la doit  
vire, à plus forte raison, à l'égard  
vice qui n'a point sa source dans la  
lonté de celui qui en est taché.

La bâtardise est un vice de  
nature. On ne doit donc pas en  
un enfant d'opprobre, en le déclarant  
illégitime, dans le doute que l'on a  
de son état.

Il faut observer qu'en donnant  
*Décousu* cet enfant, on la charge  
d'un autre péché originel, parce  
cette fausse mère a eu de proches  
rents, qui ont subi des jugements  
fames. On tire, là-dessus, promptement  
le rideau, pour ne pas a  
davantage les yeux sur la turpitude  
cette famille.

L'on voit donc que ce n'est pas  
seulement la cause de la véritable  
que l'on plaide ici; mais la cause  
l'enfant. C'est un avantage que  
sur l'avocat de la *Décousu*. C'est l'enfant  
qui implore la justice, qui lui demande  
de ne la pas flétrir indignement,

déclarant bâtarde, de ne pas lui imprimer plusieurs caractères d'ignominie qui la rendroient l'objet du mépris de tout le monde, & la réduiroient dans un état qui lui feroit préférer la mort à la vie, dès que la raison l'auroit rendue sensible aux impressions de l'honneur.

On ne doit pas douter que, si la raison l'éclairoit, elle ne se tint aux pieds de ses juges, pour les conjurer de lui assurer un état, & de ne lui pas ravir un titre que la nature lui a donné : ou si elle le lui a refusé, de la faire profiter de sa bonne fortune qui a caché le préjudice qu'elle lui a fait. Elle chercheroit des ressources dans l'humanité qui est au fond du cœur des juges. Elle leur représenteroit qu'ils sont hommes avant que d'être juges ; & que, dans cette occasion, la compassion & l'humanité se concilient avec l'équité.

Mais si, dans le doute, on doit adjuger l'enfant à *Chalant* & à sa femme, la justice hésitera-t-elle de l'accorder à ce père & à cette mère, qui établissent leur qualité, non-seulement par toutes les présomptions qu'on appelle *juris & de jure*, mais par de véritables démonstrations ?



## 200 *Fille qui réclame un enfant*

La *Décousu* n'a point combattu ses présomptions, qui subsistent dans toute leur force. Elle s'est avisée d'attribuer à la *Chalant* quelques motifs qui pouvoient la faire agir. Tantôt elle dit que cette femme a voulu avoir cet enfant, afin de persuader à son mari qu'il en étoit le père, & que cette opinion lui inspireroit plus d'égards pour elle. Tantôt elle dit que la *Chalant* a voulu donner la même idée à un homme de confiance, avec qui elle avoit des habitudes intimes, & qu'elle vouloit, par ce moyen, le mettre sous contribution.

La *Chalant* proteste de se punir elle-même en réparation d'honneur contre la *Décousu*. Toutes ces calomnies n'ont aucune apparence.

Premièrement, tous ces différents motifs ne peuvent pas s'accorder ensemble, quand la *Chalant* a eu de pareilles idées, se seroit-elle appropriée l'enfant d'autrui ? Une femme de vingt-deux ans, qui avoit eu plusieurs enfants, pouvoit-elle perdre l'espérance d'en avoir ? N'a-t-elle pas été grosse puis ? Et le jour de *S. Denis-le-Bon*, elle se trouva au milieu de la foule dans cet état, sur le pont du Rhône pendant cette heure fatale, où l'on

du travail, aillent réclamer l'enfant d'autrui, pour l'élever & le nourrir. Croirait-on qu'un faux père & une fausse mère aient nourri un enfant dans cette année où le ciel étoit d'airain, & la terre de fer, pour user des expressions du texte sacré; où la nature sembloit avoir conjuré la perte des hommes; où la terre, oubliant qu'elle étoit notre mère, sembloit être devenue une cruelle marâtre qui nous refusoit les aliments? Auroit-on vu, dans ce tems où la faim régnoit, un homme & une femme s'ôter le pain de la bouche, pour le donner à l'enfant d'autrui? C'est dans cette année fatale, qui vaut elle seule un siècle de fer, que *Chalant* & sa femme ont nourri la fille qui fait le sujet du procès. Combien de pères, dans ce tems-là, ont été durs envers leurs enfants! & *Chalant* & sa femme auroient eu des entrailles de père & mère pour l'enfant d'autrui! Pour pouvoir persuader cela, il faut commencer par étouffer les lumières communes que Dieu a départies à tous les hommes.

L'on doit conclure que la fille que *Chalant* & sa femme ont nourrie dans ce tems de famine, étoit leur véritable enfant.

## 202 *Fille qui réclame un en*

L'histoire que la *Décousu* fait d'un homme de considération dont elle suppose que la *Chalant* vouloit exiger secours, est détruite solidement ; est prouvé au procès que cette femme avoit à peine de quoi nourrir son enfant. L'auroit-elle gardé, en sachant que cet homme de considération ne fournissoit pas même à la subsistance de cet enfant, si elle eût eu les lumières qu'on lui prête si malignement ?

On auroit pu se dispenser de détruire des allégations qui, étant dénuées de preuves, tombent d'elles-mêmes. Mais on a cru que, dans une affaire de cette importance, on devoit effacer qu'au moindre vestige d'imposture.

Les présomptions que le père & la mère viennent d'employer, assurent leur qualité dans tous les esprits. Il n'est qu'est-il besoin de faire valoir des

ent plus de deux cents personnes tant étonnées, qu'écrasées & précipitées dans le sang. Il y en eut autant de blessées, dont plusieurs moururent peu de tems après ; d'autres restèrent estropiées. Le lendemain *Belair* fut arrêté : ses camarades prirent la fuite. Il fut jugé préféablement, & condamné à être rompu vif ; ce qui fut exécuté. Cette fatale journée fait époque dans l'histoire de la ville de Lyon.



## 204 *Fille qui réclame un enf*

Or il est certain que la *Chalan* accouchée le 14 novembre 1707 ; à-dire , le lendemain. Cette vérité prouvée par l'extrait baptismal , qu'il soit que l'enfant a été baptisé le 14 novembre 1707 , & né le jour d'avant. On ne s'avisera pas de dire l'enfant ayant été remis le 13 novembre à la *Chalan* , elle l'a gardé , ce là , & le lendemain , sans le faire raser.

Premièrement , on n'a point ce langage dans tout le cours du procès qui dure depuis près de sept ans. . on ne peut plus faire cette allégation.

Secondement , bien loin de pouvoir avancer ce fait-là , on a dit précisément le contraire. La sage-femme a déclaré que , le jour que la blanchisseuse a acheté , son enfant fut remis à la *Chalan* , que , ce jour-là même , sur les cinq heures du soir , elle feignit d'accoucher cette femme , & que le lendemain assista au baptême.

C'est sur ce fondement que la *cousu* , dans sa plainte , dit que l'enfant a été baptisé le 14 novembre. La *pré* , dans ses premières réponses personnelles , donne la même date au baptême.

somptions, lorsqu'on a de véritables démonstrations?

*Preuves qui démontrent que Jean Chaland & Jeanne Pesche sont le véritable père & la véritable mère.*

Cette vérité est mise dans tout son jour, par les différentes époques de la naissance de l'enfant de la *Décousu*, & de la naissance de celui de la *Chaland*.

L'enfant de la *Décousu* est né le 13 novembre 1707. Cela est prouvé par le billet de la sage-femme, où elle s'engage de représenter à cette fille son enfant. Ce billet, fait le jour de l'accouchement, est du 13 novembre 1707. Le second témoin de l'information, *Perrette Ovaye*, femme du sieur *Chambry*, chez laquelle la *Décousu* accoucha, dépose précisément que ce jour-là fut le jour de la naissance de l'enfant de cette fille. La sage-femme, dans ses réponses personnelles du 17 août 1709, & du 13 juillet 1713, est convenue de cette date; & la *Décousu*, dans sa plainte, comme dans son avertissement en droit, assure encore cette époque. C'est donc un fait constant au procès.

**206 Fille qui réclame un enfant**  
que l'enfant qui a été baptisé le 1<sup>er</sup> est  
celui-là même qui est l'objet de la  
testation.

Voici encore une circonstance  
vaincante, qui prouve qu'il y a deux  
enfants différents ; l'un de la *Dece*  
& l'autre de la *Chalant*.

*Charles Meunier*, premier témoin  
l'information, dépose précisément  
la sage-femme coupa le cordon (

(1) Cordon, en terme d'anatomie,  
de l'ombilic, ou nombril de l'enfant,  
qu'il est encore dans la matrice. Ce c  
est de la longueur d'une aune, ou en  
Il va, du *lit de l'enfant* jusqu'à son v  
& renferme quatre vaisseaux, qui son  
veine, deux artères, & l'ouraque, q  
une espèce de canal. Ce cordon sert  
tifier ces vaisseaux, & à empêcher qu  
fant ne les rompe par les mouvement  
fait. Il fait encore que l'enfant & son li  
sent sortir l'un après l'autre. Aussi-t  
l'enfant est né, on fait une ligature à c  
don, à deux travers de doigt proche l  
tre de l'enfant, & on le coupe au-de  
la ligature. Ensuite la nature forme,  
qui reste, ce que nous appellons le no  
zel qu'il est dans l'homme parfait. Un p  
qui avoit représenté *Adam & Eve*,  
leur péché, leur avoit donné un no  
Le nombril étant un nœud formé de l  
nion des vaisseaux ombilicaux qui ser  
nourrir le fœtus dans le ventre de la

D'ailleurs *Anne Peyssonneau*, second témoin, *Nicole*, quatrième témoin, la *Delvau*, huitième témoin de l'enquête de la *Chalant*, déposent unanimement que, le lendemain que cette femme accoucha, l'enfant fut baptisé. Quand on supposeroit, aux dépens de la vérité, que cet accouchement auroit été feint, il est toujours certain, suivant la *Dupré*, & trois témoins, que l'enfant a été baptisé le lendemain de cet accouchement. Or la *Dupré* ayant affirmé que le 13 novembre fut le jour du feint accouchement, il s'ensuivroit, selon elle, que l'enfant auroit été baptisé le 14. Cependant il a été baptisé le 15, comme on le voit par l'extrait baptistaire. Comment la *Décousu* se tirera-t-elle de cette contrariété ? Voilà un abyme où l'imposture se précipite sans ressource.

On voit donc, avec des rayons aussi clairs, que ceux du soleil dans son midi, que la *Décousu* étant accouchée le 13 novembre 1707, la *Chalant* a accouché le lendemain.

Or c'est une vérité certaine que, si la *Chalant* est accouchée ce jour-là, l'enfant qui fait le sujet du procès lui appartient ; parce que l'enfant dont elle a accouché le 14 a été baptisé le 15, &



108 *Fille qui réclame un enf*  
cordon. *Anne Peyssonneau*, secon  
moin, dit qu'elle apporta, pou  
usage, un fuseau garni de fil.

Il s'ensuit clairement que le co  
de l'enfant de la *Décousu* ayan  
coupé chez le sieur *Chambry*, l'e  
qu'on a vu chez la *Chalant* n'est p  
même, puisqu'il avoit un cordon.  
comment la vérité se fait jour de  
côté. Mais ne dissipe-t-elle pas to  
nuages dans l'enquête de la *Chal*

Les deux points essentiels so  
grossesse & l'accouchement de  
femme.

Premièrement, à l'égard de la  
fesse, écoutons les témoins. *Etien*  
*Perret*, premier témoin, dit que,  
l'année 1707, elle a vu la *Cha*  
dans la saison des vendanges, p  
accoucher.

*Anne Peyssonneau*, second tén  
dépose aussi que, dans ce tems-là  
a vu la *Chalant* enceinte; & que,  
femme étant fort incommodée, el  
tâta le ventre, qu'elle sentit fort t  
Elle ajoute qu'elle sentit l'enfar  
muer.

*Nicole Bouchard*, quatrième tén  
dépose qu'elle a vu la *Chalant*,  
ce tems-là, pressée des douleurs de  
couchement.

*Louise Safange*, sixième témoin, raconte que, dans l'année dont il s'agit, elle a vu la *Chalant* enceinte; qu'elle l'a gardée quinze jours; & que, pendant ce tems-là, elle a remarqué que cette femme avoit le ventre fort enflé, & qu'elle paroissoit prête à accoucher; & que même, au bout de quinze jours, la trouvant pressée des douleurs de l'accouchement, elle l'obligea de se retirer chez elle.

*Larue*, septième témoin, mari de la *Safange*, fait une déposition entièrement conforme à celle de sa femme.

La *Delvau*, huitième témoin, dépose aussi que, dans cette même année, un mois avant l'accouchement de la *Chalant*, elle coucha avec elle, & que, la trouvant indisposée, elle lui mit la main sur le ventre qui lui parut fort gros, & fort enflé. Elle ajoute qu'elle sentit remuer l'enfant.

*Leroi*, parrein de l'enfant, cinquième témoin de la contre-enquête de la *Déconfu*, dépose que la *Chalant* lui parut fort grosse, & qu'elle l'avoit prié d'être parrein plus de trois mois avant le baptême.

Voilà six témoins qui déposent de la grossesse de la *Chalant*. Il y a deux

210 *Fille qui réclame un enf*  
femmes qui disent avoir mis la  
sur son ventre , & avoir senti re  
l'enfant. Tous ces témoins raconte  
fait avec des circonstances si natu  
& si convaincantes , que l'esprit ne  
pas se refuser à cette vérité , qui f  
si évidemment.

La seconde vérité , qui est l'a  
chement de la *Chalant* , soutient l  
mière : elle est parfaitement éclair

*Anne Peyjonneau* , second tēr  
dit qu'elle étoit dans la chambre  
*Chalant* , lorsqu'elle accoucha , & q  
apporta un fuseau garni de fil , poi  
le cordon de l'enfant.

*Nicole Bouchard* , quatrième tēr  
raconte les accidents & les circonf  
du jour de l'accouchement : & sa  
sition s'accorde parfaitement av  
réponses personnelles de la *Ch*  
qui fait précisément le récit de ce  
mes circonstances.

Elle dépose que la *Chalant* , rev  
de la ville , se trouvant pressée de  
leurs de l'accouchement , se tint  
grosse chaîne qui étoit dans la rue  
dit que sa fille conduisit cette fi  
chez elle. Elle ajoute qu'elle entra  
la chambre après l'accouchement.  
ce même témoin qui a déposé , c

on l'a observé, qu'elle vit à l'enfant un cordon fort long.

La *Delvau*, huitième témoin, ne laisse pas le moindre soupçon sur cet accouchement. Elle dit que la *Servant* l'appella, pour secourir la *Chalant* qui étoit prête à accoucher; qu'elle alla à son secours, & que la *Dupré* arriva. Elle assure qu'après deux ou trois douleurs, elle vit accoucher la *Chalant*.

On voit la sincérité de ce témoin. Lorsqu'elle raconte que la *Dupré* lia le cordon, elle dit qu'elle ne lui vit point faire cette fonction. D'où l'on doit conclure qu'étant dans la chambre, si elle n'avoit pas vu accoucher la *Chalant*, elle auroit dit simplement que cette femme avoit accouché; mais qu'elle ne l'avoit pas vu accoucher. Elle cite trois personnes témoins de l'accouchement.

Toutes ces dépositions, qui se fortifient & se soutiennent, sont, sur cette matière, une des plus parfaites démonstrations que l'on puisse offrir aux regards des juges. L'esprit le plus indocile ne pourroit pas résister à des vérités si évidentes. Il faut ajouter que la *Chalant* a allaité l'enfant. Combien de témoins s'expliquent là-dessus!

- *Etiennette Perret*, premier témoin,

**Et 2** *Fille qui réclame un enfant*  
dit qu'elle a vu plusieurs fois la *Chalant*,  
dans l'année dont il s'agit, donner à  
tetter à une fille qu'elle tenoit entre ses  
bras.

*Anne Peyssonneau*, second témoin,  
dit aussi qu'elle l'a vu allaiter cet enfant,  
& que, dans une occasion, cette femme  
pressant son sein, en fit sortir du lait  
qui alla fort loin, & qu'elle dit alors :  
*voyez si je ne suis pas une bonne nour-*  
*rice*. Elle raconte que, dans ce tems-là,  
ayant une inflammation à un œil, où il  
étoit entré quelque ordure, la *Chalant*,  
se pressant un peu le sein, lui jettâ de  
son lait dans l'œil pour la soulager. Elle  
ajoute que cette femme lui réitéra ce  
remède, pendant trois ou quatre jours.

*Nicole Bouchard*, quatrième témoin,  
dépose aussi qu'elle a vu plusieurs fois  
la *Chalant* allaiter son enfant.

*Catherine Brun*, cinquième témoin,  
tient le même langage. Elle dépose en-  
core qu'étant accouchée, & n'ayant  
point de lait pour nourrir son enfant,  
la *Chalant* l'allaita trois ou quatre fois.

La *Safange*, sixième témoin, ra-  
conte de même, qu'elle a vu cette fem-  
me donner à tetter à son enfant.

*Larue*, mari de la *Safange*, fait une  
pareille déposition ; & , après avoir dit

qu'il vit à la *Chalant* le sein suffisamment rempli, ce témoin curieux embellit son récit, en disant qu'elle avoit la gorge jolie. Des yeux aussi attentifs que ceux de ce témoin, paroissent avoir bien observé la vérité.

La *Delyau*, huitième témoin, raconte qu'elle a vu la *Chalant* plus de cent fois donner à tetter à son enfant.

*Joseph Guillaume*, tailleur, onzième témoin, dépose que la *Chalant*, qui travailloit chez lui, dans l'année en question, interrompoit souvent son ouvrage, pour donner à tetter à son enfant.

*Fleurie Tartard*, douzième témoin, femme du témoin précédent, dit la même chose.

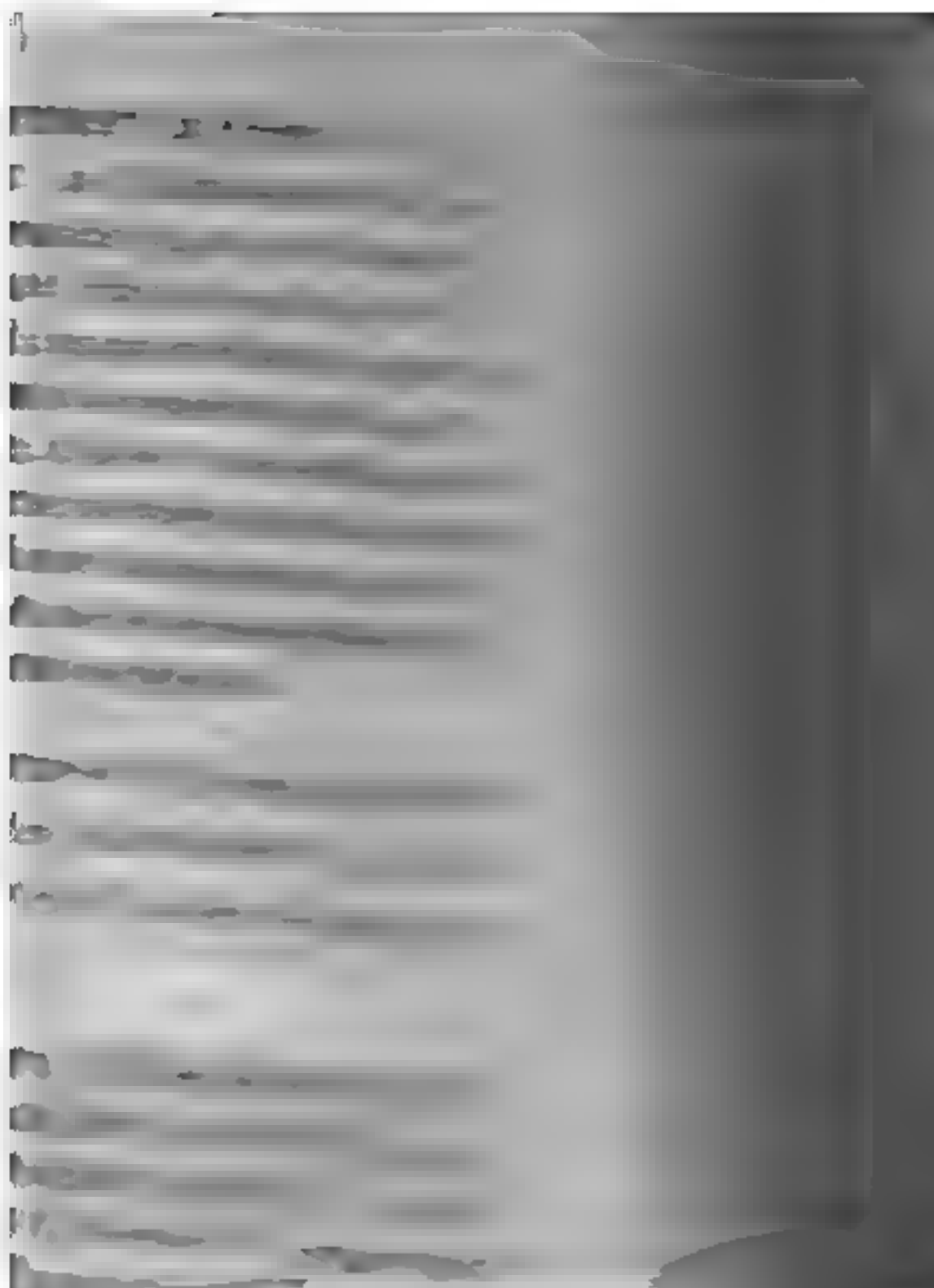
Il est donc certain que la *Chalant* a allaité l'enfant qui fait le sujet du procès. Cette vérité est environnée des rayons les plus vifs & les plus perçants. Si la source d'eau que Moïse fit sortir autrefois d'un rocher imposa silence à l'incrédulité des juifs; les deux sources de lait qui sortent des mammelles de la véritable mère, ne doivent-elles pas faire taire l'imposture ?

La *Chalant* a donc été grosse en 1707; elle a accouché le 14 novembre de cette

214 *Fille qui réclame un enfant*  
même année, d'une fille qui a été baptisée le lendemain : elle l'a allaitée plusieurs semaines : elle l'a ensuite mise en nourrice, parce qu'elle ne pouvoit pas, en lui donnant du lait, travailler pour se nourrir elle-même. Que l'enfant ait été mis en nourrice, cela est constant au procès.

Quel désordre ne causeroit-on pas dans les familles, si l'on écoutoit l'incrédulité, lorsqu'elle voudroit combattre des preuves aussi claires que celles que l'on vient d'apporter ? On donneroit lieu d'attaquer l'enfant dont l'état seroit le plus certain. Pourroit-il mettre en œuvre des preuves d'une autre nature, pour établir par témoins la grossesse & l'accouchement de sa mère ? Pourroit-il même se flatter d'être si heureux, que de trouver un aussi grand nombre de témoins irréprochables, qui déposassent en sa faveur aussi clairement & aussi précisément, que ceux de l'enquête de la *Chalant* ?

Il s'ensuit qu'en supposant que la *Décousu* ait établi, par son information & sa contre-enquête, l'histoire que la *Dupré* avoit imaginée, pour se dérober au supplice qu'elle méritoit, l'enquête de la *Chalant* prévaudroit





qui porte son reproche avec elle  
une femme soupçonnée d'un crime  
noir, qui veut dissiper ce soupçon  
s'accusant d'un crime moins en  
Elle avoit fait périr l'enfant qu'  
demandoit : toutes les présomptions  
s'élevoient contre elle. Comment  
force-t-elle de les combattre ? Elle  
cherche de substituer un autre crime.  
Osera-t-elle à violer la religion du  
serment, si elle espère, par son parjure,  
d'atténuer son crime, & de se dérober  
au supplice qu'elle mérite ? Ne s'oublie-  
t-elle pas elle-même jusqu'à exposer l'honneur  
de sa belle-fille ? Il y a une procédure  
qui fait foi de ce crime. Si elle n'a pas  
écouté la voix de son sang, on ne peut  
facilement qu'elle a été sourde à la voix  
du sang d'un étranger.

On ne peut donc faire aucun

(1) *Nullus idoneus testis in re sua intelligitur.*  
L. 10, ff. de testib. Omnibus in re propria  
testimoniū faciendi facultatem jura submo-  
vent. L. 10, C. de testib.

contre une femme. 217

déposition d'une femme souillée  
lit énorme, dans qui la crainte  
peine capitale conduit l'esprit,  
& la langue.

leurs c'est une accusée contre la  
on a procédé extraordinairement,  
point été récolée, ni confrontée.  
déposition, suivant toutes les  
ne mérite pas qu'on y fasse at-

, par surabondance de droit,  
examiner ce témoignage visible-  
al.

de présomptions le détruisent.  
-femme prétend avoir été solli-  
ar la *Chalant* à lui remettre un

Elle s'accuse d'avoir feint de  
cher de l'enfant de la *Décousu*,  
oir assisté au baptême, où la qua-  
on donne à cette petite fille ca-  
rime aux yeux les plus perçants.

## 218 *Fille qui réclame un enfant*

On ne croira jamais qu'une coupable ait commis un grand crime sans intérêt. Personne n'est méchant gratuitement. La vertu seule se pratique sans l'attrait de l'intérêt. Mais le crime, & un grand crime, & un crime qui mérite une peine capitale, ne peut être commis que par une personne entraînée par un intérêt très-pressant & très-considérable. Pour supposer que la *Duval* ait agi autrement, il lui faut donner un cœur d'une trempe différente de celui de tous les criminels. La présomption qui veut qu'un grand intérêt soit le mobile de ces grands forfaits, est d'autant plus convaincante, qu'elle est prise dans la nature même, & qu'elle est fondée sur la disposition du cœur de tous les coupables : disposition de cœur aussi invariable, on l'ose dire, que la place même du cœur.

Présumera-t-on encore que la *Duval* ait remis l'enfant à la *Chalant*, sans avoir exigé une sûreté ; elle qui étoit obligée, par son billet, de le représenter à la *Déconfu*.

Mais suivons cette sage-femme dans ses réponses : on démêlera sans peine l'imposture à travers les voiles qui la couvrent.

Elle dit, dans son premier interrogatoire, qu'elle fit entendre à la *Décousu* qu'elle alloit remettre son enfant à une femme de condition qui l'éleveroit par charité. Cette histoire ne s'accorde pas avec la déposition de *Pierre Meunier*, premier témoin de l'information, qui rapporte que la *Dupré* dit à la *Décousu*, pour calmer son inquiétude, qu'elle alloit remettre son enfant à une femme de qualité; qu'elle feindroit de l'accoucher, afin de rétablir, entre elle & son mari, l'union qui en étoit bannie. Voilà deux discours différents. On voit, dans le dernier, un feint accouchement, & un motif, qui sont oubliés dans le premier.

La *Dupré*, dans ses premières réponses, soutient qu'elle n'a connu la *Chalant* que trois semaines avant le 13 novembre 1707. Dans le second interrogatoire, elle varie sur cet article. Elle dit d'abord qu'elle ne se souvient pas bien depuis quel tems elle connoissoit la *Chalant* avant le 13 novembre 1707; mais qu'elle peut bien assurer qu'il n'y a pas quatre années.

Un pareil langage ne veut-il pas dire qu'il pouvoit y avoir environ deux ou trois ans qu'elle connoissoit la *Chalant*

220 *Fille qui réclame un enfant*  
avant le 13 novembre 1707? Après  
avoir dit si positivement qu'il n'y avoit  
que trois semaines, auroit-elle pu faire  
une variation si considérable, si elle ne  
s'étoit pas dévouée à l'esprit de men-  
songe & d'imposture? Elle reconnoît  
même précisément qu'il y avoit plus de  
trois semaines qu'elle connoissoit la  
*Chalant* avant le 13 novembre 1707;  
car elle dit, dans son second interroga-  
toire, qu'un mois, ou six semaines avant  
ce tems-là, cette femme l'avoit sollici-  
tée à lui remettre un enfant.

Mais reprenons le fil du roman de  
la sage-femme. Si elle a cru seulement  
que l'enfant devoit être remis à une  
femme de qualité pour l'élever, pour-  
quoi a-t-elle délivré *le lit* que la nature  
forme à l'enfant dans le ventre de la  
mère? La question étoit embarrassante.  
Voici comment elle s'est efforcée de se  
tirer de ce mauvais pas.

Elle dit que, lorsqu'elle délivra l'en-  
fant à la *Servant*, cette femme lui fit  
entendre qu'il falloit remettre le lit de  
l'enfant, parce que la *Chalant* feindroit  
d'accoucher; que ce lit favoriseroit la  
feinte; qu'on le montreroit ensuite à  
la femme de qualité qui vouloit élever  
l'enfant, afin qu'elle crut que la *Cha-*

lui en étoit la mère ; & que cette raison l'engagea à assister la *Chalant*.

N'est-ce pas là une histoire si forcée, qu'il semble qu'elle ait été concertée en dépit de la vérité ? Car pourquoi la *Chalant*, en sollicitant auparavant la *Dupré* à lui remettre un enfant, ne lui auroit-elle pas dit qu'il étoit à propos qu'elle feignît d'accoucher, à cause du motif qu'on vient de lui attribuer ? Puisqu'elle avoit tant fait que de solliciter la *Dupré* à commettre un grand crime, elle pouvoit bien lui découvrir d'abord tout son dessein. Cette feinte, à laquelle on donnoit un motif innocent, n'auroit pas donné une sage-femme que la proposition d'un grand crime n'effrayoit point.

Ce qui paroît de plus romanesque dans cette histoire, c'est la facilité avec laquelle la *Dupré* remet le lit de l'enfant à la première sollicitation que lui

## 222 *Fille qui réclame un enfant*

s'apperçoit qu'on l'a trompée, & que la *Chalant* veut garder l'enfant, bien loin de le remettre à une femme de qualité. Elle se plaint doucement de cette infidélité : elle favorise, sur le champ, le crime de la *Chalant* ; elle feint d'en l'accoucher. A la vérité près, elle n'oublie aucune circonstance de l'accouchement ; &, pour soutenir la feinte jusqu'au bout, le lendemain, elle assiste au baptême.

Une sage-femme trompée dans une affaire de la dernière importance, qui se plaint doucement, qui favorise, sur le champ, la tromperie, qui conduit, poursuit le crime jusqu'au bout avec une grande tranquillité, comme si elle eût concerté cette entreprise de longuemain ; tout cela sans intérêt, sans prendre aucune précaution contre la femme qui l'exposoit à un grand danger ! Jamais on n'a rendu à la crédulité des pièges plus grossiers, que ceux qui lui sont préparés dans cette histoire. Pour trouver des dupes qui s'y laissent surprendre, il faut chercher dans l'enfance, ou dans la décrépitude.

Cette matrone dit, dans ses réponses, que la *Chalant* n'avoit point de lait. Elle ajoute que cette femme nourrissoit l'enfant avec du lait & du sucre qu'on alloit

acheter. *Etiennette Perret*, *Anne Peyssonneau*, *Nicolas Bouchard*, *Catherine Brun*, la *Safange* & *Larue* son mari, la *Delvau*, *Joseph Guillaume* & sa femme; voilà neuf témoins de l'enquête de la *Chalant*, qui donnent un démenti formel, sur ce dernier fait, à la sage-femme. Elle est donc convaincue d'avoir inventé une fausseté, lorsqu'elle a déposé. Cela seul suffiroit, suivant toutes les règles des criminalistes, pour faire rejeter son témoignage.

Elle a encore affecté de dire que, lorsque la *Chalant* feignit d'accoucher, sa porte étoit fermée. La *Delvau*, huitième témoin de l'enquête, dit positivement que, dans le tems de l'accouchement, la porte fut toujours ouverte.

Elle dit que la *Chalant* a employé plusieurs personnes pour la gagner : elle offre même d'établir ce fait. D'où vient qu'on n'a pas fait entendre ces personnes qui ont fait ces sollicitations, puisque la *Dupré* offroit de produire ces témoins en justice ?

Tombe-t-il sous le sens que la *Chalant* eût confié un tel secret à plusieurs personnes ? N'auroit-elle pas couru aveuglément à sa perte ? Si la *Dupré* eût dit



224 *Fille qui réclame un enfant*  
que la *Chalant* avoit mis à cet usage,  
une personne affidée, le mensonge  
pourroit être vraisemblable. Mais,  
quand elle suppose que la *Chalant* a  
fait agir plusieurs personnes, n'est-ce  
pas l'imposture qui se décrie elle-  
même?

Qu'on parcoure les secondes répon-  
ses personnelles de cette sage-femme,  
on y trouvera plusieurs traces que le  
mensonge y a laissées.

On ne sçauroit concilier les premiè-  
res réponses avec les secondes. Dans les  
premières, elle dit que la *Servant*,  
qu'elle avoit envoyé querir par *Bonnet*,  
arriva avec lui chez le sieur *Chambri*.  
Dans les secondes, elle dit qu'étant re-  
tournée dans sa maison, *Bonnet* lui vint  
rendre compte de sa commission, &  
que la *Servant* y arriva. Elle avoit fait  
arriver *Servant* & *Bonnet* chez le sieur  
*Chambri* : à présent, elle les fait arriver  
chez elle.

*Bonnet* ne s'accorde pas avec la *Du-  
pré* : car il dit que, pendant qu'il dînoit,  
la *Dupré* le pria d'aller chez la *Chalant*  
incontinent après son dîner. La *Dupré*  
alla donc chez *Bonnet*, pour lui faire  
cette prière : elle ne l'envoya donc pas  
querir, comme elle l'a dit ; & il ne se

rendit pas chez le sieur *Chambri* pour recevoir sa commission.

Ou *Bonnet*, qui avoit sa déposition par écrit, ne l'a pas bien retenue; ou la *Dupré* a oublié de concerter entièrement sa déposition avec celle qu'elle avoit suggérée à ce témoin. Il seroit bien difficile de décider auquel des deux on doit imputer la méprise. Des fourbes, malgré leurs précautions, se décèlent souvent à la face de la justice.

Dans le premier interrogatoire, la *Dupré* déclare qu'elle dit à *Bonnet* qu'il allât querir la *Servant*: dans le second interrogatoire, elle dépose qu'elle chargea *Bonnet* de dire à la *Chalant* que l'enfant qu'elle avoit demandé étoit prêt. Dans le premier interrogatoire, la commission s'adresse à la *Servant*; & dans le second, elle s'adresse à la *Chalant*. Dans le premier, *Bonnet* ne porte aucune parole; & dans le second, il doit expliquer le secret de sa commission.

*Bonnet* dépose qu'il avoit ordre de dire à la *Chalant* que l'affaire qu'elle sçavoit étoit prête. Ce langage est obscur, mystérieux. Mais l'enfant que vous avez demandé est prêt; voilà un langage

226 *Fille qui réclame un enfant*  
clair & net : ce sont donc deux discours  
différents.

La sage-femme déclare , dans le premier interrogatoire , que la *Chalant* lui demanda le lit de l'enfant dans le domicile du sieur *Chambri* , au pied du degré. Dans le second interrogatoire , elle dit que cette proposition lui fut faite dans la rue.

*Bonnet* dit que la *Dupré* remit l'enfant emmaillotté & quelques linges à la *Servant* ; & la *Dupré* dit que ce fut *Bonnet* qui remit l'enfant. Voilà deux fourbes qui se sont unis pour combattre la vérité , & que le mensonge divise. Ils défont eux-mêmes la trame qu'ils avoient ourdie : ils dénouent le lien qu'ils avoient noué , & leurs dépositions si bien concertées se contredisent.

Comment reconnoître la *Dupré* dans le portrait qu'elle fait d'elle-même dans ses réponses ? Cette femme habile est crédule jusqu'à la simplicité. Cette femme , que tout le monde a connu attachée à son intérêt , est désintéressée jusqu'à commettre un grand crime sans récompense. Cette femme , qui dit qu'elle a résisté si long-tems aux sollicitations que la *Chalant* lui a faites de lui re-

## 228 *Fille qui réclame un enfant*

La réponse se présente d'abord. La *Dupré* parle le langage de l'imposture : la *Servant* & la *Chalant* parlent le langage de la vérité. Le mensonge, quoique concerté, chancelle & se trouble. En vain l'effronterie lui forme-t-elle un front d'airain ; le cœur le trahit & le dépouille de tous ses artifices. La vérité simple, ingénue, & sans fard, ne peut jamais être surprise. Elle n'a pas besoin de préparation : sans autre secours, que celui de la candeur, elle se soutient à la face de la justice. Qui voit le front, voit le cœur. Ils s'accordent si parfaitement, qu'ils n'ont qu'une même expression.

Ce qui décréditeroit encore entièrement la déposition de la *Dupré*, indépendamment des moyens essentiels que l'on a mis en œuvre, c'est qu'elle a corrompu & suborné *Bonnet*, le cinquième témoin de l'information. La subornation d'un témoin est l'artifice le plus noir de l'imposture. Il est certain qu'un témoin qui en suborne un autre, afin que leurs témoignages s'accordent & se soutiennent, est visiblement un faux témoin. Ainsi, quand les juges oublieroient les moyens invincibles qui détruisent l'histoire imaginée par la *Du-*

*pré*, pour ne s'attacher qu'à ce dernier moyen, ils n'hésiteroient pas à rejeter la déposition de cette matrone.

Il faut d'abord observer que la vérité s'élève contre *Bonnet*. Il dépose qu'il a vu la *Dupré* remettre l'enfant à la *Servant*. Lorsqu'on commet un grand crime, va-t-on sans nécessité prendre un confident ? Si la *Dupré* eût commis le délit dont elle s'accuse, *Bonnet* ayant fait sa commission, ne l'auroit-elle pas renvoyé, afin que les yeux d'un témoin qui ne lui pouvoient plus rendre aucun service, n'éclairassent pas un si grand crime ? La *Dupré* dit même que, dans le tems qu'elle remit l'enfant, la *Servant* lui demanda le lit de l'enfant. Auroit-elle fait une pareille proposition en présence de *Bonnet* ? On veut qu'un criminel qui cherche les ténèbres, qui voudroit pouvoir dérober son crime à Dieu, & à lui-même, aille choisir un témoin qui ne lui est d'aucun usage ; & encore un témoin foible & indiscret. Voilà où l'imposture est réduite. Ses histoires ne se peuvent soutenir, sans démentir les plus communes lumières du bon sens, & les sentiments les plus naturels du cœur.

D'ailleurs la subornation de *Bonnet*

230 *Fille qui réclame un enfant*  
est prouvée au procès par la déposition  
d'*Isabeau Tisseur*, huitième témoin de  
la contre-enquête de la *Décousu*. Qui  
n'admira la force de la vérité, qui  
oblige cette femme à parler contre son  
mari?

Elle déclare qu'il a toujours été trou-  
blé & inquiet, depuis sa déposition;  
que ses inquiétudes redoubloient, tou-  
tes les fois qu'il s'alloit confesser, &  
qu'il fut extrêmement tourmenté pen-  
dant la dernière mission, où les jésuites  
signalèrent leur zèle.

Voilà un témoin en proie aux syn-  
dérèses de sa conscience, par ce qu'il  
dépose : d'où l'on doit conclure qu'il  
n'est livré à ces reproches, que parce  
qu'il a fait une fausse déposition.

Mais qu'on suive le récit de cette  
femme, on ne doutera pas de cette vé-  
rité. Cet homme déchiré sans cesse par  
ses remords qui, comme autant de vai-  
teurs cruels, lui rongent le cœur, est  
assigné. Alors toute l'horreur de son  
crime se présente à lui. Il ne peut pas  
la soutenir; il tombe en syncope. Est-il  
revenu de cette défaillance, il va cher-  
cher le père *Hôte*, jésuite, qui étoit  
son confesseur. Sa femme l'accompagne  
jusqu'au grand collège, où demouroit

religieux. Elle attend son mari ; elle le voit revenir entouré de plusieurs jésuites qu'il consultoit, pour trouver un remède qui calmât le désordre de sa conscience. Il quitte ces religieux, & joint sa femme, à qui il dit, tout pénétré de repentir de son crime, qu'il a fait une fausse déposition, lorsqu'il a dit qu'il avoit vu la *Dupré* remettre un paquet à la *Servant*. Il soutient qu'il n'a rien vu, & qu'il n'est point venu chez le sieur *Chambri* avec cette femme ; & il dit que, pour avoir fait cette déposition, il a toujours été inquiet & troublé.

Il avoue qu'il a été suborné par la *Dupré*, & une autre femme, qui est la dame *Rouffi* : que ces femmes, dont la première est sa créancière de mille livres, l'ont engagé par crainte & par menaces, à faire cette fausse déposition ; que son confesseur lui a ordonné de la

232 *Fille qui réclame un enfant*  
s'il paroïssoit, il ne soutiendrait pas  
la fausseté qu'il avoit témoignée. Elle  
avoue encore que la *Dupré* l'a voulu  
suborner.

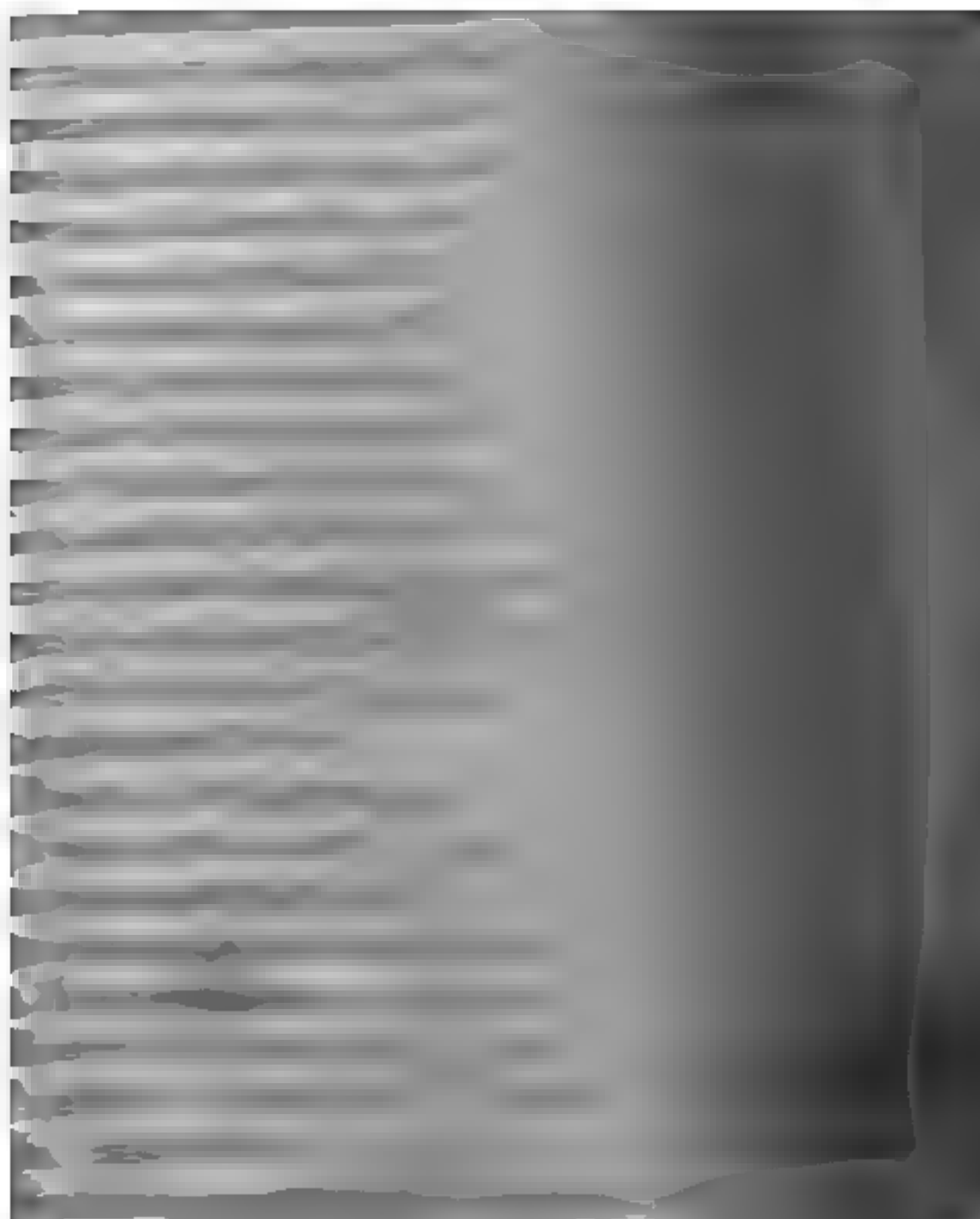
*Bonnet* a déclaré, depuis, à M. le  
premier-président, & à M. le président  
*Cholier*, qu'il avoit rendu un faux té-  
moignage. Ces magistrats instruiront  
sans doute la religion de la cour de  
cette rétractation.

Ce témoin qui, étant unique, ne  
faisoit pas une preuve régulière, voilà  
sa déposition anéantie : voilà la vérité  
qui triomphe pleinement. Le mari l'a-  
voit outragée ; son épouse la venge : il  
la venge lui-même par ses inquiétudes,  
ses remords & sa rétractation. La vérité  
est assez puissante, pour prévaloir sur  
l'amour conjugal, sur l'amour même  
de la vie ; pendant que le mensonge est  
si foible, qu'il se trouble, se confond,  
& cède à la moindre lueur de la vé-  
rité.

Les autres témoins de l'information  
& de la contre-enquête de la *Décousu*,  
ne favorisent point l'imposture.

*Perrette Ovaye*, témoin de l'infor-  
mation, parle des emportemens & des  
invectives de la *Chalant*, à qui on vou-  
loit ravir son enfant. On voit jusqu'où





234 *Fille qui réclame un en-*  
*Roussi*, troisième témoin de l'infir-  
mation, ne mérite aucune croyance ;  
que, suivant la déposition d'*l'*  
*Tisseur*, huitième témoin de la ce-  
nquête de la *Décousu*, elle a su  
*Bonner*.

La dame *Guillard* rapporte  
l'histoire inventée par la *Dupré*,  
pas comme témoin, mais comme l'  
oui dire à cette sage-femme.

Elle dépose qu'elle étoit pré-  
sente lorsque la *Dupré* demanda l'enfant  
*Chalant*, & que celle-ci lui répon-  
dit : *si vous ne soutenez pas que vous n'*  
*accouchée d'une fille, je vous ferai*  
*la tête. A mon égard, quand je v'*  
*vingt potences dressées, je le soutiens*  
*toujours*.

Quand la *Chalant* auroit tenu ce  
genre de discours, qui n'est rapporté que  
par un seul témoin ; ce seroit le langage  
d'une véritable mère qui, craignant  
l'imposture ne prévaille, encourage  
la sage-femme à soutenir la vérité  
avec fermeté, en lui proposant son ex-  
emple.

La réponse que ce témoin met  
dans la bouche de la *Dupré* est visible-  
ment dictée par l'esprit de mensonge.  
Elle lui fait dire qu'elle soutiendra en-  
têtement qu'elle n'a jamais accouché la

1. The first part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of contacts. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them.

2. The second part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of contacts. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them.

3. The third part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of contacts. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them.

4. The fourth part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of contacts. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them.

5. The fifth part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of contacts. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them.

6. The sixth part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of contacts. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them.

7. The seventh part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of contacts. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them.

8. The eighth part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of contacts. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them.

9. The ninth part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of contacts. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them.

10. The tenth part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of contacts. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them.

236 *Fille qui réclame un en*

Cette déposition n'a aucune v  
blance. Prélumera-t-on que la C  
se fût déshonorée elle-même da  
conversation qu'elle aura tenue a  
témoin qui dit n'avoir aucune  
avec elle, & qui la connoît à p  
D'ailleurs ce discours ne seroit  
langage d'un père chagrin, qui a  
monde un enfant qu'il ne peut pa  
rir : & c'est en vain que l'impostu  
poisonne ces paroles, quand on ve  
deur avec laquelle ce père réclan  
enfant.

On ne s'arrêtera point à l'ouï-  
*Dongin*, qu'*Anne Gerbou* rapport  
*Dongin* lui-même ne lui avoit pa  
par ouï-dire.

Quant à la reconnoissance que  
témoin de la *Décousu* pour la vé  
mère, à cause de la ressemblance  
trouve entre l'enfant & cette fille  
fera voir qu'une pareille opini  
aucun fondement.

L'étonnement qui saisit la *L*  
lorsque la *Décousu* lui dit qu'elle  
que son enfant étoit chez la *Ch*  
& la rougeur qui vint au front d  
sage-femme, ne servent qu'à p  
le reproche que sa conscience  
alors d'avoir fait périr l'enfant

*Découfu.* A peine revient-elle de son trouble, qu'elle se sert de l'idée de cette fille, pour celer son crime.

*Perrette Bouilloud*, second témoin de la contre-enquête, parle d'une négociation que la *Dupré* tramoit, afin que la *Chalant* lui remît son enfant pour vingt écus. Cette déposition établit que la *Dupré* se flattoit de corrompre la *Chalant*. C'est dans cette idée qu'elle crut pouvoir réussir dans l'histoire qu'elle imagina, pour se mettre à couvert du supplice qui la menaçoit.

Ce témoin dit que la *Chalant* ne vouloit consentir à remettre son enfant, qu'à condition que l'on conviendrait qu'elle remettoit son enfant, & non pas l'enfant d'autrui. Cette circonstance sert plus à la *Chalant*, qu'elle ne lui nuit.

Cette négociation, qui n'est soutenue que par un seul témoin, prouveroit, puisqu'elle a échoué, que; si l'indigence peut, dans le premier mouvement, faire oublier la tendresse maternelle, la réflexion la rappelle bientôt, pour la faire triompher.

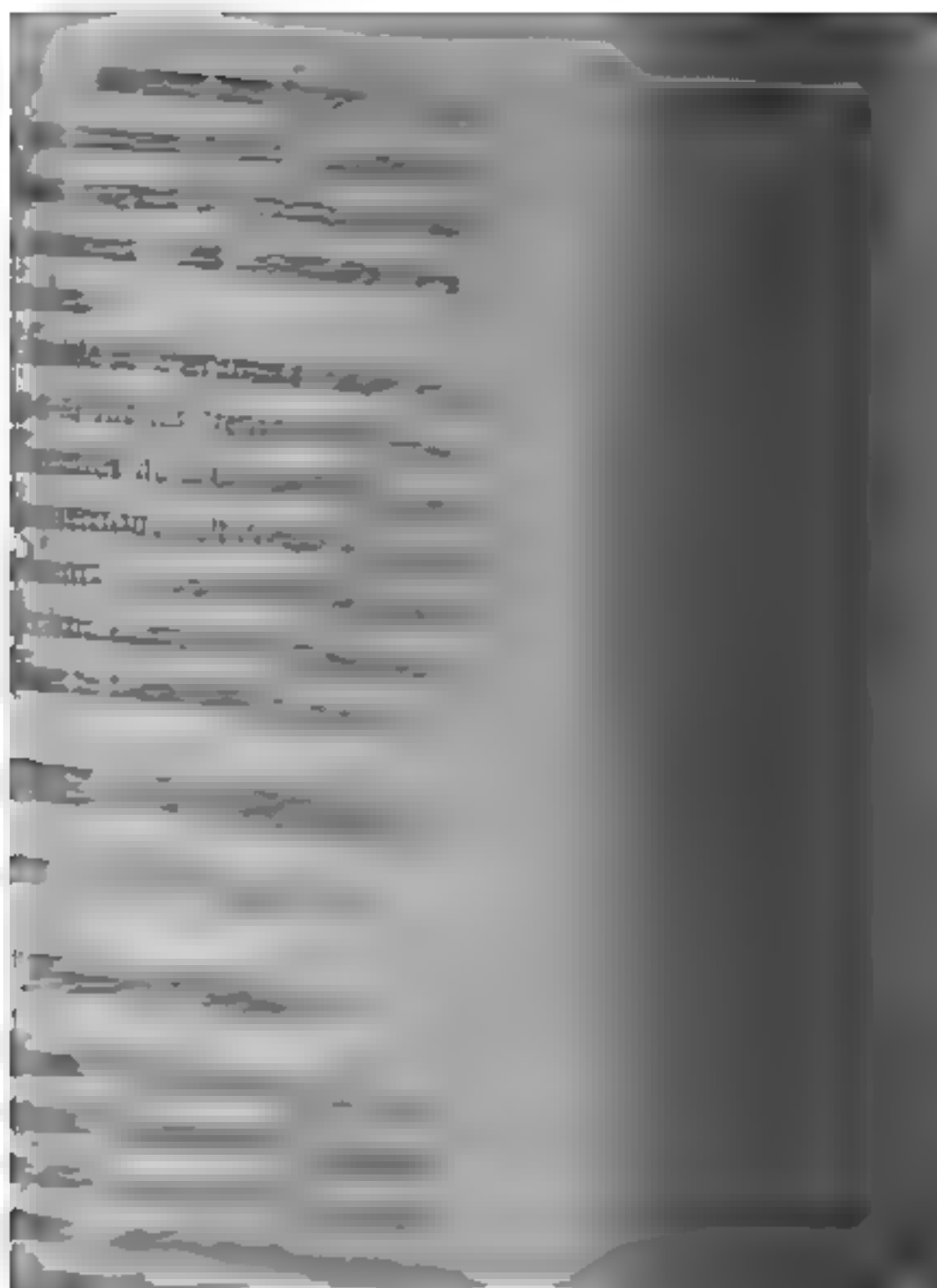
*Antoinette Jourdan*, troisième témoin de la contre-enquête, dépose qu'elle a entendu dire à la *Servant*,

238 *Fille qui réclame un en*  
qui n'avoit pas, dans la mauvai  
née, de quoi nourrir l'enfant, qu  
roit mieux valu le laisser à qui il

Supposons que la *Servant* ait t  
discours rapporté par un seul té  
quelle conséquence peut-on tire  
langage que le dépit suggère à un  
me qui est dans une extrême né  
Quand on est abattu par le chagr  
cause une triste situation, on c  
soulager, en disant tout ce qui  
sente à l'esprit, vrai ou faux. La  
abandonne notre langue, & la  
guider par le caprice.

D'ailleurs *Auoinette Jourdan*  
roit avoir confondu le discours  
*Servant*. *Nicole Magnin*, quarr  
témoin de la contre-enquête, se  
à éclaircir cette pensée. Elle d  
qu'ayant vu l'enfant qui revenoi  
nourrice, la *Servant* lui dit qu'il a  
mieux valu laisser cette petite fill  
elle étoit; c'est-à-dire en nourrice.  
*toinette Jourdan* aura entendu ce m  
discours : elle l'aura confondu ave  
lui qu'elle rapporte, en prenant un  
pour un autre; ce qui paroît fort fa

Voilà où se réduisent l'inform  
& la contre-enquête de la *D'icousu*.  
sage-femme qui concerte sa dépol



qui , étant déshonorée réellement  
tous les voiles de l'hypocrisie , por  
roître telle qu'elle est. Si elle fa  
quelque chose , ce n'est pas l'hon  
mais un fantôme d'honneur : & en  
ce faible sacrifice , elle le fait à so  
térêt. On ne s'écarte point ici de  
rité : car si l'honneur d'une fille est  
premier son unique & son véri  
bien , on peut regarder la *Déconfu*  
me une fille prodigue , qui a dissip  
patrimoine : *dissipavit suam substan*  
*vivendo luxuriosè*. Luc xv , 13.  
doit-on la mettre au rang des filles  
qui publie qu'elle est femme , gr  
son incontinence !

### *Seconde Objection.*

On fait , dans le monde , une  
objection. La sage-femme , dit-o  
persévéré jusqu'à la mort dans l'hi  
qu'elle a déposée en justice. L'heu  
la mort est le triomphe de la vé  
alors le bandeau que nous avons de  
les yeux se lève ; nos passions sont a



ties; notre conscience, dont nous avons si souvent étouffé la voix, rend hautement témoignage à la vérité; & nous voyons les objets tels qu'ils sont, & non à travers les couleurs de notre amour-propre.

Voilà l'objection dans toute sa force.

On répond qu'on ne prouve point que la sage-femme ait confessé, à l'heure de la mort, ce qu'elle avoit déposé. On n'établit cela par aucun acte juridique. Ainsi on doit laisser dans le doute sa persévérance dans le crime, ou sa rétractation.

Mais supposons qu'elle ait persisté dans sa déclaration, il s'ensuivroit qu'elle a grossi le nombre des criminels sur lesquels Dieu exerce ses vengeances, en leur endurecissant le cœur, & leur fermant la bouche, afin qu'ils ne confessent pas leur crime. La mort nous surprend toujours : c'est une vérité qui nous est prédite par l'oracle même de la vérité. *Veniam sicut fur*. Un criminel mourant ne croit point être au bout de sa carrière. Il se flatte de revenir en santé, & il tient captive une vérité dont l'aveu le feroit périr.

Ainsi, quoique l'on dise que la vérité règne à l'heure de la mort, il est

242 *Fille qui réclame un enfant*  
bien des exemples de ces impénitences  
finales, où le pécheur entre dans le  
tombeau accompagné du mensonge &  
de l'imposture.

On a même appris que la sage-femme est morte sans confession. À Dieu ne plaise pourtant qu'on veuille ici la réprocher. L'on n'ignore pas que son salut a pu être l'ouvrage d'un moment de grace; que Dieu frappe, quand il veut, ses grands coups de son bras. Mais, s'il a fait ce prodige, c'est un mystère qu'il n'a révélé à personne; & n'ayant pas laissé le tems à cette criminelle de faire hautement sa rétractation, il semble qu'il ait voulu laisser cette conversion dans le doute.

### *Troisième Objection.*

L'objection que l'on fait valoir davantage, est tirée de l'intervalle de tems qui s'est écoulé depuis le commencement du procès jusqu'à l'enquête de la *Chalant*. Le procès a commencé par la plainte de la *Décousu*, le 12 août 1709. Dans le mois suivant, la *Chalant* & la *Servant* ont été interrogées, & elles n'ont fait procéder à leur enquête que le 13 juillet 1713. Voilà près de quatre

ans d'intervalle. L'on conclut de-là que, si la *Chalant* eût été la véritable mère, elle n'eût pas hésité si long-tems à faire sa preuve ; & l'on veut insinuer qu'elle a eu besoin de tout ce tems-là, pour gagner ses témoins.

Il ne faut compter cet intervalle de tems, que depuis la sentence du 18 juin 1710, qui permit à *Chalant* & à sa femme de faire leur preuve. Voilà donc près d'une année qu'il faut rayer du compte que l'on oppose. S'ils ont tant différé, c'est parce que leur indigence ne leur permettoit pas d'avancer les frais de l'enquête. L'absence de plusieurs témoins leur a encore fait remettre cette procédure, quand ils ont été en état de la faire.

Au fond, les témoins qu'ils ont fait entendre, étant irréprochables, ont parlé le langage de la vérité. Qu'elle parle tôt, ou qu'elle parle tard, elle ne doit rien perdre de sa force.

Il est inutile de répondre à ces reproches vagues & généraux que l'on fait contre les témoins. Ce sont de ces objections de style, qu'il semble que l'on soit convenu de faire dans le palais, pour alonger les écritures. Ceux qui font ces objections, sçavent qu'elles ne

244 *Fille qui réclame un*  
sont pas solides : mais le cœur  
plume les entraîne. On pou  
parer cet usage du palais à  
compliments que l'on ne pre  
dans le monde , à la lettre.

Il suffira donc de dire que l  
de l'enquere n'ayant point  
ches, ne peuvent plus rece  
atteinte, & que leurs depoi  
sistent dans toute leur force.

L'on soutient encore l'im  
la ressemblance que l'on sup  
l'enfant & la *Découverte*.

Il faut d'abord observer c  
seimblance n'est souvent que  
de certaines personnes, & qu  
gens n'ont trouve qu'un fils  
à son pere, que lorsqu'on les  
l'un étoit le fils, & que l'au  
pere. Il y a des opinions don  
mes sont esclaves : ils veule  
qu'il y ait un air de famille  
point.

S'il y a quelque ressemb  
quelle on ne doit point s'ai  
sans doute celle que l'on tr  
un enfant & une autre pers

voit s'évanouir la ressemblance qu'il avoit avec quelques personnes.

La ressemblance n'est pas précisément la conformité des traits, mais je ne sçais quel air, qui résulte de l'assemblage des traits, que l'on trouve être le même entre les personnes qui se ressemblent.

Or quelle est la cause de cet air de visage ? N'est-elle pas purement fortuite ? Ou, si l'on veut raisonner physiquement, nous sommes sujets, dans le ventre de notre mère, à diverses impressions qui peuvent changer la figure de nos traits, qui sont tendres & flexibles. Si nous avons eu une impression qui nous a donné un certain air de visage, nous pouvions avoir une autre impression qui nous auroit donné un air différent. Ainsi nous aurions pu n'avoir aucun rapport à cette personne à qui nous ressemblons.

Quand on voudroit avoir recours à l'imagination de la mère, & à la communication du cerveau de la mère avec le cerveau de l'enfant, suivant le principe du disciple de *Descartes*, qui lui fait le plus d'honneur (1), il s'enfui-

(1) *Nicolas Malebranche*, fils de *Nicolas Malebranche*, secrétaire du roi, & de *Cathe-*

246 *Fille qui réclame un enf*  
vroit que nous aurions un certain  
visage, parce qu'il s'est excité, d

*rine de Lauson*, naquit à Paris le 6 août  
& entra dans la congrégation de l'Or  
à l'âge de vingt-un ans, le 28 janvier  
Il s'attacha d'abord à l'étude de l'histoire  
fiastique, & des langues sçavantes.  
feu de son génie ne trouvoit pas, dans  
noissance des faits & des mots, l'alime  
il avoit besoin. Le P. *Malebranche* qu  
genre de travail, pour se livrer tout  
ses propres méditations, dont le prem  
fut le livre de la *Recherche de la vérité*.  
de l'homme de *Descartes* fut la clef qui  
vrit la carrière de ses recherches. Cet  
fut publié en 1673. C'est assurément  
livres qui fait le plus d'honneur à l'es  
main; on y voit jusqu'où peuvent le  
les efforts de la réflexion & de la méd  
Il est difficile de se persuader que *Male*  
ait suivi *Descartes*; & si l'on ne sçav  
que l'un a écrit avant l'autre, on e  
qu'ils se sont rencontrés. Le génie de  
*branche* ne se bornoit pas à pénétrer d  
idées abstraites, aussi loin qu'il est p  
d'y pénétrer, il sçavoit les présenter  
tout leur jour, & en même tems, les  
fier par la liaison qu'il mettoit entre  
Outre que sa diction est pure & châtié  
a toute la dignité que demandent les  
res sublimes qu'il traite, & toutes  
qu'elles peuvent souffrir. Son syst  
consiste à dire que nous voyons tout  
que Dieu est un miroir qui reflète  
les objets, tant réels qu'imagin

cerveau de la mère, une trace plutôt qu'une autre qui pouvoit se former, &

lequel notre ame a fans cesse la vue fixée, est peut-être chimérique. Mais il est si admirablement exposé, que l'on est fâché, en lisant, de craindre que l'auteur n'ait plutôt, sans s'en appercevoir, pensé d'après son imagination, que d'après la réalité. Personne n'a déclaré une guerre plus ouverte à l'imagination, & personne n'en a été mieux servi. La sienne étoit forte & brillante, noble & vive. Ce système, suivant lequel nos idées découlent du sein de Dieu même, déplut au grand *Arnauld*; & il s'éleva, entre le P. *Malebranche* & lui, une guerre ouverte, tant à l'occasion de la *recherche de la vérité* qu'au sujet du *traité de la nature & de la grace*, que l'*Oratorien* publia en 1680, & dans lequel il n'étoit pas d'accord avec les idées du docteur. Cependant sa réputation pénétra jusqu'à la Chine, d'où un jésuite missionnaire écrivoit à ceux de France, de n'envoyer à la Chine que des gens qui sçussent les mathématiques, & les ouvrages du P. *Malebranche*. Il fut visité par *Jacques II*, roi d'Angleterre, & l'on dit que des princes d'Allemagne firent le voyage de France exprès pour le voir.

La modestie, la simplicité, l'enjouement & la complaisance caractérisoient la vie ordinaire de cet homme de génie. Jamais, dans la conversation, il n'affecta sur personne la supériorité qu'il avoit sur tout le monde. Ses récréations étoient des divertissements d'enfant. Quoique d'une santé fort délicate, il parvint à l'âge de soixante-dix-sept ans, étant

mort le 13 octobre 1715. Sa maigreur telle, qu'avec le secours d'une bouilloire voyoit, pour ainsi dire, à travers son verre.

Outre la *recherche de la vérité, & de la nature & de la grace* dont on a parlé ci-dessus, il a laissé : *conversations chrétiennes*, 1677, in-12. *Méditations chrétiennes & métaphysiques*, 1684, in-12. C'est un dialogue entre le Vicaire de Duras & son curé, dans lequel il a su donner à son style une noblesse digne de l'interlocuteur, & répandu un certain sombre auguste & majestueux propre à tenir les sens & l'attention dans le silence, & la raison dans la révérence & le respect. *Entretiens sur la physique & la religion*, 2 volum. in-12. *Traité de l'amour de Dieu*, 1697, in-12. *Entretiens entre un chrétien & un philosophe sur la nature de Dieu*, 1708, in-12. *De l'ame*, in-12, imprimé en Hollande, 1703. P. Malebranche sera toujours lu avec plaisir par les gens de goût, non comme philosophe mais comme écrivain. ses systè



contre L. 1. 1. 1.

comparer à L. 1. 1.

de même L. 1. 1.

à L. 1. 1.

à L. 1. 1.

à L. 1. 1.

à L. 1. 1.

à L. 1. 1.

à L. 1. 1.

à L. 1. 1.

à L. 1. 1.

à L. 1. 1.

à L. 1. 1.

à L. 1. 1.

à L. 1. 1.

à L. 1. 1.

à L. 1. 1.

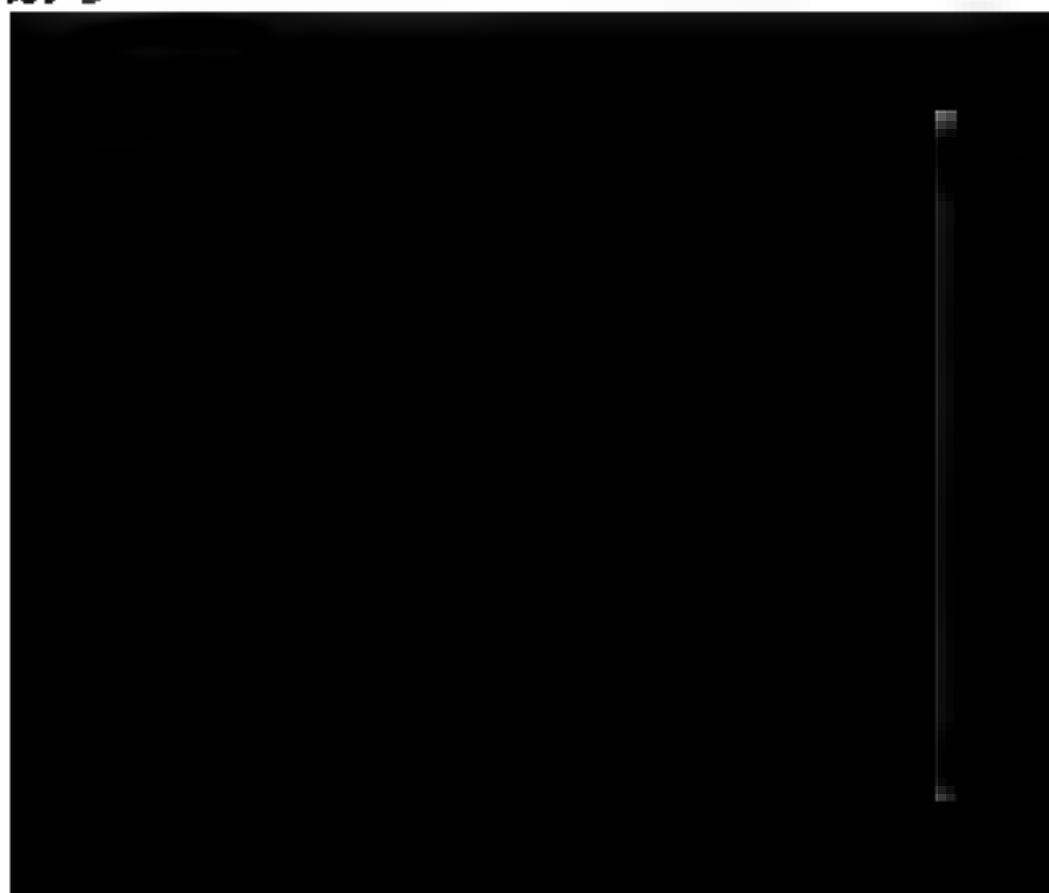
à L. 1. 1.

à L. 1. 1.

à L. 1. 1.

à L. 1. 1.

à L. 1. 1.



250 *Fille qui réclame un enfant*  
plus frappée d'un mari absent, que d'un  
amant présent.

Quoi qu'il en soit, on voit clairement qu'une cause aussi arbitraire, qu'une imagination susceptible de toutes sortes de traces, ne donne aucun lieu à toutes les vaines conjectures d'une fausse mère. Si l'on s'est un peu arrêté à combattre un vain raisonnement, c'est qu'il est séduisant pour le peuple, tout faux qu'il est, & pour bien des gens qui ne sont pas peuple, mais aussi qui ne sont pas philosophes.

Si l'on vouloit donner dans leur sens, on leur feroit observer que la petite fille est brune comme la *Chalant* la véritable mère, & que la fausse mère est blonde. Mais ce seroit nuire à la vérité, que d'employer une raison si équivoque.

Il ne reste plus qu'à détruire le préjugé du public, qui s'est d'abord déclaré en faveur de la *Décosu*. Le public a un penchant extraordinaire à donner dans le merveilleux : il reçoit avidement toutes les histoires qui le surprennent. Quand il est forcé de s'en désabuser, il se plaint, en disant que c'est dommage qu'elles ne soient pas vraies. Rien n'est plus étonnant, que

*contre une femme.* 257

de voir une fille disputer un enfant à une femme. L'exemple est si singulier, qu'il ne s'étoit point encore présenté. C'est bien le cas de s'écrier que c'est dommage que cette fille ne soit pas la véritable mère. La vérité vient bien mal-à-propos gâter la beauté de l'histoire.

Qu'est-ce que le public? C'est une multitude de gens esclaves de leurs préjugés, qui se laissent éblouir par des dehors spécieux, qui jugent ordinairement par les premières impressions des sens.

Mais qu'est-ce qu'un magistrat? C'est un homme éclairé, qui dépouille toute prévention, qui s'ouvrant le chemin à la vérité, prend pour guide une raison épurée; en un mot, qui prend pour modèles les jugemens de Dieu même. On ne doit donc pas craindre que la cour

*Dommmages & intérêts de Jean Cha  
& de Jeanne Pesche.*

Ils ont demandé que la *Décou*  
condamnée à leur payer 6000  
par forme de dommmages & inté  
& ils se sont réservé le droit de  
supporter aux héritiers de la *Dup*  
dommmages & intérêts solidaire  
avec la fausse mère.

Cette prétention est conforme  
règles de l'équité. L'imposture &  
l'omnie de la sage-femme ont d  
lieu aux dommmages du père &  
mère. Si la fausse mère a d'abor  
séduite, la vérité qui s'est éclairci  
a dessillé les yeux. Ainsi sa persévér

Ici leur origine, c'est la calomnie, l'imposture, qui méritent toute l'horreur de la cour.

On doit considérer combien l'honneur du père & de la mère ont reçu de plaies sensibles, que la malignité a pris soin, depuis près de sept ans, d'aigrir sans cesse. La justice n'a point de balance où elle puisse peser juste les dommages qui sont dus à l'honneur injustement outragé.

Comment représenter ici toutes les alarmes & les inquiétudes mortelles que la tendresse a fait éprouver au père & à la mère, dans le cours de ce long procès? On invite les juges à prendre des entrailles de père, afin de connoître toutes les atteintes qu'ont ressenties *Chantal* & sa femme. Qui pourroit exprimer l'émotion & le saisissement qui saisit cette mère, lorsqu'on lui arracha son enfant qu'elle tenoit entre ses bras, & qu'elle n'auroit jamais relâché, si elle n'eût craint de le blesser par la résistance? c'est bien alors qu'elle auroit pu s'écrier :

Hélas ! en m'imposant une loi si sévère ,  
Grands Dieux , me deviez-vous laisser un  
cœur de mère. *Racine.*

## 254 *Fille qui réclame un enfant*

Mais ce n'étoit-là que le commencement de toutes leurs inquiétudes. Combien de fois ont-elles été renouvelées depuis près de sept ans ?

Cet enfant est à sa mère par bien des titres : car elle ne l'a pas seulement acheté par les peines de la grossesse, les douleurs de l'enfantement, & la tendresse avec laquelle elle l'a allaité ; mais par mille tourments qui ont déchiré son cœur. Elle peut bien dire avec plus de raison que *Rachel*, que cet enfant est l'enfant de sa douleur, *Ben-noni*. Que ne peut-elle ouvrir son cœur, pour y faire voir à ses juges les caractères de mère que la nature y a imprimés ?

La vérité & la justice ont été les seules ressources de ce père & de cette mère éplorés, qui ont été souvent obligés de dévorer leurs larmes, n'osant pas prendre ce triste soulagement à la vue du public qui insultoit à leur douleur. Ils n'ont pas goûté long-tems la consolation de voir leur enfant ôté à la fausse mère, & mis en dépôt chez les religieuses Ursulines. Ces dépositaires infidelles ont souffert que cette fausse mère enlevât cet enfant. Elles ne sont que trop cou-

pables de cet enlèvement, puisqu'on voit, par l'information, qu'elles remirent, en même tems, les nippes de l'enfant.

Ainsi, lorsque la cour aura reconnu la qualité de ce père & de cette mère infortunés, ils seront obligés de rechercher ce gage précieux de leur tendresse, que peut-être ils ne recouvreront jamais. Ils sont d'autant plus malheureux, que cette seule pensée les tourmente sans cesse, & empoisonne toute la douceur que l'espérance leur donne. *Rachel plorans filios suos ; & noluit consolari, quia non sunt.* Jérém. c. XXXI, v. 15.

Il est vrai qu'ils jouissent de la satisfaction de voir la lumière qui éclate dans leur enquête, & dissipe les faux jours que la calomnie avoit répandus dans l'information & la contre-enquête de la fausse mère. Ils opposent une nuée brillante de témoins irréprochables aux ténèbres du mensonge. Une sage-femme, dont le cœur est aussi noir que le crime même, intéressée à déposer, & convaincue de plusieurs faussetés dans sa déposition ; un témoin qu'elle a infecté de son venin, qui se rétracte enfin : voilà les dignes acteurs que l'im-

**246 Fille qui réclame un en-**  
**posture a mis en œuvre pour sa**  
**une fausse mère.**

Le véritable père & la véritable  
espèrent donc que la cour recon-  
leur titre; que l'imposture confi-  
du tems de Salomon aura le mên-  
cès devant des magistrats qui se  
forment aux pures lumières d'un  
lateur supérieur à Salomon. *Ecc-*  
*qudm Salomon hic.* Ils ne se me-  
dront point entre l'art & la na-  
la fausse & la véritable tendres  
larmes d'un amour artificiel &  
d'un amour naturel; les alarmes  
cite une imagination séduite  
frayeurs que le sang inspire; les  
mures de la fausse mère & la vo-  
fort du sein qui a allaité l'enfant  
des entrailles qui l'ont porté.

Ils demandent, dans leurs co-  
fions que, sans avoir égard à la p-  
tion de la demanderesse, *Gabriell*  
*lant* soit déclarée leur fille; qu'en  
séquence les dames supérieure &  
vieuses Ursulines seront tenues



1000 - 1000

1000 - 1000

1000 - 1000

1000 - 1000

1000 - 1000

1000 - 1000

1000 - 1000

1000 - 1000

1000 - 1000

1000 - 1000

1000 - 1000

1000 - 1000

1000 - 1000

1000 - 1000

1000 - 1000

1000 - 1000

1000 - 1000

1000 - 1000

1000 - 1000

1000 - 1000

1000 - 1000

1000 - 1000

1000 - 1000

1000 - 1000

1000 - 1000

1000 - 1000

1000 - 1000

1000 - 1000

1000 - 1000

1000 - 1000

1000 - 1000

1000 - 1000

1000 - 1000

1000 - 1000

1000 - 1000





# HISTOIRE

DE LA MARQUISE

DE GANGE

La marquise de Gange étoit fille le  
enfant unique d'un particulier d'ivi-  
gnon, nommé le sieur de Roussier. Elle  
étoit seule héritière de son beau-père  
maternel, nommé Jean de Roussier,  
riche de près de deux-cent mille livres.  
On la nommoit, avant qu'elle fût ma-  
riée, mademoiselle de Roussier, et

de la Provence (1), les qualités du  
& de l'esprit, les avantages exté-  
rieurs de la taille & de la figure. Sa  
épouse devint une des belles femmes  
que l'on ait vues. Le fameux p.  
*Mignard* (2) s'attacha à faire son

(1) Quelques membres de cette  
croient illustrer leur origine, en la  
sortir d'un prince fils d'un comte de C.  
Il y a effectivement en Espagne, une  
de *Castellanne*, qui a pour tige *Jean de C.*  
fils du roi *Dom Pedre* le cruel, & de  
de *Castro*. Ce Jean vivoit en 1366. Ma  
charte de 1089 parle de Boniface de C.  
lanne, seigneur souverain de la ville d  
tellanne; & ce ne fut qu'en 1146 que  
gneurs de Castellanne se soumirent à  
hommage au comte de Provence.

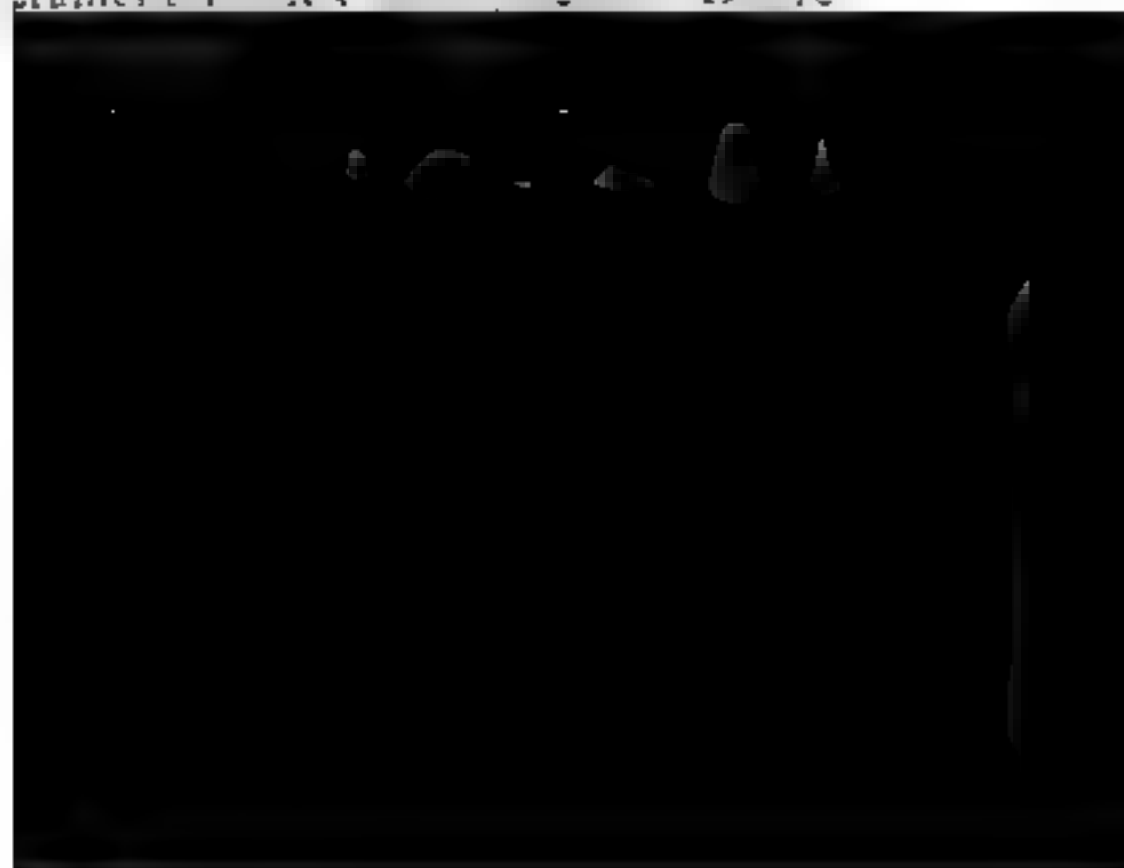
(2) *Pierre Mignard*, surnommé *Mig.*  
*Romain*, à cause du long séjour qu'

*la Marquise de Gange. 261*

& cet ouvrage est mis au nombre  
hefs-d'œuvre de ce célèbre artiste.  
i la description de sa personne,  
ès un ouvrage imprimé à Rouen

avec son maître, au lieu d'écouter les  
nemens du docteur, il remarquoit l'as-  
du malade, & des personnes qui l'en-  
noient, pour les dessiner ensuite. A  
e ans, le maréchal de *Viry* le chargea  
ndre la chapelle de son château de *Con-*  
*n Brie*. A Rome, il s'appliqua à des-  
après les antiques, & d'après *Raphaël*  
*Suïen*; ce fut d'après ces modèles, qu'il  
son goût pour le dessin & pour le co-

Il s'acquît, pendant son séjour en Ita-  
ne telle réputation, que les étrangers,  
i Italiens mêmes s'empressoient de le  
ravailer. Il avoit, pour le portrait, un  
extraordinaire. Il portoit l'art jusqu'à  
e les graces délicates du sentiment. Il  
oit & rendoit avec toute l'expression  
de, non-seulement la ressemblance par-  
mais les symptômes du caractère & du  
bramment.



en 1667, intitulé *les véritables & principales circonstances de la mort déplorable de madame la marquise de Gange* teint, qui étoit d'une blancheur éblouissante, se trouvoit orné d'un rouge n'avoit rien de trop vif, qui s'unissoit & se confondoit par une nuance si douce, l'art n'auroit pas plus adroitement ménagé, avec la blancheur du teint, car le front de son visage étoit relevé, & les cheveux placés au-dessus d'un front bien proportionné, ce qui le peintre du meilleur goût lui auroit dépeint. Ses yeux grands & bien faits étoient de la couleur de ses cheveux, & le feu doux & perçant dont ils étoient, ne permettoit pas de la regarder fixement. La petitesse, la forme du nez, de sa bouche & la beauté de ses dents n'avoient rien de comparable à la proportion régulière de son nez ajoutoit à sa beauté un air de grandeur qui inspiroit pour elle un respect, que sa beauté pouvoit inspirer d'amour. Le tour arrondi de son visage, formé par un embonpoint ménagé, présentait toute la vigueur & la fraîcheur de la santé. Pour ne pas le comble à ses charmes, les yeux sembloient diriger ses regards, les

Le 1er Mars 1871  
Monsieur le Ministre  
J'ai l'honneur de vous adresser  
ci-joint le rapport que vous m'avez  
demandé par votre lettre du 27  
Janvier dernier.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Ministre,  
l'assurance de ma haute considération.  
Le Ministre de l'Intérieur  
Louis DEJOLIVE

étoit plus ferré, que vif; il avoit  
de fidélité, que de brillant.

Elle fouhaitoit de toutes les manières  
de procurer la beauté ornée de la fortune, lorsqu'on apprit  
l'arrivée de nos galères dans la Sicile, & que son mari, qui  
mandoit, avoit été enseveli en  
morts. Ceux qui, pour se venger  
mépris que la marquise de Cérigone  
avoit fait de leurs feux, soutinrent  
qu'elle n'avoit point d'esprit, &  
ce n'étoit qu'une belle idole, ré-  
rent le bruit qu'elle avoit dit, en-  
nant l'accident de son époux : *il n'étoit*  
*pas noyé; les jeunes-gens revinrent*  
*de loin.*

Ses affaires la rappellèrent h

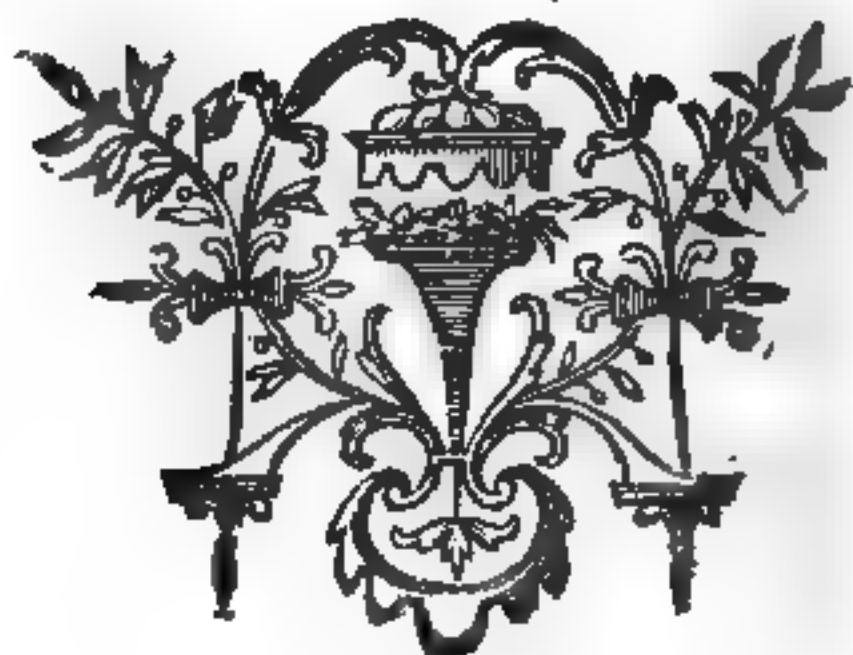


la demanderesse soit condamnée à la somme de 6000 livres envers les défendeurs par forme de dommages & intérêts, & aux dépens du procès ; au paiement desquelles sommes elle sera contrainte par toutes les voies de droit, & même par corps ; sans préjudice de la solidité pour ces mêmes dommages, intérêts & dépens contre les héritiers de la *Dupré* ; pour raison desquels ils se réservent tous droits & actions : & qu'il leur soit permis de faire afficher votre jugement par-tout où besoin fera, & qu'il soit passé outre, à leur caution juratoire, nonobstant l'appel.

Le procureur du roi donna ses conclusions, pour faire adjuger l'enfant à la *Chalant*. Mais la *Décousu* ayant enlevé cette petite fille, la *Chalant* ne poursuivit pas : par conséquent il n'y eut point de jugement.

Malgré le ton d'assurance avec lequel M. *Gayot de Pitaval* a écrit ce mémoire, malgré le pathétique qu'il a voulu y mettre, malgré ce qu'il appelloit les traits d'éloquence qu'il y a semés, il s'en faut bien qu'il ait convaincu que l'enfant en question ne fût

258 *Fille qui réclame un enf. &c.*  
pas celui de la *Décousu*. Je n'entre-  
prendrai point de combattre ses rai-  
sonnements. Pour le faire avec suc-  
cès, il faudroit avoir les écrits qui  
ont été faits pour cette fille ; & je ne  
sçais où les prendre.



*de la marquise de Gange. 267.*

air de satisfaction & de joie qui l'accompagnoit toujours , lorsqu'il rejoignoit son épouse , avoit succédé un air sombre & triste. Aux propos agréables & aux aveux tendres qui , jusqu'à là , avoient fait le fond de la conversation , avoit succédé une sécheresse & une dureté qui font les avant - coureurs ordinaires d'une rupture éclatante. Ainsi toutes les ressources que la marquise pouvoit chercher dans une dissimulation honnête , étoient empoisonnées par les chagrins domestiques que l'humeur brutale de son époux lui faisoit essuyer sans cesse.

Un événement , dont elle auroit dû attendre la fin de ses maux , ou du moins un soulagement dans ses peines , précipita la marquise dans un abîme de tourments & de malheurs.

*Le marquis de Gange avoit trois*



qu'il jugeroit digne de devenir son époux.

A treize ans, elle épousa le marquis de *Castellanne*, en 1649. Il réunissoit à l'avantage d'être issu d'une des plus nobles & des plus anciennes maisons de la Provence (1), les qualités du cœur & de l'esprit, les avantages extérieurs de la taille & de la figure. Sa jeune épouse devint une des belles femmes que l'on ait vues. Le fameux peintre *Mignard* (2) s'attacha à faire son por-

(1) Quelques membres de cette maison croient illustrer leur origine, en la faisant sortir d'un prince fils d'un comte de Castille. Il y a effectivement en Espagne, une maison de *Castellanne*, qui a pour tige *Jean de Castille*, fils du roi *Dom Pedre* le cruel, & de *Jeanne de Castro*. Ce Jean vivoit en 1366. Mais une chartre de 1089 parle de Boniface de *Castellanne*, seigneur souverain de la ville de *Castellanne*; & ce ne fut qu'en 1146 que les seigneurs de *Castellanne* se soumirent à rendre hommage au comte de Provence.

(2) *Pierre Mignard*, surnommé *Mignard le Romain*, à cause du long séjour qu'il fit à Rome, naquit à Troyes en 1610, & mourut à Paris en 1695. Son talent pour la peinture s'annonça dès l'âge de onze ans; il dessinoit alors des portraits très-ressemblants. Cependant son père le destina à la médecine, & le plaça même chez un médecin, pour étudier cet art. Dans les visites que le jeune *Mignard*

*de la Marquise de Gange. 261*

trait, & cet ouvrage est mis au nombre des chefs-d'œuvre de ce célèbre artiste. Voici la description de sa personne, d'après un ouvrage imprimé à Rouen

faisoit avec son maître, au lieu d'écouter les raisonnements du docteur, il remarquoit l'attitude du malade, & des personnes qui l'environnoient, pour les dessiner ensuite. A quinze ans, le maréchal de *Vitry* le chargea de peindre la chapelle de son château de *Coubert* en *Brie*. A *Rome*, il s'appliqua à dessiner d'après les antiques, & d'après *Raphaël* & *le Titien*; ce fut d'après ces modèles, qu'il forma son goût pour le dessein & pour le coloris. Il s'acquit, pendant son séjour en *Italie*, une telle réputation, que les étrangers, & les *Italiens* mêmes s'empressoient de le faire travailler. Il avoit, pour le portrait, un talent extraordinaire. Il portoit l'art jusqu'à rendre les graces délicates du sentiment. Il faisoit & rendoit avec toute l'expression possible, non-seulement la ressemblance parfaite, mais les symptômes du caractère & du tempérament de ceux qu'il peignoit. De retour en *France*, le *Roi* l'annoblit, & le fit son premier peintre, après la mort de *le Brun*. Il peignit six fois *Louis XIV*, & plusieurs fois toute la maison royale; & fit les portraits de toutes les personnes de la cour. C'est lui qui a peint à fresque le dôme du *Val-de-Grace* à *Paris*. La douceur de son caractère, les agréments de son esprit & la supériorité de ses talents lui firent d'illustres amis. Il se trouvoit souvent avec *Chapelle*, *Boileau*, *Racine* & *Molière*.

*L'abbé* ne voulut pas que sa  
sœur ignorât à qui elle devoit la  
des beaux jours dont elle jouissoit.  
lui déguisa point qu'ils étoient  
vrage, & le fruit de l'ascenda  
avoit sur son mari, dont il tou  
volontés, & même les passions  
gré.

La marquise fut fâchée d'avoir  
obligation aussi essentielle à un homme  
pour qui, dès la première vue,  
avoit conçu une antipathie invincible.  
Sans connoître son caractère, elle  
deviné, & craignit qu'il ne  
abuser du service qu'il venoit  
rendre; ses appréhensions étoient  
fiées par le soin qu'il avoit pris  
instruire lui-même. Faire sa

1. THE PROBLEM

2. THE STATEMENT

3. THE ANALYSIS

4. THE SOLUTION

5. THE CONCLUSION

6. THE REMARKS

7. THE APPENDIX

8. THE REFERENCES

9. THE INDEX

10. THE TABLE

11. THE FIGURES

12. THE FORMULAE

13. THE NOTES

14. THE QUESTIONS

15. THE ANSWERS

16. THE EXERCISES

17. THE PROBLEMS

18. THE THEOREMS

19. THE LEMMA

20. THE PROPOSITION

21. THE DEFINITION

22. THE EXAMPLE

23. THE ILLUSTRATION

24. THE EXPLANATION

25. THE COMMENTARY

26. THE DISCUSSION

27. THE DEBATE

28. THE DEBATE

29. THE DEBATE

30. THE DEBATE

31. THE DEBATE

32. THE DEBATE

33. THE DEBATE

34. THE DEBATE

35. THE DEBATE

36. THE DEBATE

37. THE DEBATE

preuve ; on n'a même rapporté aucun détails capables de fonder un soupçon raisonnable.

La bonté du caractère répondoit à la beauté du corps ; elle avoit l'humeur sociable ; elle étoit compatissante au malheur d'autrui. Quant à l'esprit, il étoit plus ferré, que vif ; il avoit plus de solidité, que de brillant.

Elle jouissoit de toutes les douceurs que procure la beauté ornée des dons de la fortune, lorsqu'on apprit le naufrage de nos galères dans la mer de Sicile, & que son mari, qui y commandoit, avoit été enseveli dans les flots. Ceux qui, pour se venger du mépris que la marquise de *Castellane* avoit fait de leurs feux, soutenoient qu'elle n'avoit point d'esprit, & que ce n'étoit qu'une belle idole, répandirent le bruit qu'elle avoit dit, en apprenant l'accident de son époux : *il ne sera pas noyé ; les jeunes-gens reviennent de loin.*

Ses affaires la rappellèrent bien-tôt à Avignon. Elle fut aussi-tôt entourée de soupirants, que sa fortune & sa beauté mirent à ses genoux. Mais l'amour prononça en faveur du sieur de *Lenide* marquis de *Gange*, jeune-homme de



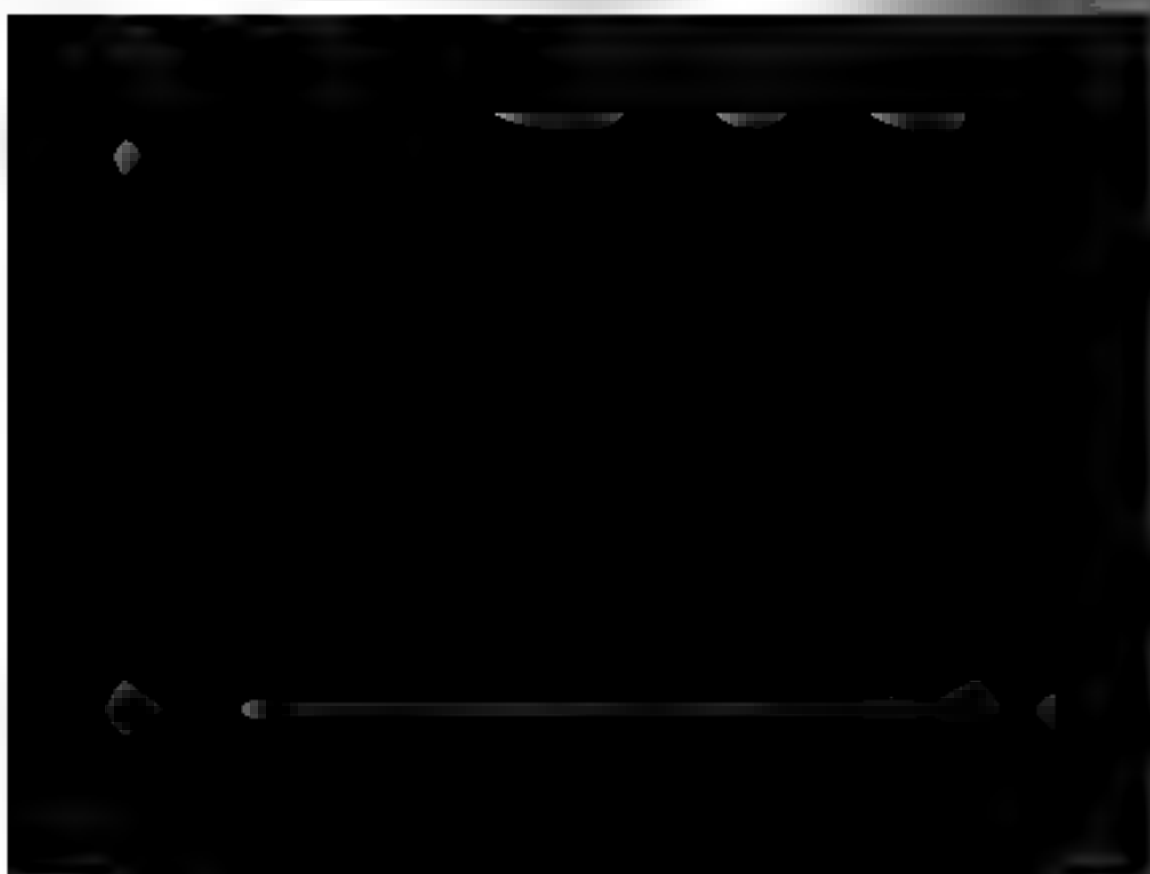
1. The first part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee. The names are listed in alphabetical order, and the addresses are given below each name. The list includes names such as Mr. A. B. C., Mr. D. E. F., and Mr. G. H. I., with their respective addresses in various cities and states.

2. The second part of the document is a list of the names of the members of the committee, followed by a list of the names of the members of the committee who have been elected to the office of the committee. The names are listed in alphabetical order, and the addresses are given below each name. The list includes names such as Mr. A. B. C., Mr. D. E. F., and Mr. G. H. I., with their respective addresses in various cities and states.

3. The third part of the document is a list of the names of the members of the committee, followed by a list of the names of the members of the committee who have been elected to the office of the committee. The names are listed in alphabetical order, and the addresses are given below each name. The list includes names such as Mr. A. B. C., Mr. D. E. F., and Mr. G. H. I., with their respective addresses in various cities and states.

4. The fourth part of the document is a list of the names of the members of the committee, followed by a list of the names of the members of the committee who have been elected to the office of the committee. The names are listed in alphabetical order, and the addresses are given below each name. The list includes names such as Mr. A. B. C., Mr. D. E. F., and Mr. G. H. I., with their respective addresses in various cities and states.

5. The fifth part of the document is a list of the names of the members of the committee, followed by a list of the names of the members of the committee who have been elected to the office of the committee. The names are listed in alphabetical order, and the addresses are given below each name. The list includes names such as Mr. A. B. C., Mr. D. E. F., and Mr. G. H. I., with their respective addresses in various cities and states.



dissipation de son mari l'auroit laissée; Elle vit du monde & en reçut chez elle. Mais elle ne se livra à la compagnie que pour prévenir l'ennui, sans songer à former, avec les hommes qu'elle voyoit, d'autre liaison, que celle d'une société amusante; & la vertu la soutint toujours dans ces dispositions. Si elle s'appercevoit que ses charmes excitassent dans le cœur de quelqu'un, d'autres sentimens que ceux d'une galanterie honnête, elle l'évitoit, pour se lier avec d'autres dont les vues fussent moins intéressées.

Toute la réserve & toute la régularité qu'elle put mettre dans sa conduite ne la garantit pas de la jalousie de son mari. Honteux d'abord de se voir atteint d'une passion qui jette toujours du ridicule sur celui qui laisse voir qu'il en est possédé; ne pouvant d'ailleurs se dissimuler à lui-même que la conduite de son épouse ne lui en donnoit aucun motif raisonnable, le marquis *de Gange* cacha, tant qu'il put, l'agitation que lui causoient des soupçons dont il se rendoit à lui-même le témoignage qu'ils étoient sans fondement.

Mais le chagrin qui les dévorait engendrait la mauvaise humeur; à ces

beaucoup d'esprit ; mais il n'en faisoit usage , que pour voiler les démarches que lui inspiroit le plus horrible caractère. La débauche , l'impiété , la scélératesse & la férocité forinoient le fond de ce caractère. L'habit ecclésiastique qu'il avoit adopté , sans être revêtu d'aucun ordre , lui avoit paru plus propre à couvrir & à favoriser son libertinage. Il étoit impérieux , & vouloit que tout cédât à ses idées & à ses volontés ; il étoit violent , emporté dans ses passions , & capable des plus grands excès. Mais , ce qui le rendoit le plus dangereux de tous les hommes , il étoit rusé , artificieux , & d'une adresse incroyable dans l'art du déguisement. Personne , quand il le vouloit , ne paroissoit plus honnête-homme , plus aimable , plus doux , plus officieux , & plus complaisant.

*Le chevalier de Gange* , troisième frère du marquis , étoit un homme médiocre , fait pour être gouverné , & qui marchoit , selon qu'il étoit conduit , dans la route de la vertu , ou dans celle du crime. *L'abbé* son frère s'étoit emparé de lui , & en dispoisoit à son gré : il ne se donnoit même pas la peine de lui expliquer les motifs des loix qu'il lui

*de la marquise de Gange. 277*

Elle alloit souvent dans une maison, où se trouvoit un jeune homme dont les discours l'amusoient; & ne sentant rien de coupable dans cet amusement, elle souffroit qu'il se placât auprès d'elle, & se prêtoit à lier avec lui, en présence de tout le monde, des conversations particulières. *L'abbé de Gange* partit de là, pour inspirer à son frère des soupçons sur la conduite de sa femme. Il sut si bien empoisonner ce plaisir innocent qu'elle se permettoit, que le marquis, sans la vouloir écouter, en vint aux outrages. Elle vit d'où paroit le coup; elle n'entreprit point de défillet les yeux de son mari; il ne l'auroit pas trouvée.

*L'abbé* voulut un jour faire entendre à sa belle-sœur que les maux qu'elle induiroit étoient son ouvrage, qu'il les convertiroit à son gré en crimes.

qui en mangèrent avec elle n'en pareillement que de foibles r  
ments.

Cette aventure fit d'abord be  
de bruit à Avignon; mais à la l  
on cessa d'en parler, & on l'ou  
survint une circonstance qui la fit  
à la marquise elle-même.

Le sieur *de Nochère* vint à d  
& la laissa héritière de ses grand  
Les effets qui composoient cet  
cession, devenoient, dans la mai  
marquise, un *paraphernal* (1) de  
pouvoir jouir & disposer à son

Cet événement lui donna de  
sédération. *L'abbé* lui-même fit en

(1) Dans les pays où le droit

*de la marquise de Gange.* 271  
nonça des phrases qui sont de pure convention dans le style de la société, d'un air si froid, qu'il étoit impossible de ne pas s'appercevoir que le cœur & la bouche n'étoient point d'accord.

Il fut piqué de voir qu'il n'avoit pas réussi à inspirer la reconnoissance, qui étoit le sentiment par lequel il avoit compté s'insinuer dans le cœur de sa belle-sœur. Mais sa vanité lui fit croire qu'il y entreroit par ses propres agréments. Il eut beau appeller à son secours les petits soins de la galanterie, & le charme que, par son esprit, il sçavoit mettre dans la conversation, il ne fût payé que d'un fond d'indifférence, couvert des dehors de la politesse. Il résolut enfin d'éclaircir son sort, & de s'expliquer nettement.

La marquise alla passer quelques jours à la maison de campagne d'une de ses amies. Il s'y rendit. On sçavoit que personne n'étoit plus agréable que lui en compagnie, & qu'il étoit l'ame de la conversation; il fut acueilli de tout le monde, & le desir de plaire à sa belle-sœur le rendit encore plus agréable qu'à l'ordinaire.

Les femmes voulurent suivre à cheval une partie de chasse. *L'abbé*

Jugeroit à propos de préférer. Elle avoit un fils âgé de six ans, & une fille âgée de cinq.

Après s'être bien assurée que ce testament étoit dans les règles, elle convoca les magistrats d'Avignon, & plusieurs personnes de qualité, devant lesquelles elle fit une déclaration authentique portant qu'au cas qu'elle vînt à mourir, & qu'elle fît un testament postérieur à celui qu'elle venoit de faire, elle désavouoit formellement, & vouloit qu'on s'en tint au premier. Cette déclaration fut rédigée dans les termes plus clairs & les plus énergiques, accompagnée de toutes les formes qu'on crut pouvoir la mettre à l'abri de chicane.

Avant son départ, elle distribua à différents religieux une somme, pour lui dire des messes, en cas qu'elle vînt à mourir; & lorsqu'elle les chargea d'acquiescer cette œuvre pieuse, elle le fit avec tant d'instances, qu'on eût dit qu'elle approchoit de la fin de sa vie. Tous ces préparatifs prouvent bien qu'elle craignoit qu'on n'attentât à ses jours, après l'avoir forcée à disposer de son bien à son gré de ses tyrans.

Elle mit tant d'affection, tant de

la déclaration humiliante qui l'avoit terminé , pussent provenir d'une autre source que de cette vertu qu'il vouloit subjuguier ; & que tout autre homme que lui , en pareil cas , auroit éprouvé la même mortification. La marquise continua d'être heureuse ; mais elle jouissoit de son bonheur sans que son antipathie , pour celui qui en étoit l'auteur , pût s'adoucir. Elle prenoit les plus grandes précautions pour ne pas se trouver seule avec lui.

*Le chevalier* , de son côté , n'étoit pas moins amoureux que son frère : mais la douceur de son humeur rendoit son entretien agréable à la marquise ; elle lui faisoit même des ouvertures de cœur. Ce n'est pas qu'elle eût pour lui aucune impression d'amour ; mais la comparaison qu'elle faisoit de lui avec *l'abbé* tournoit à l'avantage du *chevalier* , & le faisoit regarder de bon œil.

Les bontés que sa belle-sœur lui témoignoit lui donnèrent un peu d'espérance. Leur liaison n'échappa point à *l'abbé* ; voyant même qu'elle souffroit volontiers son frère , tandis qu'elle l'évitoit avec soin , il le crut aimé : il les espionna , sans rien découvrir qui pût lui faire soupçonner la vertu de la marquise.



Il comprit que l'ascendant qu'il avoit sur le *chevalier* échoueroit contre l'amour. Il prit le parti de la ruse. Nous aimons tous les deux, lui dit-il un jour, la femme de notre frère : ne nous traversons pas ; je suis le maître de ma passion , & je peux vous la sacrifier : mais si , après avoir essayé de vous rendre heureux , vous n'y pouvez réussir , retirez-vous , & j'essaierai à mon tour : mais ne nous brouillons pas pour une femme. Ils s'embrassèrent , & l'accord fut conclu.

L'abbé , dans ce traité , avoit pour but de s'assurer si la vertu seule de la marquise étoit la cause de la disgrâce qu'il avoit éprouvée ; ou s'il ne la devoit qu'à la répugnance qu'elle pouvoit avoir conçue pour sa personne.

Le *chevalier* , débarrassé d'un rival si formidable , redoubla ses soins auprès de la marquise , qui les reçut avec complaisance , tant qu'elle crut que l'amour n'y étoit pour rien. Mais dès qu'elle put connoître la source des attentions qu'on lui témoignoit , elle substitua à l'air de bonté avec lequel elle les avoit reçues , l'indifférence la plus caractérisée ; & elle se comporta de manière que jamais cet amant n'osa découvrir

Si, comme la suite ne donne que trop lieu de le penser, *l'Abbé & le Chevalier* avoient empoisonné la médecine, c'étoit un détour de scélératesse, qui éloignoit d'eux les soupçons, & compromettoit le médecin qui avoit travaillé la composition.

Quoi qu'il en soit, ils envoyèrent plusieurs fois, sous prétexte de politesse, demander des nouvelles de la santé de leur belle-sœur, & furent fort étonnés d'apprendre, qu'au lieu des funestes effets qu'ils attendoient du remède, il avoit été salutaire. Ils ignoroient que la marquise n'avoit pas fait usage de celui qui avoit été préparé par le médecin.

Ils avoient destiné ce jour pour le dernier de la vie de leur belle-sœur, & résolurent d'accomplir leur dessein, à quelque prix que ce fût.

La marquise, qui resta au lit, invita les femmes qui faisoient sa société ordinaire, de venir lui tenir compagnie après le dîner. Jamais elle ne fut de meilleure humeur. Ses deux beaux-frères, au contraire, furent toujours d'une distraction qui donnoit lieu de penser qu'ils étoient occupés de quelque grand projet. La marquise leur faisoit

*La marquise de Gange. 285*

lement la guerre sur leur lieu. Le  
veter, qui estoit au pied du roc,  
le fa revestir, pour tant de preuves  
à la marquise. Et, lors, quand  
roches de la belle l'ont rapporté  
à lui, ne l'ailloir pas en une  
agréables & amusantes. Mais la  
me, ou un cheval, a échappé  
à la compagnie.

Servir une colandre, dont est in  
ments, & dont est mangée de  
mais les deux mauvaises n'y  
sont pas.

En la compagnie de l'homme. L'homme  
passe les jours jusqu'à la porte.  
Même resta avec la marquise,  
dans une profonde rêverie. En  
même devint la cause, & c'est  
s'en échapper, quand l'homme, qui  
lui manifesta l'empire.

Etant que l'homme se voit de lui son

avoit compagnie chez elle , elle fit servir un rafraichissement en crème. Il s'y trouva de l'arsenic , mais il y en avoit en si petite quantité , que , corrigé par le lait qui en est l'antidote , elle n'en fut que légèrement tourmentée. Tous ceux qui en mangèrent avec elle n'en eurent pareillement que de foibles ressentiments.

Cette aventure fit d'abord beaucoup de bruit à Avignon ; mais à la longue , on cessa d'en parler , & on l'oublia. Il survint une circonstance qui la fit oublier à la marquise elle-même.

Le sieur *de Nochère* vint à décéder , & la laissa héritière de ses grands biens. Les effets qui composoient cette succession , devenoient , dans la main de la marquise , un *paraphernal* ( 1 ) dont elle pouvoit jouir & disposer à son gré.

Cet événement lui donna de la considération. *L'abbé* lui-même fit entendre

( 1 ) Dans les pays régis par le droit romain , les *paraphernaux* de la femme sont les biens qui lui appartiennent , & qui ne sont pas compris dans la dot qu'elle a apportée à son mari. Elle a la libre disposition des fruits & du fonds de ces biens. Le mari ne peut même les administrer qu'en vertu d'une procuration de sa femme.

*Et que ce soit vous-mêmes qui l'exécutiez? Je ne me sens coupable envers vous d'aucune autre faute, que d'avoir été attachée à mon honneur & à celui de votre frère. Puis, tournant ses beaux yeux sur le Chevalier, elle lui rappella les marques d'amitié qu'elle lui avoit données; elle s'étoit privée de ses épargnes pour lui prêter de l'argent; elle lui avoit même donné, depuis peu, une lettre de change de 500 livres.*

*Ce tigre, pour toute réponse, lui dit: En est assez, Madame, prenez votre parti: si vous ne le prenez sur le champ, nous le prenons pour vous.*

*Elle jeta sur eux un regard d'indignation, leva les yeux au ciel, & rendit la main, pour prendre le verre que tenoit l'Abbé. Elle avale la coupe, tandis que l'un lui tient le pistolet sur la gorge, & l'autre l'épée contre l'estomac. Il*

jugeroit à propos de préférer. Elle avoit un fils âgé de six ans, & une fille âgée de cinq.

Après s'être bien assurée que ce testament étoit dans les règles, elle convoqua les magistrats d'Avignon, & plusieurs personnes de qualité, devant lesquels elle fit une déclaration authentique, portant qu'au cas qu'elle vînt à mourir, & qu'elle fît un testament postérieur à celui qu'elle venoit de faire, elle le défavouoit formellement, & vouloit qu'on s'en tint au premier. Cette déclaration fut rédigée dans les termes les plus clairs & les plus énergiques, & accompagnée de toutes les formes que l'on crut pouvoir la mettre à l'abri de la chicane.

Avant son départ, elle distribua à différents religieux une somme, pour lui dire des messes, en cas qu'elle vînt à mourir; & lorsqu'elle les chargea d'acquiescer cette œuvre pieuse, elle le fit avec tant d'instances, qu'on eût dit qu'elle approchoit de la fin de sa vie. Tous ces préparatifs prouvent bien qu'elle craignoit qu'on n'attentât à ses jours, après l'avoir forcée à disposer de son bien au gré de ses tyrans.

Elle mit tant d'affection, tant de ten

dresse dans les adieux qu'elle fit aux personnes de sa connoissance, qu'il sembloit que c'étoit un adieu éternel. Tout le monde étoit attendri, & croyoit voir, dans cette séparation, quelque chose de funeste.

Elle fut précédée à Ganges par sa belle-mère, femme d'un mérite rare, & qui faisoit sa demeure à Montpellier; par son mari, & par ses deux beaux-frères. Tout le monde, à l'envi, s'efforça de lui faire une reception agréable. Ils n'épargnèrent rien pour effacer les idées du chagrin que la marquise avoit éprouvé : les termes d'amitié les plus insinuans, les dehors de l'honnêteté la plus prévenante, tout fut mis en usage, pour lui inspirer une parfaite sécurité. *L'Abbé & le Chevalier*, qui sçavoient combien leur amour déplaisoit à leur belle-sœur, s'abstinrent de lui en rien témoigner. Ils quittèrent le rôle d'amants, pour ne marquer que de l'amitié, de la civilité & de la considération.

Cette femme, qui avoit le cœur droit & plein de franchise, donna dans le panneau qu'or lui tendoit. Au bout de quelques jours, sa belle-mère retourna à Montpellier ; le marquis se

tendit à Avignon, où ses affaires l'appelloient; madame de Gange resta seule avec ses beaux-frères. Ils continuèrent de dissimuler; & parvinrent enfin à se rétablir dans la confiance de la marquise.

Quand ils se virent parvenus à ce point, l'abbé fit venir un jour, fort adroitement, la conversation sur le testament de la marquise, & lui fit entendre que, tant que cet acte subsisteroit, l'union qui étoit entre elle & son mari seroit toujours chancelante; parce qu'il seroit toujours autorisé à croire qu'elle étoit indisposée contre lui: qu'il sçavoit que ce tendre époux étoit dans la résolution de vivre avec elle dans l'union la plus parfaite; mais qu'il falloit lever cet obstacle qui traversoit leur bonheur: que, quand elle auroit fait ce sacrifice, elle verroit que son mari & la famille de son mari concourroient tous pour lui plaire; que les plaisirs séjourneraient parmi eux, sans aucun mélange d'amertume; & qu'elle règneroit sur les cœurs de la famille avec un empire absolu.

Ce monstre réussit à persuader son infortunée belle-sœur. La douceur & la complaisance composaient le fond de



son caractère : elle fit un second testament en faveur de son mari. *L'Abbé* n'avoit pas sans doute connoissance de la déclaration faite par la marquise devant les magistrats ; ou il ignoroit la nécessité qu'il y avoit de la rétracter, pour la validité du second testament qu'il venoit d'obtenir : il n'en fut point question.

Persuadé que sa dissimulation lui avoit procuré tout ce qu'il pouvoit espérer, il cessa de se contraindre, & se prépara à tirer vengeance du mépris que la belle-sœur avoit fait de son amour, & à assurer à son frère, qui lui avoit certainement promis une récompense proportionnée au service, une jouissance prompte & certaine des biens légués par l'acte que la séduction venoit de lui procurer.

La marquise se détermina à prendre une médecine, le 17 mai 1667. Elle fut composée par le médecin du lieu. Mais, quand on la présenta à madame *de Gange*, le breuvage lui parut si noir, si épais, qu'elle eut de la répugnance à le prendre : elle se contenta d'avaler des pilules usuelles, dont elle prenoit la précaution d'avoir toujours une provision avec elle.

prendre soin d'elle , & ne la qu  
point qu'elle ne fût en meill  
qu'on pouvoit s'en reposer sur

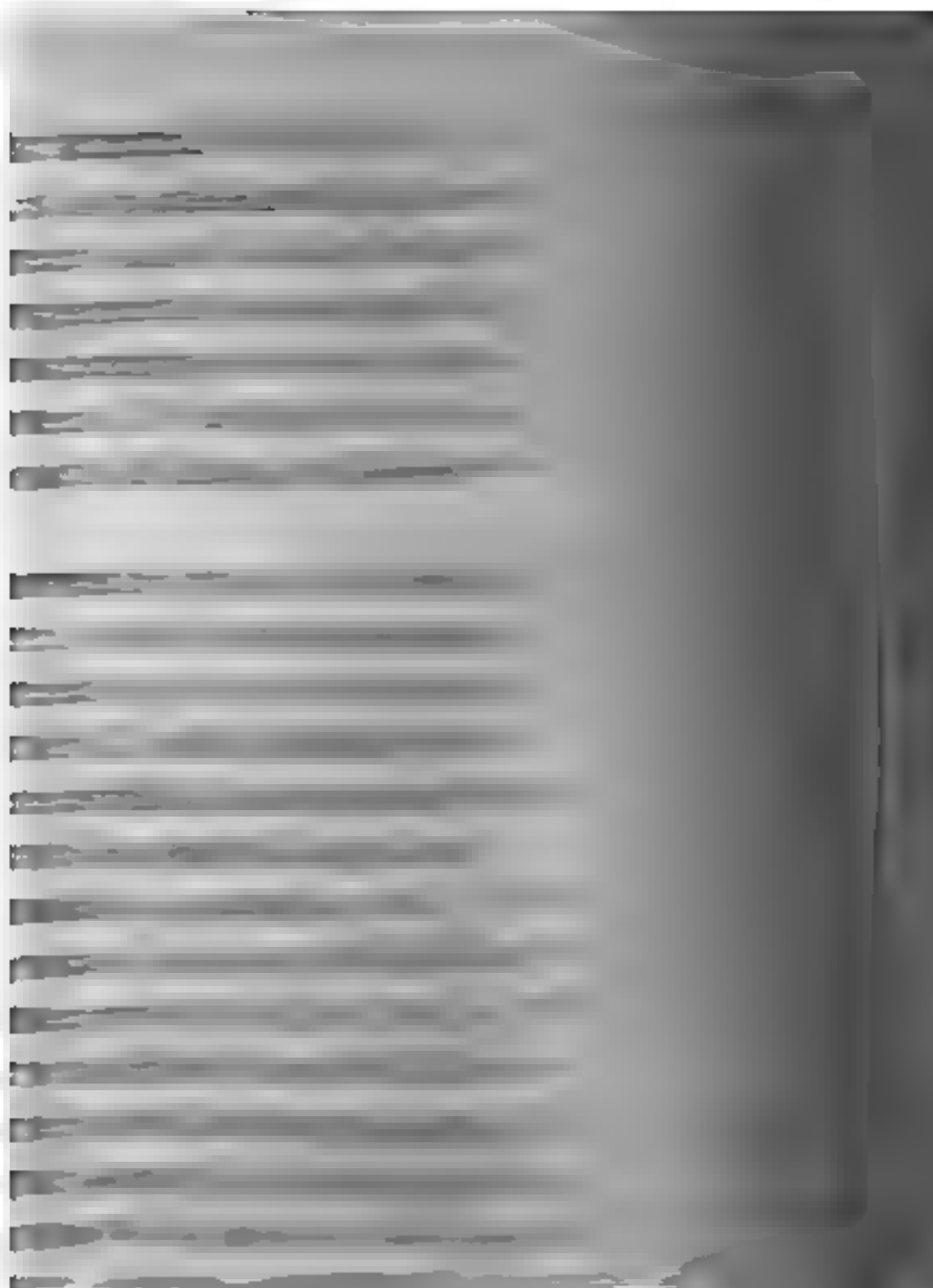
La marquise , qui faisoit av  
toutes les lueurs d'espérance qu  
fentoient , crut qu'elle pourr  
fléchir son bourreau. Elle pria  
pagnie de la laisser seule avec lu  
le monde passa dans une cham  
fine.

Alors elle se jette aux genou  
beau-frère , lui retrace encore  
ques d'amitié qu'elle lui avoit d  
lui promettre d'être , dans la suite  
glément soumise à ses volontés  
blier le traitement qu'elle a reç  
donner , à la scène qui vient de  
fer , l'interprétation que l'on j

appuyer le genou contre l'épaule  
posa le premier appareil sur les plaies  
qui ne furent pas jugées mortelles.

Les consuls de Gange vinrent  
main-forte offrir leurs services à la  
quise; elle les accepta; ils posèrent  
garde autour de la maison du sieur  
*Prats*. Le baron *du Tressan*, grand  
vôt, se mit aux trousses des assassins.  
Mais on ne put les attrapper. Vers  
neuf heures du soir, quand ils  
portèrent les derniers coups à leur  
sœur. Ils profitèrent des ténèbres  
pour s'évader, & arrivèrent à Aubertin.  
C'étoit une terre du marquis, éloignée  
de Gange d'une lieue.

Ils se firent mutuellement de  
reproches de ce qu'ils avoient manqué  
leur coup: ils en eurent tout de



d'argent, ce qui s'étoit attaché aux parois du verre, le réunit à ce qui étoit resté au fond, rendit le vase à la marquise, en disant : *allons, Madame, il faut gober le goupillon, & accompagner cet ordre atroce d'un de ces termes que la bienfiance a pros crits des sociétés honnêtes.* Elle mit ce reste dans sa bouche, le retint, sans l'avaler, se laissa aller sur son chevet; & poussant un cri, comme si elle eût vu la mort se précipiter sur elle, elle jeta dans ses draps ce qu'elle venoit de mettre en dernier lieu dans sa bouche. *Au nom de Dieu,* dit-elle ensuite, *puisque vous avez tué mon corps, ne perdez pas mon ame; envoyez-moi un confesseur.*

Ils sortent tous deux; ferment la porte, & vont avertir le vicaire du lieu, qui demouroit dans la maison. Ce monsieur se nommoit *Perrette*, avoit été précepteur du marquis, étoit toujours resté dans la maison, & avoit toujours conservé une grande part dans la confiance de son élève.

Cependant la marquise, qui avoit toujours conservé la liberté de son esprit, ne se vit pas plutôt seule, qu'elle tenta de s'évader. Elle met sur elle une seule jupe de rasser as, gagne une fenê-

nêre

nêtre qui donnoit sur la basse-cour du château, à vingt-deux pieds de hauteur.

Elle alloit se précipiter la tête la première, & l'écraser par sa chute, quand *Perrette* survint. Il se jettà à elle, saisit son jupon, & la retint de manière que son corps changea de direction, en sorte qu'elle tomba sur ses pieds, & ne se fit aucun autre mal, que de les égratigner sur un terrain dur, raboteux & semé de pierres. Le poids de son corps, qui étoit élançé, déchira la jupe, dont le lambeau resta dans les mains du prêtre.

Ce malheureux, n'ayant pu la retenir, pour consommer le sacrifice, lança sur la victime qui lui échappoit, une grosse cruche pleine d'eau, qui étoit sur la fenêtre joignant celle par où la marquise avoit passé, & l'auroit assommée; s'il l'eût attrappée; mais elle tomba à deux doigts près d'elle.

Dès qu'elle se vit à terre, elle fit promptement entrer le bout de sa tresse de cheveux fort avant dans son gosier; ayant beaucoup mangé, elle provoqua facilement le vomissement; &, comme les aliments n'avoient pas permis au poison d'attaquer directement les parois

La marquise demanda qu'on ministrât les derniers sacrements. Elle frémit d'horreur, quand elle vit *Perrette*, le viatique à la main ; ce *Perrette* qui avoit été envoyé aux assassins, pour l'assister à la mort. Elle avoit voulu la retenir, lorsqu'elle avoit voulu fuir de leurs mains, & qu'elle avoit sur elle une cruche pleine d'eau pour l'assommer. Elle crut qu'il venoit à l'empoisonner, & refusa de recevoir la communion, s'il ne s'administrait auparavant, une partie de la Sainte Eucharistie : il se soumit à cette épreuve.

Alors la marquise rassurée, priant Dieu en présence du Dieu qu'elle alloit voir, qu'elle pardonnoit à ses ennemis, & à ses assassins, le pria de leur

La populace étoit sur le point de l'arrêter comme folle, quand *le Chevalier* l'atteignit auprès de la maison du sieur *des Prats*, éloignée du château d'environ trois cents pas : il l'y fit entrer par force, s'y enferma avec elle ; *l'Abbé* se mit sur le seuil de la porte, tenant un pistolet à la main, & menaçant de tuer le premier qui approcheroit, ne voulant pas, disoit-il, que sa belle-sœur, dans sa folie, se donnât en spectacle à tout le monde. Mais il est aisé de voir que son véritable dessein étoit d'empêcher les secours qu'on auroit pu donner à cette infortunée contre les ravages du poison.

*Le sieur des Prats* étoit absent : sa femme étoit en compagnie de plusieurs de ses amies. La marquise répétoit toujours qu'elle étoit empoisonnée : la femme du ministre du lieu, nommé *Brunelle*, lui remit adroitement une boîte pleine d'orviétan, dont elle prenoit des morceaux, dans les instans où *le Chevalier*, qui se promenoit dans la chambre, en la gardant, lui tournoit le dos. Une personne de la compagnie lui donna un verre d'eau, pour soulager le feu que le poison & l'orviétan avoient allumé dans ses entrailles. *Le Chevalier*



trayoient sans cesse, & qu'elle souhaitoit d'être transportée ailleurs.

M. de Catelan la rassura sur ses frayeurs ; mais il ne put la guérir de la répugnance qu'elle avoit de rester dans un lieu qui lui retraçoit sans cesse les cruautés horribles qu'elle avoit essuyées.

Cette séance, qui rappella dans son esprit l'image idétaillée des scènes atroces qui l'avoient conduite à l'état où elle étoit, redoubla son mal. Elle passa la nuit dans de cruelles douleurs, & expira le lendemain 7 juin 1667, vers les quatre heures du soir.

M. de Catelan, en vertu de la commission que sa compagnie lui avoit confiée, décréta, de prise-de-corps, le marquis de Gange, qui fut arrêté dans son château. Il dit à ceux qui vinrent le prendre, qu'il étoit prêt d'obéir ; qu'il étoit inutile d'employer la force ; que son dessein étoit d'aller poursuivre au parlement, les meurtriers de sa femme. On mit le scellé chez lui ; on le conduisit dans les prisons de Montpellier, où il arriva de nuit. Tous les habitants étoient aux fenêtres ; & pour voir passer le marquis, on avoit formé comme une illumination générale ; il fut exposé à



dernière vivacité , jusqu'à ce que l  
de la marquise fût vengée.

Le marquis fut transféré da  
prisons de Toulouse. M. de Cate  
fit subir plusieurs interrogatoires  
un entr'autres , dura onze heures  
curives.

Elle fit publier un mémoire  
nant les motifs de l'accusation  
avait intentée contre son gendre

Il est sans doute bien difficile,  
elle , de persuader à la justice  
public qu'un homme de condition  
le nom , jusqu'à présent , n'a été  
aucun reproche , ait conçu le dess  
faire assassiner par la main de ses p  
frères , une épouse d'une beauté  
dans la fleur de son age , & dont l

arrêtés , s'ils reparoissoient sur les lieux. Ils songèrent donc à se dérober au supplice. Ils gagnèrent le voisinage d'Agde ; & s'embarquèrent vers une plage que l'on nomme le Gras de Putaval. On verra , dans la suite , ce qu'ils devinrent.

La marquise reçut tous les secours nécessaires ; on fit venir promptement des médecins & des chirurgiens de Montpellier. Toute la noblesse des environs s'empressa de lui venir témoigner la part qu'elle prenoit à son malheur.

Cependant le marquis étoit à Avignon , quand le bruit de l'assassinat de sa femme parvint jusqu'à lui. S'il avoit tramé avec ses frères la mort de sa femme , il ne s'étoit , sans doute , pas attendu que leur fureur pût les porter jusqu'aux excès atroces & publics qu'ils avoient commis ; il avoit compté qu'ils prendroient la route obscure d'un poison adroitement administré.

Quoi qu'il en soit , il parut , en apprenant cette nouvelle , frappé de l'horreur qu'elle devoit naturellement inspirer ; il éclata en imprécations contre ses frères , & jura qu'ils n'auroient jamais d'autre bourreau que lui. En un mot , il joua , en présence du courier ,

C'est en vain que le marquis de Gange prétend se prévaloir de son absence. Vainement alléguet-il qu'il ne s'élève contre lui aucune preuve ni littérale, ni testimoniale. Vainement croit-il se garantir de la peine, parce que rien ne manifeste judiciairement le complot qu'il a formé avec ses frères; & que ces deux assassins s'étant évadés, on ne peut leur tirer la vérité, ni par la voie des interrogatoires, ni par celle des tourments.

Si les criminels ne pouvoient être convaincus que par la preuve vocale, ou littérale, que de crimes demeureroient impunis! Que de criminels jouiroient des prérogatives de l'innocence, parce qu'ils auroient pris la précaution d'écarter les témoins, & de ne confier au papier rien de relatif à leur forfait! La seule imprudence des malfaiteurs deviendrait la sauve-garde de la société.

Mais la loi est venue au secours de la justice; au défaut de preuves littérales & testimoniales, elle a admis les présomptions. Quand elles se trouvent assez fortes, pour conduire à la certitude, elles tiennent lieu de ce qu'on appelle preuves, puisqu'elles en sont elles-mêmes : *Ce sont des indices certains,*

à son testament d'Avignon ; qu'il contenoit les volontés dans lesquelles elle vouloit mourir. On croit que la marquise ouvrit alors les yeux , & connut les véritables sentimens de son mari : mais elle fit tous ses efforts pour n'en rien témoigner. Que n'avoit-elle pas à craindre d'un tel homme , s'il eût pénétré qu'on pouvoit le soupçonner de complicité avec ses frères ?

Il ne fut plus question de testament entre eux , & le marquis continua de rendre des soins à sa femme dans la maison du sieur *des Prats* , d'où son état n'avoit pas permis qu'on la transportât.

Elle demanda avec instance qu'on la conduisît à Montpellier , où les secours dont elle avoit besoin se trouveroient sous la main , & lui seroient administrés par la dame *de Rossan* sa mère , qui demouroit dans cette ville. Le médecin ne permit pas ce transport , qui n'auroit pu se faire sans mettre la vie de la malade dans un danger éminent.

La dame *de Rossan* se rendit auprès de sa fille ; mais elle ne put voir , sans frémir d'indignation , le marquis auprès d'elle ; & ne put voir , sans la plus grande surprise , qu'ils étoient en bonne intelligence. Rien ne fut capable de la rete-

nir. Elle ne resta que trois jours, ne pouvant prendre sur elle de vivre avec un homme qu'elle regardoit comme le chef du complot abominable qui avoit armé les féroces bourreaux de sa fille.

La marquise demanda qu'on lui administrât les derniers sacrements. Elle frémit d'horreur, quand elle vit entrer *Perrette*, le viatique à la main ; ce même *Perrette* qui avoit été envoyé par ses assassins, pour l'assister à la mort, qui avoit voulu la retenir, lorsqu'elle cherchoit à fuir de leurs mains, & qui lança sur elle une cruche pleine d'eau pour l'assommer. Elle crut qu'il venoit pour l'empoisonner, & refusa de recevoir la communion, s'il ne s'administroit lui-même auparavant, une partie de l'hostie : il se soumit à cette épreuve.

Alors la marquise rassurée, protesta, en présence du Dieu qu'elle alloit recevoir, qu'elle pardonnoit à ses ennemis & à ses assassins, le pria de leur pardonner comme elle, demanda en grace que l'on appaisât la justice des hommes en leur faveur.

Les approches de la mort, dont elle sentoît bien qu'on ne pouvoit l'arracher sans miracle, l'avoient détachée de tous les agréments de ce monde. Elle étoit

*de la marquise de Gange.* 299  
insensible même aux éloges que l'on donnoit à sa beauté, qui n'avoit jamais eu plus d'éclat que depuis sa maladie. Elle tenoit sans cesse son fils au chevet de son lit, & faisoit tous ses efforts pour lui ôter les desirs de vengeance qui s'élevoient dans son cœur.

Mais la justice ne pouvoit se prêter aux vues charitables de la marquise. L'horrible attentat commis contre sa personne fut déferé au parlement de Toulouse, qui commit le célèbre M. de *Catelan* (1), pour aller sur les lieux interroger la marquise *de Gange*, & faire toutes les informations qui pourroient conduire à la conviction des coupables.

Dès qu'il fut arrivé, il eut une conversation particulière & secrète avec la malade. Il fit tous les efforts que la prudence lui inspira, pour instruire sa religion sur le crime atroce dont la justice poursuivoit la vengeance. Après avoir déclaré à ce magistrat tout ce que la religion du serment qu'elle avoit prêté, l'obligeoit de déclarer, elle lui témoigna que c'étoit avec beaucoup de répugnance, qu'elle restoit à Gange ; que plusieurs justes motifs de crainte l'es-

(1) Voyez tom. VI, p. 37.



elle pas, au contraire, obligés autant qu'il avoit été en elle ? N'avoit-elle pas fait au Chevalier plusieurs plaisirs essentiels ? De quelle injure avoient-ils à se plaindre ? Elle n'avoit pas répondu à leur amour. Mais cette résistance n'avoit pu que leur inspirer de l'estime pour elle. D'ailleurs ils ne l'avoient assassinée, qu'après lui avoir extorqué un testament tel qu'ils le souhaitoient. La vengeance n'étoit donc pas le principe qui les a fait agir.

Comment la cupidité auroit-elle pu les porter à cet excès ? Le testament ne leur accordoit rien. Vouloient-ils, après l'avoir assassinée, lui voler ses effets ? Mais le butin n'étoit pas assez considérable pour les déterminer à passer le reste de leurs jours dans des tranfes continuelles, toujours cachés, en un mot dans l'état de gens qui sont assurés d'être regardés, par-tout où ils seront connus, comme les ennemis du genre humain. Ce vol, d'ailleurs, n'eût pas été une ressource capable de leur procurer, en quel qu'endroit que ce fût, la tranquillité & les douceurs dont ils jouissoient dans la maison de leur frère. Il est donc impossible de soupçonner que l'appât d'un vol qui ne pouvoit leur procurer d'autre

*de la marquise de Gange.* 301  
toutes les huées de la populace, & accablé d'imprécations.

Toutes les femmes de Montpellier & d'Avignon regardoient le malheur de la marquise *de Gange*, comme le leur propre; & l'en parloit, dans toutes les maisons, de venger sa mort, comme si c'eût été un malheur arrivé à chaque famille en particulier.

On fit l'ouverture de son corps. Aucune des blessures qu'elle avoit reçues ne fut le principe de sa mort : le poison seul en fut la cause : il lui avoit brûlé les entrailles ; son cerveau même étoit noirci. La nature, en lui dispensant toutes les graces de la beauté, avoit arrangé toutes les parties de son corps dans une proportion qui formoit un tempérament régulier, & par conséquent robuste. Le poison le plus corrosif combattit, pendant dix-neuf jours, une organisation si régulière ; & pendant ce combat, la nature qui sembloit défendre un ouvrage qu'elle avoit pris plaisir à former, redoubloit les charmes dont elle l'avoit orné. Jamais la marquise n'avoit paru si belle, jamais elle n'avoit eu le tein plus éclatant, jamais elle n'avoit eu les yeux si brillants, & la parole plus douce & plus ferme.

La dame de *Rossan*, sa mère, comme héritière instituée, se mit en possession de tous les biens de sa fille, & se porta accusatrice des assassins, au nombre desquels elle comprit le marquis, déclarant qu'elle l'alloit poursuivre avec la dernière vivacité, jusqu'à ce que la mort de la marquise fût vengée.

Le marquis fut transféré dans les prisons de Toulouse. M. de *Catellan* lui fit subir plusieurs interrogatoires, dont un entr'autres, dura onze heures consécutives.

Elle fit publier un mémoire contenant les motifs de l'accusation qu'elle avoit intentée contre son gendre.

Il est sans doute bien difficile, disoit-elle, de persuader à la justice & au public qu'un homme de condition, dont le nom, jusqu'à présent, n'a été sujet à aucun reproche, ait conçu le dessein de faire assassiner par la main de ses propres frères, une épouse d'une beauté rare, dans la fleur de son âge, & dont la conduite étoit intacte. On croira plus difficilement encore que la fureur qui l'auroit animé fût capable de lui inspirer l'éloquence nécessaire pour déterminer ses deux frères à la fois à se charger de la barbarie, de la honte & du danger

de cette exécution. Mais la surprise augmente encore, ajoutoit-elle, quand on fait attention que la cupidité seule a pu être le principe de cette atrocité. Il jouissoit, de son côté, d'une fortune honnête; il jouissoit de la dot de sa femme. Si elle administroit ses paraphernaux par elle-même, l'emploi qu'elle en faisoit étoit à la décharge de son mari, qui n'ayant point de dépense à faire pour l'entretien de sa femme, pouvoit disposer à son gré de ses propres revenus, & de celui de la dot qui lui avoit été confiée.

Une position aussi avantageuse ne suffisoit pas encore à cet homme avide; il a voulu s'assurer, après la mort de sa femme, la propriété de sa dot, & de ses paraphernaux. Il lui extorque le testament qui fut fait à Ganges; & pour ne pas laisser le tems à la testatrice de révoquer cet acte, & se voir, en même-tems, le maître absolu des biens dont la jouissance étoit retardée jusqu'après la mort de la testatrice, il prend le parti de la faire assassiner sur le champ.

Ces faits, sans doute, sont incroyables; mais tout incroyables qu'ils sont, ils n'en sont, malheureusement, pas moins vrais.

C'est en vain que le marquis de Gange prétend se prévaloir de son absence. Vainement allègue-t-il qu'il ne s'élève contre lui aucune preuve ni littérale, ni testimoniale. Vainement croit-il se garantir de la peine, parce que rien ne manifeste judiciairement le complot qu'il a formé avec ses frères; & que ces deux assassins s'étant évadés, on ne peut leur tirer la vérité, ni par la voie des interrogatoires, ni par celle des tourments.

Si les criminels ne pouvoient être convaincus que par la preuve vocale, ou littérale, que de crimes demeureroient impunis! Que de criminels jouiroient des prérogatives de l'innocence, parce qu'ils auroient pris la précaution d'écarter les témoins, & de ne confier au papier rien de relatif à leur forfait! La seule imprudence des malfaiteurs deviendrait la sauve-garde de la société.

Mais la loi est venue au secours de la justice; au défaut de preuves littérales & testimoniales, elle a admis les présomptions. Quand elles se trouvent assez fortes, pour conduire à la certitude, elles tiennent lieu de ce qu'on appelle preuves, puisqu'elles en sont elles-mêmes : *Ce sont des indices certains,*

*que le droit admet , & qui n'ont pas moins de foi , que les actes authentiques (1). Le législateur dit ailleurs qu'il range dans la même classe les témoins irréprochables , les actes évidents , & les indices indubitables (2).*

Telles sont les présomptions qui s'élèvent contre le *marquis de Ganges*.

1°. On ne peut douter que *l'abbé & le chevalier* n'ont attenté à la vie de leur belle-sœur que pour assurer au marquis la succession à laquelle il étoit appelé par le dernier testament de sa femme. Ces deux scélérats n'épargnèrent ni les politesses, ni les attentions, ni les prévenances , pour capter les bonnes grâces & la confiance de la victime qu'ils devoient à la barbare cupidité de leur frère. Quand ils furent assurés qu'ils pouvoient proposer la révocation du premier testament , sans être repoussés par l'aversion , *l'abbé* fit usage de son éloquence natu-

(1) *Judicia certa quæ jure non respuuntur ; non minoris probationis , quàm instrumenta ; continent fidem. l. 19 , cod. de rei vindic.*

(2) *Sciant cuncti accusatores eam se rem deferre in publicam notionem debere , quæ munita sit idoneis testibus , vel instructa apertissimis documentis , vel indiciis ad probationem indubitatis , & luce clarioribus , expedita. L. ult. cod. de probat.*

relle , pour persuader. A peine eût-il obtenu cette révocation ; à peine fut-il nanti de l'acte qui transmettoit à son frère l'hérédité à laquelle il aspirait si fort , que , d'accord avec *le chevalier* , ils consommèrent l'assassinat de la testatrice.

Il est donc constant que ce forfait ne fut tramé , que pour ôter à la marquise le tems de changer de volonté. Or qui est-ce qui devoit recueillir le fruit du second testament ? N'étoit-ce pas le marquis ? Qui est-ce qui avoit intérêt d'ôter à la testatrice la faculté de révoquer cette disposition , & d'accélérer , pour en jouir plutôt , l'ouverture de la succession ? N'étoit-ce pas le marquis ? Et qui est celui qui est naturellement regardé comme l'auteur du crime , si ce n'est pas celui qui en profite ? *Is fecit scelus cui prodest.*

D'un autre côté , non-seulement les deux ministres de l'assassinat n'avoient pas intérêt de s'en rendre coupables de leur propre mouvement ; mais ils n'auroient pu s'abandonner à cette atrocité gratuite , sans courir à une perte assurée. Auroient-ils assassiné la marquise , s'ils n'y avoient été excités par le mari ; & s'ils n'avoient été sûrs que sa résolu-

*la marquise de Gange. 307*

tion étoit si bien prise , qu'ils n'avoient pas à craindre que le repentir opérât aucun retour dans son cœur à leur préjudice ? Sans cette certitude se feroient-ils exposés à être gratuitement l'objet de la fureur, de l'horreur & de la vengeance d'un mari désespéré ? Ne couroient-ils pas le risque d'être les victimes de la justice, à laquelle ils n'auroient pu se dérober que très-difficilement, étant poursuivis par un homme auquel ses sentiments & son honneur imposoit la qualité & les fonctions d'un ennemi implacable ?

Ne voyoient-ils pas que, si le hasard les déroboit à la main de ce vengeur acharné, & au bras de la justice, il leur falloit traîner leurs jours dans des terreurs continuelles, dans la misère, & dans toutes les horreurs qui l'accompagnent ?

Ces crimes énormes ne se commettent que par ceux qui sont poussés par des passions excessives. Les seules passions qui pouvoient ici animer les deux frères, étoient la vengeance ou la cupidité.

Mais par où cette infortunée auroit-elle pu exciter leur vengeance ? Quel tort leur avoit-elle fait ? Ne les avoit-



elle pas, au contraire, obligés autant qu'il avoit été en elle? N'avoit-elle pas fait au Chevalier plusieurs plaisirs essentiels? De quelle injure avoient-ils à se plaindre? Elle n'avoit pas répondu à leur amour. Mais cette résistance n'avoit pu que leur inspirer de l'estime pour elle. D'ailleurs ils ne l'avoient assassinée, qu'après lui avoir extorqué un testament tel qu'ils le souhaitoient. La vengeance n'étoit donc pas le principe qui les a fait agir.

Comment la cupidité auroit-elle pu les porter à cet excès? Le testament ne leur accordoit rien. Vouloient-ils, après l'avoir assassinée, lui voler ses effets? Mais le butin n'étoit pas assez considérable pour les déterminer à passer le reste de leurs jours dans des tranfes continuelles, toujours cachés, en un mot dans l'état de gens qui sont assurés d'être regardés, par-tout où ils seront connus, comme les ennemis du genre humain. Ce vol, d'ailleurs, n'eût pas été une ressource capable de leur procurer, en quelque-endroit que ce fût, la tranquillité & les douceurs dont ils jouissoient dans la maison de leur frère. Il est donc impossible de soupçonner que l'appât d'un vol qui ne pouvoit leur procurer d'autre

*de la marquise de Gange.* 309  
avantage , que la honte de l'avoir commis , les eût engagés dans un assassinat accompagné de toute la barbarie & de toute la férocité possible ; leur eût fait abdiquer tous les sentimens de l'humanité , pour les transformer en tigres furieux.

Ainsi , en supposant qu'ils n'eussent pas agi par les ordres du marquis , cet excès prodigieux de cruauté , non-seulement se seroit commis sans cause , mais auroit précipité gratuitement les assassins dans un gouffre de malheurs : au lieu qu'en adoptant le système que cette action a été ordonnée par le marquis , tout devient possible.

On voit des assassins qui , animés par la récompense qu'il leur a promise , s'exposent hardiment à la peine que mérite leur crime ; bien assurés qu'ils sont , de n'être pas poursuivis ; ou du moins qu'ils auront le tems de s'évader. On ne peut douter que la récompense n'ait été proportionnée au crime. Ils étoient bien sûrs , d'ailleurs , que , dans quelque pays qu'ils allassent , sous quelque ciel qu'ils vécussent , le marquis achèteroit leur discrétion , en leur faisant passer tous les secours dont ils auroient besoin , pour vivre commodément.

autant & plus contribuer à les dé-  
 truire, à leur fermer les yeux sur  
 danger qu'ils couroient, que les  
 moelles qu'il leur avoit certaines-  
 ment faites. L'Abbé, sur-tout, étoit en  
 session de gouverner absolument le  
 duc; & celui-ci ne faisoit aucun  
 marche sans le consulter. *Perrette*,  
 étoit visiblement d'intelligence avec  
 les assassins, avoit été précepteur du  
 duc, & avoit sa confiance.

*Cinquième présomption.* L'intellig-  
 ence de *Perrette* avec les assassins est dé-  
 montrée; puisque la marquise ayant été  
 empoisonnée, & s'étant jetée par la  
 fenêtre, pour s'évader, il jeta, dans  
 le dessein de l'assommer, une cruche  
 pleine d'eau : & afin de rendre  
 l'évasion inutile, il courut avertir le  
 duc & le Chevalier, qui se mirent à la  
 poursuite.

*Sixième présomption.* C'est Gang-  
 ne qui a été choisi pour le théâtre de cet  
 assassinat; parce que le marquis, qui est  
 le seigneur, y a un pouvoir absolu, &  
 est le maître de contenir par lui, ou  
 ses émissaires, quiconque oseroit  
 empêcher de l'exécuter ses  
 volontés, & de commettre les  
 grands crimes.

nacé par une arme à feu, ou par le glaive, est d'autant plus effrayant, qu'il est subit. Le poison, au contraire, peut laisser quelques lueurs d'espérance. Le tempérament peut être assez fort pour résister, la dose peut n'être pas suffisante; des circonstances imprévues peuvent procurer un secours inattendu, avant que le poison ait fait beaucoup de ravages. D'ailleurs la marquise sçavoit par expérience que la mort préparée par le poison n'est pas inévitable; elle étoit échappée une fois à ses atteintes. Et l'on ne peut nier qu'elle n'ait été capable de toutes ces réflexions. La conduite qu'elle a tenue pendant les trois ou quatre heures qu'elle a été entre les mains de ses bourreaux, prouve bien que le danger ne lui ôtoit pas la faculté de réfléchir, & d'avoir l'esprit toujours présent.

On sçavoit d'ailleurs que la marquise étoit pieuse, & l'on s'attendoit bien qu'elle choisiroit le genre de mort qui lui laisseroit le tems de veiller aux intérêts de son ame. C'est dans ce point de vue, que l'on avoit mis *Perrette* dans le complot, & qu'on lui avoit ordonné de se tenir prêt pour lui administrer les derniers secours spirituels. Il étoit vi-

pour sa femme, & en même temps de laisser aux autres le loisir de s'évader. Quel est le motif pour lequel il eût eu pour son frère le plus léger sentiment d'être venu au secours de son frère, ou au moins de lui-même l'erreur, ou au moins le complice des attentats commis par son frère ? N'est-il pas évident par ce temporellement, il doit être complice le loisir de s'évader, gagner un asyle assuré ?

Mais tout annonce que son frère l'occupoit ; & il avoit même le plus grand intérêt de leur évader. Si la justice avoit été atteinte, elle leur auroit attribué la complicité de leur frère. Il étoit allé à Avignon, y visoit le monde, comme à son ordinaire, ni dans son air, ni dans ses manières, nulle altération ; il ne parloit de personne du malheur arrivé à son frère, & se conduisoit comme si le malheur n'en avoit reçues. Lui en avoit reçues, lui en avoit reçues, lui en avoit reçues, qu'elle étoit en parfaite santé.

Son silence faisoit une partie des précautions dont il avoit besoin pour donner le temps de se mettre en sûreté. Il

Le poison étoit donc la route qu'ils avoient choisie pour donner ouverture à une succession qui faisoit tout l'objet de leurs desirs. Et leurs mesures étoient prises de manière que leur crime eût été impénétrable, si, pouvant imputer la mort de la marquise, soit à une médecine prise à contre-tems, soit à l'imprudence qu'elle avoit eue de se surcharger l'estomac, on eût pu, par le ministère du vicaire, l'inhumer sans autre formalité, & sans autre perquisition.

Il est vrai que, quand les deux assassins ont vu que les choses ne prenoient pas la tournure à laquelle ils s'étoient attendus, leur prudence dégénéra en fureur aveugle. Cette révolution arrivée dans leurs cœurs, paroît encore toute naturelle, & met de plus en plus la complicité du marquis dans tout son jour. Il est certain que, si la marquise eût pu gagner un asyle, sans être poursuivie, elle auroit révélé ce qui venoit de se passer; &, comme le jour n'étoit pas encore prêt de finir, dans ce moment-là, ils n'auroient pu esquiver les recherches de la maréchaulse, & des autres personnes que l'horreur de leur action auroient animées à leur poursuite. Mais ayant eu le tems de courir

l'autre d'obtenir la révocation de l'acte qu'elle avoit passé à Avignon, pour corroborer son premier testament, & de valider, par cette révocation, celle que ses assassins avoient extorqué, & dont ils avoient voulu assurer l'exécution par leur crime.

Pour réussir dans l'un & l'autre projet, il se présente devant sa femme & devant ceux qui l'entouroient, avec les signes de la plus vive douleur; à l'en croire, il souhaite rien tant que le rétablissement d'une épouse si chérie; il ne respire que vengeance, & ne va rien épargner pour se mettre à portée de l'exercer dans toute son étendue.

Sa malheureuse femme, qui n'imagine pas que la feinte puisse jouer naturellement le rôle de la vérité; qui ne peut soupçonner tant de noirceur dans un cœur qu'elle avoit possédé; qui est, en un mot, douée de toute la bonté des âmes honnêtes, donne toutes les marques de tendresse à un époux qu'elle croit avoir volé à son feu. Le barbare manque alors de prudence; sa cupidité l'aveugle. Il saisit un moment où cette infortunée se livroit aux sentiments dont elle étoit pénétrée pour & lui demande la révocation d

*de la Marquise de Gange.* 315  
main à l'assassinat dont leur frère les  
avoit chargés.

Ainsi, loin que les actes qui paroissent n'avoir pas été concertés dans le complot, soient à la décharge du marquis, ils prouvent de plus en plus qu'il étoit l'ame de la catastrophe.

*Seconde présomption.* Avant que la marquise eût fait le testament par lequel elle a institué sa mère son héritière, on avoit tenté de l'empoisonner avec de l'arsenic mêlé dans une crème qui lui fut servie à une collation. La cupidité du mari trouvoit dès-lors son compte dans la mort de sa femme ; & tout annonce qu'il étoit l'auteur de cet attentat.

Tout le ressort du parlement de Toulouse, & le comtat d'Avignon sont soumis au droit romain. Suivant ce droit, la puissance paternelle donne au père la jouissance des fruits de tous les biens de ses enfants, de quelque source qu'ils proviennent ; excepté ce qu'ils peuvent acquérir dans le service militaire, ou dans les emplois honorables de l'église & de la robe. Et il conserve cet usufruit, tant qu'il n'émancipe pas ses enfants. La mort de la marquise assuroit donc à son mari la jouissance de la succession opu-



lente qu'elle auroit laissée à son fils & à sa fille ; & la faisant mourir avant que , par un testament , elle eût , comme elle a fait depuis , institué un héritier , autre que ses enfants , rien ne pouvoit lui ravir cet usufruit. Il avoit donc intérêt de prévenir , par une mort prématurée , un acte qui l'auroit dépouillé du bénéfice de la puissance paternelle ; & les mauvaises façons qu'il avoit eues pour sa femme , lui donnoient lieu d'appréhender qu'elle n'exercât cette punition , si on lui en laissoit le tems.

Or tout annonce que ces combinaisons avoient déterminé le marquis à prévenir , par ce premier empoisonnement , les dispositions qu'il avoit mérité qu'elle fît à son préjudice.

Tous ceux qui mangèrent de la crème avec elle , en furent malades. On ne fit aucune perquisition du crime ; on laissa au tems le soin d'assoupir cette affaire. Si le marquis n'eût pas été coupable ; n'auroit-il pas cherché les auteurs du délit , afin de les faire punir ? Son propre intérêt ne l'auroit-il pas engagé à cette recherche , puisqu'il auroit couru lui-même le danger d'être empoisonné par la même main qui avoit osé hasarder le premier attentat , & qui auroit été

Encouragée par l'impunité ? Sa froideur, son insensibilité, sa sécurité sur un accident dont il auroit pu être lui-même la victime, ne forment-elles pas une preuve démonstrative qu'il étoit le coupable ?

S'il a commis ce premier crime, il a commis le second.

*Troisième présomption.* La cupidité qui avoit inspiré ce crime, ne trouva, dans son cœur, aucun obstacle. Il avoit pour sa femme, les sentiments d'une haine féroce. A l'occasion d'une querelle qu'il lui fit un jour de gaieté de cœur, il la frappa avec un baudrier ; & la tint enfermée, pendant plusieurs jours, dans une tour, où le chagrin lui occasionna une espèce d'apoplexie. Il se préparoit, par ces excès de cruauté, à la sanglante catastrophe qu'il devoit faire jouer par ses frères.

*Quatrième présomption.* L'étroite amitié qui l'unissoit avec ses frères ne leur auroit pas permis d'entreprendre un pareil attentat sur sa femme, s'ils ne l'avoient concerté avec lui ; & cette amitié est la preuve qu'ils ont agi par son ordre. Elle étoit assez forte, pour qu'ils ne pussent se déterminer à lui refuser même un crime aussi atroce. Elle a dû

autant & plus contribuer à les déterminer, à leur fermer les yeux sur le danger qu'ils couroient, que les promesses qu'il leur avoit certainement faites. *L'Abbé*, sur-tout, étoit en possession de gouverner absolument le marquis; & celui-ci ne faisoit aucune démarche sans le consulter. *Perrette*, qui étoit visiblement d'intelligence avec les assassins, avoit été précepteur du marquis, & avoit sa confiance.

*Cinquième présomption.* L'intelligence de *Perrette* avec les assassins est démontrée; puisque la marquise ayant été empoisonnée, & s'étant jettée par la fenêtre, pour s'évader, il jetta, dans le dessein de l'assommer, une cruche de terre pleine d'eau: & afin de rendre son évafion inutile, il courut avertir *l'Abbé* & *le Chevalier*, qui se mirent à sa poursuite.

*Sixième présomption.* C'est Gange qui a été choisi pour le théâtre de cet assassinat; parce que le marquis, qui en est seigneur, y a un pouvoir absolu, & qu'il est le maître de contenir par lui, ou par ses émissaires, quiconque oseroit entreprendre de l'empêcher d'exécuter ses volontés, & de commettre les plus grands crimes.

1. The first part of the document is a list of names and titles, including the names of the authors and the titles of the works. The names are listed in a column on the left, and the titles are listed in a column on the right. The names are written in a cursive script, and the titles are written in a more formal, printed script. The list is organized alphabetically by the authors' names.

2. The second part of the document is a list of dates and times, including the dates and times of the events. The dates are listed in a column on the left, and the times are listed in a column on the right. The dates are written in a cursive script, and the times are written in a more formal, printed script. The list is organized chronologically by the dates.

3. The third part of the document is a list of locations and places, including the names of the cities and the names of the places. The names are listed in a column on the left, and the places are listed in a column on the right. The names are written in a cursive script, and the places are written in a more formal, printed script. The list is organized alphabetically by the names.

4. The fourth part of the document is a list of names and titles, including the names of the authors and the titles of the works. The names are listed in a column on the left, and the titles are listed in a column on the right. The names are written in a cursive script, and the titles are written in a more formal, printed script. The list is organized alphabetically by the authors' names.

5. The fifth part of the document is a list of dates and times, including the dates and times of the events. The dates are listed in a column on the left, and the times are listed in a column on the right. The dates are written in a cursive script, and the times are written in a more formal, printed script. The list is organized chronologically by the dates.

6. The sixth part of the document is a list of locations and places, including the names of the cities and the names of the places. The names are listed in a column on the left, and the places are listed in a column on the right. The names are written in a cursive script, and the places are written in a more formal, printed script. The list is organized alphabetically by the names.

7. The seventh part of the document is a list of names and titles, including the names of the authors and the titles of the works. The names are listed in a column on the left, and the titles are listed in a column on the right. The names are written in a cursive script, and the titles are written in a more formal, printed script. The list is organized alphabetically by the authors' names.

8. The eighth part of the document is a list of dates and times, including the dates and times of the events. The dates are listed in a column on the left, and the times are listed in a column on the right. The dates are written in a cursive script, and the times are written in a more formal, printed script. The list is organized chronologically by the dates.

9. The ninth part of the document is a list of locations and places, including the names of the cities and the names of the places. The names are listed in a column on the left, and the places are listed in a column on the right. The names are written in a cursive script, and the places are written in a more formal, printed script. The list is organized alphabetically by the names.

10. The tenth part of the document is a list of names and titles, including the names of the authors and the titles of the works. The names are listed in a column on the left, and the titles are listed in a column on the right. The names are written in a cursive script, and the titles are written in a more formal, printed script. The list is organized alphabetically by the authors' names.



pour sa femme , & en même tems ; l'intention de laisser aux assassins le tems de s'évader. Quel est le mari ; qui , pour peu qu'il eût eu pour son épouse , le plus léger sentiment d'humanité , n'auroit pas volé à son secours , s'il n'eût été lui-même l'auteur , ou au moins le complice des attentats commis sur sa personne ? N'est-il pas évident que , par ce temporifement , il donnoit à ses complices le loisir de s'évader , & de gagner un asyle assuré ?

Mais tout annonce que cette idée seule l'occupoit ; & il avoit effectivement le plus grand intérêt au succès de leur évasion. Si la justice eût pu les atteindre, elle leur auroit arraché l'aveu de la complicité de leur frère. Il passe la journée à Avignon , y visite tout le monde , comme à son ordinaire. On ne voit , ni dans son air , ni dans ses manières , nulle altération ; il ne parle à personne du malheur arrivé à sa femme , & se conduit comme si les nouvelles qu'il en avoit reçues lui eussent appris qu'elle étoit en parfaite santé.

Son silence faisoit une partie essentielle des précautions dont il avoit besoin pour donner le tems aux assassins de se mettre en sûreté. Il crut que la



l'autre d'obtenir la révocation de l'acte qu'elle avoit passé à Avignon , pour corroborer son premier testament , & de valider , par cette révocation , celui que ses assassins avoient extorqué , & dont ils avoient voulu assurer l'exécution par leur crime.

Pour réussir dans l'un & l'autre projet , il se présente devant sa femme & devant ceux qui l'entouroient , avec les signes de la plus vive douleur ; à l'en croire , il ne souhaite rien tant que le rétablissement d'une épouse si chérie ; il ne respire que vengeance , & ne va rien épargner pour se mettre à portée de l'exercer dans toute son étendue.

Sa malheureuse femme , qui n' imagine pas que la feinte puisse jouer si naturellement le rôle de la vérité ; qui ne peut soupçonner tant de noirceur dans un cœur qu'elle avoit possédé , qui est , en un mot , douée de toute la candeur des âmes honnêtes , donne toutes les marques de tendresse à un époux qu'elle croit avoir volé à son secours. Le barbare manque alors de prudence ; sa cupidité l'aveugle. Il saisit un moment où cette infortunée se livroit aux sentiments dont elle étoit pénétrée pour lui , & lui demande la révocation de l'acte

par lequel elle avoit déclaré devant les magistrats d'Avignon, qu'elle entendoit que le testament qui instituait sa mère son héritière, subsistât. Le malheureux ! On a assassiné sa femme pour lui ôter le tems de révoquer le testament que ses assassins mêmes venoient de lui extorquer ; ils ont oublié d'y faire insérer la révocation d'un acte qui, au défaut de cette révocation rend ce testament illusoire ; il ne craint pas, par cette proposition, de r'ouvrir toutes ses plaies, de manifester la part qu'il avoit dans ce crime, en annonçant lui-même le motif qui l'avoit fait commettre, motif sur lequel le choix des assassins ne laissoit aucun doute.

La seule proposition ouvrit les yeux de la marquise, & lui fit connoître l'auteur de tous ses maux. De là cette résolution ferme qu'elle ne dissimula point, de ne vouloir donner aucune atteinte à son premier testament. Elle ne crut pas qu'il lui fût permis de donner au crime la récompense qui l'avoit fait commettre. Elle regarda, avec raison, cette demande, comme une approbation indirecte de ce que *l'Abbé & le Chevalier* avoient entrepris & exécuté contre elle.



« Seigneur ; & je le veux bien aussi  
 « Puis, se tournant vers le commissaire :  
 « je vous remercie, monsieur, lui dit-il,  
 « d'avoir opiné pour moi ; je sçais de  
 « quel avis vous avez été, & Dieu m'est  
 « témoin que, si je pouvois, je vous  
 « donnerois des marques de ma recon-  
 « noissance. Cependant j'atteste ce mê-  
 « me Dieu que je meurs innocent. Puis  
 « il demanda une écritoire, pour écrire  
 « à sa femme : ce fut en ces termes » :

*Ma très-chère & très-aimable enfant,  
 je m'en vais mourir très-satisfait, puis-  
 que Dieu le veut. Le seul déplaisir qui me  
 reste est de n'avoir point vu mon fils. Je  
 vous le recommande, & vous prie de le  
 faire élever en la crainte de Dieu. Je  
 suis un bel exemple.*

#### LA DOUZE.

« Un certain homme de ses amis  
 « étoit présent, assis & pleurant, & la  
 « Douze se promenant sans pleurer, se  
 « tourna tout-à-coup, & lui dit : ah,  
 « monsieur, je vous demande pardon,  
 « si je me promène sans m'entretenir :  
 « l'état où je suis est un peu violent, &  
 « l'action me soulage. Vers le soir, on  
 « le mit dans un tombereau avec deux  
 « cordeliers & le bourreau. Il fut con-  
 « duit par la ville, pour être mené à

*de la marquise de Gange.* 325.  
déférant à la justice, avoit détaillé les  
preuves de leur atrocité.

La défense du marquis *de Gange* étoit  
bien simple, & ne demandoit pas un  
grand détail. Il avoit le malheur d'avoir  
pour frères deux scélérats, qui ont at-  
tenté à la vie de sa femme, & d'une  
femme qu'il aimoit tendrement. Ils  
l'ont fait périr d'une mort cruelle ; &  
pour comble de malheurs, il est accusé  
d'être l'auteur de ce crime, qui fait fré-  
mir la nature.

Son innocence confondue & acca-  
blée sous le poids d'une accusation dont  
il ne peut imaginer qu'il puisse être  
l'objet, n'a pas la force de se défendre.  
Tout ce qu'il peut faire, c'est de dire  
qu'on ne lui oppose que des indices &  
des calomnies. Voilà les armes dont  
on se sert contre lui.

Les indices ne sont autre chose que  
des signes qui annoncent la possibili-  
té des faits qui peuvent être ; mais  
aussi qui peuvent ne pas être. Or peut-  
on condamner un accusé sur des possi-  
bilités ? Ne doit-on pas, au contraire,  
quand il y a possibilité de part & d'autre,  
quand il y a autant lieu de présumer  
l'innocence que le crime, se détermi-

ner en faveur de l'innocence ? Cette règle est gravée dans nos cœurs par l'humanité, & par l'équité. Autrement, il n'y a point d'innocent qui fût à l'abri du supplice. Un crime a été commis ; le hasard fait concourir certaines circonstances qui peuvent faire entrevoir qu'un tel homme peut être le coupable ; & sur cette simple apparence, on le condamnera ! Mais, si cette règle devient celle des jugements, tous les jours l'innocent sera puni pour le coupable.

Quelque grand que soit le nombre des conjectures, elles ne s'entre-prêtent aucune force ; elles ne se communiquent aucune lumière, sur-tout, quand elles tirent leur source de différents faits, à chacun desquels on peut attribuer également des motifs coupables ou innocents. Tels sont tous ceux d'où l'on fait dériver les présomptions par lesquelles on veut conduire le *marquis de Gange* à l'échaffaut.

Mais que deviennent ces conjectures que l'on n'a établies qu'à force de mettre son imagination à la torture, si les faits qui leur servent de principes, sont faux & calomnieux ? Par exemple, on n'apporte, & on ne peut apporter aucune preuve de ce prétendu arsenic mis

*de la marquise de Gange.* 327  
dans une crême, ni du mauvais traitement qu'on accuse le marquis d'avoir exercé contre sa femme.

Il borna toute sa défense à ce peu de réflexions. Le public demandoit vengeance à haute voix. Les juges étoient bien persuadés, comme hommes, que l'accusé étoit coupable : mais ils ne crurent pas que de simples présomptions, quelque puissantes qu'elles fussent, pussent asseoir une condamnation à mort.

Par arrêt du 21 août 1667, « *l'Abbé*  
» & *le Chevalier* de Gange, furent con-  
» damnés à être rompus vifs ; le *Mar-*  
» *quis* leur frère, à un bannissement  
» perpétuel, dégradé de noblesse, ses  
» biens confisqués au profit du Roi ; le  
» prêtre *Perrette*, après avoir été dé-  
» gradé des ordres par la puissance ec-  
» clésiastique, condamné aux galères à  
» perpétuité ».

On fut fort surpris de ce jugement mitigé, qui parut trop doux, ou trop rigoureux. Si le marquis étoit coupable, il méritoit la mort. S'il étoit innocent, il falloit l'absoudre. Si les présomptions ne suffisoient pas pour opérer une condamnation à mort, il falloit ordonner un plus amplement informé ; & sous ce

ger d'aller à la messe. Elle soutint leurs persécutions pendant quelques jours ; mais enfin , n'en pouvant plus , & cependant résolue de tout sacrifier , plutôt que de cesser d'être huguenote , elle demanda à parler au marquis de Gange. Les dragons , quoiqu'il fût dans leur consigne de priver de toute satisfaction ceux qui ne vouloient pas se convertir , n'osèrent refuser d'aller chercher un de leurs officiers à qui on vouloit parler.

Dès qu'elle le vit entrer : marquis , lui dit-elle , vous m'avez dit que vous m'aimiez. Voulez-vous me le prouver ? tirez-moi d'ici ; donnez-moi les moyens de sortir du royaume ; & pour récompense , je vous promets le prix que votre amour pourra imaginer. Je crois que Dieu me pardonnera un péché qui m'épargnera le crime de passer le reste de mes jours dans l'hypocrisie ,

Non , madame , dit le marquis ; je ne me prévaudrai point de votre situation. Je ferois au comble de mes vœux , si j'obtenois de votre tendresse ce que je ne devrois actuellement qu'au trouble où vous êtes. Je voudrois devoir tout à votre cœur : mais je ferois le plus lâche des hommes , si j'abusois de votre état. Je vais vous en délivrer ,

Le 25 octobre 1669. « Le marquis  
» de la Douze fut arrêté, il y a quelque

crit, intitulé : *Histoire amoureuse des Gaules*, qui fut imprimée en 1665, faisoit beaucoup de bruit, par l'art & la vérité des portraits de plusieurs personnes de la cour, & par un tort de dépravation qui ne plait toujours que trop. Il avoit en outre, fait un petit livre relié proprement, en forme d'heures : mais au lieu des images qui se mettent ordinairement dans les livres de prières, il avoit mis, dans le sien, les portraits en miniature de quelques hommes de la cour, dont les femmes étoient soupçonnées de galanterie ; & au bas de chaque portrait, il avoit accommodé, en forme de prière, un petit discours relatif au portrait. C'est à cet ouvrage que Boileau fait allusion dans ce vers :

Me mettre au rang des saints qu'a célébrés Buffi.

Ces deux ouvrages le firent mettre à la bastille. Une maladie occasionnée par sa prison lui fit rendre la liberté. Mais jamais il ne put rentrer dans les bonnes grâces du Roi ; il eut beau l'importuner par des lettres pleines de flatteries, le prince n'y fut pas trompé. D'ailleurs il faisoit tout ce qu'il falloit pour prouver qu'il étoit bien éloigné d'avoir dans le cœur, les sentiments qu'il exprimait sur le papier. Quand l'épître de Despréaux sur le passage du Rhin parut, *Buffi*, fit des remarques sanglantes sur cet ouvrage. A l'endroit sur-tout où le poète dit que, si le prince continue de prendre tant de villes en si peu de

ger d'aller à la messe. Elle soutint leurs persécutions pendant quelques jours ; mais enfin, n'en pouvant plus, & cependant résolue de tout sacrifier, plutôt que de cesser d'être huguenote, elle demanda à parler au marquis de Gange. Les dragons, quoiqu'il fût dans leur consigne de priver de toute satisfaction ceux qui ne vouloient pas se convertir, n'osèrent refuser d'aller chercher un de leurs officiers à qui on vouloit parler.

Dès qu'elle le vit entrer : marquis, lui dit-elle, vous m'avez dit que vous m'aimiez. Voulez-vous me le prouver ? tirez-moi d'ici ; donnez-moi les moyens de sortir du royaume ; & pour récompense, je vous promets le prix que votre amour pourra imaginer. Je crois que Dieu me pardonnera un péché qui m'épargnera le crime de passer le reste de mes jours dans l'hypocrisie,

Non, madame, dit le marquis ; je ne me prévaudrai point de votre situation. Je serois au comble de mes vœux, si j'obtenois de votre tendresse ce que je ne devrois actuellement qu'au trouble où vous êtes. Je voudrois devoir tout à votre cœur ; mais je serois le plus lâche des hommes, si j'abusois de votre état. Je vais vous en délivrer,

*de la marquise de Gange.* 337

Et ne vous demande pour toute récompense que la grace de penser quelquefois à moi.

Il tint parole ; & malgré le risque qu'il couroit lui-même , en lui rendant un service de cette nature , il trouva des expédients pour la faire sortir de nuit de sa maison & de la ville , & la fit conduire en sûreté sur les frontières.

Ce jeune-homme épousa , quelque temps après , la fille du baron de *Moissac* , qui étoit riche & aimable. Il mena sa jeune épouse à *Ganges* , où il la laissa , pour rejoindre son régiment. Son père y étoit alors. On l'y toléroit , parce qu'on ne pensoit plus à son affaire , & qu'il n'y avoit personne qui y fût assez intéressé pour vouloir se déclarer sa partie , & l'obliger à garder son ban.



Elle étoit seule dans le château avec son terrible beau-père, à qui tout étoit soumis. Elle frémissait en se voyant tous les jours tête-à-tête à table avec lui, dans ce même appartement où sa belle-mère avoit si cruellement fini ses jours. Enfin son épouvante & sa terreur montèrent au comble, quand elle trouva, dans ce beau-père, un amant passionné. Quelle conduite tenir dans une conjoncture si critique ? Son devoir & son inclination ne lui permettoient pas de flatter un amour si criminel. Mais quel danger n'y avoit-il pas à irriter un homme, chez lequel les passions produisoient les plus terribles effets, & dont on avoit de si cruels exemples ? Elle ne pouvoit proposer un voyage ; le marquis, sous prétexte de religion, l'auroit retenue. Elle n'avoit personne à qui se confier ; tout lui étoit suspect dans le château. Le baron de *Moissac* son père étoit nouveau catholique, & avoit même beaucoup souffert pour la religion. Elle jugea bien que le marquis s'autoriseroit de cette circonstance, pour ouvrir les lettres, & s'en feroit même un mérite auprès de l'intendant.

Il ne lui restoit qu'une ressource ; encore n'en pouvoit-elle attendre qu'un

» l'échaffaut. Ayant vu à une fenêtre  
» une dame qu'il avoit fort aimée, il  
» la salua deux fois, avec un profond  
» respect. Il étoit nue tête & les pieds  
» liés; & par grace, on lui avoit laissé  
» son pourpoint. Au pied de l'échaf-  
» faut, on lui dit: monsieur, prenez la  
» peine d'instruire la cour de l'assassinat  
» commis en la personne de votre beau-  
» frère. Moi, dit-il d'un ton assuré, un  
» assassinat! Cela est faux: c'est le plus  
» beau combat qui ait jamais été fait en  
» Guienne. Il monta hardiment avec  
» le confesseur; on chanta le *Salve*. On  
» le dépouilla: il noua lui-même son  
» mouchoir: il s'assit sur le poteau, puis  
» se releva, pour dire encore un mot à  
» son confesseur. Le bourreau lui dit;  
» monsieur, j'ai un grand déplaisir de  
» commencer le métier par vous. Hé-  
» las, lui répondit-il, mon ami, tu es  
» ici le seul qui me regrette: je te prie  
» de me laisser dire quelque prière,  
» quand j'aurai le col sur le poteau. Il  
» cria trois fois *Jesus*, & dit ensuite;  
» frappe quand tu voudras. Le coup  
» l'empêcha d'en dire davantage ».

Sa femme fut renvoyée de l'accusa-  
tion. L'assassinat de son beau-frère, sur  
lequel on lui demanda des éclaircisse-

ments, étoit une autre affaire qui n'avoit rien de commun avec celle-là : c'étoit un combat qu'on travestissoit en assassinat.

Pour revenir à la marquise *de Gange*, *Perrette* fut attaché à la chaîne, & mourut en chemin.

Le Roi donna au comte *de Gange* les biens confisqués sur le marquis son frère. Mais dès que son neveu fut en âge d'en pouvoir jouir, il les lui rendit.

Le marquis, après son jugement, se tint caché pendant quelque tems. Mais il trouva le secret de se faire bien venir auprès de M. *de Baille* (1), intendant de Languedoc, en prenant soin de faire aller à la messe ceux de ses vassaux qui étoient religionnaires, & dénonçant ceux qui refusoient d'y aller. Cette protection lui donna la facilité de ne plus se gêner ; & il vivoit ouvertement dans le château de *Gange*, qui appartenoit à

(1) *Nicolas de la Moignon de Baille* étoit le cinquième fils du premier président dont j'ai parlé tom. V. p. 120. Il fut intendant de Languedoc pendant 33 ans, sans avoir fait un seul voyage à Paris. Il s'acquit une certaine réputation par son zèle & sa capacité dans des conjonctures difficiles. Il mourut à Paris conseiller d'état ordinaire, le 17 mai 1724, & fut inhumé aux cordeliers.

*de la marquise de Gange.* 339  
effet bien lent; c'étoit d'écrire à son  
mari. Il étoit ancien catholique; ainsi il  
n'y avoit pas de prétexte pour ouvrir ses  
lettres. Dès qu'il fut instruit de la posi-  
tion où se trouvoit sa femme, il frémit  
à la vue du danger où elle étoit exposée;  
& n'écoutant que son premier mouve-  
ment, il prit la poste; alla se jeter aux  
pieds du Roi, pour le prier d'obliger  
son père à exécuter son arrêt, promet-  
tant de lui faire tenir abondamment  
tout ce qui lui seroit nécessaire dans  
quelque lieu du monde qu'il voulût se  
retirer.

Le Roi parut surpris, quand il apprit  
que le marquis *de Gange* avoit rompu  
son ban, & ordonna, si on le trouvoit  
dans le royaume, qu'on lui fît son pro-  
cès tout de nouveau. Le comte *de Gange*  
son frère, qui étoit alors à la cour,

ger d'aller à la messe. Elle soutint leurs persécutions pendant quelques jours ; mais enfin , n'en pouvant plus , & cependant résolue de tout sacrifier , plutôt que de cesser d'être huguenote , elle demanda à parler au marquis *de Gange*. Les dragons , quoiqu'il fût dans leur consigne de priver de toute satisfaction ceux qui ne vouloient pas se convertir , n'osèrent refuser d'aller chercher un de leurs officiers à qui on vouloit parler.

Dès qu'elle le vit entrer : marquis , lui dit-elle , vous m'avez dit que vous m'aimiez. Voulez-vous me le prouver ? tirez-moi d'ici ; donnez-moi les moyens de sortir du royaume ; & pour récompense , je vous promets le prix que votre amour pourra imaginer. Je crois que Dieu me pardonnera un péché qui m'épargnera le crime de passer le reste de mes jours dans l'hypocrisie.

Non , madame , dit le marquis ; je ne me prévaudrai point de votre situation. Je serois au comble de mes vœux , si j'obtenois de votre tendresse ce que je ne devrois actuellement qu'au trouble où vous êtes. Je voudrois devoir tout à votre cœur : mais je serois le plus lâche des hommes , si j'abusois de votre état. Je vais vous en délivrer ;

& ne vous demande pour toute récompense que la grace de penser quelquefois à moi.

Il tint parole ; & malgré le risque qu'il couroit lui-même, en lui rendant un service de cette nature, il trouva des expédients pour la faire sortir de nuit de sa maison & de la ville, & la fit conduire en sûreté sur les frontières.

Ce jeune-homme épousa, quelque tems après, la fille du baron *de Moissac*, qui étoit riche & aimable. Il mena sa jeune épouse à *Ganges*, où il la laissa, pour rejoindre son régiment. Son père y étoit alors. On l'y toléroit, parce qu'on ne pensoit plus à son affaire, & qu'il n'y avoit personne qui y fût assez intéressé pour vouloir se déclarer sa partie, & l'obliger à garder son ban.

Son fils lui recommanda tendrement son épouse, qu'il laissa sous sa conduite. Mais, sous prétexte qu'elle étoit nouvelle catholique, & voulant se procurer la protection de l'intendant, en signalant son zèle, il lui ôta d'abord une fille qu'elle aimoit beaucoup, & qui, depuis long-tems, étoit auprès d'elle.

Ce ne fut pas le seul chagrin qu'elle éprouva ; mais elle les dissimula tous.

Elle étoit seule dans le château avec son terrible beau-père, à qui tout étoit soumis. Elle frémissait en se voyant tous les jours tête-à-tête à table avec lui, dans ce même appartement où sa belle-mère avoit si cruellement fini ses jours. Enfin son épouvante & sa terreur montèrent au comble, quand elle trouva, dans ce beau-père, un amant passionné. Quelle conduite tenir dans une conjoncture si critique ? Son devoir & son inclination ne lui permettoient pas de flatter un amour si criminel. Mais quel danger n'y avoit-il pas à irriter un homme, chez lequel les passions produisoient les plus terribles effets, & dont on avoit de si cruels exemples ? Elle ne pouvoit proposer un voyage ; le marquis, sous prétexte de religion, l'auroit retenue. Elle n'avoit personne à qui se confier ; tout lui étoit suspect dans le château. Le baron de *Moissac* son père étoit nouveau catholique, & avoit même beaucoup souffert pour la religion. Elle jugea bien que le marquis s'autoriseroit de cette circonstance, pour ouvrir les lettres, & s'en feroit même un mérite auprès de l'intendant.

Il ne lui restoit qu'une ressource ; encore n'en pouvoit-elle attendre qu'un

effet bien lent; c'étoit d'écrire à son mari. Il étoit ancien catholique; ainsi il n'y avoit pas de prétexte pour ouvrir ses lettres. Dès qu'il fut instruit de la position où se trouvoit sa femme, il frémit à la vue du danger où elle étoit exposée; & n'écoutant que son premier mouvement, il prit la poste; alla se jeter aux pieds du Roi, pour le prier d'obliger son père à exécuter son arrêt, promettant de lui faire tenir abondamment tout ce qui lui seroit nécessaire dans quelque lieu du monde qu'il voulût se retirer.

Le Roi parut surpris, quand il apprit que le marquis *de Gange* avoit rompu son ban, & ordonna, si on le trouvoit dans le royaume, qu'on lui fît son procès tout de nouveau. Le comte *de Gange* son frère, qui étoit alors à la cour, apprit ce qui s'y passoit, partit en poste, pour tirer le marquis, du château, & le fit passer à Avignon, d'où il se retira à Lisle, petite ville du comtat Venaissin, voisine de la célèbre fontaine de Vaucluse : & depuis on n'a plus entendu parler de lui.

Quant aux deux autres assassins, le Chevalier se retira à Venise, demanda du service à la république, qui étoit alors



en guerre contre le Turc. Il fut envoyé au siège de Candie, que les Musulmans assiégeoient depuis vingt-deux ans; & le bruit se répandit qu'il fut tué, peu de tems après, d'un éclat de bombe. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il a absolument disparu depuis; & que personne n'a pu dire ce qu'il étoit devenu.

*L'Abbé* se retira à Viane en Hollande, dont le comte de *la Lippe* étoit alors souverain. Ses descendants l'ont rendue depuis aux états de Hollande. *L'abbé de Gange* y fit connoissance avec un gentilhomme, qui le présenta au comte, comme un françois réfugié d'un mérite distingué; il avoit pris le nom de *la Martellière*.

Le comte, qui dans la conversation, trouva, dans cet étranger, beaucoup d'esprit, & l'esprit très-orné, enrichi de fort belles connoissances, très-versé dans les belles-lettres, lui confia l'éducation d'un fils qu'il avoit, âgé de neuf à dix ans. Les talents de ce gouverneur, aidés du bon naturel de l'élève, en firent un prince accompli.

Le faux *la Martellière* gagna si bien l'estime & la confiance du comte & de la comtesse, qu'il ne se faisoit rien dans la maison, qu'il ne fût consulté; il étoit

*de la marquise de Gange.* 341  
l'ame du gouvernement de ce petit état.

Des françois réfugiés vouloient s'établir à Viane, & y bâtir des maisons. Ils en demandèrent la permission au *sieur de la Fare*, chef de la justice du lieu. Il leur dit qu'il avoit besoin, pour la donner; de l'autorisation du comte, & que, pour être sûrs de l'obtenir, il falloit se concilier le suffrage du *sieur de la Martellière*. Mais celui-ci craignit que, si les françois formoient un établissement à Viane, il ne fût enfin reconnu. La permission fut refusée.

Son crédit devint enfin si grand; qu'il crut pouvoir aspirer à la main d'une demoiselle jeune & aimable, alliée à la comtesse, & qui avoit pour lui les sentimens qu'elle lui avoit inspirés.

La comtesse aimoit le gouverneur de son fils, lui faisoit du bien, & avoir formé la résolution de lui assurer un sort honnête, pour le reste de ses jours: mais elle ne le croyoit pas d'un rang à pouvoir prétendre à son alliance. Elle parla à la demoiselle; lui dit qu'elle oublioit; qu'on ne souffriroit pas qu'elle se mésalliât à ce point-là. *La Martellière*, disoit-elle, est un honnête-homme; nous sommes très contents de

lui. Mais il n'est recommandable que par son mérite. Outre qu'il est étranger, c'est une espèce de *Melchisedech*. On n'a jamais pu découvrir qui il est ; ce qui prouve qu'il n'est pas grand'chose : car, pour peu qu'il eût pu se faire honneur de sa généalogie, il y a long-tems que nous la connoîtrions. Il a sans doute les sentimens relevés , & les manières nobles : mais tout cela ne doit pas vous déterminer à vous méfallier. Quand il voudra nous quitter, on lui donnera une récompense proportionnée à ses services ; mais on n'interressera point en sa faveur la gloire de la maison.

La demoiselle n'osa rien répliquer ; mais, comme elle avoit pris son parti, elle fit part de cette conversation à son amant, & l'engagea à faire usage de son esprit & de ses talens, pour obtenir l'agrément de la comtesse.

Après y avoir bien pensé, il fut résolu que, puisque la naissance étoit le seul obstacle qui arrêtoit madame *de la Lippe*, il falloit le lever, en déclarant le vrai nom de l'abbé *de Gange*, après avoir cependant épuisé tous les autres moyens, avant d'en venir à celui-là. Il étoit persuadé que la haute estime que l'on avoit pour lui effaceroit toute l'horreur que

son nom, dans d'autres circonstances, auroit pu inspirer.

- Il demanda audience à la comtesse ; & se jettant à ses pieds : « Madame, » lui dit-il, je m'étois flatté que votre » altesse m'honoroit de sa bienveillan- » ce : cependant elle s'oppose aujour- » d'hui à mon bonheur. Mademoiselle » de ... me fait l'honneur de m'agréer » pour époux. M. votre fils autorise » ma recherche. Que vous ai-je fait, » madame, & que peut-on me repro- » cher depuis plusieurs années que j'ai » l'honneur d'être à votre service ?

» Je ne vous reproche rien, reprit la » comtesse : mais je ne veux pas qu'on » me reproche à moi d'avoir souffert » un pareil mariage. Rendez-vous jus- » tice ; bornez-vous à des choses qui » nous conviennent ; & vous aurez lieu » de vous louer de ma reconnoissance. » Demandez des emplois ; on vous en » donnera : mais ne vous oubliez pas » jusqu'à prétendre à une alliance à la- » quelle vous ne devez pas vous flatter » de pouvoir parvenir. Car enfin le » mystère que vous nous avez toujours » fait de votre naissance ; le soin que » l'on a toujours vu que vous preniez » d'éluder tout éclaircissement sur cette



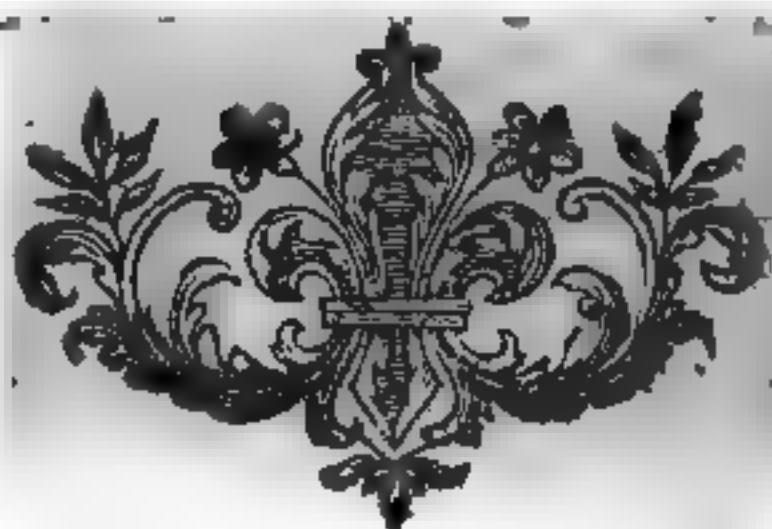
ce qu'il put obtenir, ce fut qu'on n'arrêta pas ce malheureux sur le champ. Il eut ordre de sortir au plus vite du territoire de Viane, avec défenses de se trouver jamais, en quelque endroit que ce fût, dans la présence du comte & de la comtesse.

L'abbé de Gange se retira à Amsterdam, où il se fit maître de langues. Sa maîtresse l'alla trouver, & l'épousa. Le jeune comte, auquel il avoit inspiré les sentiments les plus nobles, lui envoyoit secrètement des secours pour subsister. Il jouit, dans la suite, des biens que lui apporta son épouse. Sa bonne conduite & ses lumières le firent admettre au consistoire des protestants. Il est mort, parmi eux, en bonne odeur.

Je ne parlerai point de la fille de la marquise de Gange, connue sous le nom de madame Durban. Elle épousa, en premières noces, le marquis de Perraud, qui étoit septuagénaire, & qui ne s'étoit marié que pour avoir des enfants qui enlevassent sa succession à des collatéraux qu'il haïssoit. Madame du Noyer (1), dans ses *lettres Historiques*

(1) *Anne Marguerite Petit*, femme de M. du Noyer, naquit à Nîmes, vers l'an 1663.

348 *Hist. de la maison de Gange.*  
qu'elle avoit un vicillard pour époux  
devint, si l'on en étoit marchand de  
Noyer, le frainble de son sœur, quand  
elle fut mise à un mari jeune et si  
mûr.



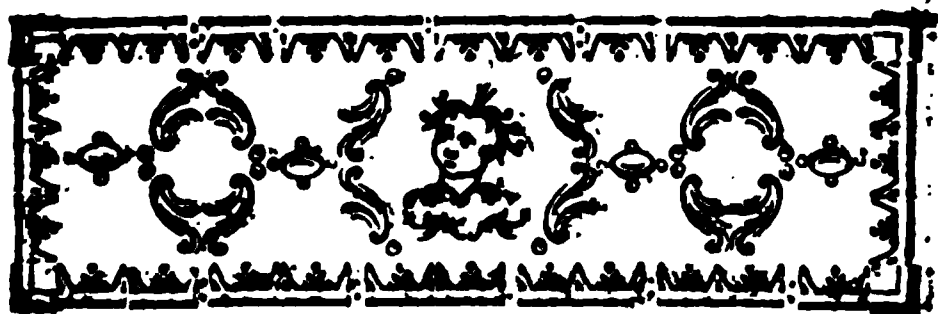
fit madame Perraud aux entreprises de son mari contre sa vertu & contre son propre honneur, pour se procurer, par le moyen d'un page, des héritiers qu'il ne pouvoit se donner lui-même.. Cette héroïne de vertu épousa, après la mort de son septuagénaire, le marquis *Durban*, qui joignoit à la naissance, à la fortune & aux graces de la jeunesse, un grand fond d'attachement pour sa jeune épouse. Cependant cette même femme, qui avoit été un modèle de sagesse, lors-

qu'elle lui faisoit. Cependant sa jalousie & son attachement pour les erreurs de Calvin lui firent prendre le parti de s'évader du royaume, & de se retirer en pays étranger avec ses deux filles. Sa plume fut la ressource qui la fit subsister. Elle composa une espèce de gazette, qu'elle intitula *Quintessence*. C'étoit un recueil d'anecdotes tant fausses que vraies, dont la malignité donnoit un grand cours à l'ouvrage. Elle en publioit une feuille chaque semaine. Ce qui a le plus fait connoître madame du Noyer, ce sont ses *lettres historiques & galantes*, qui sont intéressantes par les anecdotes qu'elle y a semées, dont quelques-unes sont vraies, & la plupart fausses ou hasardées. Elle a écrit aussi ses *mémoires*, dans lesquels elle s'est fait connoître malgré elle, quoiqu'elle ne les eût entrepris que pour faire son apologie. Son mari en a aussi écrit, dans lesquels il met le caractère de sa femme dans tout son jour. Elle est morte en 1720.



n'ai pu encore me procurer de  
mémoires sur la vie de cet homme  
si célèbre, & qui mérite, pour  
le moins, autant d'être connu  
que plusieurs autres dont on  
parle dans les Dictionnaires his-  
toriques, quoiqu'ils n'aient peut-  
être pas tant honoré le barreau  
que M. de Gennes. Il a paru  
les talents du jurisconsulte &  
sous les charmes du style.  
& a trouvé le moyen d'in-  
struire & de persuader, en amu-  
sant. Mais les agréments qu'il  
a su répandre sur des matières  
sèches par elles-mêmes, ne sont  
point, si je peux m'exprimer  
ainsi, des agréments parasites,  
il les tire de la chose même. Il  
sait faire naître des fleurs dans  
un terrain où d'autres n'auroient  
recueilli que des ronces.

Je me réserve à parler plus en  
détail de cet écrivain charmant,  
dans la suite. Je me flatte que je



## M É M O I R E

**POUR** Jean Palmier, chirurgien oculiste à Paris, seul & unique neveu & élève de défunt Charles de Saint-Yves, ancien chirurgien oculiste, défendeur..

**CONTRE** Etienne Leoffroy, chirurgien oculiste, demandeur..

**On** doit sçavoir gré à M. Gayot de Pitaval, de nous avoir conservé ce petit mémoire. C'est un modèle de simplicité & de finesse. Il est sorti d'une plume bien connue par les graces de la naïveté, par la finesse des pensées, par l'ordre & la netteté des raisonnements. C'est celle de feu M. de Gennes. Je

à la fois, & son neveu & son élève, personne ne pouvoit espérer plus que moi de jouir des avantages de sa réputation. C'étoit, pour ainsi dire, une portion de sa succession, qui sembloit m'avoir été transmise d'avance, & dont je me flattois d'être le possible possesseur. C'est cependant l'usage de ces droits naturels que mes adversaires veulent aujourd'hui m'interdire : ils viennent solliciter avec chaleur l'autorité de la justice, pour me faire des défenses expresses de m'annoncer au public comme le neveu de mon oncle, & comme l'élève de mon maître. Je n'aurois jamais pensé qu'une prétention si bizarre pût faire naître la matière d'une contestation sérieuse. Mais sur quoi ne plaide-t-on pas ?

Voyons si l'on m'empêchera d'être le neveu & l'élève du sieur *Charles de Saint-Yves* ; c'est-à-dire, si l'on me forcera d'être ce que je suis. Voici, en deux mots, les faits de ma cause.

Le sieur *Charles de Saint-Yves*, mon oncle, commença à exercer la chirurgie à Saint-Lazare. Il s'attacha principalement à la partie de cet art qui a pour objet les maladies des yeux. Ses travaux furent suivis d'un succès que le public

n'ignore pas. Comme j'étois son unique neveu, il me destina à la même profession, & m'enseigna les mêmes principes & les règles de son art. Je travaillois sous lui à S. Lazare ; & je fis, sous sa conduite, différentes opérations. La preuve est écrite dans mon enquête.

La multitude des malades dont la réputation de mon oncle attira la confiance, le força de sortir de S. Lazare. Il alla demeurer rue notre-dame de Bonnes-Nouvelles. Je l'y suivis : il continua de me donner des leçons, & moi de pratiquer sous ses ordres. Il me venoit chez tous les malades : je les pansois souvent devant lui. Il me les conseilloit, lorsqu'il ne pouvoit pas les voir. Il y a même certains malades que j'ai vus avec lui pendant dix-huit mois con-

à la fois, & son neveu & son élève, personne ne pouvoit espérer plus que moi de jouir des avantages de sa réputation. C'étoit, pour ainsi dire, une portion de sa succession, qui sembloit m'avoir été transmise d'avance, & dont je me flattois d'être le paisible possesseur. C'est cependant l'usage de ces droits naturels que mes adversaires veulent aujourd'hui m'interdire : ils viennent solliciter avec chaleur l'autorité de la justice, pour me faire des défenses expresses de m'annoncer au public comme le neveu de mon oncle, & comme l'élève de mon maître. Je n'aurois jamais pensé qu'une prétention si bizarre pût faire naître la matière d'une contestation sérieuse. Mais sur quoi ne plaide-t-on pas ?

Voyons si l'on m'empêchera d'être le neveu & l'élève du sieur *Charles de Saint-Yves* ; c'est-à-dire, si l'on me fera cesser d'être ce que je suis. Voici, en deux mots, les faits de ma cause.

Le sieur *Charles de Saint-Yves*, mon oncle, commença à exercer la chirurgie à Saint-Lazare. Il s'attacha principalement à la partie de cet art qui a pour objet les maladies des yeux. Ses travaux furent suivis d'un succès que le public

one pas. Comme j'étais lui même  
1, il me destinait à le même tra-  
vaux, & m'enseignait les mêmes prin-  
cipes & les règles de son art. Je re-  
vis sous lui à S. Lazare ; & ce fut  
la confiance, différentes opérations  
nouve est restée dans mon es-  
prit.

malades des mains dont la  
union de mon père arriva à son  
; le foga de faire de la Lasse  
à demeurer rue Notre-Dame de  
es-Nouvelles Je l'ai suivi : il vou-  
de me donner des leçons, & me  
niquer sous les ordres. Il me me-  
chez tous les malades : je les pan-  
sai devant lui. Il me les con-  
lorsqu'il ne pouvoit pas les voir  
même certains malades que j'ai  
vec lui pendant dix-huit mois con-  
sistants à me faire de la Lasse. C'est

mon oncle fut-il extrêmement satisfait de son service & de son attachement ; & , comme il avoit l'ame extrêmement reconnoissante , il crut qu'il y avoit de la justice à la retirer de la servitude. Il changea donc son état , & la retint auprès de lui comme une compagne , qui , par ses attentions , lui tenoit lieu de femme dans le menu détail du ménage.

L'empire de cette fille sur l'esprit de mon oncle devint bientôt une sorte d'enchantement. Il n'étoit plus à lui-même ; il ne pensoit plus , il n'agissoit plus que par elle , & pour elle. Son cœur , pour haïr , ou pour aimer , ne se déterminoit plus que par les impressions de cette fille. Comme j'eus le malheur de déplaire à *Manon* , & que ma qualité d'héritier présomptif lui paroissoit une assez bonne raison pour me haïr , je fus une des premières victimes de son despotisme ; & *Leoffroy* , mon adversaire , y trouva , dans la suite , le principe de sa fortune.

Ce garçon , qui n'avoit alors pour tout mérite , que les bonnes grâces de *Manon* , fut substitué à ma place dans la maison de mon oncle : mais il y entra sous de plus heureux auspices que moi. Au reste je

ne dois point envier la fortune qui s'est offerte à lui, puisque j'aurois sans doute eu la délicatesse de n'en vouloir pas profiter. Il fut moins difficile, & peut-être plus sage : il épousa *Marion* ; ou plutôt il épousa, pour ainsi dire, mon oncle, lui-même, qui, par la force du charme, étoit, en quelque façon, identifié avec cette fille.

Depuis cette utile union, mon oncle eut une infinité d'égards pour le nouveau mari, qui y répondit, de son côté, par une extrême complaisance. Mais, comme les obligations que mon oncle avoit à ses généreux commensaux s'étoient apparemment multipliées de jour en jour, il craignit que la mort ne le surprît, sans leur avoir donné des marques solides & singulières de sa reconnaissance. Son premier bienfait fut d'adopter *Leoffroy*, en consentant, par un



vre, & moi dans la rue Bardubec, du côté de la rue de la Verrerie, près le cimetière S. Jean.

Il prend le nom de *Leoffroy de Saint-Yves*, & moi la qualité de *neveu & d'élève de Saint-Yves* : & c'est sur cette qualification, qu'il m'intente aujourd'hui un procès. Il demande qu'il me soit défendu de me dire, dans le public, le *neveu & l'élève de Saint-Yves*.

J'avoue que je ne conçois pas quel expédient il fournira à mes juges, pour les mettre en état de lui accorder ce qu'il demande : car enfin je ne pense pas qu'il soit au pouvoir des hommes, ni, je l'ose dire, de Dieu même, de faire que je ne sois pas le neveu de mon oncle. *Leoffroy* convient avec moi que *Charles de Saint-Yves* étoit mon oncle. Je saisis cet aveu ; & il me paroît, qu'avec un peu de dialectique, on peut aisément en inférer que je suis son neveu. Or si je suis le neveu de mon oncle, pourquoi m'empêchera-t-on de dire que je le suis ? Voilà d'abord une moitié de la demande de *Leoffroy*, qui me paroît détruite par des raisonnements assez solides. Voyons l'autre partie.

J'ai prouvé, par une enquête, que mon oncle m'a élevé dans son art, &

que j'ai travaillé, pendant six ans, sous ses yeux, & sous ses ordres. N'est-ce pas là être son élève ? Pourquoi ne prendrai-je pas ce titre qui, dans ma profession, m'est aussi honorable qu'avantageux ?

• Mais, dit *Leoffroy*, je produis des témoins qui ont été fort liés avec votre oncle, & qui cependant ne vous ont jamais vu travailler sous lui ; & la plupart déposent que votre oncle n'étoit pas content de votre conduite.

Je n'ai que deux mots à répondre. Je demande d'abord si, lorsqu'il s'agit de constater la preuve d'un fait positif, comme dans l'espèce, où il est question de sçavoir si j'ai travaillé sous mon oncle, la déposition des témoins qui déclarent n'avoir aucune connoissance de ce fait, doit l'emporter sur le témoignage de ceux qui attestent affirmativement la vérité ? Je ne crois pas qu'il faille être un grand jurisconsulte pour prendre son parti sur cette question.

Je ne dis rien des discours défavorables qu'on prétend que mon oncle a tenus sur mon compte. J'ai déjà avancé que je n'étois pas l'ami de *Manon* ; & l'on date de son règne.

Voilà toute ma cause, dont j'ai cru devoir donner ce petit détail au public.

358 *Mém. pour Jean Palmie*  
J'espère que mes juges ne me laisseront pas jouer plus long-tems le rôle de S avec ce nouveau Mercure.

Par sentence de police du 7  
1734, il fut permis au sieur *Palmie*  
prendre le nom & la qualité de  
*neveu & élève de feu Charles de Sa*  
*Yves, chirurgien oculiste, & de f*  
inscrire ces deux qualités dans son  
bleau; avec défenses à *Leoffroy* de p  
dre le nom de *Saint-Yves*.



~~CONFIDENTIAL~~

CONFIDENTIAL

~~CONFIDENTIAL~~

~~CONFIDENTIAL~~

~~CONFIDENTIAL~~

~~CONFIDENTIAL~~

~~CONFIDENTIAL~~

~~CONFIDENTIAL~~

~~CONFIDENTIAL~~

~~CONFIDENTIAL~~

~~CONFIDENTIAL~~

~~CONFIDENTIAL~~

~~CONFIDENTIAL~~

~~CONFIDENTIAL~~

~~CONFIDENTIAL~~

~~CONFIDENTIAL~~

~~CONFIDENTIAL~~

~~CONFIDENTIAL~~

~~CONFIDENTIAL~~

~~CONFIDENTIAL~~

~~CONFIDENTIAL~~

~~CONFIDENTIAL~~

~~CONFIDENTIAL~~

~~CONFIDENTIAL~~

~~CONFIDENTIAL~~

~~CONFIDENTIAL~~

~~CONFIDENTIAL~~

~~CONFIDENTIAL~~

~~CONFIDENTIAL~~

~~CONFIDENTIAL~~

~~CONFIDENTIAL~~

~~CONFIDENTIAL~~

~~CONFIDENTIAL~~

~~CONFIDENTIAL~~

~~CONFIDENTIAL~~

quelques mois, dans une chambre, avec ce jeune homme, qui l'avoit violée; & que le trouble où cet attentat l'avoit jetée, ne lui avoit laissé ni la force, ni la liberté d'appeller à son secours. Quant aux couches, elle n'en vouloit pas convenir : & ce qui vraisemblablement l'obligeoit à se tenir sur la négative, à cet égard, c'est qu'elle ne pouvoit rendre compte de l'enfant qu'elle avoit mis au monde. Elle étoit, sans doute, instruite de l'édit de Henri II de 1556, qui ordonne que « Toutes femmes qui  
» se trouveront duement atteintes &  
» convaincues d'avoir celé & caché tant  
» leur grossesse que leur enfantement,  
» sans avoir déclaré ni l'un ni l'autre,  
» & sans avoir pris de l'un ou de l'autre, témoignage suffisant, même de  
» la mort & de la vie de leur enfant,  
» lors de l'issue de leur ventre; & après  
» se trouve l'enfant avoir été privé, tant  
» du sacrement de baptême, que de la  
» sépulture accoutumée, soient telles  
» femmes tenues pour avoir homicidé leur  
» enfant; & pour réparation publique,  
» punies de mort & du dernier supplice,  
» de telle rigueur que la qualité particulière le méritera ».

*Hélène Gillet* pouvoit d'autant moins ignorer

THE CHURCH OF THE  
LORD JESUS CHRIST  
OF THE LATTER DAY  
SAINTS

WAS ORGANIZED  
ON THE 27TH DAY  
OF FEBRUARY  
A.D. 1830  
AT PALM SPRING  
IN THE STATE OF  
ILLINOIS

BY THE  
APPOINTMENT  
OF THE  
FIRST  
COUNCIL OF THE  
CHURCH  
HOLDING  
AT PALM SPRING  
ON THE 27TH DAY  
OF FEBRUARY  
A.D. 1830

elles, des deux lettres H G, *Hélène Gillet*.

Le juge crut trouver, dans la réunion de ces circonstances, un motif suffisant pour se déterminer. Le public, sur les apparences qui annoncent ordinairement la grossesse, avoit accusé hautement cette fille d'être enceinte. Quand les marques de la grossesse eurent disparu, des sages-femmes commises par la justice déclarèrent, sous la foi du serment, que cette même fille, que l'on avoit vue grosse, portoit tous les symptômes d'un accouchement qui avoit tout au plus, lors de leur visite, quinze jours de date; & c'étoit à-peu-près l'époque où l'on avoit remarqué qu'*Hélène Gillet* avoit cessé de paroître enceinte. Le viol dont elle étoit convenue elle-même, étoit une cause toute naturelle de la grossesse dont le public l'avoit accusée, & de l'accouchement dont les sages-femmes de l'art avoient trouvé les traces. Et ces présomptions paroissent d'autant plus déterminantes, que les époques s'accordoient parfaitement avec le cours de la nature. Du jour du viol, dont *Hélène Gillet* convenoit, à la date que les sages-femmes assignoient à l'accouchement,

*échappée au supplice. 363*

dont elles avoient trouvé des traces, on comptoit à-peu-près neuf mois; & le bruit de la grossesse produit par les apparences avoit commencé à se répandre deux mois, ou environ, avant le terme que les sages-femmes avoient assigné aux couches.

Toutes ces circonstances réunies étoient encore fortifiées par l'enfant que le soldat avoit trouvé dans le voisinage de la maison d'*Hélène Gillet*, & enveloppé dans une chemise qui appartenoit constamment à cette fille.

Enfin le juge crut sa religion suffisamment instruite par les présomptions qui dépositoient contre l'accusée, & prit sur lui de la condamner par sentence du 6 février 1625, à avoir la tête tranchée.

Il faut convenir que cet officier écours




pas suffisants pour fixer la justice, & dicter ses oracles. Elle doit rester incertaine, tant qu'elle n'apperçoit que des présomptions; parce qu'il n'y a point de présomption à laquelle on ne puisse opposer des possibilités qui les balancent, ou du moins les affoiblissent. Or on n'avoit connoissance de la grossesse imputée à l'accusée, que par la voix publique, & les bruits populaires ont-ils jamais été, & peuvent-ils jamais être regardés comme une preuve juridique? La déposition des sages-femmes est-elle infailible? Combien de causes naturelles ne pourroit-on pas alléguer qui auroient pu les induire en erreur, sans compter la prévention dans laquelle elles ont pu être induites par la renommée? La circonstance de l'enfant trouvé enveloppé dans une des chemises de l'accusée, peut être le résultat d'une précaution prise par la vraie coupable, pour détourner d'elle les soupçons, & les faire tomber sur *Hélène Gillet*. Les volumes précédents de ce recueil ont fourni plus d'un exemple de stratagèmes du même genre, plus surprenants encore & plus réfléchis. Voyez, entre autres, tom. V, p. 437 & 438. Enfin on sçait qu'il s'en faut beaucoup qu'un viol, ou même l'approche

*échappée au supplice. 365*

D'un homme, fût-elle de concert avec la femme, produise nécessairement & infailliblement une grossesse & un accouchement.

Quoi qu'il en soit, la sentence fut confirmée le 12 mai 1625, par arrêt du parlement de Dijon, qui ordonna que l'exécution se feroit dans cette ville. Le bourreau fut averti de se préparer pour la faire le lendemain. Il se confesse le matin, & communie. Arrivé au lieu du supplice avec la malheureuse qu'il devoit faire mourir, il donne, en public, toutes les marques de la plus grande inquiétude : il chancelle, il se tord les bras, il les lève vers le ciel, il se met à genoux, se relève, se rejette à terre, demande pardon à la patiente ; & aux prêtres qui assistent, leur bénédiction.

Enfin le bourreau après avoir dit



*l'abus.* J'ai cru que je ferois plaisir à plusieurs de mes lecteurs de rapporter le discours de cet homme célèbre, qui ne se trouve que très-difficilement. Ce n'est pas que ce discours soit bien merveilleux; il roule presque tout entier sur des antithèses. Mais c'étoit le goût du temps; & celles-ci sont tirées de la chose même, & ne consistent pas uniquement dans les mots. D'ailleurs bien des gens aiment à connoître tout ce qui est sorti de la plume d'un homme dont la mémoire jouit d'une célébrité méritée.

« Messieurs, *Hélène Gilles*, qui se  
 » présente au compect de la cour, donne  
 » de l'étonnement à ceux qui la voient,  
 » & n'en a pas moins elle-même. Elle  
 » n'avoit vu la justice de céans que dans  
 » le trône de sa plus sévère majesté:  
 » elle ne l'avoit apperçue que le visage  
 » plein de courroux & d'indignation,

cour aux appointements de 900 livres. Il mourut à Dijon, le 12 août 1661, âgé de près de 78 ans. Il y a plusieurs écrits de lui. Mais l'ouvrage qui a fait passer, & qui conservera son nom à la postérité, est le *traité de l'abus*. Tout le monde sait le cas que les jurisconsultes & les tribunaux font de cet excellent livre. La meilleure édition est celle de Lyon en 1736, en 2 vol. in-folio, avec des notes de *Gibert* & de *Brunet*.

chez un chirurgien, dont les fecours lui firent revenir les esprits. Elle s'écria alors : *je sçavois bien que Dieu m'assisteroit.* Le parlement la mit sous la garde d'un huissier, jusqu'à ce qu'il en fût autrement ordonné.

Ce récit est tiré des mémoires de tems, & d'autres pièces authentiques dont je vas parler. Mais je n'ai pu découvrir quel pouvoit être le motif du trouble dont le bourreau fut agité, de la répugnance qu'il témoigna pour cette exécution, & de l'acharnement féroce de sa femme contre la malheureuse victime qu'elle vouloit immoler. Il peut se faire que cet homme n'exercât que malgré lui cet infâme métier, que des circonstances l'avoient obligé d'embrasser; & que sa femme, qui y étoit attachée par sa naissance, voulût le forcer à l'exercer, l'y excitât par sa présence, & voulût le substituer, pour ne pas perdre la rétribution attachée à cette horrible fonction.

Quoi qu'il en soit, un concours de circonstances heureuses opéra le salut d'*Hélène Gillet*. J'ai établi dans le traité de la mort civile, pag. 156, que, si un coupable s'échappoit, pendant qu'on le conduit au supplice, des mains de ceux

est repêché mort ; & le jugement est  
consummé ; & s'il est repris ,  
veut qu'il soit exécuté de no  
non-obstant la maxime *non bis in*  
On ne peut pas dire qu'on lui  
une nouvelle peine pour le mêm  
me , puisqu'on ne lui fait sub  
celle à laquelle il avoit été con  
& qui n'avoit pas été exécutée.  
leurs les jugemens de condam  
à mort portent la clause , *tant qu*  
*s'ensuive.*

Le parlement de Dijon se seroit  
trouvé dans la nécessité de faire  
*Hélène Gillet* , s'il eût été en fon  
Mais il entra , le lendemain même  
cette catastrophe , dans des vacances  
données par lettres-patentes , &  
motif étoit vraisemblablement  
jouissances qui se faisoient par-

1. The first part of the paper is devoted to a general discussion of the problem of the origin of life. It is shown that the problem is one of the most important and most difficult in the history of science. The author discusses the various theories of the origin of life, and shows that the most plausible is the theory of spontaneous generation. This theory is based on the fact that the conditions of the early earth were such that the formation of organic molecules was a natural consequence of the physical and chemical processes going on at the time.

2. The second part of the paper is devoted to a detailed discussion of the theory of spontaneous generation. The author shows that this theory is based on the fact that the conditions of the early earth were such that the formation of organic molecules was a natural consequence of the physical and chemical processes going on at the time.

» *aut enim, quoniam superexaltavit mi-*  
» *sericordiam suam.*

» Que peut-elle faire, sinon d'ap-  
» pendre, pour éternel mémorial de  
» son salut, le tableau votif de ses mi-  
» sères dans le sanctuaire de ce temple de  
» justice ?

» Quel dessein peut-elle choisir plus  
» convenable à sa condition, que d'éri-  
» ger un autel en son cœur, où elle ad-  
» mirera tous les jours de sa vie la puis-  
» sante main de son libérateur, les  
» moyens inconnus aux hommes, par  
» lesquels il a brisé les ceps de sa cap-  
» tivité, & l'ordre de sa providence  
» dispensation à faire que toutes choses  
» aient concouru pour sa libération ?

» Ce fut un commencement de bon  
» heur en ce désastre, que, le lende-  
» main de l'exécution, la cour entra  
» dans les fêtes nouvelles que le Roi  
» avoit concédées par lettres expresse-  
» peu auparavant entérinées. Ce fut  
» encore quelque chose de plus signalé  
» qu'alors qu'on recourut à la bonté du  
» Prince pour impêtrer des lettres de  
» pardon, lui & la cour étoient en alle-  
» gresse & festivité, à cause de l'heu-  
» reux & tant désiré mariage du roi de  
» la Grande-Bretagne avec mar-

» nations, décrets, même ladite sen-  
» tence & arrêt de mort qui en sont  
» ensuivis, la restituons & rétablissons  
» en sa bonne renommée & en ses biens  
» non d'ailleurs confisqués. Imposons  
» silence à nos procureurs-généraux,  
» lieutenants, substitués, présents & à  
» venir. Si DONNONS en mandement,  
» &c ».

Ces lettres furent présentées par  
*Charles Fevret* (1), auteur du *traité de*

(1) *Charles Fevret* naquit à Semur, capitale  
de l'Auxois, le 16 décembre 1583. Il étoit  
l'aîné de *Jacques Fevret*, conseiller au parle-  
ment de Bourgogne. Il fut reçu avocat en  
1602, à l'âge de 19 ans, & alla se perfec-  
tionner dans l'étude du droit, sous le célèbre  
*Dénys Godefroy*, à Strasbourg. De retour dans  
sa patrie, il épousa Anne Brunet, dont il eut  
19 enfants. En 1626, *Henri II, prince de Condé*,  
lui envoya des lettres de provision de l'état  
& office de conseiller & intendant ordinaire  
de ses affaires. Le Grand Condé, fils de  
Henri, lui continua les mêmes honneurs.  
*Louis XIII* alla à Dijon, pour y punir les  
auteurs d'une sédition populaire. Fevret le  
harangua. Le prince fut si touché de son élé-  
quence, qu'il pardonna aux coupables, vou-  
lut que le discours fût imprimé, & accorda à  
l'orateur une charge de conseiller au parle-  
ment de Dijon de nouvelle création : mais  
celui-ci, ne voulant pas quitter le barreau,  
se contenta d'un office de secrétaire de la



« n'ir empôcher le lys pour chasser  
 « d'entre des paqueurs, évêques  
 « flétrissant des lois, rappeler la  
 « consuetudine de la mort, se  
 « soulever infamante l'indigne mort  
 « l'honneur par la condamnation, &  
 « que nous l'honneur par la peine  
 « une merveille digne d'admin  
 « que celle qui devoit être dans  
 « d'une mort instant, vive encor  
 « excommunié, qu'elle donn  
 « par à la police de dire que  
 « France, avec le titre juste qu'il  
 « légitimement acquis, ait mérité  
 « cette action, le nom de clem  
 « miséricordieux, pour avoir pard  
 « & sans autre peine que de prier  
 « la prospérité de la personne  
 « son état.

« *Quam bonus princeps qui ind*  
 « *quam pius qui misereatur; quam*  
 « *qui, vel à nocentibus, nil nisi*  
 « *et supplicationes exposcit; quam*  
 « *divinitati proximas, qui veniam*  
 « *nam, non supplicii gravitate, sed*  
 « *totum nuncupatione pro sua rei*  
 « *imperii salute dispensat!*

1674, ayant été fait garde des sceaux  
 d'avril 1672. Il mourut revêtu de ces  
 dignités le 25 octobre 1677, âgé de 1

*échappée au supplice.* 373

» tel qu'elle le fait paroître aux plus  
» criminels : elle ne l'avoit considérée  
» que l'épée à la main, dont elle se sert  
» pour la punition des maléfices.

» Mais, chose étrange, elle trouve  
» aujourd'hui ce premier appareil tout  
» changé : il lui semble que le visage de  
» cette déesse lui rit, comme plus adou-  
» ci & favorable : elle voit sa main des-  
» armée, & vous diriez qu'elle tend  
» les bras, pour promettre quelque asyle  
» & protection à celle qui, de crimi-  
» nelle, est devenue suppliante.

» Vous vîtes, messieurs, cette pau-  
» vre fille, il y a quelques jours, le vi-  
» sage couvert de honte, par l'ignomi-  
» nie de sa condamnation, la langue  
» nouée par l'étonnement de son sup-  
» plice, les yeux ternis d'horreur & d'é-  
» pouvantement, l'esprit troublé dans  
» les dernières agitations d'une funeste  
» séparation ; vous la vîtes, dis-je, aller  
» courageusement à la mort, pour sa-  
» tisfaire à votre justice : maintenant  
» elle retourne, pour vous dire que  
» l'ayant traitée par la rigueur de vos  
» jugements, vous ne pouvez plus lui  
» refuser votre miséricorde. Elle est  
» humblement prosternée à vos pieds,  
» pour baiser, de l'intérieur de son

ment de Dijon rendu en la cournelle  
le 5 juin 1625.

Mais cette grace rendit-elle à *Hélène Gillet* la plénitude de son état civil ?  
Nous examinerons succinctement cette question, d'après les principes que j'ai établis dans le traité de la mort civile, pag. 519 & suiv.

Les lettres d'abolition, telles qu'étaient celles qui furent accordées à cette fille, doivent être entérinées, sans exception, de la part des juges. C'est une grâce que le Souverain accorde en vertu de sa puissance, & il est réputé le faire en connaissance de cause ; sans aux cours à faire des remontrances sur les suites que pourroient avoir de telles abolitions, qui semblent tolérer le crime, en lui accordant l'impunité.

Il semble que le Roi, par ces lettres, efface jusqu'à la note d'infamie imprimée par le crime. Mais il faut, pour cela, qu'elles aient précédé le jugement en dernier ressort, & qu'elles aient lié les mains du juge. Si elles ne sont obtenues, comme celles d'*Hélène Gillet*, qu'après la condamnation prononcée, elles ne lavent point de l'infamie.

La raison de cette différence est que, quand elles sont présentées avant le ju-

*échappée au supplice.* 375

» je ne sçais si j'oserois dire de plus mi-  
» raculeux qu'en tout cela.

» Car ici le glaive a tranché, la corde  
» a fait son office, la pointe des ciseaux  
» a secondé la violence des deux : & ce-  
» pendant cette fille, dans l'imbécillité  
» de son âge, dans l'infirmité de son  
» sexe, dans les horreurs du supplice,  
» dans les appréhensions de la mort,  
» frappée de dix plaies ouvertes, n'a  
» pu mourir. Mais bien plus, *ipsam*  
» *mori volentem mors ipsa, quamvis ar-*  
» *mata, perimere non potuit.*

» Quel prodige, en nos jours, qu'une  
» fille de cet âge ait colleté la mort corps  
» à corps ! qu'elle ait lutté avec cette  
» puissante géante dans le parc de ses  
» plus sanglantes exécutions, dans le  
» champ même de son morimort : &  
» pour dire en peu de mots, qu'armée  
» de la seule confiance qu'elle avoit en  
» Dieu, elle ait surmonté l'ignominie,  
» la peur, l'exécuteur, le glaive, la  
» corde, le ciseau, l'étouffement & la  
» mort même !

» Après ce funeste trophée, que lui  
» reste-t-il, sinon d'entonner glorieuse-  
» ment ce cantique qu'elle prendra do-  
» rénavant à sa part : *Exultetur Domi-*

» *nus meus, quoniam superexaltavit mi-*  
» *sericordia judicium.*

» Que peut-elle faire, sinon d'ap-  
» pendre, pour éternel mémorial de  
» son salut, le tableau votif de ses mi-  
» sères dans le sacraire de ce temple de  
» justice ?

» Quel dessein peut-elle choisir plus  
» convenable à sa condition, que d'éri-  
» ger un autel en son cœur, où elle ad-  
» mirera tous les jours de sa vie la puis-  
» sante main de son libérateur, les  
» moyens inconnus aux hommes, par  
» lesquels il a brisé les ceps de sa cap-  
» tivité, & l'ordre de sa providente  
» dispensation à faire que toutes choses  
» aient concouru pour sa libération ?

» Ce fut un commencement de bon-  
» heur en ce désastre, que, le lende-  
» main de l'exécution, la cour entra  
» dans les fêtes nouvelles que le Roi  
» avoit concédées par lettres expresse  
» peu auparavant entérinées. Ce fut  
» encore quelque chose de plus signalé  
» qu'alors qu'on recourut à la bonté du  
» Prince pour impétrer des lettres de  
» pardon, lui & sa cour étoient en alle-  
» gresse & festivité, à cause de l'heu-  
» reux & tant désiré mariage du roi de  
» la Grande-Bretagne avec madame

« *Henriette-Marie*, princesse du sang  
 « de France. Ce fut bien plus de voir  
 « qu'à l'instant que le discours de cette  
 « sanglante catastrophe eut frappé l'o-  
 « reille de ce sage Orphée, de ce doux  
 « ravissant esprit, qui tient dignement  
 « le premier rang en l'éminence de  
 « l'ordre de la justice (1), il ait aussi-

(1) Il veut parler de M. le chancelier d'*Aligre*. *Etienne d'Aligre* étoit fils de *Raoul Haligre*, seigneur de Chouvilliers, & de *Jeanne Lambert*. Il prêta serment au parlement, pour la charge de président au présidial de Chartres, le 4 septembre 1587. *Charles de Bourbon*, comte de *Soissons*, cousin germain du Roi *Henri IV*, le nomma intendant de sa maison, & tuteur honoraire de Louis son fils : il étoit alors conseiller au grand conseil. La réputation qu'il avoit d'être un des plus sçavants & des plus intègres magistrats du royaume déterminâ Henri IV à le nommer pour remplir une place de président au parlement de Bretagne. Mais *Louis XIII* le retint dans la suite auprès de lui, en qualité de conseiller ordinaire en ses conseils d'état & de finances. Il fut fait garde des sceaux le 6 janvier 1624, & chancelier, après la mort de M. de Silleri, au mois d'octobre de la même année. Des intrigues de cour lui firent ôter les sceaux en 1626, avec ordre de se retirer à sa terre de la Rivière au Perche, où il vécut, le reste de ses jours, en homme privé. Il mourut le 11 décembre 1635, âgé de 75 ans. Son fils *Etienne* parvint aussi à la dignité de chancelier en janvier

» tôt empoigné la lyre pour charmer la  
 » dureté des parques, révoquer la juste  
 » sévérité des loix, rappeler les dé-  
 » crets inviolables de la mort, revivant  
 » cette infortunée Euridice morte civi-  
 » lement par la condamnation, & pres-  
 » que naturellement par la peine. C'est  
 » une merveille digne d'admiration,  
 » que celle qui devoit être dans l'oubli  
 » d'une mort infâme, vive encore avec  
 » ce contentement, qu'elle donnera sur-  
 » jet à la postérité de dire que notre  
 » Prince, avec le titre *juste* qu'il s'étoit  
 » légitimement acquis, ait mérité, par  
 » cette action, le nom de clément &  
 » miséricordieux, pour avoir pardonné,  
 » & sans autre peine que de prier pour  
 » la prospérité de sa personne & de  
 » son état.

» *Quàm bonus princeps qui indulget ;*  
 » *quàm pius qui misereatur ; quàm fidelis,*  
 » *qui, vel à nocentibus, nil nisi preces*  
 » *& supplicationes exposcit ; quàm penè*  
 » *divinitati proximus, qui veniam crimi-*  
 » *num, non supplicii gravitate, sed vo-*  
 » *torum nuncupatione pro sua totiusque*  
 » *imperii salute dispensat !*

1674, ayant été fait garde des sceaux au mois  
 d'avril 1672. Il mourut revêtu de ces deux  
 dignités le 25 octobre 1677, âgé de 85 ans.





ment de Dijon rendu en la tournelle,  
le 5 juin 1625.

Mais cette grace rendit-elle à *Hélène Gillet* la plénitude de son état civil ? Je vas examiner succinctement cette question, d'après les principes que j'ai établis dans le traité de la mort civile, pag. 519 & suiv.

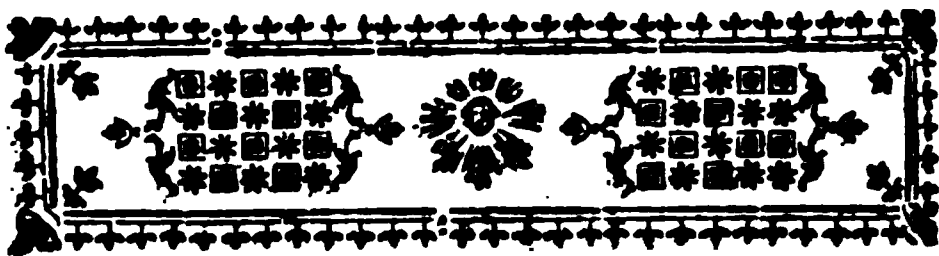
Les lettres d'abolition, telles qu'étoient celles qui furent accordées à cette fille, doivent être entérinées, sans examen, de la part des juges. C'est une grace que le Souverain accorde en vertu de sa puissance, & il est réputé le faire en connoissance de cause ; sauf aux cours à faire des remontrances sur les suites que pourroient avoir de telles abolitions, qui semblent tolérer le crime, en lui accordant l'impunité.

Il semble que le Roi, par ces lettres, efface jusqu'à la note d'infamie imprimée par le crime. Mais il faut, pour cela, qu'elles aient précédé le jugement en dernier ressort, & qu'elles aient lié les mains du juge. Si elles ne sont obtenues, comme celles d'*Hélène Gillet*, qu'après la condamnation prononcée, elles ne lavent point de l'infamie.

La raison de cette différence est que, quand elles sont présentées avant le ju-

*échappée au supplice,* 381  
gement prononcé, le juge est obligé d'arrêter le cours de la procédure qui tendoit à éclaircir & à constater, en même tems, les faits mentionnés dans l'accusation; en sorte que, la conviction légale n'étant pas acquise, il est incertain si l'accusé est véritablement coupable; & il n'est pas juste de mettre au nombre des infâmes, un homme dont le crime n'est pas avéré.

Si, au contraire, ces lettres ne sont présentées qu'après la condamnation, le jugement prononcé contre l'accusé est une preuve infailible, juridiquement parlant, qu'il étoit coupable du délit dont il avoit été chargé. Or les lettres peuvent bien épargner la peine du crime; elles peuvent bien relever de la mort civile & de ses effets: mais elles ne peuvent pas laver la tache d'infamie imprimée par le crime dont l'impétrant étoit constamment coupable: & nous admettons la maxime établie chez les Romains par la loi 3, *Cod. de generali abolit. Indulgentia quos liberat, notat, nec infamiam criminis tollit: sed poena gratiam facit.*



# **HISTOIRE**

## **DE**

### **LOUIS GAUFRIDY.**

**L***ouis Gaufridy* fut victime de la facilité avec laquelle , dans le siècle & dans le pays où il vivoit , on recevoit les accusations de magie. Ces procédures , & les condamnations fréquentes qu'elles occasionnoient , faisoient une telle impression sur les esprits foibles , que plusieurs personnes , à force de s'entendre dire qu'elles étoient forcières , parvenoient enfin à se le persuader. Telle est en partie la source des aveux échappés à *Gaufridy* dans ses interrogatoires.

« Un pâtre dans la bergerie , dit le  
« père *Mallebranche* , raconte , après sou-  
« pé , à la femme & à ses enfans , les  
« aventures du sabbat. Comme il est  
« persuadé lui-même qu'il y a été , que  
« son imagination est modérément  
« échauffée par les vapeurs du vin , il ne

manque pas d'en parler d'une manière  
vive & forte. Son éloquence naturelle  
étant donc accompagnée de la dispo-  
sition où est toute la famille pour en-  
tendre parler d'un sujet aussi nouveau  
& aussi effrayant, il est très-vraisem-  
blable que des imaginations aussi foi-  
bles que le sont celles des femmes &  
des enfants, demeurent persuadées;  
C'est un mari, c'est un père qui parle  
de ce qu'il a vu, de ce qu'il a fait : on  
l'aime, on le respecte; pourquoi ne  
le croiroit-on pas? Ce pâtre répète  
donc son histoire en différens jours :  
l'imagination de la mère, celle des  
enfants en reçoit peu à peu des traces  
profondes. Ils s'y accoutument enfin.  
La curiosité les prend d'y aller. Ils se  
frottent, ils se couchent; leur imagi-  
nation s'échauffe encore de cette dis-  
position de leur cœur; & les traces que  
le pâtre avoit ouvertes dans le cerveau  
s'ouvrent assez pour faire juger, dans  
le sommeil, comme présentes, toutes  
les choses dont il leur avoit fait la  
description. Ils se lèvent, ils s'entre-  
demandent & ils s'entredisent ce  
qu'ils ont vu; ils se fortifient de cette  
sorte mutuellement. Les traces de leur  
cerveau, aidées de celui qui a l'ima-

## Histoire

1  
cette un objet où elle pût se fixer ;  
on inspira de se retirer dans une maison  
des Ursules : elle alla à Aix , dans un  
couvent de cet ordre. Éloignée de l'objet  
qui causait son trouble , elle reprit sa  
tranquillité , & passa trois ans sans que  
sa santé ni son esprit ressentissent la  
moindre altération.

*Gaufriey* , qui n'avoit point perdu de  
vue ses projets criminels , comprit que  
l'âge devoit enfin , au bout de ce tems ,  
avoir mis la dernière main à la perfec-  
tion des charmes de la demoiselle de  
*Mandols*. Il l'alla voir à Aix , lui fit de  
fréquentes visites , & lui rendit en même  
tems sa mélancolie. Il parla alors ou-  
vertement de sa passion ; il fut écouté ,  
& obtint même la permission d'écrire  
sur le ton d'un amant déclaré , & pour  
prévenir les accidens qui pourroient  
naître de l'usage où sont les supérieures  
de couvent , d'ouvrir les lettres adres-  
sées à leurs pensionnaires , les deux  
amants convinrent de certains caractères  
qui ne pouvoient être entendus que par  
eux. Mais un couvent n'étoit pas un  
lieu propre pour satisfaire aisément les  
desirs criminels de *Gaufriey*. Il prit le  
prétexte de la mélancolie de sa maîtresse ,  
pour la faire retourner dans la maison

autoit-il pu arriver , disoit-on , si le diable ne s'en fût mêlé , & ne l'eût soutenu & porté à terre ?

Son oncle reconnut en lui des talens capables de l'élever au-dessus de l'état de pâtre; il résolut d'en faire un prêtre. Il le fut en effet. Quoiqu'il n'eût jamais étudié en théologie, on lui confia néanmoins les fonctions curiales de la paroisse des Accoules à Marseille , qu'il exerça pendant six ans, au bout desquels il fut brulé, à l'âge de trente-deux, comme roi des forciers.

Il aimoit les plaisirs de la table , & ceux de l'amour. Il avoit , dans le caractère , un grand fond de gaieté , & possédoit l'art de donner une face plaisante aux choses les plus simples. C'est avec ces sortilèges qu'il avoit l'art de s'attacher les femmes dont il entreprenoit la conquête.

Ses historiens nous racontent que son oncle avoit en sa possession un petit livret contenant environ six feuillets remplis de quarante caractères ou chiffres , & de deux vers françois au bas de chaque page. Ce bon ecclésiastique ignoroit absolument ce que c'étoit que cet ouvrage; mais la figure bizarre des caractères lui fit croire que c'étoit une chose

fort précieuse. Il regarda cette pièce comme un trésor qu'il devoit transmettre à son neveu. Il le lui envoya six mois avant que de mourir, & lui recommanda de le conserver avec grand soin. *Gaufridy* ne fit pas grande attention à ce présent, & l'oublia pendant cinq ans entiers.

Un jour, il cherchoit des épîtres de Cicéron pour en faire présent à un écolier auquel il étoit attaché; le livre fatal de son oncle lui tomba sous la main: c'étoit un grimoire. Il l'ouvre, lit les vers françois, & le diable lui apparut soudain sous une figure humaine. Son habillement n'avoit rien que de fort commun; il avoit même pris la précaution, pour ne pas trop effaroucher *Gaufridy*, de ne point avoir d'épée. Du reste il avoit l'air d'un homme de condition, Ses traits étoient fort beaux, & leur assemblage formoit une physionomie noble, douce & agréable. Ces dehors flatteurs ne préservèrent point *Gaufridy* d'un premier mouvement de peur, que lui occasionna une apparition si subite. Rassuré par les protestations de bienveillance du fantôme, il revint à lui, & acquit même assez d'intrépidité pour s'entendre dire sans émotion que celui

qui lui parloit étoit *Lucifer* même. « Tu  
 » m'as évoqué, lui dit-il ensuite, que  
 » me veux-tu ? Je suis prêt à remplir  
 » tes desirs ; mais que me donneras-tu ?  
 » Que veux-tu que je te donne, dit  
 » *Gaufridy* ». Le démon lui demanda  
 qu'il lui rapportât toutes ses bonnes  
 œuvres. L'autre y consentit, à la réserve  
 des sacrements qu'il administreroit ,  
 parce qu'il perdrait trop d'ames. A ce  
 prix, il demanda que le diable, d'un  
 côté, le fît jouir dans le monde d'une  
 grande réputation de sagesse, sur-tout  
 parmi les personnes distinguées par leur  
 probité ; d'un autre côté, qu'il lui donnât  
 la facilité de jouir au gré de sa passion  
 des femmes & des filles qui lui plai-  
 roient & qui irriteroient ses desirs.

Etant ainsi convenus de leurs faits ,  
 ils firent un écrit double entre eux , que  
*Gaufridy* signa de son sang.

Il est bien étonnant , pour le dire en  
 passant , que des auteurs écrivent sérieu-  
 sement de pareils faits. Comment peut-  
 on concevoir qu'un écrit puisse obliger  
 le diable , & qu'on puisse , par la même  
 voie , s'obliger envers lui ? Quel est le  
 tribunal qui seroit compétent pour con-  
 traindre les contractants à exécuter leurs  
 conventions ? S'il n'y en a point , quelle



confiance pourroit-il avoir lui-même en ceux qui s'obligeroient envers lui ? Ne sçait-il pas qu'un repentir sincère efface, aux yeux de Dieu, tous les crimes, & arrache à la puissance infernale, ceux qui ont le bonheur d'être véritablement pénitents ? Mais c'est trop réfléchir sur de pareilles puérilités.

Le pacte fut exécuté de part & d'autre avec assez de bonne foi. *Gaufridy* fut regardé comme un modèle de sagesse, & cependant il vivoit dans la plus grande débauche. Combien de tartuffes jouissent du même avantage, si c'en est un, sans avoir fait aucun écrit avec le diable ?

Quoi qu'il en soit, *Gaufridy* n'avoit besoin, pour soumettre à ses desirs la vertu la plus farouche, que d'un souffle : il n'étoit même pas nécessaire qu'il soufflât de fort près, il suffisoit que la personne qu'il vouloit réduire sentît ce souffle. C'est un fait que la violence des tourments & la foiblesse de son cerveau ébranlé par l'idée affreuse du supplice dont il étoit menacé, lui ont fait avouer.

La réputation de sa sagesse lui avoit donné accès dans la maison du sieur de *Mandols de la Pallus*, gentilhomme de Marseille. Il s'y acquit la confiance aveugle de toute la famille. On le

regardoit comme un saint homme, incapable de concevoir aucune mauvaise pensée, & dont les conseils étoient autant d'oracles.

Ce gentilhomme avoit trois filles plus belles les unes que les autres, élevées dans les principes de la vertu & de la dévotion. L'une d'entr'elles nommée *Magdeleine*, captiva le cœur de *Gaufridy*, quoiqu'elle fût encore, pour ainsi dire, dans l'enfance; mais dans un âge cependant à pouvoir commencer de sentir les premières atteintes de l'amour. Il sçut la déterminer à le choisir pour son confesseur & son directeur. A l'ombre de ces deux qualités, il eut de grandes privautés avec elle, sans néanmoins consommer le crime. Des sentiments qu'elle ne pouvoit démêler, lui inspirèrent tout à coup une mélancolie extraordinaire qui causa de l'inquiétude pour sa santé. Les médecins ne purent trouver la source de son mal, ils lui ordonnèrent de prendre l'air. On la fit partir pour une bastide ou métairie voisine de la ville. *Gaufridy* continua de lui rendre visite dans sa retraite, & de faire auprès d'elle les fonctions de confesseur & de directeur.

Enfin sa mélancolie, qui cherchoit

## Histoire

... sang, que *Gaufridy* lui tira de son quatrième doigt, avec un poinçon fort délié.

Pour écarter les obstacles que la sévérité de la mère auroit pu apporter à leurs plaisirs, d'un souffle, il la rendit si complaisante, qu'elle lui amena elle-même sa fille dans sa chambre, & les y laissa seuls. *Gaufridy*, qui vouloit que la demoiselle de *Mandols* lui fît toutes les avances, pour le dédommager des peines que sa conquête lui avoit coûtées, l'infesta tant de son souffle amoureux, qu'elle le sollicita enfin de consommer le crime.

Soit pour la servir, soit qu'il voulût avoir un garant de sa fidélité, il mit à sa suite un écuyer infernal, auquel il donna ordre d'exécuter toutes ses volontés. Cet écuyer un jour la transporta au travers des airs, sur une montagne auprès de Marseille, où elle vit des gens assemblés de toutes les nations qui tenoient le sabbat. *Gaufridy* y étoit révérent & respecté comme prince des magiciens, & lieutenant de *Lucifer*. *Bélzébub* étoit assis à ses côtés. Les autres forciers leur baisoient les pieds. Elle entre ensuite dans un détail abominable & dé-

paternelle, afin de la faire changer d'air.

Plus libre dans ses entrevues, il forma des entreprises sur l'honneur de sa pénitente. Les sentimens de piété dans lesquels elle avoit été élevée lui firent trouver de la résistance, & ce ne fut qu'après un grand nombre d'attaques qu'il triompha enfin de sa vertu.

Ce séducteur avoit si bien sçu fasciner les yeux du public, & particulièrement des parents de la demoiselle *de Mandols*, que sa mère l'a souvent conduite elle-même chez *Gaufridy*, & les laissoit seuls dans sa maison, pendant des tems considérables.

: Lorsque cette fille eut franchi les barrières de la pudeur, elle ne garda plus de mesures. Ses plaisirs augmentèrent son amour. Elle ne pouvoit souffrir un instant la privation de la vue de son amant; elle l'alloit chercher à l'église, vouloit qu'il fût toujours dans la maison de son père : en un mot, il lui sembloit qu'elle n'existoit que lorsqu'elle étoit avec lui.

La demoiselle *de Mandols* eut toujours la principale part dans le cœur de *Gaufridy*; mais il ne laissa pas de lui faire quelques infidélités. Il lui prit fant.

raïsie de séduire une nommée *Corbie*, femme de *François Perrein*, hôte de Marseille. A peine eut-il réussi dans son entreprise, qu'il la négligea : mais elle ne fut pas maîtresse d'imiter l'indifférence de son amant. Elle devint au contraire tellement passionnée, qu'elle le suivoit par-tout, & vouloit s'introduire par-tout où il étoit. On a même dit que, quand il passoit dans la rue, elle en étoit avertie, sans le voir, par une palpitation de cœur qui la faisoit crier : *voila Gaufridy qui passe* ; & elle couroit en même temps à la fenêtre pour le voir.

Une nommée *Bouchette* & une nommée *Pintade* devinrent aussi la proie de ses desirs. Cette dernière avoit tenu chambres garnies dans Marseille, & avoit facilité chez elle des entrevues à *Gaufridy* avec la demoiselle de *Mandols*.

Il ne paroît pas qu'il ait eu commerce avec beaucoup d'autres femmes, que les quatre qui viennent d'être nommées : mais il paroît qu'il a inspiré des sentiments tendres à plusieurs autres, & que l'on a même vu des prudes décidées devenir coquettes pour tâcher de lui plaire.

Les extravagances de la demoiselle

*de Mandols* firent enfin ouvrir les yeux de sa famille & du public sur leur véritable cause. La réputation de sagesse que l'hypocrisie de *Gaufridy* lui avoit procurée, & la vertu de la famille de la demoiselle *de Mandols*, les avoient fait attribuer à un principe de dévotion : mais les choses furent poussées à un tel excès, ils gardèrent si peu de mesures dans leurs plaisirs, que la vérité se manifesta.

Les amis & les parents de la demoiselle *de Mandols* lui reprochèrent ses dérèglements : elle ne peut nier des faits qui étoient notoires : mais elle dit que *Gaufridy* étoit magicien, & qu'il l'avoit enforcélée. L'inclination que l'on avoit alors, sur-tout dans ce pays-là, à croire aux forciers, fit que cette excuse fut goûtée. On ne crut pas qu'il fût dans l'ordre de la nature qu'un homme pût, sans le secours du diable, inspirer un amour si violent à plusieurs femmes à la fois.

Voici comment la demoiselle *de Mandols* comptoit l'histoire de son enforcellement.

Elle étoit encore enfant, lorsque *Gaufridy* lui fit présent d'un *agnus dei*, qui étoit enchanté ; elle le porta sur elle,

même ange été, qu'il livra  
Lucifer dans le ciel, le vain  
chassa dans l'abîme. En sa  
vérité du bon père *Michaël*  
à cet égard, de révéler des  
devoir épargner l'ennemi au

Séparément, elle nom  
quatre malins-esprits qui la po  
et répéta leur noms plusieurs  
le même ordre. Elle nomma  
les bons anges qui leur étoien  
tes. Elle scavoit les noms des  
diables de tout le monde, &  
ordre ils étoient.

On lui demanda pourquoi  
entré tant de diables dans  
elle répondit que le premier  
ciens les y avoit introduits p  
fance de *Lucifer*, & qu'elle y a  
une espèce de consentement.  
qu'un des principaux d'entre l  
qui la possédoient étoit *Asm*  
mon de l'impureté.

On lui demanda pourquoi  
tant de prières, les démons  
paroient pas de son corps? l  
eux répondit: « si nous forti  
» ment découvrirait-on le  
» Dieu veut que nous gard  
» poste, parce qu'il veut ex

soient , avec ces mots : *ma très-chère amie , voilà comme je desire que votre cœur soit avec le mien.* Elle présenta cette lettre à la supérieure qui n'y vit que des caractères où étoient des chiffres brouillés ou effacés ; elle seule pouvoit y voir des lettres distinctes.

De retour à Marseille, elle eut la fièvre , & *Gaufridy* disoit qu'elle guériroit quand il voudroit. Elle prit sur elle de ne le point écouter ; elle lui fit même essuyer des mépris. Il la détermina un jour à manger une pêche avec lui ; c'étoit un charme qui lui inspira tant d'amour , qu'elle s'adoucit , & souffrit ses caresses , sans néanmoins lui accorder la dernière faveur.

Ce charme n'étant pas assez fort au gré de son séducteur, il lui en donna un autre. C'étoit une noix dont rien n'égalloit la dureté. Elle la mit au feu ; mais elle résista à l'activité de la flamme , & disparut tout à coup.

Cette noix lui ôta entièrement la raison & l'empire qu'elle avoit jusqu'alors conservé sur ses sens. *Gaufridy* l'avoit subjuguée à un tel point qu'il lui fit faire consécutivement sept à huit pactes avec le démon. Elle les signa de



son propre sang, que *Gaufridy* lui tira diti quatrième doigt, avec un poinçon fort délié.

Pour écarter les obstacles que la sévérité de la mère auroit pu apporter à leurs plaisirs, d'un souffle, il la rendit si complaisante, qu'elle lui amena elle-même sa fille dans sa chambre, & les y laissa seuls. *Gaufridy*, qui vouloit que la demoiselle de *Mandols* lui fît toutes les avances, pour le dédommager des peines que sa conquête lui avoit coûtées, l'infesta tant de son souffle amoureux, qu'elle le sollicita enfin de consommer le crime.

Soit pour la servir, soit qu'il voulût avoir un garant de sa fidélité, il mit à sa suite un écuyer infernal, auquel il donna ordre d'exécuter toutes ses volontés. Cet écuyer un jour la transporta au travers des airs, sur une montagne auprès de Marseille, où elle vit des gens assemblés de toutes les nations qui tenoient le sabbat. *Gaufridy* y étoit révééré & respecté comme prince des magiciens, & lieutenant de *Lucifer*. *Belzébut* étoit assis à ses côtés. Les autres forciers leur baisoient les pieds. Elle entre ensuite dans un détail abominable & dé-

« **Synagogue des forciers, dont il est las**  
« **de supporter les abominations & les**  
« **impiétés, & nous ne sortirons point,**  
« **que *Gaufridy* ne soit ou converti, ou**  
« **mort, ou arrêté en justice ».**

L'exorciste rapporte, dans son procès-verbal, qu'on entendit une fois clairement plusieurs voix des forciers & des sorcières qui crioient tous à la fois au dessus de la Ste Baume, sur les dix heures du soir, le 9 du mois de janvier 1610; & le 24 du même mois, le même charivari se fit encore entendre.

Il atteste encore qu'un homme de Marseille, qu'il ne veut pas nommer, lui demanda des nouvelles de sa fille, mariée dans cette ville, & perdue depuis le dernier jour des innocents. Il lui répondit qu'il ne lui étoit pas permis d'interroger le diable là-dessus, & que, huit jours après, le mari & l'oncle de cette

tervalles : lorsqu'elle n'étoit point charmée, sa raison étoit très-saine. Le démon, pendant quinze jours, lui donna plusieurs charmes. Un jour entr'autres, il lui fit ouvrir la bouche pour lui faire prendre une matière gluante; le père *Michaëlis* lui mit alors la main sur la bouche, & elle rendit le charme sur son tablier.

Troisièmement, un tremblement universel s'emparoit de tous ses membres lorsqu'on l'exorcisoit, & avec tant de violence, que l'on craignoit pour sa vie; ce qui étoit cause qu'on ne pouvoit faire les exorcismes qu'à demi. Le même tremblement la prenoit lorsqu'on lui administroit l'absolution ou la communion. Quand on lui mettoit, dans ces moments, la main sur la tête, on sentoit au dedans des mouvements comme d'une infinité d'insectes. Quand on faisoit l'opération des exorcismes, où il est parlé des parties tant intérieures qu'extérieures du corps, elle remuoit chacune de ces parties, à mesure qu'on les nommoit.

Quatrièmement, quand on l'exhortoit à renoncer au diable & à tous ses adhérents, dès qu'elle commençoit à prononcer cette renonciation, le diable

la prenoit par le dedans du gosier. Elle tournoit ses yeux & demeurait comme morte, jusqu'à ce qu'elle revînt d'elle-même; & alors elle reprenoit le fil de son discours.

Cinquièmement, elle sçavoit ce qui se passoit dans des lieux où sa vue ne pouvoit pénétrer : elle nommoit les religieux qui alloient du dortoir à l'église, quoiqu'elle ne les vît pas.

Quand on disoit des paroles qui n'étoient pas dans les rubriques, elle reprenoit l'exorciste, & lui suggéroit ce qu'il devoit dire.

Sixièmement, elle parloit disertement des ordres des anges : elle disoit que le premier de chacun des neuf chœurs avoit été enveloppé dans la chute des démons; que *Lucifer* étoit le premier des séraphins dans la plus haute hiérarchie; que *Belzébut* étoit le second; qu'après *Lucifer* c'est le plus puissant de tous les diables; qu'il a la liberté de venir parmi les hommes; mais que, depuis la mort de J. C. *Lucifer* est enchaîné aux enfers; que tous les démons sont cependant prêts à lui obéir, à moins que la volonté de Dieu ne s'y oppose. Le troisième diable s'appelle *Léviatan*; que S. Michel étoit le qua-

trième ange créé , qu'il livra bataille à *Lucifer* dans le ciel , le vainquit , & le chassa dans l'abîme. Enfin le procès-verbal du bon père *Michaëlis* est chargé, à cet égard , de rêveries dont on croit devoir épargner l'ennui au lecteur.

Septièmement , elle nomma vingt-quatre malins-esprits qui la possédoient, & répéta leur noms plusieurs fois dans le même ordre. Elle nomma aussi tous les bons anges qui leur étoient contraires. Elle sçavoit les noms des anges gardiens de tout le monde , & de quel ordre ils étoient.

On lui demanda pourquoi il étoit entré tant de diables dans son corps ; elle répondit que le premier des magiciens les y avoit introduits par la puissance de *Lucifer*, & qu'elle y avoit donné une espèce de consentement. Elle ajouta qu'un des principaux d'entre les démons qui la possédoient étoit *Asmodée*, le démon de l'impureté.

On lui demanda pourquoi , après tant de prières , les démons ne désemparoiént pas de son corps ? Un d'entre eux répondit : « si nous sortions , comment découvrirait-on le magicien ? » Dieu veut que nous gardions notre poste , parce qu'il veut exterminer la

» synagogue des forciers, dont il est las  
» de supporter les abominations & les  
» impiétés, & nous ne sortirons point,  
» que *Gaufridy* ne soit ou converti, ou  
» mort, ou arrêté en justice ».

L'exorciste rapporte, dans son procès-verbal, qu'on entendit une fois clairement plusieurs voix des forciers & des forcières qui crioient tous à la fois au dessus de la Ste Baume, sur les dix heures du soir, le 9 du mois de janvier 1610; & le 24 du même mois, le même charivari se fit encore entendre.

Il atteste encore qu'un homme de Marseille, qu'il ne veut pas nommer, lui demanda des nouvelles de sa fille, mariée dans cette ville, & perdue depuis le dernier jour des innocents. Il lui répondit qu'il ne lui étoit pas permis d'interroger le diable là-dessus, & que, huit jours après, le mari & l'oncle de cette femme, auxquels il avoit fait la même réponse, entrèrent dans l'église, où la possédée dit au mari : « tu cherches ta  
» femme; tu peux bien la chercher;  
» elle vole dans les airs, & elle est ici  
» à présent ».

Interrogée plus particulièrement de son sort; elle dit que cette femme avoit été charmée par le prince des magiciens,

qu'elle étoit morte, & que son corps avoit été porté au sabbat, où on l'avoit roti & mangé.

Il faut dire un mot du détail dans lequel elle entre au sujet du sabbat. Les forciers y sont appelés par un corner, sonné par le diable; il se fait entendre de tous les forciers répandus dans tout l'univers, sans qu'il frappe nullement les oreilles d'aucune autre personne. Lorsque le prince des forciers traverse les airs pour y aller, chaque forcier qui le rencontre le salue avec beaucoup de respect, & le prince rend le salut.

Il y a aussi une princesse des forciers qui paroît aux yeux des forciers subalternes avec un visage noir, des yeux enflammés, un nez épaté, une bouche d'une grandeur énorme, toujours ouverte, toujours fumante : mais aux yeux du prince & des forciers de la première espèce, elle est d'une beauté ravissante.

Les grandes occupations du sabbat consistent à composer des maléfices; les forciers partagent ce travail avec les diables. On y fait des festins servis en mets qui ne rassasient jamais. Les couteaux, le sel & l'huile sont bannis de cette table. Les couteaux pourroient se croiser, & formeroient ainsi une figure

pour laquelle les diables ont la plus violente antipathie. Le sel est le symbole de la sagesse, & l'huile sert dans les mystères de la religion. Cependant toute les cérémonies de l'église sont imitées & tournées en ridicule au sabbat. Les flambeaux qui s'y brulent sont de poix & de souffre; ils font continuellement un bruit éclatant. La cloche est de corne, & le battant est de bois.

On ne finiroit pas si l'on vouloit entrer dans le détail de toutes les rêveries & de toutes les absurdités dont ce procès-verbal est chargé; on croit devoir en épargner l'ennui & le dégoût au lecteur. Mais on ne sçait lequel est le plus étonnant de la patience avec laquelle ce bon père a écouté & rédigé ces mensonges impertinents, ou de la bonne foi & du ton persuadé avec lesquels il les raconte.

Cette affaire fit tant de bruit, & le public étoit tellement persuadé que la demoiselle *de Mandols* étoit enforcée, & que cet enforcellement étoit l'ouvrage de *Gaufridy*, que le parlement de Provence en voulut prendre connoissance. M. *Rabasse*, procureur général, requit qu'il en fût informé, & messieurs *Léguiran* & *Thoron*, furent nommés com-



spacieux de la prison, & d'un regard cette déclaration comme une preuve qu'elle avoit l'art de deviner.

On invita la demoiselle de *Mainlois* de faire voir les marques qu'elle avoit à ses pieds; on en trouva une au pied droit sur l'avant pied, & une autre au pied gauche près du petit doigt, toutes les deux de couleur bleuâtre. *M. Thoron* enfonça une épingle fort avant dans la marque du pied gauche, sans que la possédée témoignât aucun sentiment, & sans qu'il en sortît aucune goutte de sang.

Elle fut interrogée de nouveau le 24 février, en présence de *M. Coriolis*, président du parlement, de quatre conseillers de la chambre des comptes & cour des aydes & des deux commissaires de la cour.

*M. Thoron* lui demanda en quel état elle se trouvoit, & si elle répondroit elle-même, ou le démon par sa bouche. Elle dit tout bas, & avec beaucoup de modestie, qu'elle répondroit elle-même.

Après différens discours de part & d'autre, elle parla en ces propres termes: «notre Seigneur m'a fait de grandes  
» grâces; il m'a mise dans une situation  
» d'esprit

« d'esprit où j'ai pu me confesser au  
 « père *Michaëlis* : j'ai tout avoué à M.  
 « du *Vair*, premier président, & à vous  
 « monsieur, qui m'avez interrogé.  
 « J'espère que la cour sera touchée de  
 « ma jeunesse, & qu'elle considérera  
 « que j'ai été séduite & abusée par un  
 « magicien, & qu'elle me dérobera  
 « à la peine de mes crimes ». Après  
 qu'on l'eut assurée qu'on lui feroit grace,  
 elle se trouva très consolée, & remercia  
 les juges qui étoient présents.

On ne peut s'empêcher de témoigner  
 ici la surprise que cause la promesse que  
 cette hypocrite sçut arracher à la bonté  
 de ses juges. Ils étoient donc persuadés  
 dès-lors que *Gaufridy* étoit un magicien,  
 & que la demoiselle de *Mandols* n'avoit  
 donné aucun consentement aux crimes  
 qu'ils avoient commis ensemble. Quelle

écrivait n'étoit que des imaginations & des illusions.

Le sieur *Garandeau*, grand-vicaire de l'archevêque d'Aix, étoit présent à cet interrogatoire. Il lui mit les doigts sacrés dans la bouche. La possédée ayant fait semblant de les mordre, il lui dit de le faire hardiment. Donnez-moi les autres, lui dit-elle, vous verrez comme je les briserai & les broirai.

Elle rapporta que *Belzébut* avoit exhorté *Gaufridy* de tenir bon en justice, & de parler aux juges en ces termes :  
« j'ai offensé Dieu en bien des façons :  
» à l'égard de la magie, je suis innocent;  
» je tiendrai toujours ce langage-là,  
» quand on devroit me faire mourir.  
» On croira, lui dit le démon, si tu  
» parles de la sorte, que tu es mort  
» innocent, & que tout ce que la de-  
» moiselle *de Mandols* a dit contre toi  
» n'est qu'une illusion ». Elle ajouta que, si les diables avoient le pouvoir de le délivrer de la prison, ils le mettroient en usage; mais que Dieu s'y oppoît. C'est ainsi qu'elle prévenoit les aveux & les dénégations qu'elle sçavoit que la vérité dicteroit à *Gaufridy*, & qu'elle préparoit ses juges à ne les regarder

Elle subit, les jours suivans, plusieurs interrogatoires, dans lesquels elle ne fit que répéter les propos & les grimaces dont on a parlé à l'occasion des précédents.

Enfin le 6 mars, M. *Thoron* voulut entendre le père *Michaëlis*. Celui-ci dit que tout ce qu'il sçavoit de l'état & de la disposition de la demoiselle de *Mandels*, il l'avoit appris sous le sceau de la confession, & qu'il ne lui étoit pas permis de le révéler, à moins qu'elle n'y consentît. M. *Thoron* la manda & lui fit entendre que le bien de la religion & du public exigeoit que la vérité des crimes qu'elle avoit commis avec *Gaufridy* fût manifestée, & qu'elle consentît que le père *Michaëlis* les révélât à la justice. Elle répondit que, pourvu qu'on l'assurât qu'elle ne seroit point recherchée

spacieux de la prison, & l'on regarda cette déclaration comme une preuve qu'elle avoit l'art de deviner.

On invita la demoiselle de *Mandols* de faire voir les marques qu'elle avoit à ses pieds; on en trouva une au pied droit sur l'avant pied, & une autre au pied gauche près du petit doigt, toutes les deux de couleur bleuâtre. *M. Thoron* enfonça une épingle fort avant dans la marque du pied gauche, sans que la possédée témoignât aucun sentiment, & sans qu'il en sortît aucune goutte de sang.

Elle fut interrogée de nouveau le 24 février, en présence de *M. Coriolis*, président du parlement, de quatre conseillers de la chambre des comptes & cour des aydes & des deux commissaires de la cour.

*M. Thoron* lui demanda en quel état elle se trouvoit, & si elle répondroit elle-même, ou le démon par sa bouche. Elle dit tout bas, & avec beaucoup de modestie, qu'elle répondroit elle-même.

Après différens discours de part & d'autre, elle parla en ces propres termes:  
« notre Seigneur m'a fait de grandes  
» graces; il m'a mise dans une situation  
» d'esprit

« d'esprit où j'ai pu me confesser au  
 « père *Michaëlis* : j'ai tout avoué à M.  
 « du *Vair*, premier président, & à vous  
 « monsieur, qui m'avez interrogée.  
 « J'espère que la cour sera touchée de  
 « ma jeunesse, & qu'elle considérera  
 « que j'ai été séduite & abusée par un  
 « magicien, & qu'elle me dérobera  
 « à la peine de mes crimes ». Après  
 qu'on l'eut assurée qu'on lui feroit grace,  
 elle se trouva très consolée, & remercia  
 les juges qui étoient présents.

On ne peut s'empêcher de témoigner  
 ici la surprise que cause la promesse que  
 cette hypocrite scut arracher à la bonté  
 de ses juges. Ils étoient donc persuadés  
 dès-lors que *Gaufridy* étoit un magicien,  
 & que la demoiselle de *Mandols* n'avoit  
 donné aucun consentement aux crimes  
 qu'ils avoient commis ensemble. Quelle  
 preuve avoient-ils dans ce moment de la  
 magie de *Gaufridy* ? Ils n'en trouvoient  
 aucune trace ailleurs que dans le procès-  
 verbal ridicule & absurde du bon père  
*Michaëlis*, & dans les grimaces préparées  
 & les fables puériles de cette fourbe.

Quoi qu'il en soit, aussi-tôt après  
 l'assurance que ses juges lui eurent  
 donnée, elle confessa que *Gaufridy*  
 l'avoit marquée à la tête, aux reins &

» partie antérieure de la tête, environ  
 » deux doigts dessus le front, où elle  
 » disoit cependant qu'elle avoit été re-  
 » couverte plusieurs fois. Et lors, dirent  
 » les experts, nous émerveillant grande-  
 » ment de cet événement & effacement des  
 » deux susdites marques, la demoiselle  
 » nous dit : j'aurois bien caché les autres  
 » si Dieu me l'eût permis. Toutes ces  
 » marques apparentes & insensibles, con-  
 » tinuent-ils, selon notre avis, ne se  
 » peuvent rapporter qu'à une cause ex-  
 » traordinaire surpassant toutes les espèces  
 » de maladies qui arrivent ordinairement  
 » au corps humain.

» Ils passent ensuite à l'examen de  
 » l'état de la virginité de la demoi-  
 » selle de Mandels. Ils entrent dans tous  
 » les détails des indices qui appuient  
 » leur jugement, & décident qu'elle a  
 » été déshonorée plusieurs fois. Ils ajou-  
 » tent que la demoiselle croit que tout  
 » cela n'étoit que des imaginations : &  
 » lors l'un de ceux qui l'avoit visitée ré-  
 » pondit par moquerie : cela est vrai. Et  
 » dessus ce dire, elle répartit : si vous  
 » autres êtes pour nous, nous sommes  
 » trop forts ». Ce procès-verbal fut clos  
 le 3 mars 1611.

Cependant Gaufridy avoit subi un

Elle subit, les jours suivans, plusieurs interrogatoires, dans lesquels elle ne fit que répéter les propos & les grimaces dont on a parlé à l'occasion des précédents.

Enfin le 6 mars, M. *Thoron* voulut entendre le père *Michaëlis*. Celui-ci dit que tout ce qu'il sçavoit de l'état & de la disposition de la demoiselle de *Mandols*, il l'avoit appris sous le sceau de la confession, & qu'il ne lui étoit pas permis de le révéler, à moins qu'elle n'y consentît. M. *Thoron* la manda & lui fit entendre que le bien de la religion & du public exigeoit que la vérité des crimes qu'elle avoit commis avec *Gaufridy* fût manifestée, & qu'elle consentît que le père *Michaëlis* les révélât à la justice. Elle répondit que, pourvu qu'on l'assurât qu'elle ne seroit point recherchée pour ces crimes-là, & que la justice lui accordât sa grace, elle consentoit à tout. Le père *Michaëlis* lui avoit donné cette assurance, qui fut ratifiée par la cour.

Enfin elle fut visitée par deux médecins & deux chirurgiens, qui disent, dans leur procès-verbal, que « en entrant dans » la chambre du palais archiépiscopal » d'Aix où la visite se devoit faire, ils » trouvèrent la demoiselle de *Mandols*



qu'elle avoit dit contre *Gaufridy*. On lui dit qu'elle mentoit, & elle se mit à rire.

Le père *Billet*, augustin réformé, l'exorcisa : pendant la cérémonie, elle récitoit les oraisons avec lui, & même le prévenoit. Elle disoit que le démon la tourmentoit pour la faire devenir folle. Au milieu des exorcismes, elle devint comme muette, & fut saisie d'un grand secouement de tête & de bras, qu'on craignoit qu'elle ne se fracassât contre la muraille.

On soupçonna que *Gaufridy*, qui n'étoit pas loin, étoit la cause de ces mouvements violents, & l'on crut qu'étant éclairé par les assistants, il n'oseroit mettre ses charmes en usage. On le fit entrer. Elle parut d'abord le voir avec quelque complaisance; mais ses mouvements & ses agitations la reprirent avec tant de violence, que les médecins, qui étoient présents, en furent étonnés & même effrayés. Enfin on la trouva si fatiguée, & si épuisée que l'on ne crut pas pouvoir continuer la confrontation; elle fut remise à l'après-dînée.

Elle parut alors être d'un sens fort rassis. Le commissaire lui demanda si elle auroit assez de courage & assez de force pour subir la confrontation : elle

» cicatrice de médiocre grandeur. Ils  
» firent piquer cet endroit avec une  
» aiguille qui entra dans la chair de  
» deux grands doigts en travers, sans  
» qu'elle sentît la plus légère douleur,  
» ni qu'il en sortît aucune goutte de  
» sang ni d'autre humeur. Au pied  
» gauche étoit une marque bleuâtre  
» près du petit orteil. On y enfonce un  
» aiguille de la profondeur d'un pouce,  
» sans douleur. Sans retirer l'aiguille,  
» on la détourne un peu de côté, & la  
» possédée sent alors la piquure.

» Elle avertit ses experts de la visiter  
» audeffous du tetin gauche. Ils y ap-  
» percurent une petite marque de la  
» couleur de celle du pied droit. Ils ap-  
» pliquèrent autour la pointe de l'ai-  
» guille en plusieurs endroits; ils trou-  
» vèrent par tout de la sensibilité: mais  
» à l'endroit de la marque, ils enfon-  
» cèrent environ d'un demi pouce, sans  
» aucune douleur; mais quand ils vou-  
» lurent l'enfoncer d'avantage, elle  
» sentit la piquure.

» Elle leur dit de lui examiner l'épine  
» du dos, environ la quatrième ou cin-  
» quième vertèbre: leurs recherches  
» furent inutiles; ils n'y trouvèrent au-  
» cune marque, non plus que sur la

Suivant elle-même, elle avoit été en relation avec le diable, il lui avoit fait illusion, & lui avoit fait croire qu'ils avoient consommé le crime ensemble.

Elle lui répondit avec fermeté qu'elle étoit sûre que ce n'étoit point une illusion. Vous convenez, lui dit-elle, de conversations vives & fréquentes que nous avons eues ensemble; vous convenez des privautés que vous avez eues avec moi; la perte de mon honneur & la suite de toutes ces familiarités. N'est-ce pas vous qui m'avez marquée ou fait marquer en plusieurs endroits? N'est-ce pas vous qui m'avez donnée au démon, & qui êtes cause que j'en suis possédée? Vous sçavez que vous êtes le seul homme que j'aie fréquenté.

Je ne vous charge point, lui dit-il, pourquoi me chargez-vous? Elle dit que la force de la vérité la faisoit parler, & ajouta : « J'ai confessé & publié mon » crime; je serois bien malheureuse si » je vous accusois aux dépens de la vé- » rité; je prie Dieu qu'il vous inspire » un amer repentir de votre péché, & » qu'il vous le fasse confesser ».

Gaufridy persista toujours à dire que le diable lui inspiroit tout ce qu'elle disoit. M. Thérèse lui re-

premier interrogatoire, dans lequel il nia tout, & soutint qu'il étoit homme de bien : mais M. *Thoron* ayant continué l'information, il acquit la preuve complète des dérèglements de cet ecclésiastique, de la séduction de la demoiselle de *Mandols*, & d'autres femmes qu'il confessoit.

On songea ensuite à le confronter à la demoiselle de *Mandols*. Pour y déterminer celle-ci, M. *Thoron* lui fit entendre que, lorsqu'elle auroit eu la force de soutenir à *Gaufridy* ce qu'elle avoit déposé, elle résisteroit aux tentations du démon.

Elle dit d'abord qu'elle ne vouloit point parler contre son grand ami, qui étoit homme de bien ; que tout ce qu'on avoit dit contre lui étoit des imaginations. On dit à son démon de la laisser parler. Il répondit qu'elle ne parleroit pas. Elle cherchoit son ami des yeux & de la tête, & disoit qu'elle le sentoit près d'elle. On lui demanda si elle desiroit le voir & le baiser ; elle répondit que oui, & qu'elle ne vouloit lui dire qu'une bonne parole à l'oreille. On dit la messe, pendant laquelle elle fut fort tranquille.

Après la messe, elle rétracta tout ce

qu'elle avoit dit contre *Gaufridy*. On lui dit qu'elle mentoit, & elle se mit à rire.

Le père *Billet*, augustin réformé, l'exorcisa : pendant la cérémonie, elle récitait les oraisons avec lui, & même le prévenoit. Elle disoit que le démon la tourmentoit pour la faire devenir folle. Au milieu des exorcismes, elle devint comme muette, & fut saisie d'un si grand secouement de tête & de bras, qu'on craignoit qu'elle ne se fracassât contre la muraille.

On soupçonna que *Gaufridy*, qui n'étoit pas loin, étoit la cause de ces mouvements violents, & l'on crut qu'étant éclairé par les assistants, il n'oseroit mettre ses charmes en usage. On le fit entrer. Elle parut d'abord le voir avec quelque complaisance; mais ses mouvements & ses agitations la reprirent avec tant de violence, que les médecins, qui étoient présents, en furent étonnés & même effrayés. Enfin on la trouva si fatiguée, & si épuisée que l'on ne crut pas pouvoir continuer la confrontation; elle fut remise à l'après-dînée.

Elle parut alors être d'un sens fort rassis. Le commissaire lui demanda si elle auroit assez de courage & assez de force pour subir la confrontation : elle

dit que les tourments qu'elle avoit soufferts l'avoient tellement affoiblie , qu'elle ne pourroit pas résister aux nouveaux efforts qu'il lui faudroit faire.

On jugea qu'il y avoit de l'artifice de la part du malin-esprit, qui vouloit empêcher la confrontation; ainsi l'on ne s'arrêta pas à ce discours : & , comme elle témoigna qu'elle auroit de l'horreur à l'aspect de *Gaufridy* , & qu'elle redoutoit les charmes dont il avoit coutume de la travailler , on lui permit de s'asseoir dans la ruelle d'un lit , où les rideaux le cacheroient à sa vue.

Lorsqu'il fut entré , on lui demanda s'il vouloit s'en tenir à ce que la demoiselle de *Mandols* avoit déposé contre lui. Il répondit que non , parce qu'elle étoit possédée , & que le malin-esprit lui avoit inspiré toutes ses dépositions pour le perdre.

Lorsqu'on lui en eut lu les points principaux , il dit qu'à l'égard des familiarités & des privautés qu'elle lui reprochoit d'avoir eues avec elle , il les avouoit ; mais que tout le reste étoit faux , & que jamais il n'avoit eu d'elle les dernières faveurs. Il l'exhorta ensuite de penser au salut de son ame & de dire la vérité. Il ajouta que , puisque ,

« *ponses de Magdeleine de Mandols;*  
« *religieuse de Sainte-Ursule, possédée*  
« *du malin-esprit par la séduction &*  
« *subornation dudit Gaufridy; le procès*  
« *extraordinaire, les réponses de con-*  
« *fessions en dernier lieu faites par ledit*  
« *Gaufridy; du 14 de ce mois d'Avril;*  
« *rapport des médecins & chirurgiens,*  
« *fait sur la visite desdits Magdeleine de*  
« *Mandols & Gaufridy:*

« Attendu que ledit *Gaufridy* se  
« trouve suffisamment convaincu, tant  
« par le rapport des médecins, comme  
« aussi des chirurgiens, que par l'audi-  
« tion des témoins à lui confrontés, &  
« non objectés, d'être marqué en plu-  
« sieurs endroits de son corps de di-  
« verses marques, sans avoir eu aucun  
« sentiment, ni rendu aucune humeur  
« ou sang lorsqu'il a été piqué par les  
« médecins & chirurgiens avec une  
« longue aiguille ès susdits endroits; ce  
« qui ne peut être arrivé que par l'en-  
« tremise & par l'opération du malin-  
« esprit, & par la qualité de la magie,  
« de sortilège, ainsi que ceux qui en  
« font profession se trouvent ordinaire-  
« ment marqués de plusieurs marques  
« insensibles; & que d'ailleurs ledit  
« *Gaufridy* se trouve aussi suffisamment

« convaincu d'une longue, grande &  
 « extraordinaire privauté & conversa-  
 « tion avec ladite *Magdeleine de Man-*  
 « *dols*, tant en l'église, qu'en la maison  
 « d'icelle, & en la bastide du sieur de  
 « *Greouls* son grand père, tant de jour  
 « que de nuit, & par lettres où il y avoit  
 « des caractères amoureux, invisibles à  
 « tous autres qu'à ladite *Magdeleine*,  
 « comme elle a dit & soutenu audit  
 « *Gaufridy*; & d'avoir icelle tellement  
 « subornée, séduite & charmée, qu'il  
 « dit qu'il en auroit joui charnellement  
 « plusieurs & diverses fois; étant justifié  
 « par le rapport desdits médecins &  
 « chirurgiens, qu'elle a été desflorée &  
 « connue charnellement diverses fois;  
 « résultant aucunement desdits procès,  
 « que ladite *Magdeleine* n'avoit eu con-  
 « versation avec autre homme que le-  
 « dit *Gaufridy*; lequel, sous prétexte



» endroits de la personne de paroisses  
 » marques insensibles, ainsi qu'il est  
 » justifié par le rapport des médecins &  
 » chirurgiens : se trouvant aussi elle  
 » possédée dudit malin-esprit, comme  
 » il en résulte suffisamment par les  
 » procès-verbaux, & attestations tant  
 » du défunt messire *Garandeau*, vicaire-  
 » général de l'archevêché, que du père  
 » *Michaëlis* & autres pères qui l'ont  
 » exorcisée ; & du résultat aussi des in-  
 » formations & autres procédures judi-  
 » ciaires, qui rendent ledit *Gaufridy*  
 » plus que suffisamment convaincu  
 » d'être sorcier & magicien, & d'avoir  
 » fait pacte & convention avec ledit  
 » malin-esprit, comme il l'a enfin avoué  
 » & confessé, tant de vive voix aux  
 » pères capucins qui l'assistent ordina-  
 » rement, & de nuit aux crottons,  
 » qu'en la présence de M. le premier  
 » président, comme on le voit en deux  
 » cahiers de commissaire, & du depuis  
 » encore par ses interrogatoires & ré-  
 » ponses indirectement faites, & par  
 » lui signées le quatorzième de ce mois  
 » & autres jours suivans, & lesquelles  
 » confessions il avoit auparavant fait  
 » écrire auxdits pères capucins durant  
 » plusieurs des derniers jours ; résultant

sa chute qu'il avoit faite à l'âge de sept ans ; mais il ne dit point que le diable l'eût soutenu comme il l'avoit dit auparavant.

Le 18, dans un autre interrogatoire, qui dura du matin au soir, il fit une ample histoire de sa magie & du sabbat ; & depuis, il prit le parti de se dédire encore, disant qu'il n'avoit fait toutes ces confessions que par la crainte de la mort, & dans l'espérance qu'en les faisant, on lui accorderoit sa grace, à cause de sa sincérité.

Telle étoit l'assiette de l'esprit de *Gaufridy*, ouvert à toutes sortes d'impressions qui se succédoient tour à tour.

Enfin M. le procureur-général donna ses conclusions. Elles sont d'une espèce trop singulière, pour ne pas être copiées en entier.

« Vu le procès-criminel des procédures faites par autorité de la cour, à  
» notre requête, contre messire *Louis*  
» *Gaufridy*, prêtre, bénéficié de l'église  
» des Accoules de la ville de Marseille,  
» querellé de crime de magie, sorcellerie, idolâtrie, de lubricité abominable, prisonnier des prisons du palais ;  
» même le procès-verbal fait par le père  
» *Michaëlis*, les interrogatoires & ré-

• ponfes de *Magdeleine de Mandols* ;  
• » religieuse de Sainte-Ursule , possédée  
• » du malin-esprit par la séduction &  
• » subornation dudit *Gaufridy* ; le procès  
• » extraordinaire , les réponses de con-  
• » fessions en dernier lieu faites par ledit  
• » *Gaufridy* , du 14 de ce mois d'Avril ;  
• » rapport des médecins & chirurgiens ,  
• » fait sur la visite desdits *Magdeleine de*  
• » *Mandols & Gaufridy* :

• » Attendu que ledit *Gaufridy* se  
• » trouve suffisamment convaincu , tant  
• » par le rapport des médecins , comme  
• » aussi des chirurgiens , que par l'audi-  
• » tion des témoins à lui confrontés , &  
• » non objectés , d'être marqué en plu-  
• » sieurs endroits de son corps de di-  
• » verses marques , sans avoir eu aucun  
• » sentiment , ni rendu aucune humeur  
• » ou sang lorsqu'il a été piqué par les  
• » médecins & chirurgiens avec une  
• » longue aiguille ès susdits endroits ; ce  
• » qui ne peut être arrivé que par l'en-  
• » tremise & par l'opération du malin-  
• » esprit , & par la qualité de la magie ,  
• » de sortilège , ainsi que ceux qui en  
• » font profession se trouvent ordinaire-  
• » ment marqués de plusieurs marques  
• » insensibles ; & que d'ailleurs ledit  
• » *Gaufridy* se trouve aussi suffisamment

» convaincu d'une longue, grande &  
» extraordinaire privauté & conversa-  
» tion avec ladite *Magdeleine de Man-*  
» *dols*, tant en l'église, qu'en la maison  
» d'icelle, & en la bastide du sieur de  
» *Greouls* son grand père, tant de jour  
» que de nuit, & par lettres où il y avoit  
» des caractères amoureux, indivisibles à  
» tous autres qu'à ladite *Magdeleine*,  
» comme elle a dit & soutenu audit  
» *Gaufridy*; & d'avoir icelle tellement  
» subornée, séduite & charmée, qu'il  
» dit qu'il en auroit joui charnellement  
» plusieurs & diverses fois; étant justifié  
» par le rapport desdits médecins &  
» chirurgiens, qu'elle a été desflorée &  
» connue charnellement diverses fois;  
» résultant aucunement desdits procès,  
» que ladite *Magdeleine* n'avoit eu con-  
» versation avec autre homme que le-  
» dit *Gaufridy*; lequel, sous prétexte  
» de son caractère de prêtre & de con-  
» fesseur, de père spirituel, l'auroit,  
» comme elle a dit & soutenu, ainsi  
» charmée & subornée, & induite de  
» renoncer à Dieu & à son église & à  
» toutes saintes inspirations, & de don-  
» ner son ame, son corps & tous ses  
» membres au malin-esprit *Belzébut*;  
» & l'auroit fait marquer en plusieurs

» endroits de la personne de pareilles  
» marques insensibles, ainsi qu'il est  
» justifié par le rapport des médecins &  
» chirurgiens : se trouvant aussi elle  
» possédée dudit malin-esprit, comme  
» il en résulte suffisamment par les  
» procès-verbaux, & attestations tant  
» du défunt messire *Garandeau*, vicaire-  
» général de l'archevêché, que du père  
» *Michaëlis* & autres pères qui l'ont  
» exorcisée; & du résultat aussi des in-  
» formations & autres procédures judi-  
» ciaires, qui rendent ledit *Gaufridy*  
» plus que suffisamment convaincu  
» d'être forcier & magicien, & d'avoir  
» fait pacte & convention avec ledit  
» malin-esprit, comme il l'a enfin avoué  
» & confessé, tant de vive voix aux  
» pères capucins qui l'assistent ordinairement, & de nuit aux crottons,  
» qu'en la présence de M. le premier  
» président, comme on le voit en deux  
» cahiers de commissaire, & du depuis  
» encore par les interrogatoires & réponses indirectement faites, & par  
» lui signées le quatorzième de ce mois  
» & autres jours suivans, & lesquelles  
» confessions il avoit auparavant fait  
» écrire auxdits pères capucins durant  
» plusieurs des derniers jours; résultant

» d'icelles qu'il a tenu un livre de magie  
 » à lui envoyé depuis longues années  
 » par défunt messire *Christophe Gaufridy*  
 » son oncle, secondaire de Pourrières,  
 » réputé & diffamé publiquement pour  
 » un magicien, & qu'il s'est servi dudit  
 » livre après cinq ou six ans, ayant  
 » invoqué & conjuré le malin-esprit,  
 » & fait pacte & convention avec icelui  
 » pour avoir moyen de jouir de ladite  
 » *Magdeleine*, & pour attirer à son  
 » amour toutes autres filles & femmes  
 » qu'il desireroit; lui ayant ledit malin-  
 » esprit donné le pouvoir de ce faire,  
 » par le moyen d'un soufflement &  
 » charme en leur visage, comme il a  
 » dit & confessé de s'être servi dudit  
 » charme & soufflement tant à l'endroit  
 » de ladite *Magdeleine*, qu'à la femme  
 » de *François Perrin*, la *Pintade* & au-  
 » tres femmes particulièrement énon-  
 » cées en sesdites réponses; ayant en  
 » contre-échange, ledit *Gaufridy* fait  
 » donation audit malin-esprit de toutes  
 » ses bonnes œuvres & opérations, &  
 » fait plusieurs cédules réciproques,  
 » tant par lui, que par ladite *Magde-*  
 » *leine*, envers ledit malin-esprit, &  
 » d'avoir été par icelui marqué par l'at-  
 » touchement du petit doigt en l'endroit

» du cœur, & autres endroits qu'il a  
» désignés, conformément audit rap-  
» port; ayant aussi confessé d'avoir  
» charmé & enforcé la dite *Magde-*  
» *leine*, l'avoir fait marquer audit  
» malin-esprit, & lui avoir fait faire  
» plusieurs cédules de la teneur conte-  
» nue en ses réponses; avoir joui d'icelle  
» charnellement, & encore été ensem-  
» ble avec elle en la synagogue & sabbat  
» des démons, plusieurs & diverses fois,  
» es lieux & endroits exprimés particu-  
» lièrement en sesdites réponses, & y  
» avoir fait & vu faire une infinité de  
» choses & actions scandaleuses, impies  
» & abominables, contre l'honneur de  
» Dieu & sa gloire, même d'avoir  
» adoré & idolâtré ledit malin-esprit;  
» étant ainsi ledit *Gaufridy* convaincu,  
» par sa propre confession, d'avoir  
» charmé & enforcé la femme dudit  
» *Perrin*, & d'avoir usé de plusieurs  
» attouchements sales & impudiques  
» respectivement en leurs personnes,  
» par la même force du charme.

» Pour ces causes & considérations  
» & autres résultant dudit procès, &  
» sans s'arrêter aux prétendues rétracta-  
» tions & négations que ledit *Gaufridy*  
» a depuis voulu faire, pour couvrir sa

» honte & son péché abominable, qui  
» le convainquent d'autant plus de son  
» obstination diabolique :

» Nous réquérons que ledit *Gaufridy*  
» soit déclaré, atteint, convaincu des  
» cas à lui imposés, & pour réparation  
» d'iceux, qu'il soit préalablement dé-  
» gradé des ordres sacrés par le sieur  
» évêque de Marseille son diocésain,  
» & après condamné à faire amende  
» honorable un jour d'audience, tête  
» & pieds nus, la hart au col, tenant  
» un flambeau ardent entre ses mains,  
» demander pardon à Dieu, au roi &  
» à la justice; livré à l'exécuteur de la  
» haute-justice, mené, conduit & re-  
» naillé en tous les lieux & carrefours  
» de cette ville d'Aix, avec des tenailles  
» ardentes, en tous les endroits de son  
» corps, & en après à la place des jaco-  
» bins brûlé tout vif sur un feu de  
» bûches qui y sera à ces fins dressé; &  
» après la consommation de son corps  
» & ossements, ses cendres jettées au  
» vent, & en telles amendes que la  
» cour arbitrera : & auparavant que  
» d'être exécuté, qu'il soit mis & appli-  
» qué à la question de torture ordinaire  
» & extraordinaire, & à la plus griève  
» gêne qui se pourra excogiter, afin de



» tirer de sa bouche le reste des com-  
» plices. Délibéré le 18 Avril 1611.  
» Signé, RABUSSE. »

On ne peut s'empêcher d'observer que ce réquisitoire est bien peu réfléchi. On y regarde comme constants des faits absurdes en eux-mêmes, dont les uns ne sont constatés que par les dépositions de l'accusatrice même de *Gaufridy*, & les autres ne sont fondés que sur les aveux arrachés à l'accusé par la crainte du supplice, ou par le trouble de la raison; mais qu'il a ensuite rétractés; en un mot, sur lesquels il a toujours varié.

Quoi qu'il en soit, le 23 du mois d'Avril, les pères *François Billet* & *Antoine Bolletot*, religieux de l'ordre des Augustins réformés, vinrent attester que les jours des fêtes de paques, la demoiselle de *Mandols*, après avoir fait ses dévotions, avoit ressenti une douleur vive & piquante dans les endroits où l'on avoit trouvé des marques sur sa personne, & que *Belzébut* avoit dit que, comme elle s'étoit convertie, Dieu avoit commandé à *Fortitudo* son bon ange de contraindre *Belzébut* d'abolir les marques qui lui avoient été imprimées, & de rétablir les endroits

où elles étoient , dans le même état qu'avant que le démon y eût mis son sceau ; ce que *Belzébub* avoit été contraint de faire.

En conséquence il fut ordonné qu'elle seroit visitée de nouveau par les mêmes médecins & chirurgiens qui l'avoient déjà visitée,

Ils rapportèrent qu'au lieu où ils avoient trouvé , lors de leur première visite , une petite marque grisâtre sur le dos , en forme d'une cicatrice de petite vérole , ils avoient vu une petite croûte , laquelle ils avoient jugée être l'effet de fréquentes piqures qu'elle avoua lui avoir été faites par diverses personnes , audit endroit , depuis quelques jours. Ils firent piquer l'endroit où étoit la croûte , & ceux des environs. Dès que l'aiguille pénétrait la peau , elle sentoit de la douleur , & il en sortoit du sang ; au lieu que , lors de la première visite , aucun de ces symptômes n'avoit paru.

Ils trouvèrent encore au pied gauche la lividité qu'ils y avoient vue auparavant , joignant le petit doigt du pied ; mais ils y ont trouvé une légère éminence rougeâtre ; ce qui provenoit de ce que cet endroit avoit été auparavant piqué plusieurs fois. Ils l'ont encore

1. procès-verbal de la confrontation, &  
 2. contestation verbale d'entre ladite de  
 3. la Pallud & ledit Gaufridy, du neuf  
 4. dudit mois; rapport des marques  
 5. trouvées en la personne dudit Gau-  
 6. fridy, suivant l'indication faite par  
 7. ladite de la Pallud, du 10 dudit mois  
 8. de mars; publication dudit rapport,  
 9. avec confrontation desdits médecins  
 10. & chirurgiens à ce commis & députés  
 11. par lesdits commissaires; récolement  
 12. & confrontation des autres témoins,  
 13. dudit jour 10 mars; autre cahier d'in-  
 14. formation prise en la ville de Mar-  
 15. seille, des 5, 6, 7 Avril dernier; au-  
 16. dition de damoiselle Victoire de  
 17. Corbie, prétendue d'avoir été char-  
 18. mée par ledit Louis Gaufridy; sur le  
 19. fait & cause du trouble & la dispo-  
 20. sition de son entendement, pour  
 21. & affection scandaleuse & déréglée  
 22. envers ledit Gaufridy, sur le fait de  
 23. ladite information, en soufflant sur  
 24. icelle, des 12 & 16 dudit mois d'a-  
 25. vril: procès-verbal des confessions  
 26. volontairement faites par ledit Gau-  
 27. fridy des autres cas & crimes à lui  
 28. imposés, des 14 & 15 dudit mois;  
 29. rétractation d'icelui, du même 15  
 30. Avril après midi; lettres de vicariat

« de l'évêque de Marseille à M. Joseph  
 « Pelicot, prévôt de l'église métropoli-  
 « taine en cette ville d'Aix, pour, à son  
 « nom, lieu & place, faire juger, ordon-  
 « ner à l'encontre dudit Gaufridy son  
 « diocésain, tout ainsi que ledit évêque  
 « pourroit faire, si présent y étoit, du  
 « 17 dudit mois; procuration faite par  
 « ledit Gaufridy pardevant ledit prévôt  
 « en ladite qualité de vicaire, afin de  
 « poursuivre la restitution des cédules  
 « y mentionnées aux qualités y conte-  
 « nues, du 19 dudit mois; ordonnance  
 « dudit conseiller & commissaire &  
 « dudit maître Pelicot, tant en qualité  
 « de vicaire dudit évêque de Marseille,  
 « que comme vicaire dudit archevêque  
 « d'Aix, que ladite la Pallud seroit ré-  
 « colée sur ses audirions & dépositions,  
 « & de nouveau confrontée audit Gau-

» gation réformée des frères prêcheurs,  
» & prier du couvent royal de Saint  
» *Maximin*, duement attesté par d'au-  
» tres pères, en date du 20 dudit mois;  
» délibération de la cour contenant  
» commission à messire *Antoine Segui-*  
» *ran*, conseiller en icelle, pour infor-  
» mer sur les faits de ladite accusation,  
» & faire saisir & traduire aux prisons  
» du palais ledit *Gaufridy*; autre déli-  
» bération de ladite cour, contenant  
» commission à maître *Antoine Thoron*,  
» aussi conseiller en icelle, pour ladite  
» *la Pallud*, & informer sur lesdits faits  
» & intendits baillés par le procureur-  
» général du Roi, & faire le procès  
» audit *Gaufridy* conjointement avec  
» maître *Garandeau*, vicaire de l'arche-  
» vêque d'Aix, du 20 dudit mois;  
» audition & déposition & confession  
» de ladite *Magdeleine* touchant ledit  
» rapt, séduction & subornation d'i-  
» celle, en ce qui est de magie, pactes  
» & promesses faits aux malins-esprits,  
» & autres abominations mentionnées  
» au procès-verbal du 21 dudit mois;  
» autre cahier d'informations prises par  
» ledit commissaire, du 23 du même  
» mois; attestation de maître *Antoine*  
» *de Mérindol*, docteur médecin, &  
» professeur

„ professeur royal en l'université de  
 „ cette ville d'Aix, touchant les acci-  
 „ dents & mouvements étranges &  
 „ extraordinaires arrivés en la personne  
 „ de ladite *la Pallud*, durant le tems  
 „ qu'il l'a traitée avant la manifestation  
 „ de la possession d'icelle, du 23 dudit  
 „ mois; rapport fait par messire *Jacques*  
 „ *Fontaine*, *Louis Grassi*, docteurs, &  
 „ respectivement professeurs & méde-  
 „ cins, & *Pierre Bontems*, chirurgien  
 „ anatomiste, aussi professeur en ladite  
 „ université, & *Mérindol* aussi chirur-  
 „ gien, par ordonnance desdits commis-  
 „ saires, sur la qualité des accidents  
 „ extraordinaires qui arrivoient par in-  
 „ tervalle en la tête & cerveau de ladite  
 „ *la Pallud*, & causes d'iceux; & sur la  
 „ qualité, causes & raisons & marques  
 „ insensibles étant en sa personne, &  
 „ par elle indiquées; & encore sur la  
 „ virginité & défloration d'icelle, du  
 „ huitième dudit mois de mars dernier;  
 „ interrogatoires & réponses dudit *Gau-*  
 „ *fridy*, des 27 février & quatrième  
 „ mars dernier; autre délibération de  
 „ ladite cour, que ledit maître *Antoine*  
 „ *Thoron*, commissaire ci-devant dé-  
 „ puté, fera & continuera l'entière inf-  
 „ truction dudit procès, dudit 4 mars;

selle de *Mandois*, parce qu'il la connoissoit auparavant, qu'il y avoit trouvé quelques religieux de certains ordres qu'il ne nomma point, qu'il ne sçavoit point leurs noms : qu'au surplus le diable artificieux faisoit aux forçiers de fréquentes onctions à la tête, pour leur ôter la mémoire de ce qui s'étoit passé au sabbat. Il ajouta qu'il n'avoit jamais administré aucun sacrement, que suivant l'intention de l'église.

Il fut appliqué à la question ordinaire & extraordinaire. On la lui fit subir avec une rigueur que l'humanité désavoue ; sans qu'on pût tirer de lui l'aveu d'aucun complice.

Il fut enfin conduit au dernier supplice, chargé de l'exécration du public. Deux capucins l'exhortoient à la mort. Mais il donna plutôt des marques de fureur que de repentir.

Il avoit prédit que sa mort seroit accompagnée de grands maux. Il arriva effectivement que, pendant l'exécution, le sieur *Desfrade*, gentilhomme, fiancé avec la fille du président de *Bracle*, fut assassiné par derrière avec un poignard par le chevalier de *Monrooux*. Quoiqu'il y eût 3000 personnes dans la place où le crime se commit, le meurtrier ne

„ de l'évêque de Marseille à M. *Joseph*  
 „ *Pelicot*, prévôt de l'église métropoli-  
 „ taine en cette ville d'Aix, pour, à son  
 „ nom, lieu & place, faire juger, ordon-  
 „ ner à l'encontre dudit *Gaufridy* son  
 „ diocésain, tout ainsi que ledit évêque  
 „ pourroit faire, si présent y étoit, du  
 „ 17 dudit mois; procuration faite par  
 „ ledit *Gaufridy* pardevant ledit prévôt  
 „ en ladite qualité de vicaire, afin de  
 „ poursuivre la restitution des cédules  
 „ y mentionnées aux qualités y conte-  
 „ nues, du 19 dudit mois; ordonnance  
 „ dudit conseiller & commissaire &  
 „ dudit maître *Pelicot*, tant en qualité  
 „ de vicaire dudit évêque de Marseille,  
 „ que comme vicaire dudit archevêque  
 „ d'Aix, que ladite *la Pallud* seroit ré-  
 „ colée sur ses auditions & dépositions,  
 „ & de nouveau confrontée audit *Gau-*  
 „ *fridy*; autres secondes confessions par  
 „ lui faites & réitérées respectivement  
 „ les 22 & 23 dudit mois d'Avril, con-  
 „ formément aux premières; autre rap-  
 „ port desdits docteurs en médecine &  
 „ chirurgiens sur l'abolition des mar-  
 „ ques de ladite *de la Pallud*, rétablif-  
 „ sement & vérification de tous les en-  
 „ droits d'icelles désignées au précédent  
 „ rapport du 23 dudit mois; procès-



## Histoire

de *Vair* (1), lui-même, qui  
fut premier président du parle-

(1) *Guillaume du Vair*, né en 1567, fut conseiller au parlement en 1584, maître des requêtes en 1594 ; il se démit de son office au mois de mars suivant : il fut fait premier président du parlement de Provence, où il fut ami avec *Nicolas Peiresc*, & travailla à une partie des ouvrages que nous avons de lui. Il fut garde des sceaux, & enfin évêque de Lisieux. Il mourut le 3 août 1621, à Tonmeins en Agenois, où il étoit à la suite du Roi pendant le siège de Clérac, âgé de 64 ans. On apporta son corps dans l'église des Bernardins de Paris, où l'on voit son épitaphe qu'il avoit composée lui-même.

Voici comment il parle de lui-même dans son testament olographe, daté de Villeneuve-le-Roi, le mercredi 18 j<sup>uillet</sup> 1620. « Né que  
» j'étois avec une santé infirme, avec un  
» corps & un esprit peu laborieux, une mé-  
» moire grandement imbécille, ayant pour  
» toute grace de nature une sagacité à la vérité  
» si grande, que je ne sçache jamais, depuis  
» que j'ai été en âge d'homme, être arrivé  
» rien d'important ni à l'état, ni au public,  
» ni à mon particulier, que je ne l'aie prévu.  
» Outre cela mes père & mère fort infor-  
» més, ne m'ayant laissé, pour tout bien,  
» qu'un office de conseiller d'église, & une  
» prébende de Meaux ; chargé de la décré-  
» pitude de mondit père, & du soin de sa  
» maison grandement désolée, au temps que  
» l'on croyoit que l'état s'en alloit tomber en  
» ruine. Dieu néanmoins m'a si miraculeuse-

ment d'Aix, ne crut point que *Gaufridy* fût sorcier. En effet la séduction de plusieurs femmes ou filles ne doit point être mise au nombre des preuves de la magie; rien n'est plus naturel, sur-tout quand le séducteur a quelques graces

» ment assisté & favorisé, que je me vois  
 » élevé aux plus grands honneurs du royaume,  
 » avec des biens abondamment, & quasi plus  
 » que je n'ai désiré, & la réputation & la  
 » bienveillance commune telle que je l'ai pu  
 » désirer : en quoi je reconnois que la divine  
 » bonté a voulu choisir mon infirmité, pour  
 » faire paroître sa puissance & bienéficence ».

Ce prélat a laissé divers traités, des méditations sur les psaumes, sur la sainte philosophie, qui ont été recusillis en un volume in-folio, à Paris en 1641. Il a traduit quelques oraisons de *Demosthènes*, d'*Eschines* & de *Cicéron*, & le manuel d'*Epictète*.

*Jean du Vair* chevalier, son père, fut procureur général de la Reine *Catherine de Médicis*, & d'*Henri de France*, duc d'Anjou. Il fut esquisse par le peintre de l'Hôtel de

felle de *Mandols*, parce qu'il la connoissoit auparavant; qu'il y avoit trouvé quelques religieux de certains ordres qu'il ne nomma point, qu'il ne sçavoit point leurs noms; qu'au surplus le diable artificieux faisoit aux forciers de fréquentes onctions à la tête, pour leur ôter la mémoire de ce qui s'étoit passé au sabbat. Il ajouta qu'il n'avoit jamais administré aucun sacrement, que suivant l'intention de l'église.

Il fut appliqué à la question ordinaire & extraordinaire. On la lui fit subir avec une rigueur que l'humanité défavoue; sans qu'on pût tirer de lui l'aveu d'aucun complice.

Il fut enfin conduit au dernier supplice, chargé de l'exécration du public. Deux capucins l'exhortoient à la mort. Mais il donna plutôt des marques de frayeur que de repentir.

Il avoit prédit que sa mort seroit accompagnée de grands malheurs. Il arriva effectivement que, pendant l'exécution, le sieur *Desprade*, gentilhomme, fiancé avec la fille du président de *Bracle*, fut assassiné par derrière avec un poignard par le chevalier de *Montoroux*. Quoiqu'il y eût 3000 personnes dans la place où le crime se commit, le meurtrier ne

quaire de la justice, & y arrêter un instant les regards des magistrats? N'est-il pas marqué au coin de la simplicité la plus stupide?

Qui peut ne pas être étonné que l'histoire ridicule & absurde du sabbat, est le fondement de presque tous les interrogatoires subis par *Gaufridy*? Enfin, pour peu que l'on fasse usage de la raison, il est impossible de concevoir comment la sagesse & la justice de Dieu permettent que des vierges ou des femmes chastes puissent être tellement subjuguées par des charmes infernaux, qu'il leur soit impossible de conserver leur vertu!

Peut-être y auroit-il de la témérité à nier tout-à-fait l'existence des sorciers; mais la raison autorise à soutenir qu'ils ne sont pas tels que le peuple les représente dans ses contes; & il est certain que les jures doivent leur l'autorité

vembre 1696, rend compte d'un livre imprimé à Soltbach, dont le but est d'arrêter le cours des procès que l'on faisoit alors aux sorciers dans tous les coins de l'Allemagne. Il a pour titre : *Cautio criminalis, seu de processibus contra pagos liber, magistratibus Germania hoc tempore summè necessarius*. L'auteur crie fortement contre plusieurs cruautés qui se commettent en plusieurs quartiers d'Allemagne, sous prétexte de sorcellerie & de magie ; il dit en avoir vu des exemples qui font frémir. Il ajoute que l'avarice d'un juge, ou la haine d'un prêtre, suffisent souvent pour condamner au feu des malheureux à qui l'on impute le crime d'être sorciers. Quelquefois ils ne savent pas de quoi on les accuse, & , comme ils n'ont pas assez d'intelligence pour se défendre, on les surprend par des questions captieuses & on leur suppose des réponses sur lesquelles on les fait brûler, quand ils ont de l'argent que le juge s'approprie, ou quand ils sont poursuivis par un prêtre qu'ils ont offensé.

L'auteur en est d'autant plus croyable, qu'étant prêtre lui-même, il semble qu'il avoit intérêt à entretenir la superstition. Il ne nie cependant pas en général qu'il

Y aït des forciers : mais , en particulier , il sourient que , si l'on examinoit charitablement tous ceux qui en sont accusés , il ne s'en trouveroit aucun. C'est pour-quoi il se moque de sa nation , où la fausse opinion des forciers étoit si commune ; & il tâche de la désabuser d'une erreur qui a coûté la vie à un nombre infini d'innocents , & sur-tout à des femmes simples & sans entendement , à qui l'on faisoit confesser par violence tout ce que l'on vouloit.

On a observé , il y a long-tems , que , dans les pays où , loin de punir les forciers , on les traite simplement de fous , ils cessent , avec le tems , de l'être , parce que , comme ils ne doivent cette qualité qu'à leur imagination , & qu'ils voient qu'on ne les redoute point , ils deviennent enfin raisonnables. Dans les pays au contraire où l'on brûle les forciers

se hâter d'arrêter le cours. C'est dans cet esprit de sagesse, que le parlement de Grenoble a défendu de débiter l'histoire d'une fille qu'on disoit avoir été engrossée par le vent. Cette fable avoit pris cours, & si on eût permis qu'elle s'accréditât, combien de filles auroient mis sur le compte du vent les fruits de leur incontinence !

Pour revenir à l'histoire de *Gaufridy*, il y a tout lieu de présumer que, si les juges qui présidèrent à la procédure, n'eussent pas regardé, dès le commencement, comme un fait certain, que cet ecclésiastique étoit forcier, qu'ils eussent au contraire été persuadés qu'il ne l'étoit point, & qu'une partie essentielle de leurs fonctions étoit de convaincre la demoiselle de *Mandols* de calomnie, il auroit résulté de leurs opérations, que *Gaufridy* étoit un séducteur ordinaire, & sa maîtresse une hypocrite & une fourbe.

Il paroît même que le parlement d'Aix n'a pas toujours continué de croire que *Gaufridy* fût forcier. Dans les motifs de l'opinion d'une partie des membres de cette cour sur l'affaire de la *Cadière*, motifs qu'ils ont envoyés à M. le chancelier, ils disent que « les loix

quaire de la justice, & y arrêter un instant les regards des magistrats? N'est-il pas marqué au coin de la simplicité la plus stupide?

Qui peut ne pas être étonné que l'histoire ridicule & absurde du sabbat, est le fondement de presque tous les interrogatoires subis par *Gaufridy*? Enfin, pour peu que l'on fasse usage de sa raison, il est impossible de concevoir comment la sagesse & la justice de Dieu permettent que des vierges ou des femmes chastes puissent être tellement subjuguées par des charmes infernaux, qu'il leur soit impossible de conserver leur vertu!

Peut-être y auroit-il de la témérité à nier tout-à-fait l'existence des sorciers : mais la raison autorise à soutenir qu'ils ne sont pas tels que le peuple les représente dans ses contes ; & il est certain que les juges doivent, dans l'instruction de ces procès, apporter toutes les précautions possibles pour démêler la vérité. Il est avéré que l'on a souvent attribué à la magie & à l'art du démon, des effets dont les causes étoient toutes naturelles.

*Basnage*, dans son histoire des ouvrages des sçavants, au mois de no-



Le *Procureur* ne peut la confession de cette fille sur une condition, continuer-ils. Elle ne peut confirmeroit, & attester à cette fille l'assurance de l'être pour l'avenir.

Le *Procureur* atteste de là que *Gautier* ne se souvient plus que comme coaccusé d'un crime criminel, & non comme inculpé. Cependant l'arrêt prouve le contraire. *Nous* n'y a déclaré atteint & convaincu des crimes à lui imputés. Le nombre auxquels étoit le *Procureur*.

Qu'une fille qui a été séduite, & à laquelle on ne reproche d'autre crime que le défaut de son honneur, mérite l'indulgence de la justice, c'est ce qu'il est aisé de concevoir : mais que, sous prétexte de cette séduction, elle se livre à des impiétés & à des adominations telles que celles dont *Magacleine de Mante* est elle-même reconnue coupable, & que tous ces crimes restent impunis, c'est ce qu'il est difficile de comprendre. Il n'y a point de considération, quelque importante qu'elle puisse être, qui autorise, même les cours souveraines, à faire grace aux coupables. Ce droit est incommunicablement attaché à la couronne. Le Roi seul peut

accorder des lettres de grace ; & les cours les enregistrent & les mettent à exécution ; ou font des remontrances, pour en découvrir les inconvénients au souverain, suivant les circonstances. On a vu, dans la cause de la *Pivardière*, qu'étant obligé de comparoître en justice pour justifier sa femme accusée de l'avoir tué, il demanda au parlement de Paris un sauf-conduit, parce qu'il étoit prévenu du crime de bigamie. La cour ne crut pas que son pouvoir allât jusquelà, & refusa le sauf-conduit ; il fut obligé, pour l'obtenir, d'avoir recours à l'autorité du Roi.

Mais les juges ne doivent pas être moins réservés sur les punitons, qu'ils doivent l'être à accorder des grâces. Rien, encore une fois, n'est plus équivoque que ce que l'on est accoutumé de

quand il étoit revenu de son extase.  
Le père *le Brun*, dans son histoire critique des superstitions religieuses, rapporte « qu'une fille qui avoit, dit-on, » trois maladies compliquées sans aucune marque de sentiment, la carleptie, le tétanos & les affections hy-pocondriaques, avoit des visions aussi bien exprimées par gestes, sans paroles, que pourroient faire les meilleurs pantomimes. On lui a fait diverses piquures d'épingle dans les cuisses, sans quelle eût aucune marque de sentiment. Dans cet engourdissement de tous les sens, les membres étoient inflexibles. On lui remuoit les doigts, les bras & le corps sans aucune peine. Soit qu'on levât les bras deux doigts horizontalement au-dessus du lit, soit qu'on les élevât à la hauteur d'un pied ou de deux, ou qu'on les mît dans quelque autre situation, sans que personne les soutînt, ils demeuroient ainsi en l'air jusqu'à ce qu'on les abaissât. Ce qui me suprenoit encore davantage, c'est que le buste de son corps, depuis la tête jusqu'à la ceinture, étoit tout aussi flexible & aussi léger que les bras : on le levoit sans aucune peine, deux doigts, un demi-



sa pénitente. Il ne révéla la confession de cette fille que sous la condition, continuent-ils, que la cour confirmeroit, & accorderoit à cette fille l'assurance de n'être point recherchée.

On pourroit conclure de là que *Gaufridy* ne fut condamné au feu que comme coupable d'inceste spirituel, & non comme sorcier: cependant l'arrêt prouve le contraire, puisqu'il le déclare *atteint & convaincu des cas & des crimes à lui imputés*, du nombre desquels étoit le fortilège.

Qu'une fille qui a été séduite, & à laquelle on ne reproche d'autre crime que le sacrifice de son honneur, mérite l'indulgence de la justice, c'est ce qu'il est difficile de contester: mais que, sous prétexte de cette séduction, elle se livre à des impiétés & à des abominations telles que celles dont *Magdeleine de Mandols* s'est elle-même reconnue coupable, & que tous ces crimes restent impunis, c'est ce qu'il est difficile de comprendre. Il n'y a point de considération, quelque importante qu'elle puisse être, qui autorise, même les cours souveraines, à faire grace aux coupables. Ce droit est incommunicablement attaché à la couronne. Le Roi seul peut

accorder des lettres de grace ; & les cours les enregistrent & les mettent à exécution ; ou font des remontrances, pour en découvrir les inconvénients au souverain, suivant les circonstances. On a vu, dans la cause de la *Pivardière*, qu'étant obligé de comparoître en justice pour justifier sa femme accusée de l'avoir tué, il demanda au parlement de Paris un sauf-conduit, parce qu'il étoit prévenu du crime de bigamie. La cour ne crut pas que son pouvoir allât jusquelà, & refusa le sauf-conduit ; il fut obligé, pour l'obtenir, d'avoir recours à l'autorité du Roi.

Mais les juges ne doivent pas être moins réservés sur les punitions, qu'ils doivent l'être à accorder des graces. Rien, encore une fois, n'est plus équivoque que ce que l'on est accoutumé de regarder comme des preuves de magie. Saint *Augustin*, dans son livre de la cité de Dieu, livre 14, chapitre 24, parle d'un certain prêtre de Calame, qui, quand il le vouloit, devenoit comme mort, & se rendoit tellement insensible, qu'on pouvoit le piquer, lui arracher la peau, & même le brûler, sans qu'il éprouvât aucun sentiment de douleur, si ce n'est celle que lui causoit la plaie,

être ni bateleurs ni sorciers, s'en enfoncent fort avant des plus grosses dans le gras de jambe, ou dans d'autres parties du corps, sans nulle douleur, & sans aucune effusion de sang.

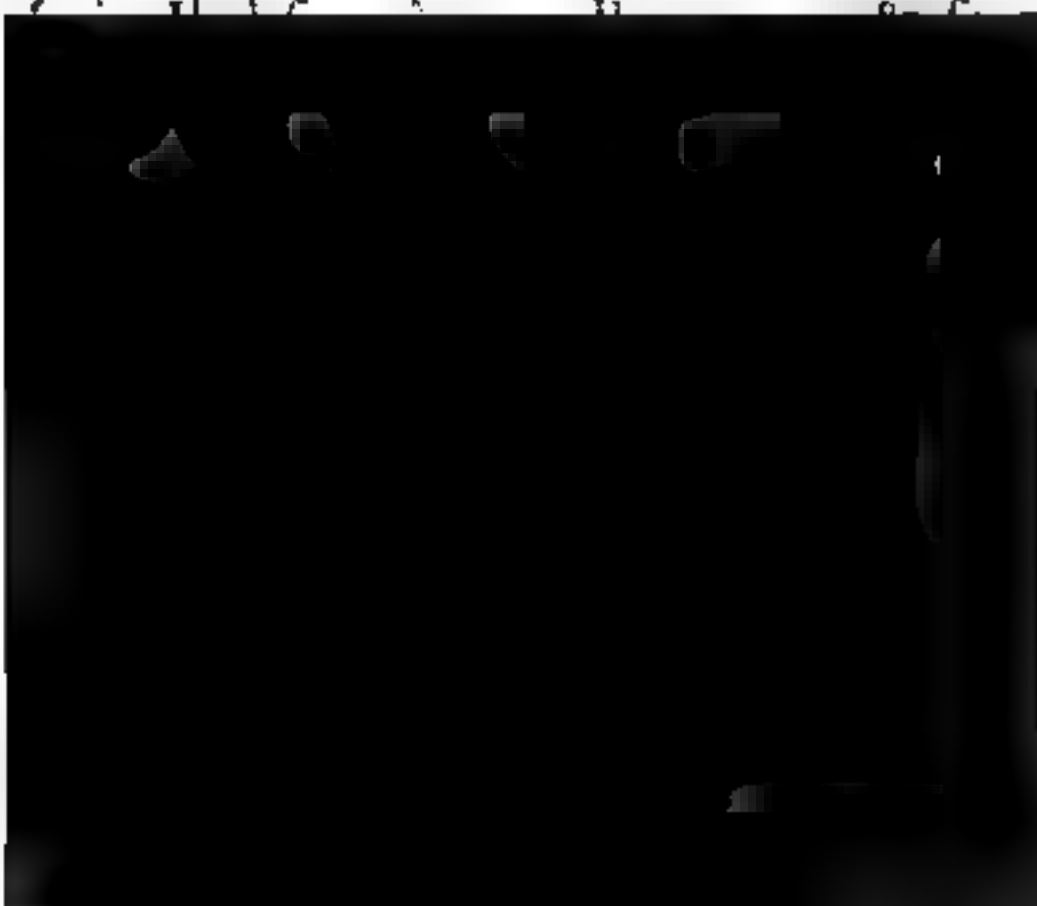
J'ai déjà parlé, tome 1, p. 423, de la *Voisin*, célèbre devineresse, qui a dupé Paris pendant long-tems, & pour qui la crédulité de la cour & de la ville a été une source abondante de richesses. Voici quelques autres traits de ses fortilèges.

Elle avoit à sa solde un très-grand nombre de domestiques qui lui dévoient ce qui se passoit dans l'intérieur des familles. Ainsi les dames qui la venoient consulter, surprises de la trouver si bien instruite de tout ce qui les concernoit, ne pouvoient se dispenser de croire qu'elle avoit un esprit familier qui lui dévoiloit tout.

Les domestiques d'une maison sçavent qu'on a volé deux pistolets à leur maître, & connoissent le voleur. Ils se donnent bien de garde de faire part de leurs connoissances à ce maître; ils n'en auroient pas reçu la récompense que leur donna la *Voisin*. Lorsqu'elle fut bien au fait de tout ce qui s'étoit passé, & que la machine fut préparée, les domestiques inspirèrent à leur maître

aller consulter la Voisin. Elle l'oblige de regarder bien attentivement dans un bassin plein d'eau bien claire. Pendant qu'il est attentif à considérer cette eau, on fait descendre du plancher, perpendiculairement au-dessus du bassin, une toile peinte sur laquelle sont représentés deux pistolets posés sur une table pareille à celle sur laquelle ils avoient été effectivement pris. L'eau réfléchit cette peinture aux yeux du spectateur, & la peinture disparoit sur le champ. Succede une autre toile représentant le portrait du voleur. L'homme le reconnoit, recouvre ses pistolets, & paie fort cher la devineresse qui les lui a ainsi fait retrouver par le moyen de son bassin enchanté.

Un amant veut sçavoir s'il est aimé de sa maîtresse, & veut, en cas qu'elle l'aime, la forcer à le lui déclarer par





qui étoit dans l'autre chambre, passe rapidement devant le trou. Sa maîtresse croit que c'est une apparition. La Voisine la détermine à écrire à son amant, & lui promettre de lui faire tenir la lettre. Elle l'écrit en effet. La lettre est escamotée, & passée adroitement dans la chambre où étoit le jeune homme. Il paroît aussitôt dans le prétendu miroir, lit la lettre, y fait réponse, disparoît, & cette réponse tombe sur le champ aux pieds de sa maîtresse.

Elle mettoit tout à contribution, la coquetterie, la poltronerie, l'attachement à la vie. Elle vend fort cher à une jeune fille des biscuits qu'elle lui dit avoir la vertu de faire venir des rétons. Elle vendoit de la pomade qui apperiffoit la bouche, rendoit l'œil plus fendu & donnoit au nez une juste proportion. Elle avoit un sirop qui embellissoit la voix.

Elle fait croire à un bourgeois qu'elle a une épée enchantée avec laquelle on tue son adversaire sans courir aucun risque. Elle lui vend bien cher un trésor si précieux, & pour tromper plus sûrement cette dupe, elle aposte un homme qui fait une querelle à ce bourgeois, & se laisse défarmer tout d'un coup par

l'épée enchantée. Sûr de son fait, notre faux brave cherche querelle à un autre, & est battu. Il se plaint à la Voisin de son désastre ; elle lui fait entendre que son vainqueur avoit aussi une épée enchantée qu'elle lui avoit vendue auparavant.

Elle s'entend avec la femme de chambre d'une dame qui veut sçavoir si son mari mourra avant elle. Elle lui persuade qu'elle connoîtra cet événement par un signe. L'urne, dit-elle, qui est au milieu de plusieurs porcelaines sur votre armoire, tombera cette nuit, pendant que vous dormirez : si elle se casse, votre mari mourra le premier ; si elle reste entière malgré sa chute, il vous survivra. La femme de chambre fait tomber l'urne à l'heure dite ; elle se casse ; & la dame, tant qu'elle voit son mari en

misericorde, & n'eût avoué qu'il jouoit ce rôle pour gagner la vie.

Voici ce que pense sur les forciers, un des plus beaux esprits de notre siècle.

« Quand on commença à croire que les  
 » âmes des morts venoient visiter les  
 » vivans, & se présentoient à eux sous  
 » des formes sensibles, elles ensei-  
 » gnèrent à ceux qu'elles venoient voir  
 » la manière de les évoquer ; & le mot  
 » *astrax*, prononcé avec quelques cér-  
 » monies, faisoit venir les âmes aux-  
 » quelles on vouloit parler. Je suppose  
 » qu'un Egyptien eût dit à un philoso-  
 » phe : je descens en ligne droite des  
 » magiciens de Pharaon qui changèrent  
 » des baguettes en serpens, & les eaux  
 » du Nil en sang ; un de mes ancêtres se  
 » maria avec la Pytonisse d'Endor qui  
 » évoqua l'ombre de Samuel à la prière  
 » du Roi Saül : elle communiqua ses  
 » secrets à son mari, qui lui fit part des  
 » siens. Je possède cet héritage de père &  
 » de mère ; ma généalogie est bien avérée,  
 » je commande aux ombres & aux élé-  
 » mens. Le philosophe n'auroit eu  
 » autre chose à faire que de lui de-  
 » mander sa protection : car si ce phi-  
 » losophe avoit voulu nier & disputer,  
 » le magicien lui auroit fermé la bou-  
 » che,

« che, en lui disant : *vous ne pouvez*  
« *nier les faits ; mes succès me ont*  
« *incontestablement de grande importance ;*  
« *Et vous n'en doutez pas ; vous n'avez*  
« *aucune raison de croire que je suis un*  
« *conditionné en fait, sur tout celui de*  
« *homme d'honneur comme moi vous le*  
« *savez qu'il est sercier.*

« Le philosophe aurait pu lui dire :  
« faites-moi le plaisir d'évoquer une  
« ombre, de me faire parler à l'âme,  
« de changer cette eau en sang, cette  
« baguette en serpent. Le magicien  
« pouvoit répondre : je ne travaille pas  
« pour les philosophes ; j'ai fait voir des  
« ombres à des dames très-respectables,  
« à des gens simples qui ne disputent  
« point. Vous devez croire au moins  
« qu'il est très-possible que j'aie ces  
« secrets, puisque vous êtes forcé d'a-

miséricorde, & n'eût avoué qu'il jouoit ce rôle pour gagner sa vie,

Voici ce que pense sur les forciers, un des plus beaux esprits de notre siècle.

« Quand on commença à croire que les  
 » ames des morts venoient visiter les  
 » vivants, & se présentoient à eux sous  
 » des formes sensibles, elles ensei-  
 » gnèrent à ceux qu'elles venoient voir  
 » la manière de les évoquer ; & le mot  
 » *abraxa*, prononcé avec quelques céré-  
 » monies, faisoit venir les ames aux-  
 » quelles on vouloit parler. Je suppose  
 » qu'un Egyptien eût dit à un philoso-  
 » phe : *je descens en ligne droite des*  
 » *magiciens de Pharaon qui changèrent*  
 » *des baguettes en serpents, & les eaux*  
 » *du Nil en sang ; un de mes ancêtres se*  
 » *maria avec la Pytonisse d'Endor qui*  
 » *évoqua l'ombre de Samuel à la prière*  
 » *du Roi Saül : elle communiqua ses*  
 » *secrets à son mari, qui lui fit part des*  
 » *siens. Je possède cet héritage de père &*  
 » *de mère ; ma généalogie est bien avérée,*  
 » *je commande aux ombres & aux élé-*  
 » *ments.* Le philosophe n'auroit eu  
 » autre chose à faire que de lui de-  
 » mander sa protection : car si ce phi-  
 » losophe avoit voulu nier & disputer,  
 » le magicien lui auroit fermé la bou-  
 » che,

» che, en lui disant : *vous ne pouvez*  
» *nier les faits ; mes ancêtres ont été*  
» *incontestablement de grands magiciens ;*  
» *& vous n'en doutez pas ; vous n'avez*  
» *nulle raison de croire que je suis de pire*  
» *condition qu'eux , sur-tout quand un*  
» *homme d'honneur comme moi vous as-*  
» *sure qu'il est sorcier.*

» Le philosophe auroit pu lui dire :  
» faites-moi le plaisir d'évoquer une  
» ombre, de me faire parler à une ame,  
» de changer cette eau en sang, cette  
» baguette en serpent. Le magicien  
» pouvoit répondre : je ne travaille pas  
» pour les philosophes ; j'ai fait voir des  
» ombres à des dames très-respectables,  
» à des gens simples qui ne disputent  
» point. Vous devez croire au moins  
» qu'il est très-possible que j'aie ces  
» secrets, puisque vous êtes forcé d'a-  
» vouer que mes ancêtres les ont possé-  
» dés : ce qui s'est fait autrefois peut se  
» faire aujourd'hui, & vous devez croire  
» à la magie, sans que je sois obligé  
» d'exercer mon art devant vous.

» Ces raisons sont si bonnes, que  
» tous les peuples ont eu des forciers.  
» Les plus grands forciers étoient payés  
» par l'état, pour voir clairement l'ave-  
» nir dans le cœur & dans le foie d'un

» bœuf. Pourquoi donc a-t-on si long-  
» tems puni les autres de mort ? ils fai-  
» soient des choses plus merveilleuses ;  
» on devoit donc les honorer beaucoup,  
» on devoit sur-tout craindre leur puis-  
» sance. Rien n'est plus ridicule que de  
» condamner un vrai magicien à être  
» brûlé ; car on devoit présumer qu'il  
» pouvoit éteindre le feu , & tordre le  
» cou à ses juges. Tout ce qu'on pouvoit  
» faire c'est de lui dire : mon ami , nous  
» ne vous brûlons pas comme un forcier  
» véritable , mais comme un faux for-  
» cier , qui vous vantez d'un art admi-  
» rable que vous ne possédez ~~pas~~ ; nous  
» vous traitons comme un homme qui  
» débire de la fausse monnoie ; plus  
» nous aimons la bonne , plus nous pu-  
» nissons ceux qui en donnent de fausse.  
» Nous sçavons très-bien qu'il y a eu  
» autrefois de vénérables magiciens ;  
» mais nous sommes fondés à croire  
» que vous ne l'êtes pas , puisque vous  
» vous laissez brûler comme un sot.

» Il est vrai que le magicien poussé à  
» bout pourroit dire : ma science ne  
» s'étend pas jusqu'à éteindre un bûcher  
» sans eau , & jusqu'à donner la mort à  
» mes juges avec des paroles. Je peux  
» seulement évoquer des âmes , lire

» dans l'avenir , changer certaines ma-  
» tières en d'autres ; mon pouvoir est  
» borné : mais vous ne devez pas pour  
» cela me brûler à petit feu. C'est comme  
» si vous faisiez pendre un médecin qui  
» vous auroit guéri de la fièvre , & qui  
» ne pourroit vous guérir d'une paralysie.  
» Mais les juges lui répliqueroient :  
» faites-nous donc voir quelque secret  
» de votre art , ou consentez à être brûlé  
» de bonne grace.

» Il n'y a que les possédés à qui on n'a  
» jamais rien de bon à répliquer. Qu'un  
» homme vous dise , je suis possédé , il  
» faut l'en croire sur sa parole. Ceux-là  
» ne sont point obligés de faire des  
» choses bien extraordinaires ; & quand  
» ils les font , ce n'est que par sura-  
» bondance de droit. Que répondre à  
» un homme qui roule les yeux , qui  
» tord la bouche , & qui dit qu'il a le  
» diable au corps ? Chacun sent ce qu'il  
» sent. Il y a eu autrefois tout plein de  
» possédés ; il peut donc s'en remontrer  
» encore. S'ils s'avisent de battre le mon-  
» de , on le leur rend bien , & alors ils  
» deviennent fort modérés. Mais pour  
» un pauvre possédé qui se contente de  
» quelques convulsions , & qui ne fait  
» de mal à personne , on n'est pas en



# ENFANTS ADULTÉRINS,

## D'UN IMPOSTEUR,

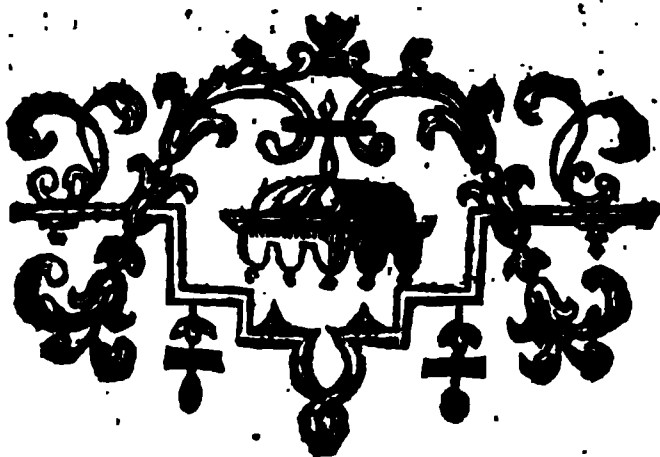
### DÉCLARÉS LÉGITIMÉS.

*GUY de Véré*, écuyer, seigneur de *Chauvigny*, avoit eu, de *Marie Petit*, sa femme, deux enfants ; *Claude & Jacques de Véré*.

*Claude*, à l'âge de 14 ans, entra, en 1638, dans le régiment de *Clancku*, en qualité d'enseigne. Il se passa quatorze ans, sans que l'on eût aucune de ses nouvelles à Saumur, qui étoit sa patrie.

En 1650, quelques compagnies du régiment des gardes furent envoyées à Saumur. Parmi les soldats qui composoient ces compagnies, *Jacques de Véré* reconnut *Claude* son frère. Il fit part de cette découverte à sa mère, qui, ravie de retrouver un fils aîné dont elle pleuroit la perte depuis plusieurs années, fit venir le soldat chez elle. Elle trouva, dans ses traits, ceux de son fils. Elle lui fit plusieurs questions, auxquelles il

» avoit son astrologue; toutes les da-  
» mes se faisoient dire leur bonne  
» aventure; les possédés couroient les  
» champs; c'étoit à qui avoit vu le  
» diable, ou à qui le verroit; tout  
» cela étoit un sujet de conversations  
» inépuisables, qui tenoit les esprits en  
» haleine. A présent, on joue insipide-  
» ment aux cartes, & on a perdu à être  
» détrompé ».



#### 464 *Enfants adultérins ;*

Les choses étant en cet état, on vit paroître à Saumur un particulier qui se disoit *Claude de Véré*, & prétendit que celui auquel on donnoit ce nom, étoit un imposteur. Le nouveau venu soutenoit qu'il étoit le même qui, en 1638, avoit quitté la maison paternelle, pour suivre le parti des armes : que, de l'emploi d'enseigne, dont il avoit été revêtu d'abord, il avoit passé successivement par différents grades ; qu'il avoit toujours signalé son courage dans les actions où il s'étoit trouvé ; qu'il avoit enfin été fait prisonnier au siège de Valenciennes formé par le maréchal de *Turenne*, & que le prince de *Condé*, qui servoit dans les armées espagnoles, fit lever en 1656, après avoir fait le maréchal de *la Ferté* prisonnier ; qu'il étoit revenu dans sa patrie, pour y jouir, au sein de sa famille, de la liberté que l'échange des prisonniers lui avoit procurée.

Entr'autres preuves de la vérité de sa prétention, il faisoit observer la marque d'une brûlure qu'il avoit au front, qu'il avoit portée dès l'enfance, & que toutes les personnes de la ville lui connoissoient.

Il rendit plainte en supposition d'état

*En. ad. d'un im. dé. légi. 463*  
répondit d'une manière satisfaisante.  
En un mot elle le reconnut, & le fit  
reconnoître pour *Claude de Véré*, par  
toute la famille.

Il étoit en pleine possession de son  
état, lorsque sa troupe fut commandée  
pour aller en Normandie. Il s'y rendit,  
& fut suivi par *Jacques de Véré*, second-  
fils de *Marie Petit*, qui avoit pris ce  
frère tellement en affection, qu'il ne  
vouloit plus le quitter, & vouloit  
d'ailleurs travailler, auprès des officiers  
du régiment, pour avoir son congé.

Ayant séjourné un certain tems dans  
cette province, le soldat épousa *Magde-  
leine Dauplé*, qu'il abandonna peu  
après son mariage, pour retourner à  
Saumur, goûter, dans la maison ma-  
ternelle, les douceurs de sa liberté,  
obtenue aux dépens d'une partie de la  
dot de sa femme.

Quelque tems après son retour, il  
dit qu'il étoit veuf, & porta le deuil en  
conséquence. Il convola ensuite en se-  
condes noces, & épousa *Anne Allard*.  
Le contrat de mariage fut signé par la  
dame de *Véré* & par *Jacques*, son se-  
cond fils. Il vint des enfants de ce ma-  
riage; l'évasion du mari n'avoit pas  
laissé le tems à l'autre d'être féconde.

Sur tous ces indices, qui étoient constants, & auxquels il ne manquait qu'à être revêtus de la forme judiciaire, pour acquies la certitude juridique. Le lieutenant criminel de Saumur ordonna que le procès feroit fait & par fait au nommé *Lrauderis*, qui per la faite, & fut condamné à mort, par sentence de contumace.

Cet imposteur avoit fait croire à la femme, en partant, qu'il alloit chercher, dans le régiment où il avoit servi, des preuves de sa naissance, & de sa filiation, & lui avoit même laissé une procuration, à l'effet de se pourvoir contre tout ce qui pourroit, pendant son absence, être fait en justice à son préjudice.

Elle fit usage de cette procuration, pour interjetter appel de la sentence qui avoit condamné son mari par contumace. En même tems, elle forma la demande contre la dame de *Véré*, & *Jacques de Véré* son fils, en restitution de sa dot, comme ayant signé en son contrat de mariage, & certifié que celui qu'elle épousoit étoit fils de l'une, & frère de l'autre : Elle demanda, en outre, qu'ils fussent condamnés envers elle en des dommages & intérêts pro-

contre son rival, par-devant le lieutenant-criminel de Saumur. Ce juge ordonna que le plaignant seroit représenté à la dame de *Véré*, pour être reconnu, ou désavoué. Ils furent interrogés séparément. Les réponses du nouveau venu furent si précises; les circonstances qu'il détailla se rapportoient si exactement à celles que la dame de *Véré* avoit déposées séparément, qu'elle ne put s'empêcher d'avouer que c'étoit son fils. Cet aveu fut ratifié par toute la famille, & universellement par tous ceux qui avoient connu *Claude de Véré*, avant son départ pour l'armée. D'ailleurs celui-ci justifia, par écrit, toute l'histoire de sa vie, depuis le moment qu'il étoit entré dans le régiment de *Clanleu*; & offroit d'appuyer ces preuves du témoignage verbal de tous ceux avec qui il avoit porté les armes.

On sçut, en même-tems, que celui qui s'étoit emparé de la place de *Claude de Véré*, étoit un particulier fils d'un paysan de Normandie, nommé *Lerauderie* : Qu'il n'avoit jamais été que soldat, tandis que le sieur de *Véré* étoit entré dans les troupes revêtu de la qualité d'officier qu'il n'avoit jamais abdiquée.

~~et~~ *Et nous adulterins,*  
personne n'a été partie au procès;  
pour répondre contre les demandes in-  
justes faites sur.

La sentence du baillage de Saumur  
ordonne *Magnacien Duple* à se pour-  
voir pour les conventions matrimo-  
niales sur les biens de *Lerauderie*, &  
devenue *Aune Allard* & ses enfants de  
leur communauté.

Sur l'appel de cette sentence porté  
au parlement, *Aune Allard*, seconde  
femme de *Lerauderie* disoit qu'entre  
tous ceux que l'événement qui avoit  
donné lieu au procès mettoit dans l'em-  
barras, elle étoit, sans contredit, la  
plus à plaindre. Elle combattoit pour la  
déserte de son honneur, & pour la di-  
gnité du sacrement de mariage, qui lui  
avoit été administré. Elle avoit été trom-  
pée sans doute; mais son erreur étoit  
une erreur de bonne foi. Et quels étoient  
les auteurs de cette erreur? C'étoit une  
mère qui lui avoit donné son propre fils  
pour mari: c'étoit un frère qui avoit  
certifié la naissance de son frère. Si donc  
la dame de *Véré* lui a donné, pour mari,  
un fils qu'elle reconnoissoit, elle ne peut  
le désavouer, sans être obligée de resti-  
tuer la dot qui n'a été délivrée que sur  
la foi de sa propre maternité, qu'elle

*d'un impost. déclarés légi. 467*

portionnés à l'outrage qu'elle avoit reçu, & au tort qu'elle avoit souffert, en cas que celui qu'ils lui avoient fait épouser, fût véritablement un imposteur.

On lui fit observer que l'appel qu'elle avoit interjeté, comme fondée de procuration de son mari, de la sentence qui l'avoit condamné, n'étoit pas recevable, attendu qu'un condamné par contumace, ne peut jamais être écouté en justice, s'il n'est constitué prisonnier. Elle se désista de cet appel, & se borna à la poursuite de ses intérêts civils.

La demoiselle *Dauplé*, que l'imposteur avoit épousée, en Normandie, en premières nœces, & dont il avoit feint d'être veuf, pour épouser *Anne Allard*, intervint dans la contestation, & demanda d'être maintenue dans tous les avantages de son mariage, & que sa dot & ses autres conventions matrimoniales, lui fussent restituées.

On fit aussi intervenir les enfants de la seconde femme, pour demander qu'on les déclarât enfants légitimes, & en cette qualité, habiles à succéder, & qu'on leur adjugeât même une provision sur les biens de la dame de *Véré* & de son second fils.

Enfin la dame de *Véré* & Jacques son



## 470. *Enfants adultérins* ;

Mais il faut aller plus loin. Pour assurer la naissance des enfants, il faut assurer celle du père.

Il a été reconnu pour fils légitime de *Guy de Véré*, & de *Marie Petit* père & mère. Il a été reconnu pour le même qui, en 1732, avoit quitté sa maison paternelle, pour se mettre dans les troupes. Après douze ans d'absence, il est revenu dans le sein de sa patrie. Sa mère l'a accueilli comme son enfant, il a demeuré avec elle pendant trois ou quatre ans, avant de se marier. Elle a eu le loisir, pendant cet intervalle, d'étudier le visage, les traits & les autres circonstances qui distinguent les individus, & de s'assurer si c'étoit, ou si ce n'étoit pas son fils.

Pour combattre des présomptions aussi décisives, on fait paroître un inconnu, qui se présente pour prendre la place du fils de la maison, & qui prétend se faire reconnoître à une brûlure qu'il a sur le front ; comme si c'étoit la marque essentielle de sa naissance. Combien d'exemples ne fournissent pas les histoires anciennes & modernes de ces téméraires qui, avec des marques & des indices trompeurs, ont entrepris de s'introduire dans des familles honnêtes ;

*d'un inpost. déclarés légi. 469*  
attestoit. *Jacques de Véré*, son second  
fils, a été un instrument aussi efficace de  
l'erreur, que sa mère. Il l'a autorisée  
par sa signature au pied d'un contrat de  
mariage, dans lequel l'imposteur étoit  
qualifié son frère; & en ratifiant, par sa  
présence, la célébration du mariage qui  
a suivi ce contrat, & qui a été administré  
à l'époux comme frère de *Jacques de*  
*Véré*.

La mère & le fils sont donc égale-  
ment complices de l'erreur dans laquelle  
ils ont précipité *Anne Allard*. Ils sont  
donc tenus solidairement des dommages  
& intérêts qu'on ne peut lui refuser; &  
qui doivent être proportionnés à la  
grandeur de l'injure.

Pour les enfants d'*Anne Allard*, on  
prétendoit que leur état ne pouvoit être  
contesté. Leur mère rapporte un contrat  
de mariage solennel, passé par-devant  
notaires. Dans cet acte, *Marie Petit*,  
veuve du sieur de *Véré*, a signé, comme  
mère du futur *Jacques de Véré*, frère  
du même futur, y a également signé,  
en cette qualité. Ce mariage, ensuite, a  
été célébré & avec toutes les cérémonies  
requises; & Dieu semble l'avoir ratifié  
par la naissance des enfants qui récla-  
ment leur état.

## 470 *Enfants adultérins ;*

Mais il faut aller plus loin. Pour assurer la naissance des enfants, il faut assurer celle du père.

Il a été reconnu pour fils légitime de *Guy de Véré*, & de *Marie Petit* ses père & mère. Il a été reconnu pour être le même qui, en 1738, avoit quitté la maison paternelle, pour se mettre dans les troupes. Après douze ans d'absence, il est revenu dans le sein de sa patrie. Sa mère l'a accueilli comme son enfant : il a demeuré avec elle pendant trois ou quatre ans, avant de se marier. Elle a eu le loisir, pendant cet intervalle, d'étudier le visage, les traits & les autres circonstances qui distinguent les individus, & de s'assurer si c'étoit, ou si ce n'étoit pas son fils.

Pour combattre des présomptions aussi décisives, on fait paroître un inconnu, qui se présente pour prendre la place du fils de la maison, & qui prétend se faire reconnoître à une brûlure qu'il a sur le front ; comme si c'étoit la marque essentielle de sa naissance. Combien d'exemples ne fournissent pas les histoires anciennes & modernes de ces téméraires qui, avec des marques & des indices trompeurs, ont entrepris de s'introduire dans des familles honnêtes ;

& même illustres? Si un signe, si une cicatrice, une brûlure pouvoient être regardés comme la preuve d'un fait aussi important, il n'y auroit point de famille en sûreté, il n'y auroit point d'enfant mort que l'imposture ne pût faire renaître, ni de vivant qu'elle ne pût faire mourir. Ce n'est point, en un mot, à des marques si équivoques, que le hasard ou l'artifice peuvent produire, & que le tems peut effacer, que la justice décide du sort & de l'état des citoyens. Comment donc la marque d'une brûlure a-t-elle pu persuader à *Marie Petit* qu'un aventurier, un inconnu étoit son fils; & qu'elle devoit réprocher celui qu'elle a, tant de fois, pendant tant d'années, appelé de ce nom; & qu'elle a marié comme tel?

Mais, quand les enfants n'auroient que la bonne foi de leur mère, c'en feroit assez pour les faire déclarer légitimes (1); & en assurant leur état, garantir leur mère de tout reproche. C'est une maxime adoptée par toutes les loix, par la jurisprudence, & dont

(1) J'ai établi cette vérité, *tome III, page 451 & suivantes*, par les loix romaines, par le droit canon, & par la jurisprudence des arrêts.

## 472 *Enfants adultérins* ;

on a vu plusieurs exemples dans les volumes précédents de ce recueil.

*Magdeleine Dauplé*, première femme de *Lerauderie* soutint qu'elle seule devoit jouir des effets & des avantages de son mariage : il n'y avoit qu'elle qui pût prétendre sa dot & ses conventions matrimoniales. Toute autre société contractée par son mari depuis la sienne, est une alliance criminelle. On ne peut pas faire que le second mariage avec *Anne Allard* ne soit nul. Elle n'en peut, par conséquent, tirer aucun avantage au préjudice de la vérité du premier mariage.

Quant à la dame *de Véré*, elle dit qu'on ne pouvoit lui imputer ni dol ni surprise ; qu'ainsi elle n'étoit point dans le cas d'un arrêt qu'on lui opposoit, qui se trouve dans le recueil de *Montholon*, & dont je rendrai compte, à la suite de cette cause. On verra, dans cette histoire, qu'il y avoit de la mauvaise foi de la part du père qui avoit marié son fils comme légitime, quoiqu'il fût bâtard.

Mais ici, la dame *de Véré*, a été la première trompée ; ses entrailles maternelles ont été la source de son erreur. Elle avoit passé plusieurs années de suite dans la douleur & dans les larmes sur

la perte de son fils aîné. Son second fils, aveuglé par l'amour fraternel, trouve le simulacre de ce frère dont la perte tenoit, depuis si long-tems, la maison dans le deuil; il prend ce simulacre pour la réalité; il l'amène, & entre avec lui dans la maison, en criant, avec ce ton & ces transports de joie qu'inspire un sentiment naturel & vertueux: *voilà mon frère, voilà mon frère.* Ces acclamations soudaines & imprévues saisissent le cœur de la mère d'une surprise mêlée de joie. Elle souhaite que cette erreur soit une vérité, & ne voit pas de motifs qui puissent l'empêcher de croire ce qu'elle desire. Cette nouvelle, qui flatte si fort ses sentiments, lui est annoncée par un fils qui a plus d'intérêt qu'elle encore à pénétrer le mensonge, & à l'écarter, si c'en est un. Il se donne

## 474 *Enfants adultérins,*

~~plante aux motifs d'intérêt, & semblaient~~  
~~faire triompher la nature & la vérité.~~

Tout de ~~souffis~~ de crédibilité avoient  
déterminé cette mère rendre à adopter  
l'erreur de son fils; erreur dont elle  
avoir d'abord été frappée elle-même;  
et qui flattoit si fort son cœur. Elle y fut  
encore confirmée par les conversations  
de l'imposteur. A son arrivée à Saumur,  
plusieurs personnes de la ville lui dirent  
qu'il avoit quelque ressemblance avec le  
fils aîné de la dame de *Véré*. Il répondit  
d'un ton mystérieux, qu'il pouvoit bien  
y avoir plus que de la ressemblance;  
mais qu'il vouloit sonder le terrain  
avant que de se faire connoître. Cepen-  
dant il s'informoit adroitement de tout  
ce qui pouvoit concerner la famille où  
il vouloit usurper une place, & ne parla  
ouvertement que quand il se crut assez  
instruit pour répondre à toutes les  
questions que l'on pourroit lui faire.  
C'est avec ces connoissances soutenues  
par la conformité des traits, qu'il s'  
entretint la mère, le fils, toute la  
famille & toute la ville, dans l'erreur,  
qui n'a été dissipée que par le retour du  
véritable fils de la maison.

Mais, ni son second fils, ni elle, ne  
peuvent être tenus des dommages &

*d'un impôt. déclarés légi. 475*  
intérets d'Anne A. M. S'ils ont accédé  
à l'obligation contractée par l'impoté  
qu'elle a épousé, c'est par erreur. Or la  
loi dit qu'un consentement donné  
par erreur n'est point un consentement,  
et n'opère point d'aliénation : *quis*  
*tamen errorum rem suam amittit. L. 35, ff.*  
*de acquir. rer. dom.*

Le droit canon est d'accord, à cet  
égard, avec le droit civil. Le canon 6.  
caus. 34, quest 1 & 2, décide que celui  
qui couche avec sa belle-sœur, croyant  
que c'est sa femme, n'est sujet à aucun  
blâme. Il est même décidé, par les  
maximes du droit canon, que le ma-  
riage d'une femme est nul, si elle a  
épousé un esclave, croyant que c'était  
un homme libre.

À plus forte raison, la dame de l'éré-  
ne s'étant point obligée par son





## 476 *Enfants adultérins ;*

Leur bonne foi fut le motif de ce jugement. Il y avoit cependant des différences bien frappantes entre l'imposteur & le véritable fils de la maison. Celui-ci avoit une marque au visage, que l'autre n'avoit point : celui-ci sçavoit écrire, sçavoit un métier ; l'autre ne sçavoit rien de tout cela.

On opposoit encore à la dame de *Xéré* & à son fils, qu'ayant eu connoissance du premier mariage de l'imposteur, le consentement qu'ils avoient donné au second avoit corroboré l'erreur de l'infortunée victime de la bigamie de *Leranderie* ; d'où l'on concluoit qu'ils devoient être au moins tenus de ses conventions matrimoniales par forme de dommages & intérêts.

La mère & le fils étoient, à la vérité, convenus dans leur interrogatoire, qu'ils avoient eu connoissance du premier mariage de l'imposteur : mais ils avoient ajouté, en même tems, qu'il leur avoit certifié la mort de sa première femme, & qu'il en avoit même porté le deuil. Or il ne viendra jamais dans la pensée de personne de soupçonner qu'un homme qui se dit publiquement veuf, & qui prend toutes les marques extérieures de cet état, ose imposer au pu-

*d'un impost. déclarés légi.* 477  
blic sur un fait qu'il est si facile de vérifier, & dont mille incidents imprévus peuvent manifester la vérité à chaque instant. En un mot jamais on n'a puni personne de n'avoir pas soupçonné un crime que rien n'indique, & qui est voilé sous les apparences d'un événement ordinaire, & sous l'effronterie incroyable du coupable.

D'ailleurs, puisqu'il faut le dire, *Anne Allard* n'a de reproches à faire qu'à elle-même, & à sa foiblesse, de la surprise qui lui a été faite. Elle avoit eu, pour l'imposteur, des complaisances criminelles, dont elle portoit le fruit dans son sein. Pour cacher son état, & réparer son honneur, que sa lubricité avoit compromis, elle exigea & obtint que son mariage fût accompli avec la plus grande précipitation, sans publication de bans, & avec dispense de la présence du propre curé. Si ce mariage s'étoit fait avec les solemnités accoutumées, la publicité qu'elles lui auroient donnée auroit pu en faire parvenir la nouvelle jusqu'aux oreilles de la première femme, qui n'auroit pas manqué de réclamer son mari, & d'arrêter, par ses cris & par ses poursuites, la

178 *Enfants adultérins ;*  
consommation d'une alliance adulté-  
rine.

*Anne Allard* doit donc s'imputer à elle seule, l'injure dont elle se plaint. Elle doit donc seule en supporter les suites ; & personne ne doit être garant d'une faute dont elle est l'unique auteur, ni d'une erreur contre laquelle son crime n'a pas laissé le tems de prendre les précautions établies pour la prévenir & la manifester.

Quant à *Magdeleine Dauplé*, première femme de *Lerauderie*, la demande de 1500 liv. qu'elle a formée contre la dame & le sieur de *Véré*, est sans fondement. Ils n'ont assisté, ni en personne, ni par procureur, à la célébration de son mariage, & n'ont, à cet égard, contracté aucune obligation, de quelque nature qu'elle puisse être.

Les enfants d'*Anne Allard* ne sont ni mieux fondés, ni plus favorables dans la demande qu'ils font qu'on leur accorde une provision sur les biens de la dame & du sieur de *Véré*. Cette demande en provision est un aveu de l'imposture de leur père. Il n'est pas mort, & jamais des enfants légitimes ne peuvent être admis à demander une

一、政治的に於けるもの  
 二、経済的に於けるもの  
 三、社会的に於けるもの  
 四、文化的に於けるもの  
 五、宗教的に於けるもの  
 六、教育的に於けるもの  
 七、科学的に於けるもの  
 八、艺术的に於けるもの  
 九、スポーツに於けるもの  
 十、娯楽に於けるもの  
 十一、その他  
 十二、未分類  
 十三、不明  
 十四、その他  
 十五、未分類  
 十六、不明  
 十七、その他  
 十八、未分類  
 十九、不明  
 二十、その他  
 二十一、未分類  
 二十二、不明  
 二十三、その他  
 二十四、未分類  
 二十五、不明  
 二十六、その他  
 二十七、未分類  
 二十八、不明  
 二十九、その他  
 三十、未分類  
 三十一、不明  
 三十二、その他  
 三十三、未分類  
 三十四、不明  
 三十五、その他  
 三十六、未分類  
 三十七、不明  
 三十八、その他  
 三十九、未分類  
 四十、不明  
 四十一、その他  
 四十二、未分類  
 四十三、不明  
 四十四、その他  
 四十五、未分類  
 四十六、不明  
 四十七、その他  
 四十八、未分類  
 四十九、不明  
 五十、その他  
 五十一、未分類  
 五十二、不明  
 五十三、その他  
 五十四、未分類  
 五十五、不明  
 五十六、その他  
 五十七、未分類  
 五十八、不明  
 五十九、その他  
 六十、未分類  
 六十一、不明  
 六十二、その他  
 六十三、未分類  
 六十四、不明  
 六十五、その他  
 六十六、未分類  
 六十七、不明  
 六十八、その他  
 六十九、未分類  
 七十、不明  
 七十一、その他  
 七十二、未分類  
 七十三、不明  
 七十四、その他  
 七十五、未分類  
 七十六、不明  
 七十七、その他  
 七十八、未分類  
 七十九、不明  
 八十、その他  
 八十一、未分類  
 八十二、不明  
 八十三、その他  
 八十四、未分類  
 八十五、不明  
 八十六、その他  
 八十七、未分類  
 八十八、不明  
 八十九、その他  
 九十、未分類  
 九十一、不明  
 九十二、その他  
 九十三、未分類  
 九十四、不明  
 九十五、その他  
 九十六、未分類  
 九十七、不明  
 九十八、その他  
 九十九、未分類  
 一百、不明  
 一百〇一、その他  
 一百〇二、未分類  
 一百〇三、不明  
 一百〇四、その他  
 一百〇五、未分類  
 一百〇六、不明  
 一百〇七、その他  
 一百〇八、未分類  
 一百〇九、不明  
 一百一十、その他  
 一百一十一、未分類  
 一百一十二、不明  
 一百一十三、その他  
 一百一十四、未分類  
 一百一十五、不明  
 一百一十六、その他  
 一百一十七、未分類  
 一百一十八、不明  
 一百一十九、その他  
 一百二十、未分類  
 一百二十〇、不明  
 二百、その他  
 三百、未分類  
 四百、不明  
 五百、その他  
 六百、未分類  
 七百、不明  
 八百、その他  
 九百、未分類  
 一千、不明  
 二千、その他  
 三千、未分類  
 四千、不明  
 五千、その他  
 六千、未分類  
 七千、不明  
 八千、その他  
 九千、未分類  
 一万、不明  
 一万〇千、その他  
 一万一〇千、未分類  
 一万二〇千、不明  
 一万三〇千、その他  
 一万四〇千、未分類  
 一万五〇千、不明  
 一万六〇千、その他  
 一万七〇千、未分類  
 一万八〇千、不明  
 一万九〇千、その他  
 二万、未分類  
 二万〇千、不明  
 二万一〇千、その他  
 二万二〇千、未分類  
 二万三〇千、不明  
 二万四〇千、その他  
 二万五〇千、未分類  
 二万六〇千、不明  
 二万七〇千、その他  
 二万八〇千、未分類  
 二万九〇千、不明  
 三万、その他  
 三万〇千、未分類  
 三万一〇千、不明  
 三万二〇千、その他  
 三万三〇千、未分類  
 三万四〇千、不明  
 三万五〇千、その他  
 三万六〇千、未分類  
 三万七〇千、不明  
 三万八〇千、その他  
 三万九〇千、未分類  
 四万、不明  
 四万〇千、その他  
 四万一〇千、未分類  
 四万二〇千、不明  
 四万三〇千、その他  
 四万四〇千、未分類  
 四万五〇千、不明  
 四万六〇千、その他  
 四万七〇千、未分類  
 四万八〇千、不明  
 四万九〇千、その他  
 五万、未分類  
 五万〇千、不明  
 五万一〇千、その他  
 五万二〇千、未分類  
 五万三〇千、不明  
 五万四〇千、その他  
 五万五〇千、未分類  
 五万六〇千、不明  
 五万七〇千、その他  
 五万八〇千、未分類  
 五万九〇千、不明  
 六万、その他  
 六万〇千、未分類  
 六万一〇千、不明  
 六万二〇千、その他  
 六万三〇千、未分類  
 六万四〇千、不明  
 六万五〇千、その他  
 六万六〇千、未分類  
 六万七〇千、不明  
 六万八〇千、その他  
 六万九〇千、未分類  
 七万、不明  
 七万〇千、その他  
 七万一〇千、未分類  
 七万二〇千、不明  
 七万三〇千、その他  
 七万四〇千、未分類  
 七万五〇千、不明  
 七万六〇千、その他  
 七万七〇千、未分類  
 七万八〇千、不明  
 七万九〇千、その他  
 八万、未分類  
 八万〇千、不明  
 八万一〇千、その他  
 八万二〇千、未分類  
 八万三〇千、不明  
 八万四〇千、その他  
 八万五〇千、未分類  
 八万六〇千、不明  
 八万七〇千、その他  
 八万八〇千、未分類  
 八万九〇千、不明  
 九万、その他  
 九万〇千、未分類  
 九万一〇千、不明  
 九万二〇千、その他  
 九万三〇千、未分類  
 九万四〇千、不明  
 九万五〇千、その他  
 九万六〇千、未分類  
 九万七〇千、不明  
 九万八〇千、その他  
 九万九〇千、未分類  
 十万、不明  
 十万〇千、その他  
 十万一〇千、未分類  
 十万二〇千、不明  
 十万三〇千、その他  
 十万四〇千、未



480 *Enfants adultérins,*

*& intérêts*, la dame de *Véré* n'étoit pas dans ce cas, puisqu'elle avoit effectivement un autre fils, dont la longue absence étoit la source de la surprise qui lui avoit fait adopter un imposteur.

Ce magistrat conclut à ce que, sur l'appel, les parties fussent mises hors de cour; & qu'il fût ordonné qu'*Ante Allard* se pourvoiroit en restitution de dot sur les biens de *Lerauderie*, & sur la communauté, par préférence à l'amende prononcée contre lui par la sentence de mort.

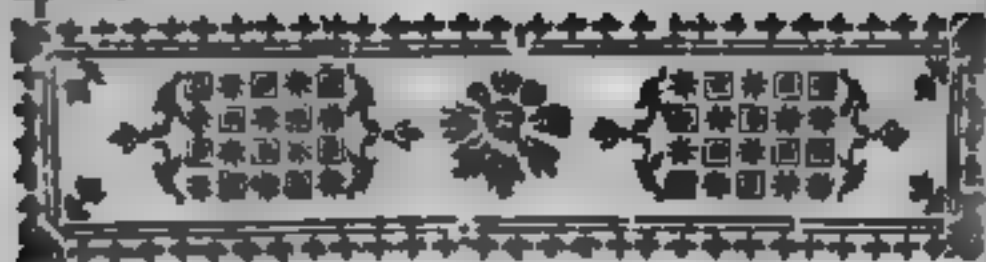
Mais, par l'arrêt rendu en la cournelle, le 21 juin 1669, la dame de *Véré* & son second fils furent condamnés en deux mille livres de dommages & intérêts envers *Anne Allard*, dont les enfants furent déclarés légitimes.

Cet arrêt a donc jugé que la dame de *Véré* & son second fils étoient responsables des effets de leur erreur. Ce n'étoit que sur la foi de l'adoption publique qu'ils avoient faite de l'imposteur, qu'*Anne Allard* avoit eu, pour lui, des complaisances dont elle avoit espéré réparer les suites par un mariage honnête & sortable. Leur erreur étoit involontaire, il est vrai; mais elle n'étoit

*d'un impost. déclarés légit. 481*  
n'étoit pas invincible; & cette circonstance étoit suffisante, pour les entendre civilement responsables.

D'un autre côté, la bonne foi de la mère est tellement favorable, qu'elle a prévalu, pour donner les effets civils à son mariage, sur deux circonstances cumulées qui sembloient en devoir faire prononcer la nullité. Il y avoit erreur de personne, & bigamie, de la part de son mari. Elle avoit cru épouser un gentilhomme de sa ville; elle n'avoit épousé qu'un aventurier de Normandie. Elle avoit cru épouser un homme libre; elle avoit épousé un homme engagé dans les liens d'un autre mariage. La bonne foi couvrit tous ces vices, à son égard, & à l'égard de ses enfants.





**\* ENFANTS  
D'UN BATARD,  
HABILES A SUCCÉDER A LEUR  
AÏEUL.**

**V**oici l'espèce de l'arrêt dont j'ai parlé dans la cause précédente, & qui est rapporté par *Montholon* (1).

Un nommé *Renard* avoit eu un bâtard, qu'il éleva, dans sa maison, avec ses enfants légitimes; lui donnant la même éducation, lui faisant porter son nom, & le confondant, en un mot, tellement avec les autres, que tout le

(1) *Jacques de Montholon* étoit fils de *François de Montholon*, garde des sceaux sous *Henri III*; frère de *Matthieu*, conseiller au parlement, & de *François*, conseiller d'état. *Jacques* ne voulut d'autre qualité, ni d'autre fonction, que celle d'avocat. Il l'exerça avec distinction, & mourut en 1622. On a, de lui, un *Recueil d'arrêts in 4º*, imprimé l'année de sa mort.

*En. d'un bâ. ha. à suc. à l. a. 483*  
monde ignoroit la tache de sa naissance.

*Renard* maria cet enfant, comme son fils, & lui en donna la qualité dans le contrat de mariage. Ce bâtard mourut avant son père, & laissa des enfants. Le père décéda quelque tems après, & laissa, de son côté, plusieurs enfants légitimes.

La veuve du bâtard, comme tutrice de ses enfants, demanda la portion héréditaire de leur père dans la succession de leur aïeul.

Les enfants légitimes soutinrent qu'elle étoit non-recevable. Ceux pour qui elle stipuloit, ne venoient que par représentation de leur père. Mais leur père étant bâtard, ne pouvoit être héritier de personne; & ne pouvoit, par conséquent, être représenté par personne.

La veuve répondit que la qualité de bâtard n'excluoit pas essentiellement ceux qui la portoient, des successions ascendantes, puisque le droit romain les y admettoit. *Vulgò quasi admittuntur ad matris legitimam hereditatem. L. 1, §. 2, ad Senat. Tertull.* La même chose a eu lieu en France, pendant long-tems. L'histoire nous apprend même qu'ils succédoient au trône.



#### 484 *Enfants d'un bâtarde,*

Mais, abstraction faite de cette considération, cette femme, en épousant son mari, a cru épouser un enfant légitime ; sans quoi elle n'auroit pas contracté un tel mariage. Sa bonne foi est fondée sur l'état dont il jouissoit dans la maison paternelle, & dans le public : état qui lui a été confirmé par son contrat de mariage, où il est qualifié *fils de Renard*.

Or tout le monde sçait que la bonne foi de l'un des conjoints suffit pour légitimer les enfants.

Mais, dans les circonstances actuelles, cette bonne foi est d'autant plus favorable pour elle, & pour ses enfants, qu'elle est l'ouvrage de ses parties adverses elles-mêmes. Tous les enfans de *Renard* étoient présents au contrat de mariage. Ils ont été témoins de la qualité que leur père donnoit à leur défunt frère, sans faire aucune réclamation : par leur silence, ils ont entretenu, & même confirmé leur belle-sœur dans son erreur. Étoit-ce donc un piège qu'ils lui tendoient, pour l'engager dans un mariage qu'on sçavoit bien qu'elle n'auroit pas contracté, si elle eût connu la véritable qualité de celui qu'on lui faisoit épouser ? Est-il juste qu'ils profitent

*habiles à succ. à leur aïeul.* 485  
leur dol, pour dépouiller leurs neveux  
d'une succession & d'un état que la  
bonne foi de leur mère leur a acquis.  
Mais la raison & la loi nous appren-  
nent que personne ne doit profiter de  
son dol. *Nemini dolus prodesse debet.*

Les enfants légitimes répondoient  
qu'outre que le préjugé que l'on vou-  
loit tirer du droit romain en faveur des  
bâtards, étoit absolument étranger aux  
mœurs de la France, les loix qui l'a-  
voient autorisé dans ce droit même  
avoient été abrogées. Cet abus avoit  
pris son origine dans la liberté que l'on  
avoit d'avoir des concubines. Mais  
*Constantin*, qui a été le premier em-  
pereur chrétien, a corrigé des mœurs  
si corrompues. Par la loi 1, cod. *de*  
*natural. lib.* il a exclu les bâtards de la  
succession de leurs père & mère; ce que  
*Justinien* a confirmé par différentes  
loix.

Au surplus les enfants légitimes ne  
sont coupables d'aucun dol, d'aucune  
fraude envers la veuve du bâtard. Ce  
n'est point eux qui lui ont célé la con-  
dition de son mari; ils ne lui ont ja-  
mais dit qu'il fût légitime. Si leur père  
commun l'a nommé son fils, il s'est  
servi d'une dénomination générale qui,

## 496 *Enfants d'un bâtard*,

à proprement parler, n'indique ni la légitimité, ni la bâtardise. Si cette expression étoit équivoque, ce n'étoit point à eux à l'expliquer, & à forcer leur père d'ajouter le mot *naturel*: d'autant plus qu'il ne leur faisoit aucun tort, en se servant d'un mot dont l'ambiguïté ne pouvoit faire naître aucun droit, à leur préjudice. Si leur partie adverse leur eût demandé l'explication de l'expression dont usoit leur père, ils la lui auroient donnée. Ainsi l'erreur dont se plaint la veuve, si tant est qu'elle y ait été induite, est son propre ouvrage; il ne tenoit qu'à elle de la prévenir, ou de la dissiper: elle n'avoit qu'un mot à dire.

Par sentence du châtelet, la veuve du bâtard fut déboutée de sa demande.

Sur l'appel, elle conclut en des dommages & intérêts contre les enfants légitimes, pour le dol qu'ils avoient commis envers elle, en lui cédant la qualité de son mari, quoiqu'ils eussent assisté à son contrat de mariage, & qu'ils n'eussent pu douter qu'elle étoit trompée sur la qualité de celui qu'elle alloit épouser.

Par arrêt du 13 août 1581, la sentence fut confirmée. Mais la cour, ayant

*habiles à succ. à leur aïeul. 487*

égard à la demande en dommages & intérêts, ordonna que, pour en tenir lieu, la veuve du bâtard, en qualité de nourrice de ses enfants, recevrait pour eux, dans la succession de leur aïeul naturel, autant que si leur père eût été légitime.

Par ce tempérament, la cour ne viola point les règles qui défendent de déférer aucune succession aux bâtards : mais elle punit la fraude de ceux qui avoient induit cette veuve en erreur, pour l'amener à un mariage qu'elle n'auroit pas contracté, si elle eût connu l'état de celui qu'elle épousoit : & en même tems, sa bonne foi fut récompensée.

*Fin du tome septième.*

100  
100

